

HUETIANA,

OU

PENSÉES DIVERSES

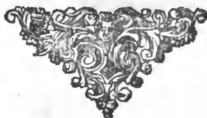
DE

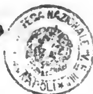
M. HUET,

EVEQUE D'AVRANCHES.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de la Defcription en vers Latins du Voyage de l'Auteur en Suede.





A AMSTERDAM,
Chez *HERMAN UYTWERF,*
MDCCXXIII.



AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE,

Sur cette nouvelle Edition.


Onſieur HUET eſt un de ces Savans du premier ordre dont il importe que tous les Ecrits ſoient conſervez. C'eſt au public à juger de la reconnoiſſance qu'il doit à Monſieur l'Abbé d'OLIVET

pour avoir communiqué les *Huetiana* dont l'Auteur l'avoit fait l'unique dépositaire ; & avoir mis au devant de cet Ouvrage un éloge qui lui fait autant d'honneur qu'à celui qu'il a loué. Un Recueil de *Pensées détachées* d'un homme tel que Monsieur Huet, procuré par un Editeur, d'un goût aussi delicat, que le savant Abbé qui nous a fait ce present, m'a semblé meriter que je me hâtasse d'en donner une nouvelle Edition.

Celle-ci a plusieurs avantages sur l'édition de Paris.

1. On a exactement corrigé beaucoup de fautes, qui defiguroient l'ouvrage. 2. On a marqué les Editions des ouvrages de l'Auteur d'une maniere plus distincte, qu'elles ne le sont dans l'Edition de Paris. 3. Comme le Voiage que Monsieur Huet fit en Suede, est un des principaux évenemens de sa vie, on a ajouté à la fin de ce volume la description qu'il en fit en vers Latins. Cette derniere addition ne peut être que très-agréable à ceux qui aiment dans la Poësie la precision,

& la riche ſimplicité des Anciens. Ils reconnoîtront aiſément qu'Horace a fourni le modele de cette Epître.

Ce Livre a encore l'avantage qu'on ne doit point craindre que cette Edition ſoit un jour éfacée par une autre plus exacte & plus complette.

ELO-

ELOGE HISTORIQUE
DE L'AUTEUR.

PIERRE-DANIEL HUET, ancien Evêque d'Avranches, mort à Paris le 26. de Janvier 1721. étoit né à Caen le 8. de Février 1630. L'amour de l'étude prévint en lui, ne disons pas tout-à-fait la Raison, puisque nous ignorons quand elle commence, mais au moins l'usage de la parole. *A peine*, dit-il, *avois-je* (1) *quitté la mamelle, que je portois envie à ceux que je voyois lire.* Il perdit son pére à dix-huit mois; sa mére quatre ans après. Il fut livré à des tuteurs négligens, qui le mirent dans une pension bourgeoise, où, avec peu de secours, & n'ayant que de mauvais exemples, il ne laissa pas d'achever la carriére des Humanitez, avant que d'avoir treize ans faits.

Pour sa Philosophie, il tomba sous un excellent (2) Professeur, qui, à la maniére de Platon, voulut qu'il commençât par apprendre un peu de Géométrie. Mais le disciple alla plus loin qu'on ne souhaitoit. Il prit un tel goût à

(1) Huetiana, p. 3. *Commentar.* p. 16.

(2) Le P. Mambrun, connu par ses vers Latins, & par un Traité du Poëme Epique.

à la Géométrie, qu'il en fit son capital, & méprisa presque les écrits que dictoit son Maître, qui heureusement étoit assez sage & assez habile pour ne lui en savoir pas mauvais gré. Il parcourut tout de suite les autres parties des Mathématiques; & quoique cette Science ne fût pas encore accréditée dans les Colléges, ni même dans le monde, au point qu'elle l'a été depuis, on lui en fit soûtenir des théses publiques, les premiéres qui aient été soûtenuës à Caen.

Il devoit, au sortir de ses classes, étudier en Droit, & y prendre des degrez. Deux ouvrages, qui parurent (3) en ce temps-là interrompirent cette étude utile, & le jetterent dans une autre plus amusante. Ces deux ouvrages étoient les Principes de Descartes, & la Géographie sacrée de Bochart. Une preuve qu'on ne doit jamais avoir de préjugez, ou du moins s'y opiniâtrer, puisqu'un même homme, & un homme très-judicieux, peut quelquefois, dans ses âges differens, penser si differemment; c'est que M. Huet, qui a vivement censuré Descartes long-temps après, le goûta d'abord, l'admira, & le

(3) Les Principes de Descartes, imprimez en 1643. & le Phaleg de Bochart, en 1646.

le ſuivit durant pluſieurs années. Quant à la Géographie de Bochart, elle fit une double impreſſion ſur lui, & par l'érudition immenſe de l'ouvrage, & par la préſence de l'Auteur, Miniſtre des Proteſtans à Caën. Tout ce livre étant plein d'Hébreu & de Grec, auſſitôt il voulut ſavoir ces deux Langues, alla ſaluer l'Auteur, lui demanda ſes conſeils, ſon amitié, & ſe fit ſon diſciple, mais diſciple prêt à devenir émule. Souvent un jeune homme, avec de l'eſprit & du courage, n'a beſoin que d'un modelle vivant, pour déterminer le genre de ſes études. Tel, qui n'a fait toute ſa vie que des Madrigaux, auroit été un Savant du premier ordre, s'il avoit eû de bonne heure un Bochart devant les yeux.

Qu'on ne croie pas cependant, que M. Huet fût ennemi des amuſemens, & des exercices, qui conviennent à la jeuneſſe. Il voyoit (4) le monde, il avoit ſoin de ſe bien mettre, il cherchoit à plaire. Veritablement, il n'avoit pas de grace à danſer; mais il primoit à la courſe, il étoit meilleur homme de cheval, il faiſoit mieux des armes, il

(4) *Commentar. lib.* I. p. 55. 56. 57.

il ſautoit mieux, il nageoit mieux, dit-il, que pas un de ſes égaux.

A vingt ans & un jour, la Coûtume de Normandie le délivra enfin de ſes tuteurs, qui lui épargnoient ſordidement tout ce qu'ils pouvoient. Sa plus forte paſſion, & la premiére qu'il ſatisfit, dès qu'il ſe vit ſon maître, fut de voir Paris: non pas tant par curioſité, que pour ſe fournir de livres, & pour connoître *les Princes* (5) *de la Littérature*. C'eſt une de ſes expreſſions. Il rendit d'abord ſes devoirs au P. Sirmond, plus que nonagénaire. Cet aimable & reſpectable vieillard joignoit à ſon grand ſavoir une grande candeur, qni lui venoit de ſon propre fonds; & une grande politeſſe, que la Cour de Rome & celle de France lui avoient donnée. Le P. Petau, bien moins âgé, mais naturellement plus rigide que ſon confrére, ſe dérida le front en faveur d'un jeune Provincial, qui non ſeulement étoit déjà digne de l'écouter, mais qui oſoit même quelquefois (6) n'être pas de ſon avis, & lutter, preſque enfant, contre un ſi grand homme.

Je

(5) Huetiana, p. 4. *Comment.* p. 58.

(6) Voyez ſes Diſſertations ſur diverſes matiéres, &c. Tom. II. p. 432. 433.

Je nommerois tous nos Savans d'alors, si je nommois tous ceux que M. Huet connut, & dont il s'acquit l'estime, à son premier voyage de Paris. Deux ans après, il eut occasion de connoître ceux de Hollande. Car la Reine de Suéde ayant invité Bochart à l'aller voir, il se joignit à lui, & partit au mois d'Avril 1652. Bochart arriva en des circonstances, où il ne fut pas si gracieusement reçu, qu'il avoit lieu de s'y attendre. La santé de cette Princesse chanceloit. Trop d'application à l'étude, car elle y passoit les nuits entiéres, lui avoit échauffé le sang. Bourdelot son Médecin, habile Courtisan, & qui avoit étudié autant son esprit que sa complexion, l'obligea de rompre tout commerce avec les gens de Lettres, dans l'esperance de la gouverner lui seul. Bochart en souffrit. Pour M. Huet, sa jeunesse l'empêcha de paroître si redoutable à ce Médecin. Il vit souvent la Reine, elle voulut même se l'attacher: mais l'humeur changeante de Christine lui fit peur, & il aima mieux au bout de trois mois revenir en France, où le principal fruit qu'il rapporta de son voyage, fut un manuscrit d'Origéne, qu'il avoit copié à Stockholm.

Parmi les Savans qu'il connut en Hollande, Saumaise tient le premier rang. Diroit-on, à l'emportement qui régne dans les écrits de Saumaise, que c'étoit au fond un homme facile, communicatif, & la douceur même? Jusque-là qu'il se laissoit dominer par une femme hautaine & chagrine, qui se vantoit d'avoir pour mari, mais non pas pour maître, *le plus savant de tous les Nobles, & le plus noble de tous les Savans.*

Quand M. Huet fut de retour dans sa patrie, il reprit ses études avec plus de vivacité que jamais, pour se mettre en état de nous donner son manuscrit d'Origéne. Deux sortes d'Académies, l'une qui s'étoit formée en son absence pour les belles Lettres, l'autre qu'il fonda lui-même pour la Physique, servoient à le délasser: ou plûtôt, le faisoient de temps en temps changer de travail. En traduisant Origéne, il médita sur les régles de la Traduction, & sur les diverses maniéres des plus célébres Traducteurs. C'est ce qui donna lieu au premier livre qu'il publia, & par lequel il fit, si j'ose ainsi dire, son entrée dans le pays des Lettres. On y admira ce qu'on a depuis admiré dans ses autres ouvrages,

une

une lecture sans bornes, une judicieuse critique, & sur-tout une Latinité, qui feroit honneur au siécle d'Auguste. Enfin, seize ans après son retour de Suéde, il mit son Origéne au jour. Ces seize ans, il les passa dans sa patrie, sans emploi, tout à lui & à ses livres; ne se dérangeant que pour venir tous les ans se montrer un ou deux mois à Paris.

Pendant ce tems-là, il eut des lueurs de fortune, dont il ne fut point ébloui. La Reine de Suéde, qui, après avoir abdiqué la Couronne, s'étoit transplantée à Rome pour toujours, voulut l'attirer auprès d'elle en 1659. Mais l'avanture de Bochart, demandé avec tant d'ardeur, & puis oublié dès qu'il parut. l'empêcha de succomber à la tentation de voir l'Italie. On le souhaita en Suéde pour lui confier l'éducation du jeune Roi, qui remplaça en 1660. Charles-Gustave, successeur de Christine. Mais il eut la force de remercier; & ceux qui jugent des actions par l'événement, trouveront qu'il fit très-bien de se tenir en France. Car, dix ans après, il fut nommé Sousprécepteur de M. le Dauphin, sans avoir d'autres patrons que son mérite, & le discernement de M. de Montausier.

Il arriva à la Cour en 1670, & y demeura jusqu'en 1680, qui est l'année que M. le Dauphin fut marié. Plus il sentit que ce nouveau séjour l'exposoit à de fréquentes distractions, plus il devint avare de son temps. A peine donnoit-il quelques heures au sommeil. Tout le reste de son loisir alloit, ou aux fonctions nécessaires de son emploi, ou à sa *Démonstration Evangélique*, commencée, & achevée parmi les embarras de la Cour.

Je ne dois pas oublier ici le service qu'il rendit aux Lettres, en nous procurant cette suite de Commentaires, qui se nomment communément *les Dauphins*. Quoique la premiére idée en fût venuë à M. de Montausier, on est redevable à M. Huet d'en avoir tracé le plan, & dirigé l'exécution, autant que l'a permis la docilité, ou la capacité des ouvriers.

Tout occupé depuis si long temps, & de compositions, & de lectures, qui avoient directement la Religion pour objet, il prit enfin, à l'âge de quarante-six ans, les Ordres sacrez. Après quoi il eut l'Abbaye d'Aunay, où il se retiroit tous les étez, lors qu'il eut quitté la Cour. Un des ouvrages qu'il y composa, sous le titre de

Quæs-

Quæstiones Alnetanæ, immortalifera le nom de cette folitude, agréablement fituée dans le Bôcage, qui eft le canton le plus riant de la baffe Normandie.

Il fut nommé à l'Evêché de Soiffons en 1685. Avant que fes Bulles fuffent expediées, M. l'Abbé de Sillery ayant été nommé à l'Evêché d'Avranches, ils permutérent avec l'agrément du Roi. Mais à caufe de quelques brouilleries entre la Cour de France & celle de Rome, ils ne purent être facrez qu'en 1692. Je m'imagine qu'un fi long delai ne chagrina que fort peu M. Huet; car la vie qu'il avoit menée, & la feule qu'il aimoit, ne fympathifoit pas avec les fonctions épifcopales. Auffi ne fut-il pas longtemps à s'en dégoûter Il fe démit de fon Evêché d'Avranches en 1699.

Pour le dédommager, le Roi lui donna l'Abbaye de Fontenay, qui eft aux portes de Caen. L'amour de M. Huet pour fa patrie, lui infpira de s'y fixer; & dans cette vuë, il appropria les jardins, & la maifon de l'Abbé. Sa patrie lui avoit paru très-aimable, tant qu'il n'y avoit eu que des amis. Mais, du moment qu'il y poffeda des terres, les procès l'affaillirent de tous côtez, & le

chaf-

chafférent, quoiqu'il eût auffi, grace à fon air natal, quelque ouverture pour le jargon de la chicane.

Alors il revint à Paris, & fe logea dans la maifon Profeffe des Jéfuites, où il a vêcu fes vingt dernieres années pendant lefquelles il s'eft appliqué principalement à faire des notes fur la Vulgate. Il ne regardoit pas feulement la Bible comme la fource de la Religion; mais il croyoit que c'étoit (7) de tous les livres le plus propre à former, & à exercer un Savant. Il avoit lû vingt-quatre fois le texte Hébreu, en le conférant avec les autres textes Orientaux. Tous les jours, dit-il, fans un feul d'excepté, il y employa deux ou trois heures, depuis 1681. jufqu'en 1712.

Une cruelle maladie, dont il fut attaqué cette année-là, & qui le tint au lit près de fix mois, lui affoiblit confidérablement non pas l'efprit, mais le corps, & la mémoire. Cependant, dès qu'il eut un peu recouvré fes forces, il fe mit à écrire fa vie; & il l'écrivit avec toute l'élégance, mais non pas avec tout l'ordre, ni avec toute la précifion de fes autres ouvrages, parceque fa mémoire n'étoit plus la même qu'autrefois. Elle

(7) *Commentar.* p. 354. Huetiana. p. 182.

le alla toujours en diminuant. Ainsi, n'étant plus capable d'un ouvrage suivi, il ne fit plus que jetter sur le papier des pensées détachées, travail proportionné à son état.

Quoiqu'il m'en ait confié son unique copie pour la publier sous le titre d'*Huetiana*, je ne me flate point qu'à ce sujet on me permît de rapporter ici avec quelle complaisance il m'a souffert, depuis que j'eus l'honneur de le connoître en 1708. On doute, lorsqu'il s'agit des grands hommes, si c'est amour propre, ou reconnoissance, qui fait que nous parlons de leur amitié; & souvent, de peur d'être soupçonnez d'une foiblesse, nous renonçons à un devoir.

Je ne saurois pourtant ne pas avoüer que c'est moi qui procurai la cinquiéme édition de ses Poësies en 1709. Je m'en ressouviens d'autant plus volontiers, que sans cette édition, qui *réveilla ses Muses endormies*, vrai-semblablement il n'eût jamais songé aux cinq (8) nouvelles Métamorphoses, qu'il composa en 1710. & 1711. Tout son esprit s'y retrouve. Quelle délicatesse, & pour un Savant de ce rang-là, & dans un âge si avancé! Quelle fleur, &,

(8) *Lampyris, Galerita, Mimus, &c.*

&, si nous osions parler ainsi, quelle jeunesse d'imagination!

Au reste, si l'on veut bien considérer qu'il a vêcu quatre-vingts & onze ans, moins quelques jours; qu'il se porta dès sa plus tendre enfance à l'étude; qu'il a toujours eû presque tout son temps à lui; qu'il a presque joui toujours d'une santé inaltérable; qu'à son lever, à son coucher, durant ses repas, il se faisoit lire par ses valets; qu'en un mot, & pour me servir de ses termes, *ni le feu* (9) *de la jeunesse, ni l'embarras des affaires, ni la diversité des emplois, ni la société de ses égaux, ni le tracas du monde, n'ont pu modérer cet amour indomptable de l'érudition, qui l'a toujours possédé*: une conséquence, qu'il me semble qu'on pourroit tirer delà, c'est que M. d'Avranches est peut-être de tous les hommes qu'il y eut jamais, celui qui a le plus étudié.

Outre qu'il étoit naturellement robuste, il vivoit de régime. Dès l'âge de quarante ans il ne soupoit point. Encore dînoit-il sobrement. Il ne mangeoit que des viandes communes, point de ragoûts; & à peine mettoit-il dans son

(9) Huetiana, p. 4. Voyez aussi *Commentar. lib.* I. p. 15. & *lib.* V. p. 278.

ſon eau une huitiéme partie de vin. Sur le ſoir il prenoit une ſorte de bouillon (10) medicinal. A la vérité, lors même qu'il ſe portoit le mieux, il avoit le teint d'une pâleur à faire craindre qu'il ne fût malade.

Une ſingularité bien remarquable, c'eſt que deux ou trois jours avant ſa mort, tout ſon eſprit ſe ralluma, toute ſa mémoire lui revint. Il employa ces précieux momens à produire des actes de piété, & mourut tranquille, plein de confiance en Dieu.

Je ne connois de ſes manuſcrits, que ceux-ci. Une Traduction Latine des *Amours de Daphnis & de Chloé*, faite à dix-huit ans; un Roman intitulé *Le faux Yncas*, fait à vingt cinq; un Traité Philoſophique *de la foibleſſe de l'eſprit humain* (11), fait dans le même tems que ſes *Quæſtiones Alnetanæ*; une Reponſe à M. Regis, touchant la Métaphyſique de Deſcartes; ſes Notes ſur la Vulgate; & un recueil de cinq à ſix cens Lettres, tant Latines que Françoiſes, écrites à des Savans. Pour ce qui

(10) C'eſt un bouillon connu ſous le nom de bouillon rouge du Médecin De Lorme.

(11) Cet Ouvrage eſt actuellement ſous la preſſe à Amſterdam chez *H. Du Sauzet*.

qui eſt de ſes livres imprimez, les voici, dans l'ordre qu'ils ont paru.

De Interpretatione libri duo. Paris, 1661. in 4.

Origenis Commentaria in Sacram Scripturam. Rouën, 1668. in fol. 2 voll.

De l'Origine des Romans. Paris, 1670. 1711. in 12. *Cet Ouvrage a été imprimé à part, & avec la* Zaïde *de M.* de Segrais.

Diſcours prononcé à l'Académie Françoiſe. *Paris*, 1674. in 4. à part, & dans le Recueil des Harangues de Mrs. de l'Acad. Fr. Paris in 4. & Amſt. in 12. 1709.

Animadverſiones in Manilium, & Scaligeri notas: à la fin du Manile Dauphin. Par. 1679. in 4.

Demonſtratio Evangelica. Paris, 1679. 1694. fol.

Cenſura Phil. Carteſ. Par. 1689. 1694. in 12.

Quæſtiones Alnetanæ, Caen, 1690. in 4.

De la ſituation du Paradis terreſtre. *Paris*, 1691. in 12.

Nouveaux Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire du Carteſianiſme. *Paris*, 1692. 1711. in 12.

Statuts Synodaux pour le Diocéſe d'Avranches. 1693. 1695. 1696. 1698.

Carmina. Hollande, 1664. 1668. 1672. 1700. Paris, 1709.

De Navigationibus Salomonis. Amſt. 1698. in 8.

Notæ in Anthologiam Epigrammatum Græcorum: à la fin de ſes Poëſies, édition de Grævius, *Utrecht*, 1700. in 12.

Origines de Caen. *Rouën*, 1702. 1706. in 8.

Diſſertations ſur diverſes matiéres de Religion, & de Philologie. *Paris*, 1712. in 12.

Hiſtoire du Commerce & de la Navigation des Anciens. *Paris*, 1716. in 12.

Commentarius de rebus ad eum pertinentibus. Amſterdam, 1718. in 12.

Huetiana. *Paris*, & *Amſterd.* 1722. in 12.

T A-

TABLE

DES ARTICLES.

XXIII.

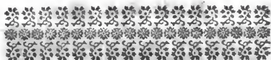
XLVI.

** *de-*

CXX.

CARMINUM INDEX.

HUE-



HUETIANA.

I.

Décadence des Lettres.

QUAND je ſuis entré dans le païs des Lettres, elles étoient encore floriſſantes, & pluſieurs grands perſonnages en ſoûtenoient la gloire. J'ai vû les Lettres décliner & tomber enfin dans une décadence preſque entiere ; car je ne connois preſque perſonne aujourd'hui que l'on puiſſe appeller véritablement ſavant.

Ce qu'il y a de pis, c'eſt que non-ſeulement le goût, l'amour, & l'eſtime des Lettres s'éteignent de jour en jour, & que l'ignorance reprend le deſſus, & étouffe les reſtes de l'érudition, comme les chardons & les ronces étouffent les bonnes herbes dans un champ mal cultivé ; mais que cela ſe fait à deſſein, & qu'il ſe forme une cabale *d'Apédeutes*, de gens

ignares & non lettrez, qui ſentant leur incapacité, & ne pouvant ſe reſoudre à une étude aſſiduë de pluſieurs années, parce qu'elle les obligeroit à ſortir de leur craſſe, à quitter leur vie molle, les douceurs de leur fainéantiſe, le verbiage & les fadaiſes de leurs Caffez, ont cherché un chemin plus court pour réparer leur défaut, & ſe mettre audeſſus de ceux auſquels ils ſe reconnoiſſent ſi inferieurs, & dont la comparaiſon les rendoit mépriſables. Ils ont entrepris de ſe faire un mérite de leur incapacité, de ridiculiſer l'érudition, & de traiter la ſcience de pédanterie. Ils ſe ſont conſtituez arbitres du génie, du bon goût, & du véritable ſavoir. Pour décrier l'étude de l'antiquité, ils ont décrié le mérite des anciens qu'ils ne connoiſſent point, & lui ont préféré celui des modernes, c'eſt-à-dire le leur. Ainſi ne ſe contentant pas de joüir aujourd'hui tranquillement du fruit de l'étude de tant d'eſprits ſupérieurs, & de tant de ſiecles éclairez; de toutes ces belles connoiſſances, & de toutes ces belles découvertes, qui ont façonné, poli, & enrichi la vie des hommes; ils veulent encore priver les auteurs de tant de biens, de l'honneur qui

qui leur eſt dû, & de la reconnoiſſance que tous les ſiecles ſuivans juſqu'au nôtre leur avoient renduë. Mais quoiqu'il ſoit vrai que chaque ſiecle a ſon mérite, & qu'on ne diſconvienne pas que le nôtre n'ait le ſien, on ne convient pas pour cela qu'il ſoit renfermé dans les cabarets du Pont-neuf; ni que l'ignorance, de laquelle ſont profeſſion ceux dont l'Hippocréne eſt le Caffé, ſoit un titre légitime pour bien connoître ce mérite, & lui donner ſon juſte prix. Je puis donc dire que j'ai vû fleurir & mourir les Lettres, & que je leur ai ſurvêcu.

II.

Mon amour pour les Lettres.

Je cede volontiers à beaucoup de gens ſtudieux la gloire du ſuccès de leurs études; mais pour l'amour des Lettres, je ne le cede à perſonne du monde. J'ai apporté cette paſſion en naiſſant. A peine avois-je quitté la mamelle, que je portois envie à ceux que je voyois lire. Je me figurois mille plaiſirs, du moment que je ſaurois lire comme eux. Quand on me mit à l'étude, je m'y portois avec

une ardeur, qui me faisoit quiter tous les autres plaisirs de mon âge. Je volois de science en science, & je croyois n'avoir rien appris, quand je voyois qu'il me restoit encore quelque chose à apprendre. Si-tôt que je fus maître de moi, je voulus connoître tous les princes de la Litérature qui vivoient alors, & je recherchai leur amitié par mes visites ou par mes lettres. Je fus connu d'eux, je fus aimé de plusieurs, & je crus avoir part à l'estime de quelques-uns. A l'âge de vingt ans je me vis en commerce avec les Sirmonds, les Petaux, les Dupuys, les Bocharts, les Blondels, les Labbes, les Bouillauds, les Naudez, les Saumaises, les Heinsius, les Vossius, les Seldens, les Descartes, les Gassendis, & les Ménages. Ni le feu de la jeunesse, ni l'embarras des affaires, ni la diversité des emplois, ni la societé de mes égaux, la plûpart d'inclinations fort differentes, ni le tracas du monde, n'ont pu modérer cet amour indomptable de l'érudition, qui m'a toûjours possedé: & dans l'âge avancé où je suis, je le sens aussi vif qu'au plus fort de mes études.

III.

L'étude n'est point contraire à la santé.

C'est une grande erreur de croire que l'étude soit contraire à la santé. On voit autant vieillir de gens de Lettres, que de toute autre profession. L'Histoire en fournit une infinité d'exemples. En effet cette vie reglée, uniforme, paisible, n'entretient-elle pas la bonne constitution, & n'éloigne-t-elle pas toutes les causes qui la peuvent alterer? Pourvû que la chaleur naturelle soit d'ailleurs excitée par un exercice modéré, & ne soit pas étouffée sous une quantité d'alimens disproportionnée au besoin de la vie sédentaire.

IV.

Du peu de sûreté de la réputation des gens de Lettres.

Plusieurs Savans ont eu plus de réputation que de savoir: plusieurs autres au contraire ont eu plus de savoir que de réputation. La réputation des Savans dépend de l'art, ou des occasions fortui-

tuites de produire ſon ſavoir, & de l'opinion du vulgaire, qui eſt ignorant. Je donnerai pour exemple des premiers le Cardinal du Perron, & le Sieur du Pleſſis-Mornay; & pour exemples des autres les Sieurs Bernard & Gale Anglois. Le Cardinal du Perron avoit fort pratiqué la Théologie Scholaſtique, c'étoit là ſon fort; il avoit auſſi quelque uſage de la Théologie poſitive, mais non univerſel ni profond, ſinon de quelques parties qu'il avoit creuſées par rapport aux controverſes qui étoient alors fort échauffées. Il avoit une teinture ſuperficielle des Lettres humaines, & des Langues Latine & Grecque; car pour l'Ebraïque, à peine la ſavoit-il lire. Mais tout cela mis en œuvre avec un grand art, animé par un beau genie, par un eſprit preſent & vif, & une grande éloquence, une phyſionomie ſolaire, & une heureuſe repreſentation; tout cela, dis-je, impoſa à la Cour premierement, qui ne juge guére que par l'exterieur, & enſuite à tout ſon ſiecle. Le Pleſſis-Mornay lui fut beaucoup inferieur en tout cela. Il ne faut que lire ſa vie pour connoître que l'étude avoit été la moindre de ſes occupations. Il n'a-
voit

voit étudié que par les yeux d'autrui, & il ne composoit ses ouvrages que par le travail des Ministres & des Proposans, qui lui fournissoient des matériaux : se faisant une affaire de parti de débiter leur doctrine sous un grand nom. Je n'ai jamais lû d'autre ouvrage de lui que sa preuve de la Religion Chrétienne. Je ne comprens pas comment un homme aussi avisé qu'il étoit, l'a été assez peu pour avoir hazardé sous son nom tant de fadaises. Tout est plein de passages tronquez, mal traduits, mal entendus, de raisonnemens faux, foibles, & souvent absurdes. Il citoit des Auteurs dont il ne connoissoit que le nom ; & Henri IV. lui fut bien dire, qu'il étoit impossible qu'il eût lû tous les Auteurs qu'il avoit citez dans son livre de l'Eucharistie. Messieurs Bernard & Gale Anglois étoient d'un caractère tout opposé. J'en puis parler avec certitude, ayant connu le premier en sa personne, & lui & M. Gale par un long commerce de lettres. C'étoient deux hommes d'une très-profonde érudition. M. Bernard possedoit les Langues Orientales, les Mathematiques, & une grande connoissance de l'antiquité. M. Gale, que je crois en-

core vivant, a une profondeur étonnante d'érudition dans toutes les belles Lettres. Mais sa modestie est si grande, qu'il semble qu'il cache son savoir. A peine souffre-t-il que l'on mette les premieres Lettres de son nom à tant d'excellens ouvrages, qui sortent tous les jours de ses mains. Je ne connois point d'homme plus officieux, ni qui fasse moins valoir ses bons offices. J'ai eu quelquefois besoin de faire copier ou conferer des Manuscrits d'Angleterre. Je n'aurois jamais pris la liberté de lui demander qu'il y employât un quart d'heure d'un tems, dont il fait un si bon usage pour l'utilité publique. Si-tôt qu'il a connu mon besoin par le rapport de quelqu'un de nos amis communs, il a quitté toutes ses occupations pour satisfaire mes desirs; & je recevois ce que j'avois desiré, sans savoir de quelle part cette grace me venoit. Cette humeur bienfaisante est sans exemple.

V.

Des deux Scaligers, pere & fils.

Les deux Scaligers, pere & fils, ont été

été deux prodiges de favoir, & deux prodiges de vanité. Schoppius a levé le masque de Principauté, dont le pere s'étoit couvert, & a fait voir qu'il s'appelloit Jules Bourdon, qu'il étoit né dans une boutique d'Enlumineur, qu'il fut Frater sous un Chirurgien, son oncle paternel, & qu'il fut ensuite Cordelier; mais que l'élévation de son esprit & de son courage lui fit aspirer à de plus grandes choses, qu'il quitta le froc, & prit le degré de Docteur en Medecine, qu'il obtint à Padouë; qu'il exerça la Medecine dans les Etats de Venise & en Piémont, & s'attacha en cet emploi à un Prélat de la Maison de la Rovere, & le suivit à Agen, dont l'Evêché lui avoit été conferé. Il s'y maria à une jeune fille, que quelques-uns ont dit avoir été fille d'un Apothiquaire: c'est de-là qu'est sorti Joseph Scaliger, qui trouvant cette chimere de Principauté dans sa famille, pour ne donner pas le démenti à son pere, & pour satisfaire à sa propre ambition, se porta pour Prince, & soûtint toutes les fourberies que son pere avoit controuvées, & pour les rendre plus vrai-semblables, il y mit beaucoup du sien. Sur de tels fondemens il bâtit

ce beau Roman de sa généalogie, adressé à Dousa, qui est à la tête de ses Epitres, & qui donna si beau jeu à Schoppius pour le refuter. Ce Schoppius avoit été un de ses plus zelez courtisans, comme on le reconnoît dans ses premiers livres de Critique. Mais étant depuis allé à Rome, & s'étant fait Catholique, Scaliger qui avoit une langue dangereuse, dit qu'il étoit allé lécher les plats des Cardinaux, *lingere patinas cardinalitias*. Cela étant rapporté à Schoppius, qui outre le zèle d'un nouveau Converti, & le desir de faire sa cour au Sacré College, étoit plus médisant encore que Scaliger, il alluma toute sa bile contre lui, & alla exprès à Vérone, à Padouë, & à Venise, chercher des moyens de faux contre sa prétenduë Principauté, & le dégrada sans ressource par son *Scaliger Hypobolimæus*. Mais avec tout cela, je dirois volontiers comme Lipse, que si les deux Scaligers n'étoient pas Princes, ils méritoient de l'être, par la beauté de leur genie & l'excellence de leur savoir. Et c'étoit une autre cause de leur orgueil. Scaliger le pere fut prié par un de ses amis de lui mander de quelle maniere il vouloit

loit être dépeint dans un ouvrage qu'il préparoit. On voit la réponse qu'il lui fit dans le Recueil de ses Lettres; & on ne peut pas la voir sans être indigné de son ambition, qui va au-delà de toutes bornes. Tâchez, lui dit-il, de ramasser ensemble les figures de Massinisse, de Xenophon, & de Platon, & vous ferez un portrait qui me représentera imparfaitement, & approchera de moi. Cependant avec tout le mérite qu'il avoit, & tout celui qu'il croyoit avoir, il a bien montré dans son Hypercritique qu'il n'avoit nulle délicatesse de goût, par les jugemens faux qu'il a faits d'Homere, & de Musée, & de la plûpart des autres Poëtes. Il l'a encore mieux montré par les Poësies brutes & informes, dont il a deshonoré le Parnasse. Mais c'est qu'il eût cru faire tort à la posterité, que de lui rien dérober de ce qui partoit de lui. Il faut confesser cependant qu'il répare bien par sa prose le déchet de ses vers. Rien n'est plus noble, plus poli, & mieux tourné. La lecture en est délicieuse, quand on ne la liroit que pour elle-même, sans avoir égard aux matieres. Je la trouve seulement un peu trop oratoire, & trop soûtenuë dans le stile didacti-

tique. Son fils avoit le goût bien plus fin que lui. Son ſtile étoit plus naturel & plus aiſé, & n'étoit pas moins noble. Il avoit hérité de l'effrenée outre-cuidance de ſon pere. Tous ſes écrits ſont un tiſſu de plaintes de l'injuſtice que lui fait ſon ſiecle de ce qu'on ne l'adore pas. Il en aſſaſſine ſes Lecteurs. Il n'avance pas un trait d'érudition qui ne ſoit ſuivi, ou de remercimens qu'il ſe fait à lui-même de ſon rare mérite, ou de reproches à ceux qui lui ont épargné l'encens qu'il croit lui être dû, ou d'inſultes & de médiſances noires contre tous ceux qu'il rencontre en ſon chemin. Il ne faut que lire ſes Scaligerana pour reconnoître la malignité de ſon eſprit, incapable de dire ou de penſer du bien de perſonne. J'ai l'exemplaire du livre de la Milice Romaine, dont Lipſe lui fit preſent, lorſqu'il publia cet ouvrage. Les marges ſont pleines des remarques que Scaliger y fit de ſa main: & ces remarques ſont autant d'injures atroces qu'il répand contre Lipſe ſon ami, fort bon homme, & qui ne perdoit aucune occaſion de dire du bien de lui. Quoiqu'on ne puiſſe pas deſavouer qu'il n'ait été un très-grand perſonnage,

qui

qui a porté le flambeau dans les tenebres de plusieurs parties de la Litérature, & qui a honoré son siecle par l'éminence de son savoir ; il est vrai néanmoins qu'il est tombé dans une infinité d'erreurs grossieres, même sur les matieres qu'il avoit le plus cultivées. Le Pere Petau a fait voir incontestablement combien lourdement il s'est abusé dans la Chronologie qui étoit son étude favorite, & à laquelle il avoit rapporté ses autres études. Je dirai bien davantage. Il croyoit tenir l'empire souverain dans la Critique, & j'ose assurer que de tous ceux qui ont pratiqué cette partie de la Litérature, il n'y en a presque aucun qui l'ait fait moins heureusement que lui ; tant on remarque de précipitation, de prévention, & de témerité dans ses jugemens. Je n'ai écrit sur Manile, que pour faire voir que dans les trois éditions de ce Poëte, il a entassé fautes sur fautes, & ignorances sur ignorances. Il a très-superficiellement entendu la matiere qui y est traitée, il a presque toûjours pris de travers le sens du Poëte ; & la plûpart de ses restitutions dont il s'applaudit, & se fait si bon gré, sont des corruptions plûtôt

que des corrections. Il en avance pluſieurs dans ſa premiere édition, comme des oracles, & avec une pleine confiance; & après en avoir reconnu l'abſurdité, il les retracte dans la ſeconde, pour en propoſer d'autres plus impertinentes. Je n'en parle pas ainſi ſans fondement; j'ai prouvé ce que je dis. Ce fut la Réformation du Calendrier, à laquelle on travailloit à Rome, qui l'engagea à l'étude de la Chronologie. Il voulut faire voir qu'il étoit bien plus capable de cette entrepriſe, que tous ceux qu'on y avoit employez: & véritablement ſi le ſuccès de ce travail avoit dépendu de l'étenduë & de la variété de l'érudition, il auroit ſurpaſſé de bien loin tous ceux qui s'y appliquérent; mais il leur étoit beaucoup inférieur dans la ſolidité de l'eſprit, dans l'exactitude du raiſonnement, & dans la profondeur des ſpéculations. Quand il crut avoir trouvé la Quadrature du cercle, il fut redreſſé & tourné en ridicule par un Maître d'Ecole, qui mit en évidence le paralogiſme qui l'avoit abuſé, & coula à fonds ſes Cyclométriques.

VI.

Essais de Montagne.

Les Essais de Montagne sont de véritables *Montaniana*, c'est-à-dire un Recueil des pensées de Montagne, sans ordre & sans liaison. Ce n'est pas peut-être ce qui a le moins contribué à le rendre si agréable à notre Nation, ennemie de l'assujettissement que demandent les longues Dissertations; & à notre siecle, ennemi de l'application que demandent les Traitez suivis & méthodiques. Son esprit libre, son stile varié, & ses expressions métaphoriques, lui ont principalement mérité cette grande vogue, dans laquelle il a été pendant plus d'un siècle, & où il est encore aujourd'hui: car c'est, pour ainsi dire, le Breviaire des honnêtes paresseux, & des ignorans studieux, qui veulent s'enfariner de quelque connoissance du monde, & de quelque teinture des Lettres. A peine trouverez-vous un Gentilhomme de campagne qui veuille se distinguer des preneurs de liévres, sans un Montagne sur sa cheminée. Mais cette liberté, qui a son utilité, quand elle

a ses bornes, devient dangereuse, quand elle dégénére eu licence. Telle est celle de Montagne, qui s'est cru permis de se mettre au-dessus des loix, de la modestie, & de la pudeur. Il faut respecter le public, quand on se mêle de lui parler, comme on fait quand on s'érige en Auteur. La source de ce défaut dans Montagne, a été sa vanité & son amour propre. Il a cru que son mérite l'affranchissoit des regles; qu'il devoit donner l'exemple, & non pas le suivre. Ses partisans ont beau excuser cette vanité, qu'on lui a tant reprochée. Tous ces tours & cet air de franchise qu'il prend, n'empêchent pas qu'on n'entrevoie une affectation secrete de se faire honneur de ses emplois, du nombre de ses domestiques, & de la réputation qu'il s'étoit acquise. Qu'on ramasse tout cela, qu'il a semé par-ci par-là adroitement dans ses écrits, on trouvera qu'il s'est rendu son propre Panégyriste. Scaliger avoit grande raison de dire, *J'ai bien affaire de savoir si Montagne aime le vin blanc, ou le vin clairet.* En effet, n'est-ce pas abuser de l'audiance de son Lecteur, que de l'entretenir de ses goûts, & de toutes ses autres fadaises domestiques? Scaliger pour-

tant

tant ne parloit pas ainſi ſans interêt de ſon compatriote. Montagne avoit donné dans ſes écrits à Juſte-Lipſe la premiere place dans l'empire des Lettres : quoiqu'en cela d'un mauvais goût, comme en bien d'autres choſes. Quand il avance quelque ſentiment hardi, & ſujet à contradiction, *Je ne le donne pas pour bon*, dit-il, *mais pour mien* : & c'eſt dequoi le Lecteur n'a que faire ; car il lui importe peu de ce qu'a penſé Michel de Montagne, mais de ce qu'il falloit penſer pour bien penſer. Il déclare dans tout ſon ouvrage, qu'il a voulu s'y peindre au naturel, & ſe repréſenter aux yeux du Public. Pour ſe propoſer un tel deſſein, ne faut-il pas être perſuadé que cet original mérite d'être regardé, étudié, & imité de tout le monde ? Et cette idée a-t-elle pû naître ailleurs que dans un grand fonds d'amour propre ?

Pour ſon ſtile, il eſt d'un tour véritablement ſingulier, & d'un caractére original. Son imagination vive lui fournit ſur toutes ſortes de ſujets une grande varieté d'images, dont il compoſe cette abondance d'agréables métaphores, dans leſquelles aucun Ecrivain ne l'a jamais égalé. C'eſt ſa figure favorite, figure qui ſe-

felon Ariſtote eſt la marque d'un bon eſprit, εὐφυΐας; parcequ'elle vient de la fécondité du fonds qui produit ces images, de la vivacité qui les découvre facilement & à propos, & du diſcernement qui fait choiſir les plus convenables.

VII.

Ange Politien.

Ange Politien a été un des plus beaux eſprits d'Italie. Il s'appelloit *Angelo Baſſo*. Il avoit été précepteur de Leon X. & avoit eu pour précepteur Andronic de Theſſalonique. Dans ce ſiecle heureux la nature ſembla faire un effort pour le rétabliſſement des Lettres, en donnant la naiſſance à tant de grands hommes, qui concoururent à diſſiper les nuages épais de cette profonde barbarie, qui couvroit l'Europe depuis tant de ſiecles. L'Italie profita de l'invaſion de la Gréce, occupée par les Turcs. Les plus Savans de ces contrées ſe refugiérent en Italie. La Maiſon de Medicis reconnut leur mérite, & les protégea; & ils eurent pour diſciples les plus excellens genies d'Italie,

lie, qui surpassérent en nombre & en élévation tout ce qui est venu depuis. Le Pape Leon X. y auroit tenu son rang, quand il seroit demeuré dans une condition privée.. Il favorisa les Lettres de tout son pouvoir, & sa Cour étoit une Academie. Pour revenir à Politien, il se signala principalement dans les belles Lettres. Son stile en prose & en vers, est plein d'élégance & d'agrément. Je ne sais comment on a oublié dans le Recueil de ses Poësies, une Ode qu'il fit pour honorer la nouvelle édition d'Horace, que publia son ami Landin. Cette Ode est un chef-d'œuvre, & j'ose l'égaler aux plus belles d'Horace. Le tour, le nombre, les ornemens, l'élégance, tout cela est digne de la plus noble antiquité. Cet heureux genie étoit logé dans un très-vilain corps. Il étoit louche, il avoit un nez démesurément grand, & Paul Joye s'est plaisamment & heureusement exprimé quand il a dit qu'il étoit, *facie nequaquam ingenua & liberali, ab enormi præsertim naso, sublusco que oculo perabsurda.* Je ne dis rien de ses mœurs, & de sa religion. Il a eu sur cela une réputation fort équivoque, & ce défaut qui est capital, a obscur-

curci toutes ſes autres vertus ; d'autant plus que ſon caractère de Prêtre, & ſon emploi de Chanoine, requeroient une vie reglée, & des mœurs exemplaires.

VIII.

Savans du XV. *ſiécle, & du commencement du* XVI. *préférables à ceux de notre tems.*

Ce grand nombre de Savans qui fleurirent vers la fin du quinzième ſiecle, & au commencement du ſeizième, me paroiſſent bien plus eſtimables que ceux de notre tems. Nous avons tant de ſecours pour devenir ſavans, & nous ſommes dans une ſi grande lumiere des Lettres, qu'il ſemble qu'il ne faille que vouloir être ſavans pour y réüſſir. Tant de Grammaires, tant de Dictionnaires, tant d'Indices, tant d'Abrégez, tant d'ouvrages méthodiques dans toutes les Sciences, qui ſe ſont infiniment multipliez à la faveur de l'Imprimerie, ſont autant de chemins abregez & applanis pour parvenir promptement au ſommet de la vraie érudition. Mais dans ces premiers tems d'obſcurité & de ténébres, ces grandes

ames n'étoient aidées que de la force de leur esprit, & de l'assiduité de leur travail. Les livres n'étoient que manuscrits, & par consequent rares, chers, & en petit nombre. On trouvoit peu de personnes de qui on pût prendre conseil, moins encore que l'on pût imiter. Il falloit trouver tous ses besoins dans son propre fonds, & n'attendre rien du dehors. Je trouve enfin la même différence entre un Savant d'alors, & un Savant d'aujourd'hui, qu'entre Christofle Colomb découvrant le nouveau Monde, & le maître d'un Paquebot, qui passe journellement de Calais à Douvre.

IX.

François de Beaucaire de Puiguillon, Evêque de Mets.

J'ai lû depuis peu l'Histoire de François de Beaucaire de Puiguillon, Evêque de Mets. Cet homme n'a pas pris beaucoup de soin à cacher sa passion & sa partialité. Il étoit né vassal & domestique du Connétable de Bourbon, & il avoit reçû avec la naissance une estime si aveugle pour ce Prince, qu'il l'a por-

portée jusqu'à excuser sa défection scélérate, que le Chevalier Bayard lui reprocha si noblement & si courageusement en mourant. Il décrie au contraire avec importunité & avec acharnement la conduite de François I. Il blâme avec une médisance noire celle de Louïse de Savoye mere du Roi. Quels traits perçans ne lâche-t-il point contre le Chancelier du Prat ? Il s'attacha ensuite aux Princes de la Maison de Guise, & cet attachement a attiré de sa part au Connétable de Montmorency de si sanglans & de si continuels reproches, qu'il ne le nomme jamais qu'avec l'accompagnement de quelque atroce calomnie. Pouvoit-il noircir avec une plus grande indignité la mémoire du Pape Jule III ? Au surplus, si vous purgez cette Histoire de sa malignité, vous n'y trouverez rien de fort fin. Le stile en est ennuyeux, diffus, obscur, & embarrassé. L'ouvrage plein d'ignorances puériles. Comme quand il fait venir le mot d'*Amiral*, du mot grec ἁλμυρὸς qui signifie *salé*, à cause que l'eau de la mer, dont l'Amiral a le gouvernement, est salée. Comme quand il prétend que le pays de Forez est ainsi nommé, à cause de la quantité

tité de forêts qui s'y trouvent. Comme quand il dérive le mot de Boulevard, ἀπὸ τῶν βελῶν, des traits qu'on lance du Boulevard. Comme quand il s'imagine que le païs de Liege a pris son nom des Legions Romaines qui y prenoient leurs quartiers. Comme quand il soûtient que le mot de *Seigneurs*, vient de *Signatores*, ce qui répond, selon lui, au titre de σημάντορες λαῶν, qu'Homére donne aux Rois. Comme quand il nous veut persuader que le mot d'*Ecuyer* vient d'*Equarius*, dérivé d'*equus*, confondant ainsi les Chevaliers & les Ecuyers : & que le nom de *Heraut* est le même que *Héros*. Comme quand il propose, sans la réfuter, l'opinion ridicule de ceux qui croyoient que le langage bas-Breton est le langage des Troyens: d'où il faut conclure qu'Enée contoit des douceurs à Didon en bas-Breton, & qu'elle y répondoit en Phénicien ; ce qui faisoit un dialogue assez singulier. Ces fadaises deshonorent son Histoire, & découvrent en lui un savoir assez superficiel.

X.

X.

Jugement de Saint Auguſtin.

Un certain Evêque d'Angleterre, qui a fait parler de lui, eut l'audace étant à Paris, d'avancer en bonne compagnie, dans la Bibliotheque du Roi, que Saint Auguſtin n'avoit point d'eſprit. Cet homme n'avoit point d'eſprit lui-même, ou n'avoit pas lû Saint Auguſtin. Je lui trouve au contraire une grande étenduë d'eſprit, qui embraſſe tout ce qui eſt renfermé dans les matieres qu'il traite; une grande pénétration qui les creuſe juſqu'au fond; & une grande ſubtilité qui les débrouille & les éclaircit. Mais quand il faut prendre parti & ſe déterminer, l'ardeur de ſon eſprit le porte toûjours aux extrémitez, ſans s'arrêter jamais dans le milieu. D'ailleurs il manque d'ordre & de méthode. Son livre de la Cité de Dieu eſt un amas confus d'excellens matériaux. C'eſt de l'or en barres & en lingots.

XI.

XI.

Les Anciens manquent de méthode.

Ce défaut de méthode se trouve dans la plûpart des Anciens. La Philosophie Académique dont Platon faisoit profession, & la maniere de la traiter par dialogues, qui étoit familiere à cette secte, ne souffre pas l'exactitude de la méthode. Mais au moins devoit-il garder quelque ordre, qui conduisit l'esprit selon la subordination & la disposition naturelle des matieres, lui qui entendoit si-bien les deux voies par lesquelles on prétend conduire la Raison à la Vérité: la Synthése & l'Analyse, de laquelle on dit qu'il fut l'inventeur. Aristote est bien plus reglé. Il est le premier des Anciens qui nous sont connus, qui ait sû diviser & définir; en quoi consiste tout le secret de la méthode. Mais quoiqu'il soit le premier Auteur de la méthode, on peut dire neanmoins que sa methode manque de méthode, & qu'il est encore bien éloigné de cette exacte & fine précision, où notre siecle a porté les speculations philosophiques. Il est surprenant que le Philosophe Panætius

dans ſon Traité des Offices, ait oublié de les définir, comme Ciceron le lui reproche. Mais ce qui eſt encore plus ſurprenant, c'eſt que Saint Thomas dans ſa Somme de Theologie ne définiſſe rien; & que cet ouvrage qui paroît ſi methodique, ſoit néanmoins ſi défectueux en cette partie, qui eſt ſi eſſentielle à la méthode. Il faut donner la loüange à Ovide d'avoir propoſé au commencement de ſon Art d'aimer, & d'avoir ſuivi dans cet ouvrage, une diviſion fort réguliére & fort méthodique.

XII.

Défenſe des Anciens contre les Modernes.

C'étoit principalement par cet avantage qui conſiſte dans la methode, que nôtre ami M. Perraut devoit élever les Modernes au-deſſus des Anciens. Mais il a outré la matiére, & ne ſe contentant pas de donner la préférence aux Modernes en toutes choſes, il a encore voulu tourner les Anciens en ridicules. Mais comment a-t-il oſé ſe conſtituer juge de ce fameux différend, & condam-

damner les Anciens sans les connoître? N'est-ce pas juger le procès, *una tantum parte audita*? Il s'est condamné lui-même, lorsqu'il a dit qu'on peut juger d'un Auteur sur sa version. Qu'on traduise Malherbe en Latin, qu'on traduise Virgile en François, & que M. Perraut cherche dans ces versions les beautez nompareilles des originaux. Pour bien écrire en une Langue, il faut penser en cette Langue. Si vous liez des pensées Latines à des expressions Françoises, vous parlerez en pédant: si vous pensez en François en vous exprimant en Latin, vous parlerez en écolier. Chaque Langue a des graces qui lui sont propres, & qu'elle n'emprunte, ni ne prête. Les superlatifs sont très-agréables dans la Poësie Latine, *Volvetque simillima somno. Docuit quæ maximus Atlas:* ils sont ridicules dans la Poësie Françoise. Virgile a dit très-agréablement, *Phyllis amat corylos :* dites en François que *Phyllis aime les coudriers*, vous ferez rire vos Lecteurs. Quand M. Perraut a lû Homére dans une Traduction Latine, il a trouvé des pensées Grecques Latinisées par le Traducteur, & il les a exprimées avec un goût & des maximes

Françoises. Il a fait notre siécle, notre nation, nos sentimens, nos modes, la regle de toutes les autres : semblable à ces Goitreux des Alpes, qui se moquoient de ceux qui étoient sans goitres. Les jardins d'Alcinoüs sont ridicules, parce qu'ils ne ressemblent pas à ceux de Versailles. Pindare est extravagant, parce qu'un Poëte François seroit extravagant, s'il étoit aussi sublime que Pindare. Que diroit le bon M. Perraut, s'il lisoit le Poëme de Tograï, si estimé parmi les Arabes, qu'il trouveroit incomparablement plus figuré que Pindare ? Que diroit-il des Auteurs Japonois, qui s'expriment en des termes si relevez, qu'on a beaucoup de peine à les entendre ? Les Pseaumes même & les Cantiques sacrez, combien ont-ils de grandeur, de force, & d'élevation ? Tel est le genie des Orientaux, qui ne se croiront pas moins bien fondez à donner leur goût pour la régle du bon goût, que M. Perraut à donner le sien. Horace, homme sans doute de bon sens & de bon goût, ne jugeoit pas ainsi de Pindare : & si nous opposons son jugement à celui de M. Perraut, qui des deux en faudra-t-il
croi-

croire? Il ne faut donc pas regarder ce mépris de l'antiquité, comme un jugement legitime prononcé par un Juge compétent, en connoissance de cause. M. Perraut connoissoit son foible, & s'étant acquis du nom dans les Lettres, il lui déplaisoit de se voir borné à la Literature moderne, & se sentant si éloigné des vastes & pénibles connoissances de l'antiquité, il trouvoit qu'il étoit plus court de les décrier que de les acquerir. Il crut se dédommager de son défaut par le mépris. Il espéra mettre la Cour dans son parti, en donnant à son ouvrage le titre de *Siècle de Louïs le Grand*, comme voulant interesser le Roi dans sa cause. Je lui disois alors que je conseillerois à celui qui entreprendroit de le refuter; d'intituler sa réponse, *le Siécle de Jesus-Christ*, en faisant voir combien le siécle d'Auguste a surpassé le nôtre. M. Ménage voyant ce titre, dit plaisamment, *O sæclum insipiens & inficetum*. Ce mot piqua M. Perraut, & il ne put s'empêcher de lui en témoigner son chagrin. Il se promit d'ailleurs d'avoir les rieurs de son côté, c'est-à-dire tous ceux qui se trouveroient dans le même intérêt d'igno-

sance que lui, & qui font le plus grand nombre. Joint l'envie de se singulariser par une espéce de paradoxe, qui ne pouvoit manquer d'avoir du moins l'agrément de la nouveauté.

Mais si l'on suit un peu de plus près le jugement de M. Perraut, on trouvera qu'il péche dans les principes, en confondant deux questions entiérement différentes. La premiere consiste à savoir qui a eu plus de genie, plus de force, de grandeur, & de pénétration d'esprit, des anciens ou des modernes? La seconde, qui d'eux a eu plus de savoir & de connoissance?

Le genie vient de la nature; le savoir vient de l'étude & de l'art. Le genie dépend de la constitution & de la disposition des corps. La constitution des corps suit d'ordinaire celle du territoire, de l'air & des eaux. Les Athéniens dont le territoire étoit sec & pierreux, & l'air subtil, & les eaux légéres, étoient ingénieux. Les Thébains étoient grossiers & lourds, parceque leur terroir étoit gras, leur air & leurs eaux épaisses. *Vervecum in patria, crassoque sub aëre nati.* Quand Homére veut faire connoître la stupidité de Thersi-

site, il lui donne un corps contrefait, & une tête difforme. Il y a une nation dans l'Amérique, dont toutes les têtes sont pointuës & pyramidales, & tous les hommes sont fous. De plus, il faut demeurer d'accord que les terres nouvellement cultivées, sont beaucoup plus vigoureuses, & plus fécondes que des terres lassées & épuisées par une longue culture. On ne voit plus de ces grappes énormes que rapporterent les espions de Moyse de la terre de Chanaan. On ne voit plus de ces plânes qui cachoient une armée sous leur ombre. On a vû des raves & des melons au Perou, qui faisoient la charge d'une charette. On voit dans ces contrées des arbres d'une grandeur démesurée. Le bois du Canada est impregné d'une si grande quantité de sel, que les lessives brûlent & usent tous les linges. Leurs terres vierges (1) rapportent au centuple. Les corps des hommes répondoient à la nature de leur terre. On sait ce que l'Ecriture dit de ces Géans de la Palestine, dont quelques-uns avoient six doigts à chaque main, & à chaque pied; & ce que rap-

(1) La Hontan, Mémoir. de l'Amériq. Lettr. 2. Tom. 1. p. 10.

portent les anciennes hiſtoires de ces Géans de Sicile, & de ceux de Theſſalie; & celles du nouveau Monde, de ces Géans de la Terre du feu. La force de ces hommes répondoit à leur taille: & la longueur de leur vie répondoit à leur force. Les hommes que les Eſpagnols trouvérent dans l'Amérique, vivoient communément deux ou trois cens ans; cela a été diminué & affoibli par le tems. Les Allemans ne ſont plus ſi grands qu'ils étoient autrefois; & la taille des Gaulois n'excéde pas tant celle des Romains, que du tems de Céſar. Tout cela ſuppoſé, n'eſt-il pas aiſé de comprendre que dans les premiers tems que la Gréce & l'Italie furent défrichées; ces terres toutes neuves, qui avoient encore tout leur ſel, toute leur ſéve, & toute leur vigueur, couvertes d'un air pur, entier & ſans mélange, produiſoient des hommes d'une nature plus forte, des corps plus robuſtes, mieux compoſez, mieux temperez, plus animez, plus pleins d'eſprits, des têtes mieux diſpoſées, mieux proportionnées, pleines de cerveaux d'une meilleure trempe, compoſez de fibres plus ſubtiles, plus nombreuſes, & mieux ten-

duës?

duës ? Mais le tems a changé ces heureux tempéramens. Les trésors de la nature ne sont plus dans cette premiére abondance. Les corps humains se sentent de cet épuisement. On en peut juger par leur diminution, & par la briéveté de leur vie. Le suc vital & vegetal s'épuise de jour en jour. On remarque, dit Pline Liv. VII. ch. 16. que la taille des hommes diminuë de jour en jour, & que peu d'enfans surpassent la hauteur de leurs peres ; la fertilité des semences se consumant, & se brûlant. Les proportions même sont différentes de ce qu'elles étoient. La longueur du pied de l'homme n'est plus la sixiéme partie de sa hauteur, comme elle étoit du tems de Vitruve ; à peine en est-elle présentement la septiéme partie. Peut-on douter que la nature des esprits n'ait suivi celle des corps ? Cela paroîtra si croyable à quiconque raisonnera conséquemment, qu'on s'étonnera que l'opinion contraire ait trouvé des partisans. Il faut donc nécessairement conclure que les genies de cet heureux tems, qui étoit la jeunesse du monde, étoient supérieurs aux nôtres.

La seconde question est de savoir si

les Modernes surpassent les Anciens dans les Sciences acquises. Il est certain, à tout prendre, que l'avantage en cela est du côté des Modernes: mais il faut avoüer aussi qu'ils doivent aux Anciens presque tout cet avantage. Nous joüissons de leur travail, & de cette riche succession qu'ils nous ont amassée, & à laquelle nous n'avons fait qu'ajouter peu de chose. Le Pygmée monté sur la tête du Géant, voit plus loin que le Géant; mais c'est la grandeur du Géant qui le fait voir si loin. Le Laboureur qui travaille dans son champ depuis le matin jusqu'au soir à couper & amasser son bled, a bien plus de vigueur au matin pour travailler, que le soir, lorsque sa force est presque épuisée. Il amasse pourtant bien plus de bled le soir que le matin; mais la force du matin a bien plus contribué à cet amas que celle du soir. La louange de ce siécle est donc la louange de l'antiquité. Car ce que nous estimons dans ce siécle, c'est ce que les Anciens nous ont appris, & nous ont laissé: & nous n'avons point d'autre part à cette louange, que celle de l'ajustement, de l'arrangement, de l'ornement, & de

de l'augmentation. Ce seroit donc une grande ingratitude à notre siécle, si ayant profité des découvertes & de l'exemple des Anciens, il vouloit s'en faire honneur, & les méconnoître. De dire que les Anciens n'ont sur nous que l'avantage d'être venus les premiers; que ce qu'ils ont trouvé, nous l'eussions trouvé comme eux, c'est se vanter à crédit; & par une telle jactance il n'y a point d'invention, ni de découverte, dont je ne puisse m'attribuer la gloire.

Je trouve encore un autre défaut essentiel dans l'entreprise de M. Perraut. Lorsqu'il a fait la comparaison des Anciens & des Modernes, il a dû fixer les bornes de l'Antiquité & de la Nouveauté, afin que chacun d'eux pût connoître son bien & le défendre. Mais il a laissé ce point indécis, pour en profiter. S'il s'en tient au titre de son ouvrage, & qu'il se renferme dans le siécle de Louïs le Grand, il faut qu'il abandonne aux Anciens ces grandes & heureuses découvertes de la Boussole, & de la Navigation, de l'Imprimerie, de la circulation du sang, des Telescopes, & une infinité d'autres qui ont précédé la mort de Louïs XIII.

Un troisiéme défaut du Systême de Mr. Perraut, & qui est un défaut capital; c'est que dans l'opposition qu'il a faite de notre siécle aux siécles passez, il s'est proposé notre siécle même, & le goût de notre siécle pour régle & pour modéle, n'approuvant dans les autres que ce qui en approche; & il s'est formé l'idée de la souveraine perfection sur notre nation, sur nos mœurs, & sur nos goûts. Il ne s'est pas apperçû qu'il posoit pour certain ce qui étoit douteux, qu'il prenoit pour principe ce qui est en question, & qu'il établissoit pour juge du différend, une des deux parties. Car lorsqu'il veut tourner en ridicule les jardins d'Alcinoüs; c'est parce qu'ils ne ressemblent pas aux Tuilleries. Quand dans ces Palais simples & modestes des Héros de l'antiquité, il ne trouve ni nos salons, ni nos galeries, ni nos distributions d'appartemens, ni tout ce plein pied, ni cette longue suite de piéces, il les traite de misérables chaumiétes, & il en parle à peu près comme un Voyageur avisé a parlé depuis peu de nos plus beaux édifices, en comparaison de ceux des Romains, qu'*un Palais* (2) *tout entier*

(2) Voyage de Burnet, pag. 405. & suiv.

tier aujourd'hui ne coûteroit pas tant à bâtir, que quelque peu de ces piliers anciens qu'on voit à Rome, coûtoient autrefois à apporter; & que *la magnificence des Romains surpasse infiniment celle des derniers siécles.* La seule inspection des chemins Romains en fait la preuve. Ces chemins partoient de la colonne Miliaire plantée au milieu de Rome, & s'étendoient jusqu'aux extrémitez de ce grand empire, pour y faire marcher diligemment & commodément ces Légions qui avoient subjugué tant de nations. De même que les veines & les artéres aboutissent au cœur, pour porter dans les membres le sang & la vie. Ces chemins sont hauts, larges, solides, & en quelques lieux couverts de grands carreaux, que la durée des siécles semble encore respecter. Nos chemins au contraire sont dans un si pitoyable désordre, que quatre jours de pluye dans la mauvaise saison, interrompent souvent le commerce, & arrêtent les équipages les mieux atelez. Qu'on lise enfin le livre que Lipse a écrit sur la prodigieuse grandeur de la Ville de Rome; & l'extrême disproportion des Villes modernes pourra nous faire connoître celle des

ſiécles. M. Perraut l'aîné demeure d'accord (3) dans ſon Commentaire ſur Vitruve, que nous devons apprendre l'Architecture ſur les modéles des Anciens, & que nous devons travailler à la faire remonter à ce haut point où la grandeur d'Auguſte l'avoit élevée. N'envoyons-nous pas tous les jours nos éleves en Italie étudier la Sculpture ſur ces précieux reſtes de l'antiquité ? N'y trouve-t'on pas des reſtes (4) de peinture d'une élégance admirable ? Pline l. 35. c. 32. ſe plaint néanmoins qu'elle avoit beaucoup dégénéré de ſon tems. La Sculpture qui eſt reſtée du ſiècle de Conſtantin, eſt bien inférieure à celle de ces chef-d'œuvres inimitables de l'ancienne Gréce. La colonne d'Arcadius & d'Honorius qui eſt à Conſtantinople, n'égale pas (5) les colonnes de Trajan & d'Antonin qui ſont à Rome. Enfin l'on remarque une décadence ſucceſſive de l'Architecture, qui a ſuivi le déclin de l'âge, juſqu'au tems de l'Architecture Gothique: oppoſée entiérement à l'ancien-

(3) Epit. dédic. p. 2. Préf. p. 4.
(4) Philand. ſur Vitruve, L. VII. c. 9.
(5) Voyage de Wheler, Tom. I. p. 147.

cienne Architecture, qui avoit pour régle universelle de suivre la nature en tout, & de contenter les yeux & l'esprit ; au lieu que la Gothique faisoit consister sa perfection à faire violence à la nature, à surprendre les yeux par des traits hardis, & à exciter l'admiration. L'Eloquence, la Poësie & le bon goût des Lettres ont eu la même révolution que l'Architecture. Sans remonter à la Poësie Grecque qui a toûjours décliné depuis Homere, & nous renfermant dans la Litérature Romaine, elle a eu sa grande élevation sous César & sous Auguste. Cette noble & majestueuse simplicité, que l'on admire dans les ouvrages de cet heureux siécle, commença à dégénérer dans les dernieres années de la vie d'Auguste. On remarque déja dans Ovide des traits d'esprit, des jeux, des pensées, & ce que les Italiens appellent *Concetti*. Velleius Paterculus qui vécut sous Tibere, est étudié & affecté, & l'on voit le progrès de cette corruption dans les deux Sénéques, dans Petrone & dans Lucain, & ensuite dans Pline le jeune & dans Tacite. L'esprit & l'art y brillent de tous côtez, mais la nature n'y paroît point. *Quærit se natu-*

tu-

tura, nec invenit. Et c'eſt pourtant la nature qui eſt la ſource & la véritable régle du beau. Les gens de bon ſens s'appercevoient de cette perverſité, s'en étonnoient, & s'y oppoſoient. Ce fut le motif de cet excellent Traité qui nous reſte *De cauſis corruptæ eloquentiæ*. Mais le mal étoit trop grand pour ceder aux remedes. Et la contagion de ce qu'on appelle le bel eſprit, paſſa de ſiécle en ſiecle juſqu'à nos jours. Les Italiens ſemblerent reconnoître leur erreur, & revenir au bon goût vers le tems des Papes Alexandre VI. & Leon X. & les écrits de Sannazare, de Vida, de Fracaſtor, de Bembe, de Sadolet, & de quelques autres, ſont dignes de l'antiquité : mais les faux brillans reprirent bien-tôt le deſſus ; qui, pour les bien loüer, ſont d'élegantes bagatelles, & des fadaiſes harmonieuſes, *nugæque canoræ*. Mais pour ne point perdre M. Perraut de vûë, notre âge oſera-t-il diſputer aux Anciens le prix de la Poëſie héroïque ? Nous pourrons comparer chanſonnettes à chanſonnettes. Nous nous parerons de nos Madrigaux & de nos Sonnets : mais pourrions-nous ſans témerité oppoſer nos Bucoliques, nos Poëmes didactiques, & nos

Poë-

Poëmes épiques, à ceux de Theocrite, de Virgile, d'Hesiode & d'Homére? Entre lesquels s'il faut établir quelques degrez & quelque subordination, je donnerai le prix de l'Eglogue à Théocrite sur Virgile, le prix du Poëme didactique à Virgile sur Hésiode, & je laisserai la préférence de l'Epopée indécise entre Homére & Virgile. Homére néanmoins retenant pour soi toute la gloire de l'invention, & ne laissant à Virgile que celle de l'imitation : mais l'un & l'autre regardant les Modernes au-dessous de soi dans une distance infinie. Il me souvient d'avoir ouï M. Perraut se moquer de la Prosodie Grecque & Romaine, & de la distinction des syllabes longues & bréves : distinction néanmoins qui n'est point une invention de l'Esprit humain, mais de la nature même, & qui a sa cause dans la conformation de nos organes, & dans le mouvement de nos passions. C'est ce que je lui répondis alors, en lui demandant s'il tiroit de nos rimes un argument de préférence de la Poësie moderne au-dessus de l'ancienne; de nos rimes, dis-je, qui sont un jeu badin & puerile en lui-même, & jugé tel par les Anciens, qui l'é-

l'évitoient ſoigneuſement ; groſſierement inventé par les Arabes, nation brutale & féroce, & qui n'a de politeſſe & de culture que ce qu'elle en a pû puiſer dans les ouvrages des Grecs. Ils porterent dans l'Europe l'art de rimer avec leur barbarie. Que ſi ces genies ſublimes de l'antiquité avoient pû prévoir que cette conſonance de ſyllabes & de mots, occuperoit un jour les plus beaux eſprits des nations les plus polies, ils auroient déploré le ſort de l'Eſprit humain, capable de s'abaiſſer & de ſe plaire à une ſi grande niaiſerie.

Si nous entreprenons maintenant la comparaiſon de l'Art militaire, rien ne pourra mieux nous en faire juger que la grandeur des conquêtes. Pouvons-nous ſeulement penſer ſans étonnement à celles de ces mêmes Arabes, qui ont porté leurs armes depuis le Tigre juſqu'à la Loire ; à celles de Nabuchodonoſor, de Seſoſtris, d'Alexandre, & de Céſar ?

Pour conclure enfin ce long diſcours, je regarde ce mépris de l'antiquité, comme une marque de la décadence de notre âge. On peut obſerver que les ſiécles qui ont commencé à dégénérer, ont été ceux qui ſe ſont ſoûlevez contre

l'an-

l'antiquité. Tel fut le siécle de l'Empereur Hadrien, homme d'un goût dépravé dans les Lettres, d'un esprit bouché, & dont on ne peut rapporter les sentimens sans indignation, ou sans risée.

XIII.

Difference essentielle entre les vers & la prose.

Entre les différences, qui distinguent les vers de la prose, j'en vois une que l'on n'a pas coûtume de remarquer assez nettement & en détail, mais seulement en gros & confusément, & qu'on obmet souvent & presque toûjours, & qui me paroît pourtant essentielle. C'est que les vers sont assujettis à des régles fort étroites, pour la mesure, pour le nombre, pour la quantité, ou pour la rime; mais ils sont fort libres, pour les pensées, pour les expressions, & pour les figures. On leur permet une infinité de licences, qu'on appelle poëtiques, & de tours hardis; & même on les ordonne comme un ornement nécessaire. La prose au contraire a une entiere liberté pour l'arrangement des mots, pour la rencontre des lettres & des syllabes,

&

& pour la mesure des paroles, & elle n'est point servilement assujettie au jugement de l'oreille; mais ses pensées, ses figures sont soumises à la régle: & si son stile n'est pas mesuré, il doit être moderé & châtié, & porter des marques de l'ordre & de l'arrangement de l'esprit d'où elle part.

XIV.

Monde soûterrain.

Il y a sujet de s'étonner que la vanité des hommes les ait portez à s'élever au-dessus de la Terre avec tant de travail, & de dépense, & que leur curiosité ne leur ait pas fait naître le désir de creuser la Terre pour connoître par leurs yeux ce qu'elle contient dans ses entrailles. Si l'on avoit employé à ce dessein, ce que la tour de Babel, & les pyramides d'Egypte ont coûté, l'on auroit acquis des connoissances très-utiles, & l'on auroit épargné au Pere Kircher bien des réflexions creuses sur le Monde soûterrain. Nous ne savons point que l'on ait jamais effleuré la terre à la profondeur perpendiculaire d'une demi-lieuë. Quand on l'auroit fait, ce n'auroit été que l'é-

gra-

gratigner. De même que les plus hautes montagnes ne sont pas à proportion de cette vaste masse, ce que les porreaux & les verruës sont à proportion de nos corps.

XV.

Sépulture de Cujas.

Me trouvant à Bourges en l'année 1687. je fus visité par quelques Docteurs de l'Université. Je les félicitai sur la réputation que le célébre Cujas avoit acquise à leur compagnie, & je leur fis plusieurs demandes sur son sujet. J'appris d'eux le lieu de sa sépulture, & je m'y transportai aussi-tôt. Je la trouvai dans une petite Paroisse écartée. A peine pus-je rencontrer quelqu'un dans cette Eglise, qui connût le nom de Cujas. On me mena enfin dans une Chapelle des aîles, où je ne vis aucune Epitaphe, ni aucune Inscription, qui pût apprendre à la postérité que les cendres de ce grand personnage reposoient en ce lieu. J'y vis seulement son portrait peint en huile, assez récent, & qui a été placé là depuis fort peu de tems. Il est répréſenté de toute sa hauteur avec sa robe rouge de Professeur, & il ressemble assez

ſez aux portraits que j'ai vûs de lui. Il paroît gros & court, & porte ſur ſon viſage ce même caractére de probité, qui lui eſt attribué par ceux qui ont écrit ſa vie. Je me plaignis à ſes ſucceſſeurs du peu de ſoin qu'ils avoient pris de faire honneur à la mémoire d'un homme qui leur en avoit tant fait, & je les exhortai d'ériger quelque monument public, qui fit connoître & ſon mérite, & leur reconnoiſſance. J'ajoûtai même que je me croyois obligé de m'y intereſſer en qualité de Docteur aux Droits, & j'offris de contribuer à la dépenſe.

XVI.

Conciliation des diverſes Religions qui partagent les Chrétiens.

Les differends de la Religion, qui troublent depuis ſi long-tems la paix des Chrétiens, ne ſont point inaccommodables. Si les parties y procédoient ſincérement, ſans opiniâtreté & ſans interêt, ils auroient bien-tôt trouvé des voyes de réconciliation. Mais il s'en trouve de part & d'autre, de ſi acharnez, qu'ils ne cenſurent pas avec moins de rigueur ceux de leur parti même, qui re-

recherchent l'accommodement, que leurs adverſaires. Avec quelle dureté préſomptueuſe, & pedanteſque le Miniſtre Rivet ne traita-t-il pas Grotius, pour avoir propoſé des moyens de paix? Grotius par une réponſe modeſte rabattit ſon faſte, ſans le nommer, mais le déſignant plaiſamment par ce titre pris de Catulle, *Adverſus quemdam, opaca, quem facit bonum barba*. Une barbe épaiſſe & noire s'étoit ſi abſolument emparée du gros viſage de Rivet, qu'on n'en reconnoiſſoit point la couleur. A la faveur de cette phyſionomie velue & hériſſée, il avoit acquis de la créance dans ſon parti. Il employa toute ſon autorité pour rendre ſuſpects les Conciliateurs, comme gens chancelans dans leur Religion, & il y réüſſit ſi-bien que depuis Grotius, fort peu ont oſé tenter les voyes de réünion. Ainſi ils ont rejetté & refuſé avec beaucoup de hauteur celles qui ont été propoſées par les Catholiques, comme l'ont éprouvé les Evêques de Belley & de Meaux. Je ne puis taire en cette occaſion, les invitations qui m'ont été faites par M. Püffendorf, Secretaire de la Reine de Suéde, bien plus recommandable par ſon ſavoir, &

par

par ſes écrits, que par ſa dignité. Son frere qui a été long-tems Réſident en France lui ayant envoyé ma Démonſtration évangelique; le Secretaire pria M. le Marquis de Feuquieres Ambaſſadeur de France en Suéde, de me faire tenir une Lettre pleine d'érudition & de bon ſens, par laquelle il m'exhortoit à employer la même méthode à la réünion des Proteſtans avec l'Egliſe Catholique, dont je me ſuis servi pour rappeller à notre Religion les ennemis du nom Chrétien, ſe rendant garant du ſuccès par la diſpoſition favorable où étoient les cœurs & les eſprits dans les lieux d'où il écrivoit. M. de Meaux qui avoit eu communication de cette Lettre; y joignit ſes exhortations. Avant que de m'engager dans une telle carriere, je ſondai les ſentimens des Miniſtres Huguenots de Paris, que je trouvai entierement oppoſez à ce pieux deſſein, prévoyant la prochaine extinction de leur parti en France, dans l'achemiñement que l'on prenoit à la révocation de l'Edit de Nantes. Ainſi je fus contraint d'abandonner une entrepriſe, à laquelle j'aurois ſacrifié avec plaiſir tout ce qui me reſtoit de vie.

XVII.

XVII.

Titre du livre De Imitatione Chrifti.

Le livre *de Imitatione Chrifti*, n'a pas été ainfi intitulé par fon Auteur. Ce titre n'eft que le titre du premier chapitre du premier livre. Les Copiftes l'ayant trouvé à la tête de tout l'ouvrage, ont cru qu'il appartenoit à tout l'ouvrage, qui n'a paru depuis que fous ce titre.

XVIII.

Varillas.

Je fuis bien éloigné du jugement que le public a fait des Hiftoires de Varillas. Non pas que j'approuve la liberté qu'il s'eft donnée de propofer fes idées pour des faits conftants. Ce n'eft pas écrire ni rapporter l'Hiftoire, c'eft la compofer & l'inventer. La loi de l'Hiftoire lui permettoit de propofer fes foupçons comme des foupçons, mais non comme des véritez certaines. Le public fe récria avec indignation, & avec juftice, contre une telle licence, & on ne tarda pas à l'en faire repentir, en lui mettant devant les yeux les erreurs

le est noble, élevé, & vraiment historique ; si vous le purgez seulement de quelques tours qui lui sont familiers, & dont la répetition trop fréquente lasse le Lecteur. Il a embrassé tant de matiére, que faute de mémoire, ou peut-être d'exactitude, il est tombé dans quelques contradictions. Mais on est amplement dédommagé de ces pertes, par l'abondance des nouveautez qu'il présente à son Lecteur.

XIX.

Pucelle de Chapelain.

Le public n'a pas été moins injuste envers M. Chapelain. Je n'ai jamais consenti au jugement que le public a fait de sa Pucelle. On l'a condamnée, parce qu'il étoit à la mode de la condamner, & la mode s'en est établie par des Juges très-incompétens. Il n'appartient pas à tout le monde de juger du Poëme Epique. Ce droit est reservé à un très-petit nombre de personnes ; & tout le monde l'a usurpé contre la Pucelle. On a jugé du Poëme Epique sur les régles des Sonnets & des Madrigaux.

Et de tous ceux que j'ai vûs s'acharner ſi impitoyablement contre cet ouvrage, aucun ne m'en a jamais allegué d'autre raiſon, que quelques expreſſions dures, & quelques vers forcez, comme ſi ce genre de Poëſie ne les demandoient pas quelquefois de ce caractére, qui ſeroit vicieux dans une Epigramme, & qui eſt néceſſaire dans quelques endroits des grands Poëmes. Quel jugement feroient aujourd'hui ces Critiques délicats de l'Iliade d'Homére, ſi elle n'avoit jamais paru, avec tant de vers négligez, tant de répétitions ennuyeuſes, & tant de défauts qu'on y a remarquez? Quel jugement feroient-ils d'un Peintre qui ayant à faire un tableau deſtiné pour une des plus éminentes places de S. Pierre de Rome, le peindroit avec tous les adouciſſemens, & les délicateſſes de la Mignature? Notre nation, notre âge, notre goût ſont ennemis des grands ouvrages. Tout ce qui demande de l'application nous rebute. Une Ode nous ennuie par ſa longueur. A peine peut-on ſouffrir un Sonnet. Notre génie ſe borne à l'étenduë du Madrigal. Nous ſommes dans le ſiécle des colifichets. Toute notre induſtrię ne va qu'à faire de

de fort grandes petites choses. Pour bien juger de la Pucelle, il falloit en examiner l'Action, la Fable, l'Economie, l'Ordonnance, les Ornemens, les Dénouemens, & tout ce qui entre dans la composition de l'Epopée, sans s'arrêter uniquement, comme l'on a fait, à la Versification. Et comment auroit-on pû l'examiner de cette sorte, puisqu'il n'en a paru que la premiere partie? C'est en quoi les Exécuteurs du testament de M. Chapelain & ses héritiers, & M. de Montausier qui fut appellé à cette délibération, lui ont rendu un tres-mauvais office, en supprimant la seconde partie de la Pucelle. Car apprehendant un aussi mauvais succès pour cette seconde partie, que pour la premiere, ils ont ôté aux bons Juges & aux fins connoisseurs les moyens de juger sainement de l'une & de l'autre, & peut-être d'effacer la flétrissure que sa mémoire a reçûë injustement, ou du moins sans connoissance de cause. Le mal n'est pourtant pas sans reméde. Ces héritiers gardent ce dépôt, & le cachent contre l'interêt d'un parent qui leur a fait honneur, contre le leur, & contre celui du public, qu'ils privent

d'un bien qui lui appartient, & qui a droit de le redemander. Ce qui est de plus étrange, c'est que l'infortune de la Pucelle fut contagieuse aux autres ouvrages de M. Chapelain. Tout ce qui portoit son nom, parut méprisable, & on ne voulut plus se souvenir de tous les applaudissemens que ses belles Odes avoient méritées dès le tems du Cardinal de Richelieu, & principalement sa Couronne Impériale, le plus beau fleuron de la Guirlande de Julie, si ingénieusement inventée, si agréablement tournée, & si heureusement conduite.

Quand je considére cette surprenante décadence de la réputation de M. Chapelain, j'en vois deux causes principales; l'une est qu'il n'a pas assez connu le génie de notre nation, & de notre siécle, tel que je viens de l'exposer, brusque, ardent, impatient, & incapable de la longue & constante attention, que demande l'élévation, & l'étenduë du Poëme Epique; génie très-éloigné du flegme, de la solidité, & de la sage pesanteur des esprits des anciens Grecs & Romains. M. Chapelain ayant manqué à faire cette observation, a cru légérement que toutes les figures,

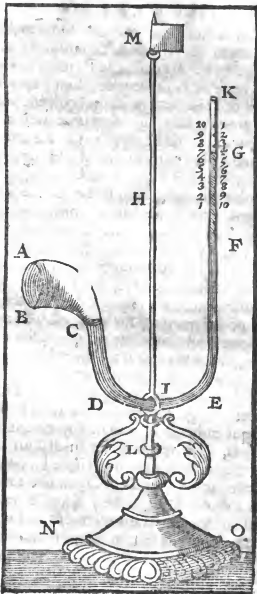
& tous les tours, qui font la beauté de leurs Langues, conviendroient indifféremment à la nôtre, sans considérer que chaque Langue a des agrémens qui lui sont propres, & qui passant d'une Langue dans une autre, & y portant leur caractére étranger, y deviennent fades, & quelquefois ridicules. La seconde cause de la révolution de l'estime de M. Chapelain, vient de cette estime même, qui le fit choisir par M. Colbert, pour arbitre de la dispensation des liberalitez du Roi envers les gens de Lettres. Car ce Ministre lui en ayant demandé une liste détaillée, & qui marquât le dégré du mérite de chacun d'eux, tous ceux qui n'eurent pas de part à ces graces du Roi, & qui s'en croyoient dignes, lui attribuérent leur exclusion, qui sembloit les deshonorer, & qui les privoit des douceurs, qui les auroient accommodez. Tous ces mécontens devinrent ses ennemis capitaux, & ils s'en vengerent principalement sur sa Pucelle, au succès de laquelle son honneur sembloit être attaché, & ils entrerent même dans le détail de son genre de vie, qui avoit ses singularitez, & qu'ils tâcherent de ridiculiser.

XX.

Anémométre.

On a travaillé avec ſuccès dans ces derniers tems à connoître exactement les qualitez de l'air, ſa chaleur, ſon humidité, & ſa peſanteur par le moyen du Thermométre, de l'Hygrométre, & du Barométre, qui eſt une balance de l'air. Mais comme on a cherché à peſer l'air, on ne s'eſt point aviſé de peſer le vent. J'en fis la propoſition à Hubin Anglois, excellent ouvrier de ces ſortes d'inſtrumens. Il en rit, comme d'une choſe plaiſante à penſer, mais impoſſible à exécuter. Je lui fis la deſcription d'un inſtrument que j'avois imaginé propre à cet effet: & il en fut ſi content, qu'il me quitta dans le deſſein de l'exécuter au plûtôt, mais la mort le prévint. La voici en peu de mots. Il conſiſte dans un entonnoir de fer blanc A. B. C. ſemblable au capuchon d'un Moine. Cet entonnoir va en ſe courbant, & en s'étréciſſant dans ſa courbure juſqu'en C. où eſt la naiſſance d'un tuyau qui deſcend juſqu'en D. où il ſe recourbe en D. I. E. & remonte juſ-

qu'en


M
K
G
H
F
A
B
C
I
D
E
L
N
O
20 9 8 7 6 5 4 3 2 1
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

qu'en K. où il se termine. On emplit le tuyau de vif argent depuis C. D. E. jusqu'en F. Au dessus de F. jusqu'en G. on verse de l'eau seconde, dont l'élévation & l'abaissement s'apperçoivent par de petits points, qui sont marquez sur le tuyau depuis F. jusqu'en G. Le vent entrant par l'entonnoir A. B. va frapper la surface du vif argent en C. & la presse plus ou moins selon sa force. Le vif argent pressé, se baisse à proportion: & se baissant du côté de l'entonnoir, il s'éleve dans l'autre branche de la machine au-dessus du point F. & fait hausser l'eau seconde qu'il soûtient; & cet exhaussement se remarque & se compte sur les points marquez sur le tuyau. Et parce que l'instrument ne peut faire son effet, si l'entonnoir n'est tourné du côté du vent, il faut y appliquer la girouëtte M. soûtenuë par la verge de fer M.H.I. Cette verge forme un anneau au point I. qui embrasse & retient fermement le tuyau. La verge de fer au-dessous de l'anneau entre dans une virole L. posée sur le pied-d'estail L N O, où elle tourne à droite & à gauche, selon le vent qui fait tourner la girouëtte, & en tournant ainsi, elle fait en même tems tourner

ner toute la machine, & tient tôûjours l'entonnoir tourné du côté du vent.

XXI.

Villon.

On eſt perſuadé que ce Recueil de Poëſies intitulé, *Les franches repuës de Villon*, eſt un livre compoſé par Villon, & intitulé *Les franches repuës*. On ſe trompe. C'eſt le récit des tours d'adreſſe dont s'étoit ſervi Villon pour avoir ſes repas francs. Et ce récit eſt d'un Auteur inconnu. Paſquier qui a donné un chapitre entier dans ſes Recherches à la mémoire de Villon, a été bien mal informé de ſes faits & geſtes. Il dit qu'il étoit Pariſien, & qu'il fut condamné à être pendu pour ſes friponneries. Il dit qu'il ne ſait ſi la Sentence fut executée, & quelques-uns aſſûrent que le Roi Louïs XI. lui ſauva la vie; & que le nom de Villon lui fut donné pour ſes friponneries. Il ne ſemble pas qu'on puiſſe douter qu'il ne fût natif de Paris, vû ce Quatrain qu'il fit, quand il fut condamné à mort. Marot l'a rapporté ainſi dans l'édition de ſes ouvrages.

Je ſuis François (dont ce me poiſe)
Né de Paris, emprès Pontoiſe.
Or d'une corde d'une toiſe
Saura mon col que mon cul poiſe.

Rabelais liv. 4. ch. 47. fait parodier cette Epigramme par Villon lui-même, lorſqu'il lui fait dire au Roi d'Angleterre :

Ne ſuis-je badaud de Paris:
De Paris dis-je, auprès Pontoiſe?
Et d'une corde d'une toiſe
Saura mon col que mon cul poiſe.

Mais Fauchet (1) nous la donne bien differente, ſoit que Villon l'ait changée depuis, ou que d'autres y aient mis la main:

Je ſuis François, dont ce me poiſe,
Nommé Corbeuil en mon ſurnom,
Natif d'Auvers emprès Pontoiſe,
Et du commun nommé Villon.
Or d'une corde d'une toiſe
Sauroit mon col que mon cul poiſe
Se ne fuſt un joli appel:
Le jeu ne me ſembloit point bel.

n

(1) De l'origine des Chevaliers, liv. I, ch. 1.

Il s'appelloit donc, ſelon Fauchet, François Corbeuil, & il étoit d'Auvers auprès de Pontoiſe. Il n'eſt pas vrai qu'on lui ait donné le ſobriquet de Villon pour ſes tromperies, comme Paſquier & Fauchet, & après eux tout le monde l'a cru : car il nous apprend lui-même dans ſon grand Teſtament, p. 51. que ſon pere s'appelloit maître Guillaume de Villon. Ce qui a fait dire à Paſquier que Louïs XI. lui ſauva la vie, c'eſt cet endroit du même Teſtament ;

Ecrit l'ay l'an ſoixante & un
Que le bon Roy me délivra
De la dure priſon de Meun,
Et que vie me recouvra.

Cet empriſonnement de Meun, & cette délivrance que lui accorda Louïs XI. ſemblent être differens du jugement qui lui fut rendu à Paris : car par la Requête en forme de Ballade qu'il préſenta au Parlement, il paroît que ſur ſon appel la Sentence de mort fut convertie en un banniſſement. Neanmoins il n'y a point en cela de contrarieté ; & le Roi Louïs XI, à ſon avenement à la Couronne, put bien interpoſer ſa re-

commandation & fon autorité auprès de fes Juges pour le tirer d'affaires. Villon après ce jugement fe retira en Angleterre, où fa réputation & l'agrément de fon efprit lui méritérent bien-tôt les bonnes graces & la familiarité du Roi Edoüard. Ce fut alors qu'il dit ce bon mot tant célébré. Le Roi étant dans fon cabinet d'affaires, & lui montrant les Armes de France, attachées contre le mur : Voici le lieu honorable, lui dit-il, que j'ai choifi pour placer les Armes du Roi ton maître. Vous ne pouviez mieux faire, Sire, lui répondit Villon, & votre Médecin vous a donné en cela un fort bon confeil; car quand vous vous fentez refferré, vous n'avez qu'à jetter les yeux là-deffus, vous avez auffi-tôt la liberté du ventre. Il fe retira enfin fur fes vieux jours à S. Maixent en Poitou, où felon la mode du tems il faifoit des Comédies fur les principaux événemens de la Vie de Notre Seigneur, qui fe répréfentoient dans les Cimetiéres des Eglifes aux principales fêtes de l'année, & ce fut dans une de ces occafions qu'arriva la mémorable avanture du Frere Etienne Taperouë, rapportée par Rabelais, Liv. 4. ch. 13.

XXII.

XXII.

Bon esprit. Bel esprit.

Pour être bel esprit, il faut être bon esprit : mais pour être bon esprit, il n'est pas nécessaire d'être bel esprit. Quelque vif, quelque brillant, quelque fécond que soit un esprit, s'il n'est solide & réglé, il sera mêlé de folie. On peut être bon esprit, au contraire, sans être bel esprit. La beauté de l'esprit consiste dans une vivacité, une fécondité, & une élévation, qui sont purement des dons de la nature, & que l'art & l'étude ne donnent point. La bonté de l'esprit dépend d'une justesse, d'une régle, & d'une modération, qui dépendent aussi de la nature, mais qui peuvent être cultivées & augmentées par l'art.

XXIII.

La Critique.

Depuis le rétablissement des Lettres, la Critique a fait la principale occupation de ceux qui se sont appliquez aux belles Lettres. Cela étoit nécessaire après

tant

tant de ſiécles d'ignorance & de ténébres. Il falloit, pour ainſi dire, abbattre la pouſſiére, nettoyer la moiſiſſure, & tuer les vers qui rongeoient & défiguroient les anciens Manuſcrits, qui avoient échappé à la fureur des barbares, & à la longueur des années. Cette étude fut en ſa vigueur & en ſon honneur pendant deux cens ans. Le ſouverain dégré de l'érudition conſiſtoit à mettre au jour les anciens Auteurs, & à corriger les fautes des Copiſtes par les mains de qui ils avoient paſſé; ſoit en les conférant ſur de bons exemplaires, ſoit en employant ſon eſprit & ſon ſavoir au rétabliſſement des paſſages corrompus. Mais enfin cette occupation dégénéra en une étude baſſe & obſcure, dont tout le mérite conſiſtoit à rechercher & à recouvrer les meilleurs Manuſcrits, à les conférer, & à en remarquer ſoigneuſement les diverſes leçons. Tel a été l'emploi de Gruter pendant tout le tems de ſa vie. Ceux à qui ces ſecours manquoient, ſe ſervoient de leur eſprit & de leur ſavoir, pour remettre les Auteurs dans leur pureté: & ſouvent abuſant de leur talent, & par trop rafiner, ils gâtoient ce qui étoit entier

&

& sain, & donnoient la peine aux Critiques leurs successeurs, mais plus sages qu'eux, de remettre les choses en leur premier état, & de guérir les plaies qu'ils avoient faites. Entre ces derniers, je donne le premier rang à Casaubon, comme je le lui ai ouï donner aussi par feu M. de Saumaise. Gronovius ne lui étoit pas inférieur en ce genre. Mais aujourd'hui que presque tous les meilleurs Auteurs ont été rendus publics par l'impression, je n'approuverois pas qu'un homme se dévouât à la Critique, & fit son capital de courir après ces syllabes fugitives, & de travailler à ces réparations de mots ruïneux. Je regarde les Critiques comme des sarcleurs. Ils arrachent les mauvaises herbes, & laissent recueillir les bonnes aux habiles Jardiniers, qui ont sû les cultiver, & en faire leur profit.

XXIV.

Exposition des logemens.

Les Jesuites chez qui je suis logé à Paris, dans le choix de leurs chambres, préférent celles qui sont exposées au midi. Je suis d'un sentiment tout contraire, &

& je préfére ſans comparaiſon l'expoſition au Nord. Voici mes raiſons. Tous les orages, les grands vents, les grêles & les pluies violentes viennent du midi. Les fenêtres qui y ſont tournées, ſe trouvent ſouvent briſées par la tempête. Ces chambres ſont des fournaiſes pendant les chaleurs de l'été; & le Soleil vous aveugle & vous brûle tout le long de la journée. Les objets du dehors qui ſe préſentent aux yeux, ne ſont vûs que du côté de l'ombre, qui en dérobe tout l'agrément. Aucun de ces défauts ne ſe trouve dans l'expoſition au Nord. Le calme y eſt toûjours; la fraîcheur s'y trouve en été. On ſe garantit de la bize & des froids de l'hyver, qui ſont par tout égaux, en ſe calfeutrant, & ſe muniſſant de chaſſis & de rideaux. Les objets n'y paroiſſent que de leur beau côté, & du côté qu'ils ſont éclairez & dorez des rayons du Soleil. L'expoſition au Levant a auſſi ſes agrémens. Ce Soleil naiſſant, & l'Aurore ſa fourriere, ſont à mon gré des objets délicieux, la fraîcheur de la nuit temperant l'ardeur de ſes rayons.

XXV.

Santé des vieillards.

La vigueur & la bonne ſanté que l'on remarque dans quelques vieillards, reſſemble à une tour ſappée. Cette tour paroit auſſi ſolide, auſſi forte, & auſſi durable, que lorſqu'elle fut achevée de bâtir; cependant elle n'a plus de fondement, & n'eſt ſoûtenuë que par quelques étais, qui venant tout d'un coup à manquer, elle eſt ruinée en un inſtant. Les fondemens de la vie ſont détruits dans les vieillards, le ſuc radical eſt épuiſé, les parties vitales ſont uſées, la machine n'eſt plus ſoûtenuë que par quelques étais, c'eſt-à-dire, par la force de la contexture, & par la continuation de l'impreſſion du premier mouvement. Je comparerois encore cette apparence de ſanté à ces larmes de verre, qui paroiſſent parfaitement ſolides, & qui étant tant ſoit peu entamées, s'en vont en pouſſiere.

XXVI.

Du menſonge.

Le vice du menſonge ne conſiſte

pas proprement en ce qu'il eſt contraire à la vérité. On dit pluſieurs choſes contraires à la vérité, ſans aucun vice, & ſans aucun peché. Les complimens ſont d'honnêtes menſonges, non-ſeulement permis, mais encore commandez par l'uſage. Quand un homme dit à un autre qu'il eſt ſon valet, qu'il eſt ſon ſerviteur, il parle contre la vérité; & tant s'en faut que ce menſonge ſoit vicieux, ce ſeroit un vice que de manquer à le faire: il bleſſeroit les loix de la Société civile, il offenſeroit ſon prochain, qui a droit d'exiger de lui cette aſſûrance, toute fauſſe qu'elle eſt. Auſſi ne faut-il pas prendre ces diſcours au pied de la lettre, ni dans leur ſignification grammaticale: mais dans la ſignification que la coûtume leur a attribuée qui n'eſt autre que d'une civilité ſuperficielle. Le vice du menſonge conſiſte proprement en ce qu'il donne une fauſſe idée. C'eſt une tromperie que l'on fait à ſon prochain; c'eſt un larcin qu'on lui fait de la vérité; ce qui eſt contraire à la charité. Sur ce principe les reſtrictions mentales ſont vicieuſes; car encore qu'elles ne ſoient pas contraires à la vérité, ſelon le ſens grammatical des

pa-

paroles, elles le ſont dans l'intention de celui qui parle, qui n'eſt autre que de cacher la vérité à celui à qui l'on parle, & de lui donner une fauſſe idée. Lorſqu'un homme parle à un autre, c'eſt pour lui donner une idée qu'il n'avoit pas. C'eſt la formation de cette idée qui eſt le but de celui qui parle, & de celui qui écoute. Et c'eſt par la nature de cette idée, qu'il faut juger de la nature du diſcours qui l'a formée. Si elle ſe trouve contraire à la vérité, le diſcours qui l'aura formée, ſera menſonger & vicieux. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi elle eſt conforme à l'idée de celui qui parle; celui qui parle, ne parle pas pour lui-même, mais pour celui à qui il parle. Il n'a pas intention en parlant de ſe donner à lui-même une nouvelle idée, qu'il n'avoit pas, ni de ſe rien apprendre à ſoi-même. Si cela étoit, il n'auroit qu'à parler tout ſeul. Mais c'eſt à celui à qui il parle, à qui il veut donner cette nouvelle idée; & s'il la veut donner fauſſe, ce ſera une tromperie qui ne ſera pas juſtifiée par la conformité que cette idée aura avec celle de celui qui parle. Il y a pluſieurs ſortes de menſonges qui ne conſiſtent pas dans le

discours, mais dans l'action, & quelquefois dans l'inaction. Faire semblant de n'entendre pas ce que l'on entend, ou de ne voir pas ce que l'on voit; agir comme par hazard, lorsqu'on agit avec préméditation; ce sont des mensonges & des tromperies, puisqu'on ne les emploie que pour faire naître de fausses idées. Mais d'ailleurs la sincerité seroit blâmable en certaines rencontres.

On donne à un homme des loüanges qu'il mérite, il blessera la modestie s'il les reçoit, il blessera la vérité s'il les rejette. Il doit pourtant les rejetter, & affecter de s'en croire indigne, parce que cet usage est établi par la politesse de la Societé civile, & que d'y contrevenir, ce seroit choquer cette même societé, qui nous défend toute sorte de faste & d'ostentation.

XXVII.

Stile du P. Petau, & des autres Jesuites.

Les Jesuites communément écrivent & parlent bien en latin, mais leur latinité péche presque toûjours en ce qu'elle est trop oratoire. Cela vient de ce que dès leur premiere jeunesse on les fait re-

regenter. Ces regences les engagent à parler inceſſamment en public ; ils s'accoûtument inſenſiblement à le faire d'un ſtile ſoûtenu & arrangé, & à s'élever au-deſſus du genre mediocre. Cela ſe remarque clairement dans les Lettres du P. Petau : il va toûjours par courbettes, & jamais au pas ; par periodes nombreuſes, par figures étudiées, & jamais par cette admirable ſimplicité des Epîtres de Ciceron, qui tout grand Orateur qu'il étoit, ſavoit bien ceſſer de l'être, quand il le falloit. Quand les Lettres du P. Petau parurent, on en fit comparaiſon avec celles de Scaliger. Cette queſtion donna lieu à une grande diſpute chez Meſſieurs Dupuy, où étoit le réduit ordinaire des Savans de Paris. Les gens de Collége ſe déclarerent pour le P. Petau : Mais M. Guyet, homme d'un goût rafiné, mais avec des manieres dures, leur dit pour toute réponſe, qu'ils méritoient qu'on leur préſentât du foin. M. Guyet avoit raiſon. Les Epîtres de Scaliger ſont d'un ſtile naturel, libre, aiſé, &, pour parler à la mode, d'un ſtile leger, qui a quelque choſe de vif & d'aigu. Celles du P. Petau d'un ſtile arrondi, compaſſé, meſu-

ſuré. C'eſt un tiſſu de phraſes, un enchainement de periodes. Ce ſont des lambeaux de déclamation. Tous ſes ouvrages didactiques, ſes Dogmes, ſes livres de la Doctrine des tems, ſes Diſſertations critiques ſont de ce genre. Le Pere Sirmond, tout Jeſuite qu'il étoit, a bien ſû éviter ce défaut: peut-être pour avoir quitté de bonne heure les emplois de la ſcolarité, & avoir paſſé la plus grande partie de ſa longue vie dans les Cours de Rome & de France, & y avoir poli ſon langage par l'uſage du monde. Outre qu'il étoit naturellement d'un eſprit doux, & d'une humeur facile; au contraire du P. Petau qui étoit rude & rebours; & pour me ſervir du terme que Voſſius lui appliquoit, il étoit moroſe. Ses vers étoient d'un beau tour, & fort nombreux. Mais ce n'étoient que des vers ſans poëſie. Comme il poſſedoit toutes les richeſſes de la langue Latine, ſon ſtile abondant lui fourniſſoit tant de termes ſur toutes ſortes de ſujets, qu'il s'énonçoit ſans contrainte, & que ſa verſification paroiſſoit noble & aiſée, & portoit le caractère de l'antiquité. Mais elle n'étoit point animée par l'invention, par la fic-

fiction, & par cette sublimité, qui seule mérite le nom de poësie.

XXVIII.

Il n'y a point de Science qui ne soit un digne objet de l'Esprit humain.

La plûpart de ceux qui jugent des Sciences, sont sujets à un défaut capital; qui est de n'estimer que la Science qu'ils aiment, & de mépriser les autres. Un Philosophe de ce tems, qui a acquis beaucoup de réputation par ses réflexions & par ses écrits, a osé avancer qu'on devroit renfermer ses spéculations & ses études dans la Philosophie & les Mathématiques; toutes les autres Sciences étant vaines & frivoles: faisant ainsi son goût & son humeur, la régle de l'Esprit humain. Il faut avoir un goût general pour reconnoître ce qui est d'estimable dans chaque Science; & un esprit d'équité qui sache donner à chacune son prix, & l'estimer selon son mérite. Les bornes de l'Esprit humain sont si étroites, & l'immensité des Sciences est telle, que la moindre partie n'en peut être épuisée par des recherches éternelles. Un seul brin d'her-

be a de quoi exercer nos méditations à l'infini; de quoi nous fournir mille & mille belles connoissances, & de quoi nous conduire à de grands principes, & remplir notre ame de nouvelles lumiéres. Je ne prétens pas que chacun de nous se donne carriere dans toutes les Sciences; que nous effleurions tout, & ne creusions rien. La véritable méthode est de s'appliquer principalement à une Science; & aux autres seulement par rapport à celle-là: *cujus causa excoluit cæteras*: mais faisant justice à toutes, sans en mépriser aucune. Pour moi quand l'ordre de mes études m'engage à m'écarter par occasion dans quelque Science, qui n'a pas fait ma principale application, je porte envie à ceux qui la cultivent, tant j'y apperçois de richesses & de beautez.

XXIX.

Epigramme Grecque énigmatique.

Je me trouvai un jour à Amsterdam, en compagnie de quelques gens de Lettres, du nombre desquels étoit le jeune Vossius fils du célébre Gerard Jean. Comme il avoit un grand usage de

de la litérature Grecque, & qu'il lui avoit paſſé par les mains beaucoup d'anciens manuſcrits Grecs, il nous dit qu'il avoit découvert ce jour-là même une Epigramme Grecque, qui méritoit de nous être rapportée, & ſur le ſens de laquelle il deſireroit nous conſulter. Voici l'Epigramme.

Καλὴ Πηνελόπεια, γυνὴ κλεινȣ̃ Ὀδυσῆος,
Ἓξ ποσὶν ἐμβεβαῦια, τριδάκτυλος ἔξεφαάνθη.

La queſtion étoit de ſavoir ce que c'eſt que cette Penelope, qui marche avec ſix pieds, & qui n'a que trois doigts. Chacun demeura dans le ſilence, cherchant dans ſa tête la ſolution du problême, ſans la trouver, quoiqu'elle ſemble ſe préſenter d'elle-même, & ſauter aux yeux. Il faut prendre le premier vers plus materiellement qu'on ne le prend, & comme n'ayant aucune relation à la perſonne de l'ancienne heroïne Penelope, mais ſignifiant ſimplement ce vers hexametre marchant à ſix pieds, comme tous les autres vêrs hexamétres; & dans le nombre de ces ſix pieds, ayant trois dactyles.

XXX.

Défense des Elémens d'Euclide.

L'Auteur des nouveaux Elémens de Géometrie, qui parurent il y a quelques années, entreprit de reformer Euclide, comme n'ayant pas gardé l'ordre de la nature dans l'arrangement de ses propositions. Euclide n'a point prétendu en cela suivre l'ordre de la nature, mais celui de la discipline & de l'institution; c'est-à-dire, mettre la Géometrie dans l'ordre le plus propre & le plus commode à être enseigné à ceux qui entrent dans l'étude de la Géometrie: & c'est ce qui lui a fait donner le titre d'Elémens à son ouvrage, c'est-à-dire de premiers principes que doit apprendre celui qui veut être initié dans cette Science. Quand Jules Scaliger, Sanctius, & Schoppius, ont recherché dans leurs ouvrages les premieres causes de la Langue Latine, ils n'ont pas prétendu avoir trouvé, ni donner une nouvelle méthode d'enseigner cette Langue, & par-là rejetter les Rudimens & les Grammaires ordinaires, reçûës alors dans les écoles, dont on se servoit pour enseigner

gner cette Langue aux enfans. La Métaphysique dans l'ordre de la nature, est le fondement de la Philosophie, & précéde la Physique, & les autres parties de la Philosophie; mais non pas dans l'ordre de l'institution, puisque c'est celle que l'on enseigne la derniere. Quand le vieux Laboureur enseigne l'agriculture à son fils, il ne commence pas son instruction par l'explication de la nature de la terre, ni du cours & de l'action du Soleil, & de la diversité des saisons, comme le demanderoit l'ordre de la nature; mais il commence par lui montrer comment il faut tenir le manche de la charuë, & comment il faut la conduire pour tourner la terre à propos.

XXXI.

Cause de la Consonance & de la Dissonance.

Le son est un fort mouvement de l'air, que nous appercevons par l'impression qu'il cause sur le tympan de notre oreille. Quand le corps sonore est frappé & ébranlé, il communique à l'air qui l'environne le mouvement qui

 lui

lui eſt imprimé; & ce mouvement ſe fait par des ondulations, pareilles à celles que nous remarquons ſur l'eau, quand on y a jetté une pierre. Plus ces ondulations ſont promtes & frequentes, plus le ſon eſt aigu: & le ſon de la chanterelle d'un violon n'eſt plus aigu que celui de la groſſe corde, que parce que ſon mouvement étant plus vîte, il produit de plus promtes & plus fréquentes ondulations. Que ſi en relâchant la corde, on rend ſon mouvement plus lent, les ondulations qu'elle produira, ſeront auſſi plus lentes, & le ſon moins aigu. Cela étant bien entendu, il eſt aiſé de comprendre les cauſes de la conſonance & de la diſſonance. Quand les ondulations produites par deux cordes de violon ſont égales & ſemblables, & ſe rencontrent avec juſteſſe dans les mêmes tems, elles produiſent l'uniſſon, qui eſt la plus parfaite de toutes les conſonances. Si elles ne ſe rencontrent jamais, elles produiront une entiere diſſonance. Mais ſi quelques-unes ſeulement ſe rencontrent dans de certains intervalles reglez, elles produiront ces diverſes conſonances, qui font l'agrément de la Muſique.

Par

Par ces mêmes ondulations, on peut rendre raison d'un effet, que l'on remarque & que l'on admire dans la nature, lorsque deux cordes sont à l'unisson; & que l'une étant touchée, & rendant le son qui lui est propre, l'autre corde que l'on ne touche point, en est ébranlée, & rend le même son, quoique plus foiblement. Les ondulations de l'air produites par la corde qui est touchée, vont frapper & ébranler la corde que l'on ne touche point, & lui font produire ses ondulations propres; & ces ondulations étant toutes pareilles à celles de la premiere corde, elles s'y joignent, & en sont aidées & fortifiées, & renduës plus sensibles qu'elles n'auroient été.

XXXII.

Du prétendu Sublime de quelques expressions de l'Ecriture.

Le Pere Bouhours trouvoit un Sublime merveilleux dans ces paroles du premier livre des Machabées, I. 3. où l'Auteur parlant d'Alexandre, dit, *& siluit terra in conspectu ejus.* Il trouvoit cette métaphore noble, exprimant très-

proprement la ſoûmiſſion reſpectueuſe que toutes les nations conçurent pour Alexandre, après ſes conquêtes. Je l'avertis que ce qu'il appelloit ſublime, étoit une expreſſion fort ordinaire dans les écrits des Ebreux & des Helleniſtes, & qui ne renfermoit aucun ſublime, comme on le pouvoit voir dans pluſieurs endroits de ce même livre des Machabées. Cela paroît clairement par le texte Grec, où l'on trouve le mot ἡσύχασεν, *a été en repos*, *a été en paix*; en quoi l'on ne voit aucun ſublime. S. Luc dans ſon Evangile, XXIII. 56. dit que ces femmes Galiléennes qui avoient ſuivi notre Seigneur, après avoir préparé ce qui étoit néceſſaire pour l'embaumer, *Sabbato ſiluerunt ſecundum mandatum*, & dans l'original Grec ἡσύχασαν, qui ne peut ſignifier autre choſe, que *ſe tinrent en repos*. Mais pour remonter à la premiere ſource, ce *ſileo*, & cet ἡσυχάζω, viennent de l'Ebreu שקט qui ſignifie *il ſe repoſa*, *il fut tranquille*, *il demeura en paix*. On lit dans Iſaïe XIV. 7. *Conticuit & ſiluit omnis terra*, *gaviſa eſt*, *& epulavit*. L'Ebreu porte נחה שקטה. Il eſt bien conſtant qu'il n'y a pas de ſublime dans נחה *quievit*. Peut-on s'imaginer que le

le mot qui lui eſt joint immédiatement comme ſon ſynonyme, ſoit ſublime? Ce même mot ſe trouve employé dans le livre de Joſué, XI. 23. lorſqu'après le recit des conquêtes de Joſué, l'Auteur dit *conticuit terra à præliis.* שקטה ממלחמה. Les Septante traduiſent *κατέπαυσε πολεμουμένη cessavit bello vexari.* Il ne paroît en cela ni *ſiluit*, ni figure, ni ſublime. Le mot Ebreu דום a encore les deux mêmes ſignifications, *ſiluit*, & *quievit*. C'eſt fort mal juger de la ſignification, & de la force d'un mot original d'une Langue, par la ſignification & la force du mot d'une autre Langue, dont on s'eſt ſervi pour le traduire. C'eſt ainſi que dans ces paroles de la Geneſe, I. 3. *Dixitque Deus, fiat lux, & facta eſt lux*, Longin a cru trouver du ſublime, faute de ſavoir que cette expreſſion conciſe, qui paroît vive & forte dans la Langue Grecque, dans la Latine, & dans celles qui en ſont dérivées, à cauſe de cette répétition des mêmes termes qui ſemble avoir été étudiée & recherchée, eſt un Ebraïſme très-commun & très-ſimple dans les Langues Orientales, comme je l'ai fait voir ailleurs.

XXXIII.

Des Brucolaques & des Tympanites de l'Isle de l'Archipel.

C'est une chose assez étrange, que ce qu'on nous rapporte (1) des Brucolaques des Isles de l'Archipel. On dit que ceux qui après une méchante vie sont morts dans le péché, paroissent en divers lieux avec la même figure qu'ils portoient pendant leur vie; qu'ils sont souvent du désordre parmi les vivans, frappant les uns, tuant les autres; rendant quelquefois des services utiles, & donnant toûjours beaucoup d'effroi. Ils croient que ces corps sont abandonnez à la puissance du Démon qui les conserve, les anime, & qui s'en sert pour la vexation des hommes. Le Pere Richard Jesuite, employé aux Missions de ces Isles, il y a environ cinquante ans, donna au Public une Relation de l'Isle de San-

(1) Phlegon de Mirabil. cap. 1. Turquie Chrétien. de la Croix, liv. 1. c. 25. p. 116. & seq. ex Leone Allatio, p. 118. & Cassiano p. 119. Etat de l'Eglise Grecque du Sieur de la Croix, ch. 25. p. 78. & suiv. Voyage au Levant de Paul Lucas, tom. 2. ch. 21. p. 328.

Santerini, ou de Sainte Irene, qui étoit la Thera des anciens, dont la fameuse Cyrene fut une colonie. Il a fait un grand chapitre de l'histoire des Brucolaques. Il dit que lorsque le peuple est infesté de ces apparitions, ils vont déterrer le corps; qu'ils le trouvent entier & sans corruption, qu'ils le brûlent ou le mettent en pieces, & principalement (z) le cœur; après quoi les apparitions cessent, & le corps se corrompt. Le mot de Brucolaques, vient du Grec moderne βροῦκος, qui signifie, *de la bouë*, & de λάκκος, qui signifie *fosse*, *cloaque*, parce qu'on trouve ordinairement, comme ils l'assûrent, les tombeaux où l'on a mis ces corps, pleins de bouë. Je n'examine point ici si les faits que l'on rapporte sont véritables, ou si c'est une erreur populaire: mais il est certain qu'ils sont rapportez par tant d'Auteurs habiles, & dignes de foi, & par tant de témoins oculaires, qu'on ne doit pas prendre parti sans beaucoup d'attention. Il est certain aussi que cette opinion, vraie ou fausse, est fort an-

(z) Relat. de Santerini du P. Richard, ch. 18. p. 282.

ancienne, & les Auteurs en sont pleins. Lorsqu'on avoit tué quelqu'un frauduleusement & par surprise, ils croyoient lui ôter le moyen de s'en vanger en lui coupant les pieds, les mains, le nez, & les oreilles. Cela s'appelloit ἀκρωτηριάζειν. Ils pendoient tout cela au cou des défunts, ou ils le plaçoient sous leurs aisselles, d'où s'est formé le mot μασχαλίζειν qui signifie la même chose. On en lit un témoignage bien exprès dans les Scholies Grecques (3) de Sophocle. C'est ainsi que fut traité par Menelas Déïphobe mari d'Helene, & ce fut en cet état qu'il fut vû d'Enée dans les Enfers.

Atque hic Priamidem laniatum corpore toto
Deïphobum vidit, lacerum crudeliter ora;
Ora, manusque ambas, populataque tempora raptis
Auribus, & truncas inhonesto vulnere nares.
Virg. *Æn.* VI. 494. & seqq.

Les anciens ont traité de fable l'histoire d'Hermotime de Clazomenes, dont on dit que l'ame sortoit souvent de son corps pour voyager dans des régions

(3) Vide Electr. v. 448. Meursium in Lycophr. p. 306. Stanleium in Æschil. Choeph. v. 437.

gions éloignées, & s'instruire de ce qui s'y passoit, & de ce qui s'y préparoit; qu'à son retour il instruisoit ses compatriotes de l'avenir : mais qu'enfin ses ennemis ayant obtenu de sa femme la liberté de brûler son corps, l'ame à son retour se trouvant privée de sa retraite ordinaire, s'étoit retirée pour ne plus revenir.

Suétone écrit qu'après la mort violente de Caligula, son corps n'ayant été brûlé qu'à moitié, & enterré fort superficiellement; tant que ce corps fut en cet état, la maison où il fut tué & les jardins où il fut mis en terre, furent inquietez de spectres toutes les nuits, jusqu'à ce que cette maison fut brûlée, & que les sœurs du défunt lui rendirent plus réguliérement les derniers devoirs. Servius (4) marque expressément que les ames des morts ne trouvent le lieu de leur repos, qu'après que le corps est entiérement consumé. Les Grecs aujourd'hui sont encore persuadez que les corps des Excommuniez ne se corrompent point, mais s'enflent comme un tambour, & en expriment le bruit, quand on les

(4) Servius in Virgil. Æn. VI. 418.

frappe, ou qu'on les roule ſur le pavé. Ces corps s'appellent *Toupi*, c'eſt-à-dire un tambour en Grec vulgaire.

XXXIV.

Honneurs rendus à Virgile.

Quand nous n'aurions point d'autres marques du mérite de Virgile, que les loüanges infinies que lui ont donné les Poëtes de ſon tems, c'en feroit une preuve ſuffiſante. Ils le préféroient à Homére; ils diſoient que l'Eneïde étoit le plus excellent ouvrage que Rome eût produit. Ils traitoient de ſacriléges, ceux qui avoient oſé cenſurer ſes vers. Le Peuple Romain aſſemblé au Théatre ayant oüi réciter quelques-uns de ſes vers, ſe leva pour lui faire honneur; & ayant ſû qu'il étoit préſent, lui rendit des marques de vénération, telles qu'à Auguſte même. Ce ſiecle étoit moins envieux que le nôtre, & la magnanimité Romaine paroiſſoit en cela comme en tout le reſte.

XXXV.

Jugement d'Ovide, de Tibulle, & de Properce.

Je m'attirai autrefois les reproches de l'A-

l'Académie de Caën, lorsqu'il m'arriva de donner quelque préférence à Tibulle & à Properce au-dessus d'Ovide. Quoi! me dirent-ils, préférer la mollesse & la sterilité de Tibulle, la dureté & les disparates de Properce, à l'aménité, à la fécondité, & à l'esprit d'Ovide! Je demandai à être reçû à ma justification, & voici ce que je leur dis. Je ne cede à personne en zèle & en estime pour Ovide. J'en ai fait mes délices dès mon enfance. Mais quand l'âge m'a formé le goût, j'ai reconnu qu'il ne falloit pas se laisser prévenir à une admiration universelle de tous ses ouvrages, ni à une préférence inconsidérée sur tous les Poëtes de ce genre. Je fais une grande distinction entre ses livres d'amour, ses Métamorphoses, ses Fastes, & les livres qu'il a écrits dans son exil. Les livres d'amour, & particuliérement les Epîtres des Héroïdes, sont plus châtiées, plus étudiées, plus élegantes, écrites même avec plus d'esprit & plus d'art; soit que la matiére lui plût davantage, & que le cœur aidât l'esprit dans la composition; soit que le feu de la jeunesse soûtînt davantage & animât la beauté de son génie. Les Metamorphoses

ſes leur ſont fort inférieures. C'eſt un ouvrage languiſſant, négligé, ſans feu, & ſans art. Les liaiſons de ſes fables, qu'on me faiſoit admirer dans mon enfance, ſont froides, & tirées par les cheveux. Ses Faſtes ſont beaucoup plus eſtimables. La facilité de ſon eſprit lui a fait renfermer aſſez heureuſement, ſous la meſure des vers, une matiére fort peu ſuſceptible des ornemens de la Poëſie. Ses autres livres portent des marques viſibles de l'abbattement & de la triſteſſe où l'avoit réduit le pitoyable état de ſon exil. Son principal défaut, & qui s'étend dans tous ſes ouvrages, eſt cette licence immodérée de ſon ſtile : il veut tout dire, il ne ſauroit finir: & il a manqué de cette adreſſe qui n'eſt connuë que par les grands Maîtres de l'art, de ſavoir faire penſer les choſes à ſon Lecteur ſans les exprimer. Je n'aurois pas été aſſez hardi pour dire de lui ce qu'en a dit Lambin, qu'il étoit un mauvais Auteur de la Latinité; mais j'oſerai bien dire qu'il a hazardé pluſieurs mots, qui ne ſe trouvent que chez lui, & qu'on voit clairement avoir été faits pour remplir la meſure des vers où il les a placez. Du reſte, indocile, & in-
ca-

capable de se corriger, amateur de son esprit, & de ses défauts, & ne déférant rien au conseil de ses amis. Mais en remarquant ses défauts, il ne faut pas lui dérober les loüangès qui lui sont dûës. On reconnoît par tout un esprit fort élevé, fort étendu, fort cultivé, & fort poli par l'usage du grand monde. Au milieu même des ouvragès où il s'est le plus relâché, il lui échappe des traits inimitables. Et à tout prendre c'est un très-agréable Auteur, que je choisirai préférablement à beaucoup d'autres, quand je voudrai me donner du plaisir & me divertir. Mais quand on comparera le génie poëtique d'Ovide avec celui de Tibulle, & de Properce, les affections, les mouvemens, le πάθος, & les expressions, Ovide à mon jugement aura le dessous. Quand César a porté son jugement sur les Comédies de Terence, il a trouvé que la force comique lui manquoit: je dirois volontiers que la force poëtique manque à Ovide. Et en effet s'abandonnant, comme il faisoit, à sa facilité de versifier, il étoit impossible que dans ce flux de bouche, & parmi cet amas infini de paroles, il pût retenir ces figu-

gu-

gures piquantes, ces tours vifs & animez, qui font la différence du Poëte, & du Versificateur. Je pourrois soutenir mon jugement par l'autorité de plusieurs excellens Juges de poësie. Je ne mets pas de ce nombre Jules Scaliger; homme à la vérité d'un esprit vaste, & élevé; mais d'un très-mauvais goût dans la poësie. Quand on n'auroit pas lû son Hypercritique, si plein de fausses vûës, bien plus occupé à juger du détail des vers, & à corriger des minuties, souvent de mal en pis, qu'à porter un jugement sain sur le gros des ouvrages; pourroit-on se soûmettre aux décisions d'un homme qui a répandu dans le Public tant de mauvais vers?

XXXVI.

Le vulgaire mesure ordinairement le génie des hommes sur leur qualité.

Platon, dans son Dialogue (1) de la Tempérance, fait avancer à Socrate une maxime bien véritable, & qui pourtant ne se pratique guére aujourd'hui. Il ne faut pas considerer, dit-il, par qui les

(1) Charmid. Tom. 2. p. 161.

les choses sont dites, mais si elles sont bien & véritablement dites. Les Arabes (2) ont fait passer cette maxime en proverbe. *Regarde*, disent-ils, *la chose qui est dite, & non pas par qui elle est dite.* Notre siécle & notre nation sont bien éloignez de la sagesse de ce précepte. La qualité, la dignité, l'élévation dans l'opinion du vulgaire, sont des titres suffisans pour pouvoir décider souverainement du mérite des ouvrages d'esprit; & on veut que l'autorité que la fortune donne aveuglement dans le monde, fasse autorité dans les Lettres. Telle étoit la folle prétention (3) de l'Empereur Hadrien. Il se croyoit dispensateur du mérite & de la réputation des savans hommes qui l'avoient précédé, comme il étoit maître de la vie & des biens de ses Sujets. Après que les méchans vers de Chérile furent récompensez (4) si liberalement par Alexandre : la posterité s'en rapporta-t-elle au jugement capricieux de ce Prince? Non sans doute: elle trouva Chérile mauvais Poëte, & Alexandre mauvais juge de poësie.

XXXVII.

(2) Proverb. Arab. Cent. 1. Prov. 88.
(3) Spartian. in Hadriano, cap. 16.
(4) Horat. Epist. l. 2. Epist. 1. v. 232.

XXXVII.

Auteurs Dauphins.

Les Commentaires ſur les anciens Auteurs Latins, qui furent entrepris par ordre du Roi, pour l'uſage de M. le Dauphin, & pour l'utilité publique, furent uniquement de l'invention de M. le Duc de Montauſier. Comme il avoit toûjours aimé & cultivé les belles Lettres, & qu'il avoit pris plaiſir à la lecture des anciens, autant que ſa vie militaire & aulique le lui avoient pû permettre, il trouvoit ſouvent à ſon chemin des paſſages obſcurs qui l'arrêtoient, faute de Commentaires, dont il ne pouvoit pas charger ſon équipage. Ces obſcuritez étoient de deux ſortes ; ou elles conſiſtoient dans le texte & l'expreſſion de l'Auteur ; ou elles regardoient des points d'Hiſtoire, ou de Mythologie, dont l'intelligence dépendoit de la connoiſſance de l'antiquité. Il chercha donc des remedes à ces deux obſtacles ; il jugea qu'une interprétation, en forme de gloſe, éclairciroit les obſcuritez du texte, & que des Notes, en forme de Commentaires, expli-

pliqueroient les matiéres d'érudition ancienne. Il eût été à désirer que pour remplir dignement cette entreprise, on eût pû trouver des gens consommez dans la belle Litérature, en aussi grand nombre qu'il se trouvoit d'Auteurs dignes de cette culture.

Mais comme il n'eût pas été juste de détourner des gens savans de leurs études & de leurs emplois, sans un dédommagement & une récompense convenable, le Roi voulut bien entrer dans ces considérations, & sur les remontrances de M. de Montausier, il se chargea de la dépense, qui par une légitime estimation qui en fut faite, ne devoit pas aller à moins de trois ou quatre cens mille francs, pour porter les choses à leur perfection. Il faut faire honneur à M. Colbert de sa passion pour l'honneur des Lettres, qu'il signala en cette occasion, en ouvrant libéralement & de bonne grace le Trésor Royal, pour fournir à cette dépense. De ma part je me trouvai chargé de la direction de ce dessein, & je fixai à quarante le nombre des Auteurs classiques, qui devoient composer ce Recueil : & dans la recherche que je fis d'un pareil nombre

bre d'habiles Critiques, pour les mettre en l'état que l'on désiroit, il ne fut pas aisé de le trouver. On fut réduit à se servir de ceux qui se rencontrerent. Ils n'étoient pas d'une même capacité. Cette occasion cependant me fit concevoir l'envie de donner à chacun de ces Auteurs un Indice de tous les mots dont il étoit composé; sachant la grande utilité que l'on retiroit dans l'usage des Lettres, du petit nombre de pareils Indices, qui étoit déja entre les mains du public. Je portai même plus loin mes vûës, & je me proposai de fondre ensemble tous ces Indices particuliers, quand ils seroient achevez, & d'en composer un Indice general, qui renfermeroit & circonscriroit, pour ainsi dire, les limites de la Langue Latine. En sorte que par ce moyen on pourroit trouver dans un moment, & avec certitude, la naissance, l'âge, l'usage, la signification, la fortune, la durée, la décadence, & l'extinction de chaque mot. Jamais la Langue & l'antiquité Romaine n'ont reçû un secours si solide, & un préservatif si assûré contre l'ignorance & la barbarie; mais la longueur de l'entreprise, la lenteur des ouvriers,

vriers, & le mariage de Monſieur le Dauphin, qui fit ceſſer ſes études, nous arrêterent au milieu de notre courſe, & mit fin à ce travail.

XXXVIII.

De l'autorité de Joſephe.

Le rétabliſſement des Oeuvres de Joſephe eſt une des plus utiles, & des plus difficiles entrepriſes, que ſe puiſſe propoſer un homme ſavant dans les ſaintes Lettres. Joſeph Scaliger, qui comme l'on dit, en avoit formé le deſſein, y eût été fort propre, s'il eût ſû moderer la licence de ſes conjectures. Samuël Petit, Miniſtre de Niſmes, eſt mort dans ce travail. Il avoit un grand fond de Litérature ancienne, Ebraïque, Grecque, & Romaine: mais ſon génie étoit borné, & ce n'étoit pas ſans raiſon que M. de Saumaiſe le citoit en ces termes: *M. Petit, petit au pied de la lettre, Φερώνυμος Petitus.* M. le Moyne, mon ami & mon compatriote, a fait de la correction, & de l'explication des livres de Joſephe, la principale occupation de toute ſa vie. Il me contoit & m'écrivoit ſouvent les vûës qu'il avoit pour

pour l'illuſtration de cet Auteur. Mais ſoit que ſes penſées fuſſent encore renfermées dans ſa tête, lorſque la mort le ſurprit, comme je le ſoupçonne, ſoit que ſes écrits aient été ſouſtraits & détournez après ſa mort, comme ſes héritiers me l'ont aſſûré, il nous reſte peu d'eſperance de profiter de ſes veilles. M. Bernard Anglois a auſſi fini ſa vie en parcourant cette carriere. C'étoit un homme d'un ſavoir profond & étendu, ſage & judicieux. Je ne ſais en quel état il a laiſſé cet ouvrage, mais tout ce qui vient de cette part mérite d'être conſervé.

Il me pria par une de ſes dernieres Lettres de conſulter les Manuſcrits de la Bibliothéque du Roi, ſur quelques paſſages de cet Auteur. Je le fis, & je découvris en le faiſant, qu'il y a eu deux éditions de cet Auteur fort différentes l'une de l'autre. Dans les Naudæana qui ont été publiez depuis peu d'années, on fait dire à M. Naudé que *cet Auteur eſt tout falſifié.* S'il appelle falſifications les diverſitez que j'ai marquées, il s'eſt mal exprimé. A ce compte il y auroit peu d'Auteurs qui ne fuſſent falſifiez, puiſqu'il y en a peu où il ne

ne se trouve de diverses leçons. Souvent elles arrivent par la faute des Copistes, quelquefois par la licence des Critiques; & il est arrivé en plusieurs occasions que des Auteurs anciens & modernes ont donné deux & trois éditions d'un même ouvrage. Personne n'ignore que Justinien ayant publié la premiere édition de son Code, il en fit une seconde cinq ans après, revûë, corrigée, & augmentée de cinquante décisions, & que ce Code s'appelle, *Codex repetitæ prælectionis.* Ce qui suit dans les Naudæana, n'a pas moins besoin de réflexion : *Les Juifs d'aujourd'hui ont Josephe tout autre que le nôtre, dans lequel il y a bien de la supposition.* Si ces paroles sont de M. Naudé, il a parlé sans doute d'une version Ebraïque du texte Grec de Josephe, qu'on assûre être dans la Bibliothéque du Vatican. Baronius qui par son titre de Bibliothéquaire du S. Siége, étoit conservateur de cette Bibliothéque, & devoit en connoître les livres, & que personne d'ailleurs n'a soupçonné de mauvaise foi, a cité cette version: Casaubon a voulu (1) rendre son témoignage sus-

E pect:

(1) Casaub. Exercit. 16. num. 154.

pect: mais de Savans Proteſtans qui ont vû l'ouvrage dans le Vatican, ont juſtifié (2) le Cardinal. Or on ne s'imaginera pas que cette Hiſtoire ſoit celle qu'il avoit écrite en Ebreu de la guerre des Juifs, & qu'il écrivit enſuite en Grec, comme l'aſſûre Euſebe, *Hiſt. Ecclef. l. 3. c. 9.* ſur la parole même de Joſephe. On ne s'imaginera pas non plus, comme ſe l'eſt imaginé Génébrard, que l'Hiſtoire Ebraïque que nous avons, ait été compoſée par Joſephe fils de Gorion, & la Grecque par Joſephe fils de Mathathie, qui vivoient l'un & l'autre en même tems, puiſqu'il eſt évident que ce prétendu fils de Gorion étoit beaucoup plus récent que l'autre. L'Hiſtoire Ebraïque de Joſephe fils de Gorion ne peut pas paſſer pour une verſion de l'Hiſtoire Grecque de Joſephe; il ne faut que la lire pour en juger. On y trouve les Francs & les Goths; on y trouve les noms de Tours, de Chinon, & d'Amboiſe, non pas tels qu'ils ſont exprimez dans les livres de quelque antiquité, mais tels qu'on les exprime aujourd'hui. On le reconnoît François, & même Tourangeau. On y trou-

(2) Demonſtr. Evang. Prop. 3. num. 13.

trouve des abſurditez & des ignorances ſi groſſiéres, qu'il eſt étonnant que Munſter, homme d'ailleurs fort éclairé, s'y ſoit laiſſé tromper, & qu'il n'ait pas remarqué que cet Impoſteur n'a pas même conſulté l'original Grec de Joſephe, apparemment faute de l'entendre, & s'eſt arrêté à la verſion de Rufin. Il a tiré pluſieurs lambeaux des Auteurs Chrétiens, Latins, François, & Italiens. En ſe voulant faire paſſer pour Joſephe, il s'eſt nommé Joſephe fils de Gorion; confondant ce Joſephe avec Joſephe fils de Mathathie, & n'en faiſant qu'un même perſonnage; qui ſont pourtant fort nettement diſtinguez dans Joſephe même. La ſtupidité des nouveaux Juifs, eſt telle qu'ils aiment mieux s'aveugler eux-mêmes, & ſe laiſſer crever les yeux par les fautes énormes de cet Auteur, que de reconnoître ſa fourberie. Lepuſculus a mis en lumiere une autre Hiſtoire Ebraïque, qui n'eſt qu'un abregé de cette premiere, quoiqu'on les trouve quelquefois dans des ſentimens oppoſez; & que leur ſtile même ſoit fort différent; le ſtile de l'abrégé étant plus Rabbinique, & le ſtile de l'Hiſtoire étant plus Biblique.

XXXIX.

La Fable d'Hercule englouti par un poiſſon, eſt l'Hiſtoire de Sanſon amoureux de Dalila.

Je ne ſais comment il m'eſt échappé dans ma Démonſtration (1) évangélique, de marquer que la Fable d'Hercule rapportée par Lycophron, & par pluſieurs anciens Auteurs, qui racontent qu'il fut englouti par un chien de Mer, & retenu trois jours dans ſes entrailles, d'où il ſortit ayant ſeulement perdu ſes cheveux; c'eſt l'hiſtoire de Sanſon, abſorbé dans l'amour de Dalila, qui lui coupa ſes cheveux pour lui ôter ſa force.

XL.

Saint Paul exerçant le métier de faiſeur de tentes.

Nous apprenons dans les Actes des Apôtres, XVIII. 3. que Saint Paul exerçoit le métier de faiſeur de tentes, & en vivoit. Il dit lui-même (2) qu'il travail-

(1) Demonſtr. Evang. Prop. 4. num. 4.
(2) 1. Cor. IV. 12. 1. Theſſ. II. 9. 2. Theſſ. III. 8.

vailloit jour & nuit de ses mains, pour n'être à charge à personne. Diogene Laërce écrit que le Philosophe Menedeme pratiquoit le même métier, quoiqu'il fut sorti d'une noble & ancienne maison. On sait qu'à Athénes les peres étoient obligez d'apprendre (1) quelque métier à leurs enfans, dont ils pussent vivre; & que la loi qui obligeoit les enfans à nourrir leurs pauvres parens, exemtoit de ce devoir les enfans à qui leurs peres n'auroient fait apprendre aucun métier. Les Athéniens (2) avoient pris cette coûtume des Juifs; & encore aujourd'hui quelques Villes bien policées dans le voisinage de la France, ne donnent à personne le droit de bourgeoisie, de quelque qualité qu'il soit, qu'il ne choisisse un métier, & ne se fasse enrôller dans la matricule. D'ailleurs c'étoit l'usage à Athénes que les personnes de condition qui avoient beaucoup d'esclaves, les employassent à de certaines manufactures, qui leur rapportoient un grand revenu. Le pere de Demosthéne avoit sous lui un atelier de

(1) Meurs. Themis Attic. lib. 1. cap. 3.
(2) Synops. Crit. in Act. XVIII. 3. Drusius & Grot. in eumdem locum.

Coûteliers, d'où le ſurnom de Coûtelier lui demeura. Juvenal, Sat. X. v. 130. le répréſente comme un Forgeron battant l'enclume, & tout noir de charbon; mais la ſatyre prend plaiſir à dénigrer toutes choſes. Sidonius Apollinaris (1) l'a pourtant ſuivi en cela. Le Poëte Sophocle qui fut égalé à Periclès, & à Thucydide, dans le commandement des armées des Athéniens, étoit fils d'un homme qui faiſoit exercer le même négoce de coutellerie par ſes eſclaves. Et celui qui a écrit ſa vie, ſe ſert de la conſidération de ſes grands emplois pour détruire la calomnie qui le ſuppoſoit fils d'un Forgeron.

XLI.

Affinité de la Langue Allemande avec celle des Perſes.

Il y a long-tems que l'on a remarqué que la Langue Allemande a beaucoup d'affinité avec la Langue moderne des Perſes, ſoit pour les inflexions, ſoit pour les termes. Juſte Lipſe (2) en a ramaſſé quel-

(1) Carm. 2. Paneg. ad Anthemium, v. 187. & Carm. 23 Narbonæ, v. 142.
(2) Epiſt. ad Belg. Cent. 3. Epiſt. 44.

quelques-uns. On recherche la cause de cette conformité : on peut la rapporter à leur commune origine, qui sont les Scythes. Les Indiens qui venoient de la même source, & que les anciens ont appellez Indoscythes, retenoient beaucoup du même langage; & on trouve (1) dans la Langue moderne des Perses, les termes Indiens que Ctesias nous a conservez. Mais je trouve d'un autre côté que les Medes ont envoyé des Colonies dans la Germanie. Herodote, l. 5. c. 9. dit que les Sigynes qui habitent au-delà du Danube, & approchent de la contrée des Hénétes qui occupent les bords de la Mer Adriatique, c'est-à-dire des Vénitiens, se disent descendus des Medes, & s'habillent à la façon des Medes. Faut-il s'étonner que ces peuples ayant retenu la mémoire de leur origine, & conservé l'habillement de leurs ancêtres, en aient aussi gardé le langage?

XLII.

Chevaux Cravates.

Herodote au même endroit, dit que les

(1) Salmas. in Hist. sacr. Sulpit. Sever. l. 2.

les chevaux de ces Sigynes sont velus, hérissez, camus, trop foibles pour servir à un cavalier; mais d'une très-grande vîtesse, quand ils sont attachez à un chariot. Ce sont-là justement les chevaux que nous appellons Cravattes, & qui nous viennent de ces quartiers-là.

XLIII.

Guirlande de Julie.

Jamais l'amour n'a inventé de galanterie plus ingenieuse, plus polie, & plus nouvelle que la Guirlande de Julie, dont le Duc de Montausier régala Julie d'Angennes un premier jour de l'an, lorsqu'il la recherchoit en mariage. Il fit peindre séparément en mignature toutes les plus belles fleurs par un excellent Peintre, sur des morceaux de velin de même grandeur. Il fit ménager au bas de chaque figure assez d'espace pour y faire écrire un Madrigal sur le sujet de la fleur qui y étoit peinte, & à la loüange de Julie. Il pria les beaux esprits de ce tems-là, qui presque tous étoient de ses amis, de se charger de la composition de ces piéces, après s'en être reservé la meilleure par-

tie.

tie. Il fit écrire au bas de chaque fleur son Madrigal, par un homme qui avoit beaucoup de réputation alors pour la beauté de son écriture. Il fit ensuite relier tout cela magnifiquement: il en fit faire deux exemplaires tout pareils, & fit enfermer chacun dans un sac de peau d'Espagne. Voilà le présent que Julie trouva à son réveil sur sa toilette le premier jour de l'année 1633, ou 1634; car ce fut peu de tems après la mort de Gustave Roi de Suede. Je remarque cette époque, parce qu'elle s'y trouve marquée dans la Couronne Impériale, qui est une des fleurs de cette Guirlande. Comme je la connoissois fort de réputation, j'avois demandé souvent à la voir, & souvent elle m'avoit été promise. Mais enfin Madame la Duchesse d'Uzez voulut bien me donner ce plaisir. Elle m'enferma sous la clef dans son cabinet une après-dînée au sortir de table avec la Guirlande; elle alla ensuite chez la Reine, & ne vint me mettre en liberté qu'aux approches de la nuit. Je n'ai guére passé en ma vie de plus agréable après-dînée.

XLIV.

La Couronne Impériale de M. Chapelain.

La Couronne Impériale eſt ſans contredit la plus belle fleur, & le plus beau Madrigal de la Guirlande de Julie. M. Chapelain en fut l'auteur, & c'eſt ce qu'a voulu dire Voiture, quand dans ſes Lettres il a qualifié M. Chapelain, *Pere de la Pucelle, ouvrier de la Couronne Impériale.* Pour l'entendre, il faut ſavoir que Julie d'Angennes étoit dans la fleur de ſa beauté & de ſa réputation, pendant que Guſtave Roi de Suéde faiſoit la guerre en Allemagne avec tant de ſuccès. Julie faiſoit paroître une grande admiration pour la valeur de ce Prince. Elle avoit ſon portrait dans ſa ruelle, & prenoit plaiſir à dire qu'elle ne vouloit point d'autre galant que lui. M. de Montauſier étoit pourtant ſon galant fort ardent, & fort déclaré. Il donna pour étrennes à ſa maîtreſſe, le premier jour d'une des années qui ſuivit la mort de Guſtave, cette ingenieuſe Guirlande dont j'ai parlé. M. Chapelain, à qui la Couronne Impériale étoit échûë pour ſon partage, fit ſur cette fleur le Madrigal

drigal suivant. C'est la fleur elle-même qui parle sous le personnage du Roi de Suéde.

Je suis ce Prince glorieux,
De qui le bras victorieux
A terrassé l'orgueil d'un redoutable Empire:
Au plus froid des climats je me sentis brûler
Par un nouveau Soleil, que l'Univers admire;
Et que celui des Cieux ne sauroit égaler.
Du rivage inconnu de l'âpre Carelie,
Où la mer sous la glace est toute ensevelie;
Le flambeau de l'Amour mes voiles conduisant;
Je vins pour rendre hommage à l'auguste Julie.
Mais croyant ma Couronne un indigne présent,
Je voulus conquerir le riche Diadême,
Dont jadis les Césars en leur gloire suprême
Eurent le front si reluisant.
Au comble d'un succès qui les peuples étonne;
Vainqueur des ennemis, & vaincu du malheur,
Je rencontrai la mort dans le champ de Bellone.
L'Amour vit mon desastre, & flattant ma douleur,
Me convertit en une illustre fleur
Que de l'Empire il nomma la Couronne.
Ainsi je fus le prix que cherchoit ma valeur:
Ainsi par mon trépas j'achevai ma conquête.
En cet état, Julie, accorde ma requête,

Sois pitoyable à ma langueur,
Et si je n'ai place en ton cœur,
Que je l'aye au moins sur ta tête.

M. Chapelain m'avoit donné autrefois une copie de ce Madrigal, & je le savois par cœur. Un jour chez M. de Montausier, en assez bonne compagnie, on me pria de le réciter, je le fis, & après que tout le monde se fût épuisé de loüanges, j'ajoûtai que j'y avois remarqué une faute qu'il étoit mal-aisé d'excuser. Chacun voulut la découvrir, & pour en venir mieux à bout, on me pria de l'écrire. Il passa par les mains de tout le monde, & personne ne s'apperçût de la faute. Je leur repetai enfin ces quatre vers, & je les priai d'y faire réflexion:

Du rivage inconnu de l'âpre Carelie,
Où la mer sous la glace est toute ensevelie,
Le flambeau de l'Amour mes voiles conduisant,
Je vins pour rendre hommage à l'auguste Julie.

Mais personne enfin ne donnant au but, je leur demandai comment des vaisseaux pouvoient avancer sur une mer toute ensevelie sous la glace?

XLV.

XLV.

Faute de Virgile.

Ces minuties échappent quelquefois à l'attention des plus grands hommes. Virgile avec toute sa sagesse & sa circonspection, est tombé dans une erreur plus grossiére encore, lorsqu'il a comparé Orphée pleurant sa chere Eurydice, avec le rossignol qui regrette la perte de ses petits.

Qualis populea mœrens Philomela sub umbra
Amissos queritur fœtus; quos durus arator
Observans nido implumes detraxit. At illa
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen,
Integrat & mœstis latè loca questibus implet.
Georg. IV. 511. *& seqq.*

Il la fait chanter d'abord à l'ombre d'un peuplier, *Populea mœrens Philomela sub umbra.* Et incontinent après ce chant est un chant nocturne, *Flet noctem.* Comment peuvent se rencontrer ensemble, la nuit & l'ombre du peuplier.

XLVI.

Dictionaire d'Hésychius.

Le Dictionaire d'Hésychius est une

collection de tous les mots difficiles, rares, singuliers, irréguliers, qu'un homme studieux a remarquez dans tous les anciens Auteurs Grecs; qu'il a ramassez, expliquez, & arrangez par ordre alphabetique. On ne rencontrera guéres de mots de cette sorte dans ces Auteurs, dont on ne trouve l'interprétation dans ce Recueil d'Hésychius. On peut juger par-là de l'utilité de l'ouvrage: mais on peut aussi juger de sa difficulté, combien il a été exposé aux erreurs des Copistes, & à la licence des Grammairiens, & qu'il n'est à l'usage que de ceux qui sont consommez dans les Lettres Grecques. Un homme autrefois n'étoit pas estimé bon Critique, qui n'avoit pas corrigé cinq ou six passages dans Hésychius. L'édition de Hollande l'a sans doute purgé de beaucoup de fautes, mais non pas de toutes, & je ne sais si en quelques endroits elle n'y en a pas ajoûté de nouvelles.

XLVII.

De la progression décuple dans les nombres.

Il y a sujet de s'étonner que dans la progression des nombres & dans le calcul,

cul, on ait choisi le nombre de dix, & que l'on ait préféré la progression décuple à toutes les autres. La cause de cette préférence est le nombre de nos doigts, sur lesquels tous les hommes s'accoûtument de compter dès leur enfance. Ils comptent premierement les unitez sur leurs doigts. Quand les unitez excedent le nombre de leurs doigts, ils passent à une autre dixaine. Si le nombre des dixaines se multiplie, ils les comptent encore sur les doigts; & si elles surpassent le nombre de leurs doigts, ils recommencent sur leurs doigts une autre sorte de compte; savoir des dixaines de dixaines, c'est-à-dire des centaines; & ensuite des millenaires. C'a donc été le nombre des doigts que la nature présentoit aux hommes, comme un instrument tout préparé pour leur aider dans leurs calculs, qui les a déterminez à ce nombre, qui d'ailleurs n'étoit pas si commode, ni d'un si grand usage que le nombre de douze qui reçoit plus de divisions que le nombre de dix; car dix ne se divise que par deux & par cinq; & douze se divise par deux, par trois, par quatre, & par six.

Les chiffres Romains sont la preuve de

de l'origine que je viens de marquer. Ils marquent les unitez par les I, qui réprésentent les doigts. Ils marquent le nombre de cinq par un V, qui réprésente le premier & le dernier doigt d'une main. Ils marquent le nombre de dix par un X, qui sont deux V joints par la pointe, & ces deux V marquent les deux mains. Ils marquent cinq dixaines par une L, qui est la moitié de la lettre E, qui est la même que C, & qui marque cent. Ils marquent cinq cens par un D, qui est la moitié de la lettre ⅭⅠↃ, qui est la même que M, & qui marque mille. On voit que la progression de leurs nombres va de cinq en cinq; c'est à-dire d'une main à une autre main. Ovide a touché cette origine dans ses Fastes, liv. 3. où il parle ainsi du nombre de dix.

Hic numerus magno tunc in honore fuit.
Seu quia tot digiti per quos numerare solemus;
Seu quia bis quino femina mense parit.
Seu quòd ad usque decem numero crescente venitur:
Principium spatiis sumitur inde novis.

Vitruve, l. 3. c. 1. a fait la même remarque: *Ex manibus*, dit-il, *denarius digitorum numerus*. Plusieurs Peuples barbares, les habitans de la Guinée, du Ma-

Madagascar, de la Gaspesie dans l'Amérique ne savent compter que jusqu'à dix. Les Brasiliens & les Topinambous ne comptent que jusqu'à cinq. Ils multiplient ce nombre pour en exprimer un plus grand, & se servent dans leur calcul des doigts des mains, & des pieds. Ceux du Perou ont gardé la progression décuple, d'un à dix, de dix à cent, de cent à mille. Plutarque (1) avoit fait cette remarque sur la progression décuple, disant qu'elle étoit en usage, non-seulement chez les Grecs, mais encore chez tous les Barbares. On voit par-là combien Priscien s'est abusé dans les origines de ces figures, qu'il a rapportées dans son livre. *Des poids & des mesures*, & Jules César Scaliger dans son premier livre *Des causes de la Langue Latine*, livre ingenieux, fruit d'un grand savoir & d'une longue méditation, mais plein de fausses vûës, parties d'un esprit hardi, & d'une trop grande confiance. On a depuis rafiné sur cette commodité que la nature fournissoit aux hommes pour faire leurs calculs: car on s'est servi non-seulement du nombre des doigts pour compter, mais encore des diverses figu-

res,

(1) De plac. Philos. 1. 3.

res, & des différentes situations & combinaisons qu'on leur pouvoit donner, pour exprimer leurs pensées.

XLVIII.

Origine des chiffres vulgaires.

C'est une opinion reçûë, non-seulement parmi le commun des gens de Lettres, mais encore des Savans (1) du premier ordre, que les figures des nombres qui sont en usage aujourd'hui, sont venuës en Europe par l'Espagne, que l'Espagne les a reçuës des Mores, les Mores des Arabes, & les Arabes des Indiens. Je conviens que l'Espagne les a reçuës des Mores, & les Mores des Arabes; mais je ne conviens pas que les Arabes les aient reçuës des Indiens; je soûtiens au contraire que les Indiens les ont reçuës des Arabes, & les Arabes des Grecs, comme ils en ont reçû toute leur érudition qu'ils ont perfectionnée en quelque chose, mais qu'ils ont alterée en la plus grande partie. Les figures des nombres qu'ils avoient reçuës des Grecs, se sont senties de cette altération, qui a été telle, que sans une application particuliere,

(1) Le Moyne, adversar. sacr. tom. 2. p. 785.

re, à peine peut-on y reconnoître les vestiges de leur origine. Mais lorsqu'on en fait la comparaison sans prévention, & avec attention, on y trouve manifestement les traces des figures Grecques. Les figures Grecques des nombres n'étoient autres que les lettres de leur alphabet. Une petite virgule, c'est-à-dire un petit trait, étoit la marque de l'unité. Le β étant accourci de ses deux extrémitez, a produit le 2. Si vous inclinez un peu le γ sur son côté gauche, & que vous en retranchiez le pied, & que vous arrondissiez un peu la corne gauche vers le côté gauche, vous ferez un 3. Le Δ a fait le 4, en dressant perpendiculairement la jambe gauche, & l'allongeant un peu au-dessous de la base, & allongeant la base du côté gauche. L'ε a formé le 5, en tournant vers le côté droit le demi cercle d'en bas, qui étoit tourné vers le côté gauche. La note numerale ϛ a formé le 6. ayant perdu son pied, & ayant arrondi son ventre. Du z s'est fait le 7, en retranchant la base. Si l'on arrondit en dedans les quatre pointes de l'H, on formera un 8. Le θ est le 9. sans y faire aucun changement. Le zero n'étoit qu'un point, qu'on ajoûtoit

toit à un des chifres pour en multiplier dix fois la valeur. Il a été nécessaire de marquer fortement ce point, & pour le mieux former, on faisoit un cercle qu'on remplissoit par le milieu, & qu'on a depuis négligé de remplir. Theophane, Historien de Constantinople, qui vivoit dans le neuviéme siécle, dit en termes exprès que les Arabes ont retenu les nombres Grecs, n'ayant pas de caractéres dans leur Langue pour marquer tous les nombres. Les Grecs gardoient dans leurs nombres la progression décuple, comme les Arabes l'ont retenuë. Il se trouve dans l'alphabet Grec de certains caractéres, qui ne servent point à la lecture, mais seulement au calcul, & c'est par cette raison qu'ils les nomment Episemes, c'est-à-dire *Notes*, *signes*, pour les distinguer des Lettres. Le Chifre 6 a pris sa figure d'un de ces Episemes, qui s'appelloient ἐπίσημον βαῦ. Cet Episeme a formé la lettre F chez les Eoliens, & chez les Latins. C'est ce qui s'appelle *Digamma*, ainsi nommé de sa figure, qui semble composée de deux Γ mis l'un sur l'autre.

XLIX.

XLIX.

Explication d'un paſſage de Virgile.

Ce vers de la huitiéme Eglogue de Virgile,

Sparge, marite, nuces, tibi deſerit Heſperus Oetam,

eſt diverſement interpreté par les Commentateurs. Servius prétend qu'il faut entendre le coucher de l'étoile Heſperus, parce que, dit-il, les étoiles ſemblent ſe coucher du mont Oeta, & ſe lever du mont Ida. La Cerda ſoûtient au contraire que Servius s'eſt trompé, & que ce vers marque le lever de cette étoile du côté du mont Oeta. Un peu d'attention décide le différend, & leve la difficulté. Il eſt certain qu'il s'agit ici de l'entrée de la nuit. Ces noix que le mari va répandre, en ſont une preuve certaine; car cette cérémonie ſe faiſoit en ce tems-là. Or l'étoile Heſperus ou Veſper, qui eſt la Planette de Venus, ne paroît le ſoir que vers l'Occident, après le coucher du ſoleil. Il faut donc que celui qui parle ait ſuppoſé avoir le mont Oeta à l'Occident, comme en effet toute l'Attique, la Bœocie, l'Iſle

Eu-

Eubée, & une partie de la Thessalie, ont cette montagne au couchant. Le passage de Tite-Live que l'on oppose, ne dit rien qui soit contraire, l. 36. c. 15. Il dit que la montagne où sont les Thermopyles, traverse toute la Gréce de l'Occident à l'Orient, & que l'extrémité Orientale de cette montagne s'appelle Oeta. Quand donc Virgile dit que l'étoile Hesperus quitte l'Oeta; il ne veut pas dire qu'elle le quitte en montant & s'élevant au-dessus, mais en descendant vers son couchant. C'est ainsi qu'il faut entendre ces paroles de Virgile dans le *Culex:*

Et piger aurato procedit Vesper ab Oeta;

& celles-ci d'Horace, Lib. II. Od. IX, 10. *& seqq.*

—— Nec tibi, Vespero
Surgente, decedunt amores,
Nec rapidum fugiente Solem.

Vesper surgens, c'est l'étoile de Venus qui commence à paroître après le coucher du soleil. *Vesper fugiens solem*, c'est l'étoile de Venus qui paroît au matin avant le lever du soleil, & qui semble le fuir parce qu'elle le précéde. Quand Claudien

dien dit *Dilectus Veneri nascitur Hesperus*, il a entendu la même chose qu'Horace par son *Vespero surgente*. On allégue d'autres passages des anciens, qui disent que le soleil levant regarde le mont Oeta. Il le regarde en effet, parce qu'à son lever il jette ses rayons sur les sommets des montagnes qui sont à l'Occident. On peut dire que Scaliger s'égare de toute l'étenduë du Ciel, quand il a dit sur le *Culex* de Virgile que l'Orient de la Grece est au mont Oeta.

L.

Motif de l'aigreur du P. Petau contre Scaliger.

J'ai autrefois reproché au Pere Petau son acharnement contre Scaliger, homme d'un rare savoir, & de qui il n'avoit jamais reçû aucune offense. Il s'excusoit sur ce qu'il s'étoit revolté contre la Religion Catholique, dans laquelle il êtoit né, & que les Hérétiques tiroient trop d'avantage de sa revolte, lui donnant des loüanges outrées, fort au-delà de son mérite. Il est vrai que les Peres de l'Eglise ne traitoient pas plus humainement les ennemis de la Religion Chrétienne.

tienne. Saint Gregoire de Nazianze dans ſes Steliteutiques, & Saint Cyrille dans ſes livres contre Julien, ont répandu toute l'amertume de leur bile contre cet Empereur. Le Pere Petau pouvoit alleguer encore une autre raiſon de ſon déchaînement, qui le touchoit de près. C'eſt que Scaliger n'a perdu aucune occaſion dans ſes écrits de maltraiter ſes confreres Serarius, Clavius, Delrio, & pluſieurs autres, & de les défigurer de ſes plus noires couleurs.

LI.

Beautez naturelles, préférables aux beautez de l'art.

Quoique les beautez naturelles ſoient préférables aux beautez de l'art, ce n'eſt pas pourtant le goût de ce ſiécle. Rien ne plaît s'il ne coûte. Une fontaine ſortant à gros bouillons du pied d'un rocher, roulant ſur un ſable doré les plus claires & les plus fraîches eaux du monde, ne plaira pas tant aux gens de la Cour, qu'un jet d'une eau puante & bourbeuſe, tirée à grand frais de quelque grenouilliere. Un parterre factice, compoſé de terres rapportées ſur un plan
de

de M. le Nostre, n'ayant pour toute décoration que quelque filets de bouïs, qui ne distinguent jamais les saisons par le changement de leurs couleurs; environné de vastes allées sablées, fort unies & fort nuës; un tel parterre fait les délices des gens polis. On laisse aux petits bourgeois & aux paysans ces gazons rustiques, ces pelouses champêtres. On veut des palissades dressées au cordeau, & à la pointe du ciseau. Les ombrages verds de ces hêtres toufus, & de ces grands chênes qui se trouverent à la nativité du tems, sont d'un mauvais goût, & digne de la grossiéreté de nos peres. Penser ainsi, n'est-ce pas préferer un visage fardé, aux couleurs naturelles d'un beau visage? Mais la dépravation de ce jugement se découvre dans nos tableaux, & dans nos tapisseries. Peignez d'un côté un jardin à la mode, & de l'autre un de ces beaux paysages, où la Nature étale ses richesses sans déguisement; l'un vous présentera un objet très-ennuyeux, l'autre vous charmera par son agrément. Vous serez las de l'un au premier coup d'œil, vous ne vous lasserez jamais de regarder l'autre; tant la Nature a de force pour se faire aimer,

malgré les larcins & la supercherie de l'art.

LII.

Defectuosité de la Somme de S. Thomas.

Il est visible que la Somme de Saint Thomas est un abrégé de sa Theologie, disposée selon l'ordre de l'Ecole, c'est-à-dire, selon l'ordre qui en peut faciliter l'étude & la connoissance aux jeunes gens. Cela étant ainsi, on ne sauroit assez s'étonner de n'y trouver point le principal & premier principe de la méthode philosophique, qui consiste dans la division & la définition. Par la division, on connoît ce qu'une chose n'est pas, pour éviter la confusion, & la pouvoir distinguer de toute autre chose: & par la définition, on connoît précisément ce qu'elle est, & c'est en ces deux sortes de connoissances que gît tout le fondement de la Philosophie. Comment donc Saint Thomas, avec toute l'étenduë & la pénétration de son esprit, n'en a-t-il point connu la nécessité? Ou s'il l'a connuë, comment l'a-t-il négligée? Car dans toute sa Somme on ne trouve aucune division, ni aucune définition;

& il jette d'abord l'esprit de son Lecteur, sans aucune préparation, au milieu des questions les plus épineuses & sans rendre aucune raison du tissu de son ouvrage.

LIII.

Liliger.

M. Halley Professeur Royal dans l'Université de Caen, mon bon maître, & mon bon ami, qui avoit du talent pour la versification Latine, étoit sévére exacteur de la pure Latinité, & des régles de la Prosodie. Il exerçoit souvent sur moi cette rigueur, & ne me pardonnoit rien. J'étois piqué au jeu, & je cherchois à me vanger. J'en trouvai enfin l'occasion, & je voulus avoir l'Académie de Caen pour témoin de ma vangeance. Je l'engageai de répéter une Epigramme latine, qu'il avoit autrefois proposée au Palinod, & qui avoit remporté le prix avec un grand applaudissement. Elle commence par ces paroles:

Pondera Liligeri dum pendent ardua regni,
Purpureis Armandi humeris.

Je lui demandai s'il ne m'avoit pas en-

feigné qu'il n'étoit pas permis de rien innover, ni de forger de nouveaux mots dans les Langues mortes. Et comme il ne pouvoit pas en disconvenir, je lui demandai s'il avoit trouvé le mot de *Liliger* dans quelque Auteur classique. Il répondit que ce mot étoit formé sur l'analogie de *Lauriger*, dont les bons Auteurs se sont servis. Je repartis que si cette raison avoit lieu, j'allois former une nouvelle Langue Latine, entiérement inconnuë aux anciens: que j'aurois le même droit que lui de dire, *Rosiger*, *Violiger*, *Ulmiger*, & une infinité d'autres parcils, qu'il ne m'auroit pas pardonnez autrefois, mais qu'il me pardonneroit peut-être à l'avenir, pour faire passer son *Liliger*. Vous voilà donc pris, Monsieur notre maître, ajoûtai-je, en flagrant barbarisme. Mais il y a pis encore, car dans ce même mot vous avez fait une faute grossiére de quantité. *Liliger*, est dit pour *Liliiger*, étant composé de *Lilium*: comme *Tibicen* est dit pour *Tibiicen*, étant composé de *Tibia*; ce qui rend longue la seconde syllabe; au lieu que dans *Tubicen* elle est bréve, ce mot étant composé de *Tuba*. Que ces deux erreurs entassées dans un

même

même mot, vous rendent un peu plus indulgent envers les nôtres.

LIV.

Mort étrange d'un Suédois.

Peu de jours avant notre voyage de Suéde, il arriva à Stokholm une étrange avanture. Un jeune homme qui ne manquoit ni de biens ni de fortune, & dont la conduite avoit toûjours paru assez réglée, prit en plein jour un enfant dans la ruë, joüant devant la boutique de son pere, & lui coupa la gorge. On l'arrête aussi-tôt, & on le mene devant les Juges. Interrogé sur les motifs d'une si méchante action, Messieurs, dit-il, j'avouë mon crime, & je reconnois que j'ai mérité la mort; bien loin de chercher à me justifier, & à obtenir le pardon de ma faute, vous feriez une injustice si vous me la pardonniez. J'ai consideré la vie, & j'ai étudié la mort. L'une m'a paru une source de miséres & de crimes; l'autre un état d'innocence & de paix. J'ai donc jugé la mort préférable à la vie, & j'ai cherché les moyens de sortir de ce monde. Après beaucoup de réfléxions, voyant que je ne pou-

vois aller au but où je tendois que par un crime, je me ſuis déterminé à celui que j'ai commis, comme le moins méchant & le plus excuſable. J'ai tué un enfant dans l'âge d'innocence, & je lui ai aſſûré ſon ſalut. J'ai ſoulagé ſon pere, chargé d'une nombreuſe famille, & de peu de moyens pour la faire ſubſiſter. Je ſai néanmoins que je ſuis coupable, mais j'eſpére que la punition que j'attens de vous, & la maniére dont je la recevrai, obtiendra de Dieu le pardon de ma faute. Il alla à la mort en chantant, & il la reçût avec une fermeté & une joye qui étonna tout le monde.

L V.

Jugement de Ciceron ſur le ſtile de Thucydide.

Quand Ciceron a porté ſon jugement ſur le ſtile de Thucydide, & qu'il a dit qu'il étoit ſerré, concis, obſcur par ſa briéveté, plein de ſentences plus que de paroles, il n'en a jugé ainſi que ſur la lecture de ſes harangues ; car rien de tout cela ne ſe trouve dans ſes récits. Il n'eſt point diffus, rien n'eſt ſuperflu, mais rien auſſi n'eſt défectueux, & ne man-

manque de clarté. Ciceron a donc jugé de Thucydide en Orateur, tel qu'il étoit, & convenablement aux ouvrages où il a parlé de lui; je veux dire ces excellens livres de l'Orateur.

LVI.

Virgile, pourquoi nommé Parthenias *par les Napolitains.*

J'aime trop Virgile pour vouloir médire de lui; mais j'aime trop aussi la vérité pour consentir à la louange qu'on lui donne d'une grande pureté de mœurs fondée sur ce qu'à Naples, où, après un long séjour, il a été enterré, on l'appelloit *Parthenias*; ce qu'on explique *Virginal* ou *amateur de la virginité.* Ses Eglogues même, & ceux qui ont écrit sa vie, n'en parlent pas ainsi, & n'ont pas dissimulé son penchant à l'amour, qui dans la Morale de Rome payenne n'étoit pas un vice. Le nom de Parthenias signifie toute autre chose que ce qu'on s'imagine. C'est une traduction du nom de *Virginius*, que les Napolitains, nation Grecque, confondirent avec *Virgilius*: comme ces deux mêmes noms ont été confondus en d'autres personnes.

LVII.

Du Plessis Mornay a eu plus de réputation que de mérite.

Du Plessis Mornay, dont les Huguenots ont tant vanté le savoir & la capacité, étoit bien éloigné du mérite qu'ils lui ont attribué. Il leur étoit utile par l'estime que Henri IV. faisoit de lui, par son gouvernement de Saumur, & par le crédit qu'il avoit dans le parti. Pour mieux établir son autorité, & la rendre plus respectable, & persuader au public qu'il n'étoit pas Huguenot par interêt, ni par engagement, mais en connoissance de cause, ils voulurent aussi lui faire une grande réputation dans les Lettres, & l'ériger en Savant du premier ordre. Pour parvenir à ce but, ils faisoient travailler de jeunes Proposans sous lui; ils lisoient les livres, ils en faisoient des extraits, & lui fournissoient des materiaux. Il les mettoit en œuvre, & répandoit dans le public des ouvrages qui étoient suivis des applaudissemens & des acclamations de toute la cabale; mais les bons connoisseurs ne s'y laissoient pas surprendre. On y trouve des pas-

passages entassez sans discernement; des raisonnemens foibles, ou faux; nulle exactitude dans le choix des matiéres; & par tout des marques d'un homme superficiel, se commettant legérement, & donnant prise sur lui. C'est ce que le Cardinal du Perron sût bien remarquer, & sût bien relever à la honte éternelle de ce Savant masqué. Scaliger même, quoique zelé pour le parti, ne put se taire de cette supercherie qu'on vouloit faire au public, & il lui échappa de dire que M. du Plessis ne savoit ni Grec, ni Ebreu. Mais ce mot ayant été relevé & pris en mauvaise part, il le retracta, de peur de se faire des affaires; mais on sût bien à quoi s'en tenir. Le Roi Henri IV. quoiqu'affectionné pour Du-Plessis son ancien serviteur, ne lui dissimula pas, avant cette Conférence scandaleuse & ruineuse à toute la Secte, qu'il s'étoit engagé dans un mauvais pas, & qu'on disoit qu'il étoit impossible qu'à la vie qu'il avoit menée, il eût lû tous les Auteurs qu'il citoit. Il auroit évité cette flétrisseure, s'il avoit cru le conseil de ses sages amis, mais il se laissa entraîner à sa vanité, & par-là l'on peut juger s'il méritoit la loüange d'une pru-

dence consommée, que ses flateurs lui attribuoient. Elle lui manqua bien au besoin, quand il se commit avec un brutal accompli, tel que S. Fal, & s'attira des coups de bâton. Mais un grand usage du monde, avec un assez bon sens naturel, le rendoient assez clairvoyant dans les affaires où son interêt ne l'aveugloit point, & il étoit plus capable de donner un bon conseil que de le prendre, ou de le suivre. Chaque parti veut avoir son Héros, & ç'a été dans cette vûë que les Calvinistes ont élevé, tant qu'ils ont pû, leur Du Plessis-Mornay.

LVIII.

Presque tout l'ancien Monde est gouverné par les peuples du Nord.

J'ai souvent fait réflexion que presque tout l'ancien Monde est aujourd'hui gouverné par les peuples du Nord. A commencer par le couchant, les Normans & les Saxons se sont rendus maîtres de la Normandie & de l'Angleterre. Les Francs, les Gots, les Wisigots, & les Vandales ont envahi les Gaules, l'Espagne, & l'Afrique. Les Ostrogots conquirent l'Italie; d'autres, Gots,

Gétes, Cimbres, Scythes, Bulgares, soûmirent l'Allemagne. D'autres, Scythes, Tartares, Turcs, occuperent la Grece, & ces belles Provinces de l'Asie mineure. Les Perses sont encore de race Scythique & Tartarique. Les descendans de Tamerlan, Prince Tartare, regnent aujourd'hui dans les Indes, & le grand Empire de la Chine a été conquis de nos jours par les Tartares. Les Circasses Mamelus regnoient en Egypte, quand ils furent vaincus par Selim Empereur des Turcs. Cela fait voir l'avantage (1) de la force & de la ferocité, par dessus l'esprit, la politesse & le savoir, qui sont des vertus de la vie civile; mais pour les conquêtes & le gouvernement des Etats, en bonne politique la brutalité est nécessaire. Peut-on rien concevoir de plus grossier & de plus impoli, que l'Hercule de la Fable. C'étoit pourtant le modéle que l'on proposoit à ceux que l'on vouloit exciter à la vertu, & à l'héroïsme.

LIX.

(1) *Herodian libr.* 3. *p.* 519. Viri Septentrionales robore & fortitudine superant Australes. Itaque Orbis fere universus à viris Septentrionalibus domitus est. *Et lib.* 3. *p.* 532. Viri Australes acuto fere sunt ingenio.

LIX.

La petite vérole & la rougeole ont été connuës des anciens.

La petite vérole n'eſt pas une maladie ſi nouvelle que le croient les Médecins, mais elle n'eſt pas auſſi fort ancienne. Dans les portraits que les Grecs & les Romains ont faits de leurs contemporains & de leurs compatriotes, ils ne nous repréſentent perſonne marqué de la petite vérole, qui défigure tant de perſonnes aujourd'hui. Il ne nous paroît point que Pline l'ait connuë, quoiqu'il ait fait le dénombrement (1) de quelques maladies, qui étoient nouvelles de ſon tems à Rome. La goute y étoit alors encore aſſez rare ; & il prouve qu'elle étoit nouvelle & étrangére en Italie, de ce qu'elle n'avoit point de nom Latin. Le peuple de Circaſſie, dont on vante tant la beauté, ne porte aucunes marques (2) de petite vérole. Ces taches du viſage qui étoient appellées

(1) Pline, liv. 6. chap. 1. & ſuiv.
(2) Nouveaux Mémoires des Miſſions du Levant, p. 120.

lées *Vari* par les Romains, & d'où la petite vérole a pris son nom, étoient pourtant autre chose. C'étoient des taches que l'on apportoit en naissant. Cela paroît clairement par cette raillerie que fit Ciceron à Servilius Isauricus, qui étoit marqué de ces taches, lorsqu'il lui dit, *Miror quid sit quod pater tuus homo constantissimus te nobis Varium reliquit.* Il l'appelle *Varium*, *quòd variis esset deformis*, & il marque expressement que son pere l'avoit fait tel, & non pas la maladie, comme Turnebe se l'est figuré. Lorsque Celse Médecin, liv. 5. ch. 28. a traité des diverses sortes de pustules, c'étoit-là qu'il devoit parler de la petite vérole, & il n'en dit rien, ni dans le reste de son ouvrage; car ces Φύματα qu'il décrit dans le même livre ch. 18, sont autre chose, ainsi que les ἐξανθήματα & ἐξανθίσματα d'Hippocrate, comme il paroît par la description qu'il fait de ces maladies. Mais on ne peut guére expliquer que de la petite vérole & de la rougeole ces ἐκζέματα & ces ἐξευθήματα que décrit l'Astrologue Vettius Valens dans ses Anthologies, car il les attribuë particulierement aux enfans, dont il dit qu'ils sont mourir

un grand nombre. Cet homme vivoit du tems de Constantin. Aëtius Médecin, qui a vêcu quelque tems après Valens, dit à peu près la même chose de ces maladies. On ne peut raisonnablement rapporter qu'à la petite vérole, cette maladie qui fit tant de ravage en France sous le Roi Childebert, vers l'an 520. selon le témoignage de Gregoire de Tours, l. 6. ch. 14. *Cum pusulis & vesicis, quæ multum populum affecerint morte.* L'Histoire des Sarrasins parle beaucoup plus clairement de cette maladie. On y voit un Calife mort de ce mal, & quelques autres qui en portoient des marques au visage dans le septiéme & huitiéme siécle. Vers le milieu du dixiéme siécle (3) Baudouïn Prince de Flandres en mourut. Il est beaucoup plus dangereux & plus contagieux (4) sous la Zone Torride, & cela me fait soupçonner qu'encore qu'il ne fût pas connu au deça de cette Zone avant les conquêtes des Sarrazins, néanmoins cette nation l'apportant de son païs

(3) Fauchet, Antiq. Franç. liv. 12. ch. 15.
(4) Hist. de Ceylan, ch. 19. Chardin, Relat. du Malabar.

païs, le rendit bien plus populaire. Les Espagnols (5) le porterent dans l'Amérique, & le frere de Motezuma Roi de Mexique en mourut. Il ne semble pas qu'on puisse expliquer autrement que de la rougeole, le mal *Boa*, que décrit Pline, liv. 24. c. 35. en ces termes: *Boa appellantur morbus pupularum, cum rubent corpora.* Mais néanmoins ces *pupulæ* marquent autre chose que la rougeur du corps, & je soupçonne qu'il faut entendre des dartres.

LX.

S'il est vrai que l'on ait pû mettre l'Iliade d'Homere dans une coquille de noix?

Je prenois autrefois pour une fable ce que j'avois ouï dire de l'Iliade d'Homére, qu'il s'étoit trouvé un homme assez industrieux pour la copier toute entiére d'une écriture si menuë, qu'on avoit pû la renfermer dans une coque de noix. Mais ayant depuis examiné la chose plus attentivement, non-seulement je l'ai cruë possible à un homme plus adroit que moi, mais je me suis même

(5) Petr. Mart. dec. 4. cap. 10. & dec. 5. cap. 10.

me vanté de la pouvoir exécuter. Ce fut un jour chez Monſieur le Dauphin, devant toute ſa Cour, que j'avançai ce paradoxe. Il fallut en venir à la preuve. Je ne m'offris pas à copier toute l'Iliade; mais je dis que ſans me donner cette peine, prenant un morceau de velin, mince & ferme, qui auroit dix pouces de hauteur, & huit pouces de largeur; & ce velin étant plié adroitement, en la forme qui occuperoit le moins d'eſpace; il pourroit être enfermé dans une coque de noix d'une bonne groſſeur: car elles ne ſont pas toutes égales. Je dis du velin plûtôt que du papier, parce que je ſuis perſuadé qu'il peut être plié & réduit en un plus petit eſpace que le papier. Cela étant ſuppoſé, je dis enſuite qu'un morceau de velin de cette grandeur pourroit tenir dans ſa largeur une ligne qui contiendroit trente vers; & qu'il pourroit tenir dans ſa hauteur deux cens cinquante lignes, ſi tout cela étoit d'une main fine, ſûre, habile & exercée, & conduite par des yeux exacts & clairvoians; qu'il faudroit ſe ſervir de plumes de corbeau, qu'on peut tailler bien plus delicatement que les plumes d'oyes, dont on ſe ſert communément

munément. Cela étant ainsi supposé, je fis ainsi mon calcul; qu'à ce compte une page de ce morceau de velin contiendroit sept mille cinq cens vers, & que le revers en contiendroit autant: & par conséquent que tout feroit à peu près quinze mille vers (1) de l'Iliade. Il fallut justifier ma proposition par le fait. Je n'avois pas en main de velin préparé comme je le demandois, ni des plumes de corbeau. Ainsi je fus contraint de me servir de ce qui se présenta. Je taillai une plume commune le plus délicatement que je pus; je pris un morceau de papier large d'un peu plus de cinq pouces, & j'écrivis près de vingt vers sur sa largeur: j'écrivis ensuite quatre ou cinq lignes les unes sous les autres, & fort approchées sur une hauteur de six pouces qu'avoit ce papier, & je fis voir qu'on y pouvoit entasser cent cinquante lignes dans cette hauteur: & partant qu'en gardant la proportion de ce papier avec un velin haut de dix pouces, & large de huit, on y pourroit renfermer le nombre des vers de l'Iliade. M. le Duc de Chevreuse, qui avoit été présent à cette discussion, voyant l'é-

(1) Il est de 15185.

l'échantillon que je donnai de ma petite écriture, voulut essayer son industrie dans cette épreuve. Il réüssit véritablement dans la largeur, & mit autant de vers que j'en avois mis dans une ligne de pareille longueur que la mienne: mais quand il fut question de la hauteur, & de mettre les lignes les unes sous les autres, il y laissa trop d'intervalle, & ne les approcha pas assez. D'où il parut qu'encore qu'il mît le nombre requis de lignes dans chaque page, il n'auroit pas fourni le nombre de vers que l'on demandoit. Au fort de cette dispute, la Reine entra chez Monsieur le Dauphin avec sa suite, & y trouvant tout le monde en rumeur, Monsieur le Dauphin lui en expliqua le sujet, & lui produisit nos échantillons de petite écriture, qui lui parurent si extraordinaires, qu'elle les voulut garder.

LXI.

Explicit.

Explicit, terme si usité dans les anciens Manuscrits, & que l'on trouve à la fin des livres, est un abregé du mot *Ex-*

Explicitus, ſupple *liber*. C'eſt-à-dire, livre achevé, examiné, & revû jusqu'à la fin. Ces livres étoient des rouleaux de parchemin que l'on développoit à meſure qu'on les liſoit, & quand le rouleau étoit tout développé, on trouvoit la fin de l'ouvrage qui y étoit écrit. Etant donc fini quand il étoit développé, on diſoit qu'il étoit developpé, quand on vouloit dire qu'il étoit fini. Cela paroît clairement par cette Epigramme de Martial, XI. 108.

Explicitum nobis uſque ad ſua cornua librum,
Et quaſi perlectum, Septitiane, refers,

Et par cette autre, *Apophor. lib.* XIV.

Verſibus explicitum eſt omne duobus opus.

LXII.

Bains des anciens.

Les anciens étoient plus propres que nous. Ces bains continuels & journaliers, ces étrilles dont pluſieurs ſe ſont conſervées jusqu'à nous, dont ils ſe racloient le corps, les tenoient dans une grande netteté, & ne leur laiſſoit aucune ordure ſur la peau. Nos chemiſes ne ſuppléent point à cela, quelque ſoin que nous prenions d'en changer ſouvent.

Cela

Cela paroît, en ce que nonobſtant ce fréquent changement de chemiſes & de linge, nous ne laiſſons pas d'amaſſer de la craſſe, qui ne s'en va qu'à l'eau & au bain.

LXIII.

Commerce de Tyr & d'Alexandrie.

Lorſqu'Alexandre ruina Tyr, & bâtit Alexandrie, il ne chercha pas ſeulement à punir les Tyriens, mais il fit encore en cela une entrepriſe d'une très-ſage politique. Les Tyriens faiſoient alors tout le trafic de l'Orient & de l'Occident. On apportoit les marchandiſes de l'Orient à Tyr, qui ſe débitoient enſuite dans l'Occident par la mer Méditerranée. Ces marchandiſes étoient apportées d'Orient à Tyr par des chameaux, comme elles ſont encore aujourd'hui apportées à Alep, mais en bien moindre quantité. Cela ne ſe pouvoit faire ſans beaucoup de travail & de dépenſe. Alexandre en ruinant Tyr, ruina ce commerce; ou pour mieux dire, en bâtiſſant Alexandrie il le transporta à Alexandrie, lieu ſans comparaiſon plus commode. Car les marchandiſes des Indes

des étoient apportées en Egypte par la mer des Indes, & la mer Rouge, d'où on les portoit par les canaux dont l'Egypte est coupée, à Alexandrie, & delà dans l'Occident. Les Venitiens ont fait long-temps ce trafic, & s'y sont enrichis. Les Historiens de Venise (1) disent que ce commerce ne fut établi que sous André Dandolo, cinquante-quatriéme Doge, élû en l'année 1336. Nicolas Zani fut envoyé au Soudan d'Egypte pour cette négociation. Le Soudan n'avoit garde de rejetter une proposition qui devoit lui rapporter un très-grand profit. Ils envoyerent aussi demander le consentement du Pape, pour ne tomber pas dans les Censures publiées contre ceux qui auroient commerce avec les Infideles. Il est certain néanmoins que long-tems auparavant ils trafiquoient dans les Echelles du Levant, & principalement dans les côtes de Syrie. Mais les Portugais ayant depuis trouvé une route pour aller prendre les marchandises des Indes dans leur païs natal, & pour puiser à la source, en doublant le Cap de Bonne-Espérance, ils

(1) Petr. Justinian. Hist. Venet. l. 4. p. 60.

ils ruinerent le trafic d'Alexandrie, & Alexandrie même. Jamais les Venitiens n'avoient reçû une plaïe plus sensible, à laquelle leur prudence consommée n'a pû trouver de remede; mais les Hollandois les ont vangez du mal que les Portugais leur avoient fait.

LXIV.

Deux passages de Virgile corrompus.

Dans cette fureur de Critique qui a possedé si long-tems les gens de Lettres, je m'étonne qu'en faisant main basse sur tant de passages des anciens Auteurs, qu'ils ont cru corrompus, quoiqu'ils fussent sains & entiers, & qu'ils ont véritablement corrompus en pensant les corriger, ils n'aient pas songé à en corriger quelques-uns qu'ils avoient souvent devant les yeux, & dans la bouche, & qui sont véritablement corrompus. Virgile dans le premier livre de l'Eneïde, v. 321. parlant de l'Amazone Harpalice Thracienne, & voulant loüer son extrême vitesse, dit qu'elle alloit plus vîte que l'Hebre, *Volucremque fuga prævertitur Hebrum.* Est-ce une grande merveille, que de devancer

à la course une riviere qui n'est point loüée d'ailleurs pour sa rapidité? Il n'y a guére de rivieres qu'un homme de pied, marchant de son pas ordinaire, ne puisse devancer. Comment n'a-t-on point vû que Virgile avoit sans doute écrit, *Volucremque fuga prævertitur Eurum*, pour dire ce que l'on dit par une hyperbole assez ordinaire, qu'elle alloit plus vîte que le vent? Quand Virgile a parlé des chevaux de Mars, *Æn.* 12. il s'est exprimé de la même sorte: *Illi æquore aperto Ante Euros Zephryrumque volant*. Quand il a parlé des enfans d'Imbrasus, *Æn.* 12. il a dit que leur pere leur avoit appris entr'autres choses, *equo prævertere ventos*. Et quand il a voulu marquer, *Æn.* 12. la fuite legere de Turnus, il a dit que *fugit ocyor Euro*. Ces sortes d'hyperboles étoient familieres à Virgile. Lorsqu'il a voulu loüer la legereté de Camille, il a dit qu'elle auroit pû courir sur la pointe des épics sans les rompre, & sur les flots de la mer, sans se mouiller le pied.

Peu après ce passage de Virgile, on en trouve un autre, v. 347. dont la corruption n'est pas moins évidente que celle de ce premier, & sur lequel néan-

moins

moins les Critiques n'ont fait aucune attention: *Huic conjux Sichæus erat, ditissimus agri Phœnicum.* Il paroît clairement par la suite que Pygmalion tua Sichée, pour avoir son or: *Auri cæcus amore clam ferro incautum superat.* Quand Sichée après sa mort apparut à Didon son épouse, & qu'il l'exhorta de s'enfuir, il lui enseigna en même temps le lieu où il avoit enfouï son argent, qu'il lui conseilla d'enlever, pour s'en servir dans sa retraite, *Veteres tellure recludit Thesauros, ignotum argenti pondus & auri.* Didon suivit son conseil, emporta ces trésors & ceux de Pygmalion: *Naves quæ forte paratæ corripiunt, onerantque auro, portantur avari Pygmalionis opes pelago.* En tout cela l'on voit que l'or de Sichée causa toutes ces revolutions, & qu'il ne s'agissoit nullement de terres que Sichée eût possedées. Il ne faut donc pas douter que Virgile n'ait écrit, *Huic conjux Sichæus erat, ditissimus auri Phœnicum*, & non pas *ditissimus agri*, comme portent tous les livres imprimez; & cette correction est d'autant plus recevable, qu'il ne s'agit que du changement d'une seule lettre.

LXV.

LXV.

Fausse pensée de Ciceron sur la vieillesse.

Ciceron dans son agréable livre de la vieillesse, où il fait parler le vieux Caton, le fait débuter par cette remarque, que ceux qui cherchent en eux-mêmes leur bonheur, ne trouvent rien de mauvais de ce qui nous arrive par la néceſſité de la nature : *quo in genere* dit-il, *est in primis senectus, quam ut adipiscantur omnes optant, eamdem accusant adepti: tanta est inconstantia, stultitia, atque perversitas.* Cette même pensée se trouve dans les Poëtes Grecs, d'où apparemment Ciceron l'a prise. Le Poëte Menecrate l'a exprimée dans une Epigramme fort élégante, qu'on lit dans l'Anthologie, I. 16. où Brodeau ajoûte en marge une Sentence toute semblable d'Antiphanes, qui ne se trouve point dans le Recueil de Stobée. Un autre a comparé la vieillesse au mariage, que l'on souhaite, dit-il, lorsque l'on n'y est point encore parvenu, & dont on se plaint, lorsqu'on s'y trouve. Cette pensée toute spécieuse qu'elle est, est très-fausse. Il n'est pas vrai que tout

le monde ſouhaite la vieilleſſe: mais il eſt vrai que tout le monde ſouhaite de parvenir à la vieilleſſe. Qui eſt l'homme de bon ſens, qui dans la vigueur de ſon âge, ſouhaitât reſſembler à un vieillard décrépit? Ce n'eſt donc pas la vieilleſſe que l'on ſouhaite, c'eſt de pouvoir parvenir à la vieilleſſe, c'eſt-à-dire, de vivre aſſez long-tems pour y parvenir. Ce ſont ces années, c'eſt cette longueur de vie à quoi l'on aſpire, & qui nous conduit à ce terme; mais ce n'eſt pas ce terme où l'on ſouhaite de ſe trouver. Quand on va à la promenade, on ſe propoſe bien de ſe retrouver chez ſoi; mais ce n'eſt pas le but de la promenade, que de ſe retrouver chez ſoi; car on n'auroit qu'à ſe tenir chez ſoi ſans en ſortir. Mais le but de la promenade, eſt de ſe divertir & de ſe mieux porter par cet agréable exercice; & ſouvent même, quand on ſe retrouve chez ſoi, l'on ſe plaint de ſa laſſitude, ſi l'exercice n'a pas été aſſez moderé.

LXVI.

Epanchement de l'eau, ſigne de triſteſſe chez les Iſraëlites.

Les joyes publiques, ſelon notre uſage,

ge, s'expriment par des feux de joye. La clarté du feu, son action vive, & sa mobilité, étant des symboles convenables de l'agitation & du mouvement, que l'impression de la joye a coûtume de causer dans le cœur. Dans l'ordre qui se donnoit aux Communautez du tems de nos majeurs, dans les occasions de réjouïssance, de faire un feu de joye, & que tous les Actes judiciaires s'expedioient en Latin, cela s'appelloit *Ignis de gaudio*. Et dans notre basse Normandie le Peuple ignorant appelle encore aujourd'hui un feu de joye, un *Gaudio*, ou *Caudio*. Je trouve au contraire dans un passage de la sainte Ecriture, une affliction publique exprimée par un épanchement d'eau. Nous lisons dans le premier Livre des Rois, ch. 7. que Samuël ayant assemblé le Peuple d'Israël à Masphath, pour faire pénitence devant Dieu, *Hauserunt aquam, & effuderunt in conspectu Domini, & jejunaverunt in die illa, atque dixerunt ibi, peccavimus Domino*, voulant exprimer les larmes de leur pénitence par cette eau qu'ils répandoient. Comme ce passage de l'Ecriture est unique, les Interprétes se sont beaucoup gênez, pour en trouver

la ſignification. Il me ſemble qu'elle ſe préſente aſſez d'elle-même, dans la comparaiſon que l'on peut faire par oppoſition, de cette eau de triſteſſe avec le feu de joye. S. Paul, 1. Cor. X. 11. a dit que les myſtéres de la Religion des Iſraëlites, s'exprimoient chez eux par des figures; *Hæc omnia in figuris contingebant illis.* Comme les Sacremens de la Religion Chrétienne, ſont des ſignes des choſes ſacrées.

LXVII.

Pourquoi l'on veut d'ordinaire être eſtimé moins riche, & plus noble qu'on ne l'eſt?

D'où vient qu'on n'a point de honte de paroître moins riche qu'on ne l'eſt, & qu'au contraire on veut paroître plus noble qu'on ne l'eſt en effet? C'eſt que la pauvreté n'eſt pas un mal ſans remede, & que la baſſeſſe de la naiſſance ne ſe peut réparer. Nous pouvons par notre travail, par notre induſtrie, par notre fortune, devenir riches d'un moment à l'autre; mais nulle puiſſance ne peut faire qu'un homme ſorti de parens obſcurs & roturiers, devienne un homme

me de naiſſance & de bonne maiſon. De ſorte qu'on tâche d'obtenir de ſon déguiſement, ce qu'on ne peut eſperer d'ailleurs.

LXVIII.

L'uſage eſt le maître des Langues, mais non pas l'abus.

La maxime ſi univerſellement reçûë, & qui eſt la maxime fondamentale de l'Academie Françoiſe, que l'uſage eſt le maître des Langues, me paroît fort raiſonnable. L'uſage eſt non-ſeulement le maître des Langues, mais il en eſt encore le pere & l'unique auteur. Le François ne s'eſt formé que par un long uſage, qui a corrompu inſenſiblement le Latin, & autoriſé par le tems ſa corruption: & les changemens qui y arrivent de jour en jour, ne ſont introduits que par l'uſage. Cependant cette maxime doit avoir ſes bornes, & il ne faut pas attribuer à l'uſage tous les abus que la groſſiéreté & l'ignorance introduiſent de jour en jour dans les Langues. Ces abus doivent être corrigez par la raiſon, tant qu'ils ne ſont pas homologuez par un uſage ſaint, conſtant, & uniforme

 du

du monde poli. Ciceron qui étoit un grand maître en matiére de langage, & un homme d'un jugement fort sain, parle ainsi de ces abus: *Expurgandus est sermo, & adhibenda tanquam obrussa ratio, quæ mutari non potest, nec utendum pravissima consuetudinis regula.* Et il appuye ce sentiment de l'autorité de César: *Cæsar*, dit-il, *rationem adhibens, consuetudinem vitiosam pura & incorrupta consuetudine emendat.*

LXIX.

De la latinisation des noms.

Sur la question de la latinisation des noms & des surnoms, on voit une si grande varieté de sentimens & d'usage, qu'il y a lieu de s'étonner que les Critiques & les Grammairiens n'aient pas essàyé d'en fixer les régles. Ils auroient pû en former de certaines sur l'exemple des nations les plus polies, & principalement des Romains, dans la Langue desquels ces noms doivent passer. Ces exemples se pouvoient prendre sur les Ebreux, & les autres Peuples d'Orient, dont les Langues sont des dialectes de l'Ebraïque; sur les Grecs qui ont rapporté dans leurs écrits

écrits tant de noms propres, tirez de la Perse, des Indes, de l'Egypte, & de l'Afrique, des regions du Nord, de l'Italie, & de l'Occident; & sur les Romains, qui dans les Histoires de leurs guerres, qu'ils ont portées jusqu'aux extrémitez du Monde connu de leur tems, ont habillé à la Romaine les noms des lieux & des personnes dont ils ont parlé. C'étoit sur ces modéles que les Savans de ces derniers siécles devoient donner la forme Latine aux noms qu'ils exprimoient. Ils y auroient remarqué que l'usage le plus universellement suivi par tous ces peuples, a été, ou de rapporter les noms entiers sans aucun changement, ou de les accommoder au génie de leurs Langues, leur en donnant seulement l'inflexion & la terminaison, sans avoir aucun égard à leur signification. Cela paroît par le livre que Saint Jerôme a fait de l'Interprétation des noms Ebraïques de la sainte Ecriture: qui nous apprend deux choses; & de quelle maniére ces noms étrangers s'écrivoient & se prononçoient de son tems dans la Langue Latine; & quelle étoit leur signification littérale. Cette même maniere de les écrire & de les prononcer a été suivie

dans la Vulgate, & dans les anciens Peres Latins. Les Grecs se sont donné un peu plus de liberté en les accommodant à leur langue, qui est beaucoup plus maniable que la Latine. Par exemple, ils ont nommé Ναβουχοδονόσορ celui qui est nommé dans le texte Ebreu *Nebucadnetsar*, selon la ponctuation qui y a été attachée par les Rabbins, & qui est peut-être différente de la prononciation ancienne, qui a été suivie par les Septante. Mais les Romains dans la latinisation des noms propres étrangers, suivoient constamment la méthode de n'y changer que l'infléxion & la terminaison, que demandoit le génie de leur Langue. Quand ils ont cité *Platon*, dont le véritable nom Grec étoit Πλάτων, ils n'y ont point fait d'autre changement, que de lui donner la terminaison latine *Plato*, sans avoir aucun égard au mot πλατὺς, d'où il est formé, qui signifie *large*. Quand ils ont latinisé les noms de *Pyrrhus*, & d'*Epicure*, qui sont en Grec Πύῤῥος & Ἐπίκουρος ils se sont contentez de leur donner la forme Romaine, en les appellant *Pyrrhus* & *Epicurus*; sans faire aucune reflexion sur leurs significations de *Rufus*, & d'*Adjutor*. En latinisant les noms d'*Alexandre* &

& de *Periandre*, ils ont quitté la terminaison Grecque d'Ἀλέξανδρος & de Περίανδρος, pour prendre la Latine *Alexander*, & *Periander*. Ils ont suivi cette méthode sans variation jusqu'aux tems de la barbarie & de l'extinction des Lettres.

Les noms prirent alors diverses formes, sans être assujettis à aucune régle certaine, chacun suivant en cela son goût. Je rapporterai ici par ordre les genres de latinisation les plus usitez, & je commencerai par ceux qui se contentant de latiniser leurs noms propres, conserverent & représenterent leurs surnoms tels qu'ils les avoient reçûs de leurs peres, sans aucun changement. Comme *Alexander de Halès*, Précepteur de Saint Thomas, *Johannes Mandeville*, *Bartholomæus Glanville*, *Guillelmus Ockan*, *Conradus de Lichtenau*, *Johannes Duns*, *Nicolaus de Clemangis*, *Nicolaus Triveth*, *Johannes Gerson*.

D'autres, faute de surnom, ont pris en surnom le nom propre de leur pere. Cela étoit nécessaire dans les familles qui n'avoient point de surnom, pour distinguer les personnes & les reconnoître: *Jean fils Pierre*, *Thomas fils Guillaume*.

Il se trouve encore en France quelques familles sans surnom, où les enfans prennent pour surnom le nom propre de leurs peres. Il y en a beaucoup de semblables dans le Nord. Il n'y a guére plus de 150. ans que la plûpart des Suédois n'avoient point de surnoms. De-là viennent ces noms de familles si fréquens en Angleterre, & dans les Pays-bas: *Janſſon*, *fils de Jean*; *Thomſon*, *fils de Thomas*; *Willamſon*, *fils de Guillaume*; *Janſſen*, *fils de Jean*; *Fraſſen*, *fils de François*. Cet usage de prendre en surnom le nom de son pere, est fort ancien. Des Grecs il a passé aux Romains, & de-là dans l'Occident, & jusqu'à ces derniers siécles. Lorsqu'on a eu besoin de latiniser ces surnoms, on les a mis au genitif: *Johannes Chriſtophori*; *Petrus Raymundi*; *Franciſcus Mayronis*; *Franciſcus Martini*; *Johannes Maronis*; *Gulielmus Guarronis*, Anglois, Cordelier, qui fut Precepteur de Scot; *Gulielmus Duranti*; *Gerardus Odonis*, General des Cordeliers. Les familles de *Nicolaï* & de *Fabri* portoient originairement les noms de *Nicolas*, & *Le Fevre*. Voyez les Origines de Ménage. Ces sortes de surnoms n'ont pas toûjours été tirez des noms des pe-

peres, mais quelquefois d'autres parens, ou de quelques amis: comme *Petrus Damiani*, ainsi nommé, parce que Damien son frere lui avoit tenu lieu de pere dans son enfance. De même qu'Eusebe de Cesarée prit en surnom le nom de son ami Pamphile, & voulut être appellé *Eusebius Pamphili*.

Souvent les surnoms ont été tirez du nom de la patrie, en leur donnant la forme d'adjectifs patronymiques. De là sont venus *Gulielmus Parisiensis*, *Vincentius Lirinensis*, *Gulielmus Brito*, *Otho Frisingensis*, *Lambertus Schafnaburgensis*. Mais souvent sans en faire un adjectif, on s'est contenté de marquer le nom de la patrie avec une preposition: *Gilbertus de Hollandia*, *Dominicus de Flandria*, *Henricus de Hassia*; & ces trois célébres Cordeliers, *Conrad*, *Pierre* & *Jean*, tous trois portant le surnom *de Saxonia*. On a plus souvent mis la préposition aux noms des lieux de moindre considération, d'où la dénomination a été tirée: *Gulielmus de Nangiaco*, *Guillaume de Nangis*; *Jacobus de Vitriaco*; *Thomas à Kempis*, surnom qu'on lui a donné préférablement à celui de *Malleolus*, qu'il avoit de naissance; *Gualterus de*

Conſtantiis, *Gautier de Coutances*; *Jacobus de Voragine*, ainſi nommé d'un Bourg de la Ligurie, qui portoit ce nom, Auteur de la Legende Dorée, *Johannes de Imola*; *Robertus de Monte*.

A ces ſurnoms patronymiques il faut joindre ceux qui ſont tirez d'une ſeigneurie, d'un fief, d'une poſſeſſion, d'une demeure: *Petrus de Caſa*, *Johannes de Ligneriis*, *Gaufredus de Trano*, *Lambertus de Legia*, *Raimundus de Agiles*, *Leoninus de Porta Sancti Petri*, *Johannes de Novoburgo*, *Johannes de Garlandia*, *Gulielmus de Rubruquis*, *Jacobus de Belviſio*, *Adrianus de Veteribuſco*, *Johannes de Vineta*, *Petrus de Vineis*, *Paulus de Caſtro*, *Alanus de Rupe*, *Johannes Balbi de Janua*, c'eſt-à-dire *Jean Balbi de Genes*; & non pas *Jean de la Porte*, comme il a été nommé par M. de Caſeneuve. *Johannes de Sacroboſco*, ce qui eſt une traduction du nom de ſa patrie *Holiwod*, Bourg de la Province d'*York*.

Les qualitez corporelles, les inclinations, les profeſſions, les événemens extraordinaires de la vie, ont fait la matiére la plus ordinaire des ſurnoms, *le Grand*, *le Gras*, *le Blanc*, *le Roux*, *le Brun*,

Brun, *le Veneur*, *le Vaillant*, *le Courtier*, *le Masson*, *l'Ecuyer*, *le Cavalier*, *le Charpentier*, *le Laboureur*, *le Doux*, *le Beau*, *le Maistre*. Ces surnoms se traduisoient souvent en Latin, *Dionysius Exiguus*, *Johannes Climacus*, *Johannes Jejunator*, *Hermannus Contractus*, *Petrus Comestor*, *Walafridus Strabo*, *Symeon Stylita*, *Symeon Metaphrastes*, *Marius Mercator*, *Olaus Magnus*, *Hugo Candidus*, *Petrus Crinitus*, *Richardus Victorinus*, *Potho Prumiensis*, *Rodolfus Agricola*, *Dominicus Niger*, *Jacobus Faber*, *Joachimus Camerarius*, *Godofredus de Frontibus*, *Henricus Bonicolli*, *Raymundus de Pennaforti*, *Johannes de Deo*, *Hubertus de Bonocurso*. Il est pardonnable aux deux *Scaliger*, pere & fils, d'avoir porté ce nom de figure Latine, au lieu de celui *Della Scala*, qui étoit le surnom des Princes de la maison de Verone, d'où ils prétendoient être sortis. Ils avoient trouvé ce nom ainsi latinisé long-tems auparavant par les Historiens de Verone. Les noms de *Quodvult Deus*, à qui S. Augustin a adressé son livre des Héréfies, & de *Deo-gratias*, à qui il a adressé son autre livre *De catechizandis rudibus*, sont des Traductions grossiéres de noms A-

fricains & barbares, qui nous ſont inconnuës.

De toutes ces ſortes de latiniſations de noms, & de ſurnoms, la ſeule véritablement Romaine, eſt celle qui a été pratiquée par les anciens Romains, retenant le nom étranger tout entier, ſans avoir aucun égard à ſa ſignification, & ſans y rien changer que la terminaiſon, & les Lettres dont la rencontre & l'arrangement ne s'accommodoit pas avec le génie de leur Langue. En quoi ils ont ſuivi l'uſage des Grecs, qui rapportant, par exemple, les noms Carthaginois d'*Annibal*, & d'*Aſdrubal*, y ont ſeulement changé la terminaiſon, & les ont appellez Αννίβας & Ἀσδρούβας; & en ont retranché les Lettres aſpirées & gutturales, que leur langue ne connoît pas, & que l'on reconnoît dans leurs noms originaux, *Channi-babal*, & *Chaſtru-babal*. Les Romains ont retenu ce même uſage dans la latiniſation des ſurnoms, comme ils l'avoient conſtamment ſuivi, même dans les ſiécles les plus groſſiers, dans la latiniſation des noms propres, *Joannes*, *Petrus*, *Jacobus*, & autres ſemblables, qui n'ont varié que dans leur terminaiſon.

Ces

Ces exemples devoient servir de leçon à Sainte Marthe, lorsqu'en faisant l'éloge de ces deux illustres Poitevines *Desroches*, mere & fille, il les a nommées *Rupeæ Pictavenses*; & à M. de Thou, qui a traduit si licentieusement les noms qu'il a exprimez dans son Histoire, comme celui de la maison d'*Entragues*, par *Interamnas*; & celui de la famille de *Ménage*, par *Oeconomus*; que pour rendre cette Histoire intelligible, on a été obligé de traduire la traduction de ces noms. De cette méthode que plusieurs autres ont suivie, sont venus ces surnoms *Petrus Comestor*, qui s'appelloit vrai-semblablement *le Mangeur*; *Hugo Candidus*, *le Blanc*; *Gulielmus Parvus*, *Littk*, c'est-à-dire en Anglois *le Petit*. La famille de *Versoris* étoit nommée originairement *le Tourneur*. Et Jean des Jardins, Medecin de François I. fut nommé en Latin *Hortensius*. Casaubon dans ses premiers ouvrages traduisit son nom en celui d'*Hortibonus*. Mais il ne tarda pas à reconnoître sa faute, & à se nommer comme il devoit *Casaubonus*. De même que ceux qui portoient le nom de *le Maître*, & l'avoient traduit *Magister*, furent corrigez par ceux qui

le

le rendirent plus réguliéremen par *Mestræus*.

C'est une autre sorte de traduction de noms, plus grossiére encore que la précédente, que celle qui paroît dans les noms suivans, *Gaufredus de Bello-loco*, *Petrus de Vineis*, *Richardus de Media-villa*, *Petrus de Bella-pertica*, *Johannes de Rupescissa*, *Bartholomæus de Saliceto*, *Johannes de Turre-cremata*, *Johannes de Aqua-veteri*, nom latinisé du Hollandois, & grécisé ensuite du Latin en *Palæonydorus*. C'est ainsi qu'Erasme a traduit son nom Hollandois de *Gerard*, en Latin par le nom de *Desiderius*, & en Grec par celui d'*Erasmus*. C'est ainsi que *Capnion*, *Melanchthon*, *Oecolampade*, ont donné cette tournure Grecque à leurs noms Allemans. C'est ainsi que le Chancelier *de l'Hôpital* a été travesti en *Xenius*. C'est ainsi que *Bonaventura Vulcanius*, a voulu quelquefois paroître sous les noms d'Εὔκαιρος Ἡφαιςίων. Et cet exemple à été suivi de nos jours par *Perizonius*, Professeur Hollandois. *Chandieu*, Ministre de *Geneve*, a été plus loin encore, tirant de l'Ebreu son nom de *Sadeel*.

Plusieurs de ceux qui ont mieux enten-

tendu la latinisation des surnoms, ont cru l'avoir bien observée, en leur donnant seulement la terminaison Romaine, & traduisant en Latin le reste du nom. Ils n'ont peché qu'à demi contre la régle que j'ai établie; mais ils ont peché bien grossiérement contre une autre, en formant des noms hybrides, composez de pieces rapportées, de termes moitié barbares, & moitié Latins. Je me suis souvent étonné, en recevant des Lettres Latines de Jacques Paumier, Seigneur de Grentemesnil, écrites de *Vandeuvre*, qui est le nom d'une Paroisse proche de Falaise, où il demeuroit, & le nom d'un Bourg de la Province de Champagne, dattées *Vandoperæ*, *à Vandeuvre*, comme si ce mot eût été composé du terme barbare *Vand*, & du François *Oeuvre*, *opera*. Ce mot est purement Anglois; c'est une Seigneurie d'Angleterre, dont le nom se doit écrire ainsi, *Wendovre*. On a joint à l'Histoire de Mathieu Paris une ancienne Chronique, dont l'Auteur se nomme *Wendoure de Wendovre:* & l'Histoire d'Angleterre fait mention d'un Evêque de Rochester, nommé *Richard de Wendovre*. Quand Scaliger a voulu latiniser le surnom de M. *de la Rochepofai*,

chez

chez qui il avoit été élévé, il l'a nommé *Rupiposæus*, traduisant seulement en Latin la premiere partie de ce nom, & laissant l'autre dans son naturel. Ceux qui rendent par le mot Latin *Rupifucaldius*, celui de la *Rochefoucaud*, font la même faute. *Jean de Tourneroche*, Professeur Royal d'Eloquence dans l'Université de Caen, & deux fois Recteur de celle de Paris, qui a signalé son érudition par des ouvrages publics, s'est donné le nom de *Tornorupæus* par une semblable erreur. Celle de Bourbon est moins excusable, ayant défiguré ce nom en celui de *Vertumsaxus*. Mais celle du Pere Garasse, qui sur de faux avis l'avoit deshonoré par le sobriquet injurieux de *Tournebroche*, comme si c'eût été le véritable surnom de sa famille, n'auroit pas été pardonnable, s'il eût reconnu publiquement sa faute, & ne se fût retracté. Ce même Tourneroche, ayant si mal réussi dans la latinisation de son surnom, réussit encore plus mal, employant le nom de *Groullart*, comme un mot Latin, de même forme & de même son que celui de *Cæsar*. Car dans l'Epître dédicatoire de ses Commentaires sur Perse, adressée à ce Pre-

Premier Préſident du Parlement de Roüen, il lui applique ces vers d'Horace par une ridicule parodie:

In publica commoda peccem,
Si longo ſermone morer tua tempora, Groulart.

Ceux qui par un amour outré & aveugle de l'antiquité, ont corrompu leurs noms propres, & de noms de Saints en ont fait des noms de Payens, ont dementi leur Batême, & deshonoré leur Religion. Comme quand ils ont changé le nom de *Johannes* en *Janus*; *Janus Laſcaris*, *Janus Parrhaſius*, *Janus Cornarius*; *Janus Douza*. Un Profeſſeur de Leyde & de Franeker, préféra le nom de *Petreius* à celui de *Petrus*. *Palearius*, homme ſavant & poli, quitta le nom d'*Antonius*, pour prendre celui d'*Aonius*. S'il n'avoit pas commis de plus grand crime, il n'auroit pas été pendu & brûlé, comme il le fut à Rome, l'an 1566. Sannazar, l'un des plus beaux eſprits d'Italie, dédaignant le nom de *Jacques*, qu'il avoit reçû dans ſon Batême, préféra les noms d'*Actius Syncerus*: ſuivant en cela la mode qui étoit reçûë de ſon temps parmi les gens de Lettres d'Italie, de ſe faire des noms à plaiſir.

Ce-

Cela avoit commencé à ſe pratiquer à Rome quelques années avant Sannazar, où ces changemens de noms ſe faiſoient au Quirinal avec ſolemnité. Ce fut ainſi que l'Hiſtorien *Callimachus Experiens*, ayant quitté le nom de *Philippe*, prit celui de *Callimachus?* Mais le Pape Paul II. peu favorable aux Lettres & aux Lettrez, ne croyant pas que cela ſe fit ſans myſtére, & ſans quelque complot dangereux, employa la priſon & les gênes pour en prévenir les ſuites. Je dois joindre à cette liſte *Gaucher de Sainte Marthe*, qui a traduit ſon nom propre de *Gaucher* en celui de *Scævola*. Il s'eſt trompé; le nom propre de *Gaucher* ne ſignifie point, *qui ſe ſert de la main gauche comme de la droite* : c'eſt un nom propre du ſiécle barbare qui a été ſouvent uſité dans ſes diminutifs, comme la plûpart des autres noms dans ces tems d'ignorance, *Gauquelin*, *Vauquelin*, & *Vauquelot*: & comme on les trouve exprimez dans les Hiſtoriens de Normandie, Guillaume de Jumieges, Orderic Vital, *Galchelinus*, *Vaſcelinus*, & *Valquelinus*.

C'a été cette même paſſion pour l'antiquité, qui a produit dans ces derniers temps

tems toutes ces terminaiſons en *ius*, que la plûpart des gens de Lettres ont affecté de donner à leurs noms, à l'imitation des noms de la plûpart des familles Romaines : *Grotius Baudius*, *Cellotius*, *Heinſius*, *Voſſius*, *Bigotius*. Il eſt vrai que cette terminaiſon convient mieux à ces noms que toute autre. Mais il eſt vrai auſſi qu'on l'a ſouvent donnée par coûtume, & ſans aucun beſoin. Puiſque les noms de *Muretus*, *Juretus*, *Toletus*, *Doletus*, ont été bien reçus du public, pourquoi *Chiffletius*, *Brietius*, *Mocquetius*, n'ont-ils pas ſuivi la même régle ? Puiſque le nom de *Mercier* a été heureuſement rendu en Latin par *Mercerus*, pourquoi le Pere *Vigier*, qui a travaillé utilement à l'édition d'Euſebe, & le Pere *Garnier* qui a travaillé avec ſuccès à celle de Marius Mercator, ont-ils préféré les noms de *Vigerius*, & de *Garnerius*, à ceux de *Vigerus*, & de *Garnerus*? Pourquoi le Pere *Coſſart* a-t-il mieux aimé ſe nommer *Coſſartius* en Latin, que *Coſſartus*; puiſque M. de Thou a rendu les noms de *Brulart*, & de *Blanchart*, par *Brulartus*, & *Blancartus*?

En établiſſant cette régle, je me condam-

damne moi-même d'avoir pris dans mes ouvrages le nom de *Huetius*. Je dirai ſeulement pour mon excuſe, qu'on me l'a donné avant que je l'aie pris; & que comme j'étois en commerce de lettres avec des gens ſavans dès ma premiere jeuneſſe, & qu'ils me qualifioient ainſi, j'eus cette déférence pour leur exemple & pour leur autorité. Outre que faute de réflexion, il ne me paroiſſoit pas alors de raiſon qui dût m'obliger de contrevenir à un uſage ſi univerſellement reçû.

Jacques Paumier Sieur de Grentemeſnil, a préféré le nom de *Palmerius* à celui de *Palmerus*, & à celui de *Palmarius*, que ſon pere *Julien Paumier* avoit pris dans ſes ouvrages. Il allégua pluſieurs autoritez pour juſtifier cette latiniſation que j'avois repriſe; mais je ne l'avois pas repriſe comme contraire à l'analogie, mais comme contraire à l'exemple que ſon pére lui avoit donné, & qu'il me ſembloit qu'il devoit reſpecter : de même que Meſſieurs Dupuy ayant été avertis par Joſeph Scaliger que leur pére avoit mal latiniſé ſon nom, en s'appellant *Puteanus*, comme s'il avoit tiré ſon nom de *puits*, *puteus*; & non

pas

pas de *puy*, *podium*; & qu'il auroit dû s'appeller réguliérement *Podianus*; ils eurent néanmoins ce respect pour leur pére, de retenir sans changement le nom qu'il leur avoit laissé.

LXX.

Tems de lire les Lettres.

Je ne lis jamais mes Lettres le soir avant que de me mettre au lit, ni sur le midi avant que de me mettre à table. On trouve ordinairement dans les Lettres bien plus de mauvaises nouvelles que de bonnes; & en les lisant, on se présente à soi-même des matiéres d'inquiétude, qui troublent le repos & le repas.

LXXI.

Des clairvoies.

Je ne puis goûter la mode des clairvoies, si universellement reçûë en France depuis quelques années. Quand Publicola se réduisit dans une maison ouverte de tous côtez, & exposée aux yeux du public, il ne le faisoit pas par goût, mais dans des vûës politiques de plaire au peuple, & de s'éloigner des ma-

maniéres tyranniques des Rois qu'on avoit chassez. Mais les clairvoies d'aujourd'hui sont approuvées, parce qu'on prétend qu'elles donnent aux lieux de l'agrément, du jour, de l'air, & des vûës au-dehors. Tout cela se trouvera au milieu d'une campagne, si l'on veut y établir sa demeure sous une tente. Si les clairvoies vous laissent le plaisir de voir ce qui se passe au dehors, elles vous laissent aussi l'importunité d'être vû, en quelque état que vous soyez, de tous ceux qui sont audehors: elles vous tiennent dans la contrainte & dans le respect que l'on doit au public, & elles vous tiennent malgré vous en habit décent, & en posture réguliére, & vous privent des commoditez de la retraite, & des douceurs de la solitude. Qui est la Dame assez hardie pour oser se produire en cornette & en deshabillé dans son jardin, qui ne sera séparé du grand chemin de Paris à Versailles, que par une clairvoye! On croit être bien clos chez soi, & dans une parfaite sûreté, sous la défense d'une barriere de fer: & on ne songe pas que les cent ouvertures de cette clôture vous privent de cette sûreté, & que vous avez cent portes ou-

ouvertes ſur vous, qui laiſſent une libre communication du dehors avec le dedans, & vous expoſent au pillage.

LXXII.

Des jardins à la mode.

Je n'approuve pas plus les jardins à la mode que les clairvoyes. J'entens ces jardins découverts, qui conſiſtent en grandes & larges allées ſablées en eſpaliers, en parterres, parez ſeulement de quelques compartimens délicats, marquez par des filets de boüis, & bordez de quelques fleurs, & de quelques arbres nains, & où à peine peut-on diſtinguer l'été de l'hyver. M. le Noſtre que l'on cite pour auteur de cette ſorte de jardinage, & qu'on prétend qu'il rapporta d'Italie, l'appliqua véritablement aux jardins du Roi, mais il ne l'appliqua pas ſeule, car il joignit les allées couvertes, les bois taillis, les arbres de haute tige, les palliſſades, & les ombrages verds. La plûpart des particuliers n'ayant ni aſſez de terrain, ni aſſez de bien pour donner à leurs jardins tous ces ornemens, & les entretenir, n'en ont pris que les parterres, qui demandent

peu de tems & peu de frais, mais où la promenade est interdite le long du jour, & où les Dames soigneuses de leur teint, n'oseroient paroître qu'après le coucher du soleil. Le Pere Rapin ne l'entendoit pas ainsi, & il avoit laissé des leçons bien differentes dans son agréable Poëme des Jardinages; & si Virgile avoit pû satisfaire le desir qu'il avoit de traiter cette matiere, il ne se seroit pas contenté de donner des préceptes pour dresser les jardins fruitiers & les potagers; mais à l'imitation de ce bon vieillard Cilicien, qu'il avoit vû à Tarante, & dont il décrit si agréablement le soin & l'industrie, il auroit décrit dans ses vers quels plaisirs donnent les grands arbres, tout steriles qu'ils sont, par leur verdure, par leurs ombrages, & par leur décoration.

LXXIII.

Causes de la décadence des Lettres.

Une des principales causes de la décadence des Lettres, est à mon avis le trop grand soin que l'on a pris de les faire fleurir: de sorte que les nouveaux moyens dont on s'est avisé pour rendre les

les hommes ſavans, leur ont été un obſtacle à le devenir. Dans la renaiſſance des Lettres, la difficulté de les apprendre en augmentoit le deſir, & excitoit la diligence des ſtudieux. On avoit alors peu de ſecours : l'Imprimerie n'avoit pas encore multiplié les livres à l'infini. Il falloit lire les ouvrages des anciens dans des Manuſcrits, ſouvent mal-aiſez à déchifrer ; ceux que l'impreſſion donnoit au public, y paroiſſoient dans une forme ſimple & deſtituez de tous ces accompagnemens méthodiques, qui en rendent l'uſage aiſé, de traductions, de préfaces, d'avertiſſemens, de diviſions, de notes, de commentaires, & de tables. Les Grammaires & les Dictionaires qui ſont les clefs de l'érudition, étoient alors fort rares. Ces premieres impreſſions étoient groſſiéres, & n'attiroient pas les Lecteurs par leur agrément. Les Livres imprimez & manuſcrits étoient d'une extrême cherté. Ceux qui pouvoient ſurmonter tant d'obſtacles, en profitoient pour eux-mêmes ; & ce ne fut qu'après une longue étude, & de fréquentes réflexions, qu'on ſongea à ſecourir les ſtudieux. On vit pourtant ſortir de ces épaiſſes téné-

bres, les Petrarques, les Pics de la Mirandole, les Politiens, les Erasmes, les Budées; sans parler de tous ces excellens hommes que la barbarie des Turcs fit fuir de la Gréce en Italie, & qui y rapporterent l'amour & le goût des Lettres; & de tant d'autres dont Paul Jove nous a laissé les éloges. On ne sauroit trop loüer ceux qui voulant faire part à leurs contemporains, & à leurs descendans, des biens qui leur avoient coûté tant de veilles, ont cherché à abreger & à applanir les chemins des Sciences. Mais le succès de leur travail a été trop heureux, & une bonne cause a produit un très-mauvais effet, la facilité des études en a produit le relâchement, & on s'est arrêté à la fausse érudition qui est au pied de la montagne, pour s'épargner la peine de monter au sommet, où l'on trouve la véritable érudition. Tant d'abregez, tant de nouvelles méthodes, tant d'indices, tant de Dictionaires ont rallenti cette vive ardeur, qui faisoit les Savans; & l'on a crû savoir sans étude, ce que l'on croyoit être assûré de pouvoir apprendre par un médiocre travail. Toutes les Sciences se réduisent aujourd'hui principalement en Dic-

Dictionaires, & on ne cherche plus d'autres clefs pour les pénétrer. Qui est présentement la Dame *virtuose*? Qui est le jeune Magistrat? Qui est même le Regent novice, qui ne croit pas pouvoir aller de pair avec les Savans du premier ordre, après s'être muni d'un bon Moréri, dont les Compilateurs ne seroient pas reçûs dans le second?

LXIV.

Les bons Juges de la Poësie sont plus rares que les bons Poëtes.

Dans mon petit Traité *De l'origine des Romans*, j'ai avancé un paradoxe, contre quoi personne n'a pourtant reclamé. J'ai dit que les bons Juges de la Poësie sont plus rares que les bons Poëtes, & j'en avois fait demeurer d'accord M. de Segrais, à qui cet ouvrage étoit adressé. Le mot de Poësie est fort général, & il s'étend depuis l'Epigramme, le Madrigal, & la Chansonnette, jusqu'au Poëme Epique: & depuis les vers Burlesques jusqu'aux Odes du genre le plus sublime. Pour juger de tous ces genres de poësie, il faut en connoître la nature & les régles: &

combien peu de gens y a-t-il qui les connoissent? Mais quand ils les connoîtroient cela ne suffiroit pas pour être bons Juges de la Poësie. Il faut en avoir le goût & le génie, que l'étude ne donne point, & qui est un pur don de la nature. Et comme Horace a dit, que celui-là seul mérite le nom de Poëte, *cui mens divinior*, il faut dire le même du bon Juge de poësie. Non-seulement l'élévation naturelle du génie y est nécessaire, mais il faut encore avoir une finesse & une délicatesse d'oreille, qui peut se perfectionner, quand on la tient de la nature, mais qui ne s'acquiert point quand on en est privé. Comme on voit des gens doüez d'ailleurs d'un excellent esprit, mais qui n'ont aucun sentiment pour la Musique; tel que Lipse se reconnoît avoir été; tel qu'on dit qu'a été Malherbe; & tels que nous avons connu Ménage & Segrais; il en est d'autres aussi qui sont insensibles à l'harmonie des vers. Au lieu que ceux à qui la nature a accordé ce talent, se sentent ébranlez, & presque transportez au récit des vers nombreux, & sonores, s'il m'est permis de me servir de ce terme. De même que deux cordes qui

qui sont à l'unisson, quand on touche l'une, & que l'on en tire un son, on s'apperçoit que l'on tire le même son de l'autre corde que l'on ne touche pas. J'abandonne aux femmes & au vulgaire le jugement des Madrigaux, des Chansonnettes, & des Epigrammes; quoique l'Epigramme ait aussi ses régles, mais de peu d'étenduë. Et comme aujourd'hui parmi nous la galanterie a rendu les femmes arbitres du mérite des choses qui dépendent, non-seulement des sens, mais aussi de l'esprit, elles abusent du droit qu'on leur laisse usurper; & du plus bas genre de la poësie, qui est de leur ressort, elles s'élévent au plus sublime, qui demande avec les talens naturels le secours de l'étude & de la méditation, dont elles sont entiérement dépourvûës; & elles entraînent à leur suite ceux qui après leur avoir abandonné leur cœur, les font maîtresses de leur esprit. C'est de-là pourtant que dépend la fortune poëtique: & malheur à ceux qui, faute d'avoir fait ces réflexions, ont travaillé à acquerir l'approbation publique par des Poëmes Epiques. Ils en devoient faire encore une autre, non moins essentielle & capitale, sur le gé-

nie préſomptueux de notre nation; & outre ſa préſomption, vif, impatient, ennemi du travail, incapable d'une attention & d'une application ſuivie & conſtante, telle que la demandent les grands Poëmes. A peine peut-on s'élever à la ſublimité de l'Ode, & ſoutenir ſa longueur. C'eſt ici le pays & la ſaiſon des Triolets & des Madrigaux; & l'on ne ſe guinde pas juſqu'au Sonnet, ſans effort: & qui pourra les terminer par quelques concluſions fines & piquantes, que l'on appelle pointes, celui-là emportera ſans contredit *ces belles feuilles toûjours vertes, qui gardent les noms de vieillir.* Ceux qui n'ont point le ſentiment de la belle Poëſie, en ont renfermé toutes les régles dans celles de la verſification. Une cadence rude, une céſure mal jointe, une rime peu heureuſe, un terme hazardé, ruinent un ouvrage, eſtimable d'ailleurs, plein de beaux tours, d'élévation, & d'harmonie. C'eſt ſur ces régles que les prix ſe diſtribuent dans ces Tribunaux de Normandie, que l'on appelle Palinods. A ce compte les Poëſies de Fracaſtor, & celles même de Malherbe, y auroient eu du deſſous, puiſque l'on trouve dans le

le premier des fautes de quantité, & dans le second tous ces défauts que Chevreau y a remarquez. Pour derniere preuve de mon paradoxe, Que les bons Juges de poësie sont plus rares que les bons Poëtes, je me servirai du témoignage de Malherbe & de Corneille pour les convaincre dans leur propre cause. Le premier donnoit la préférence à Stace sur tous les Poëtes Latins; & j'ai ouï l'autre de mes oreilles avec étonnement la donner à Lucain sur Virgile. J'ajoûterois encore Brebeuf, que j'ai vû dans le même sentiment, s'il ne me paroissoit plus digne du nom d'excellent versificateur, que de grand Poëte.

LXXV.

Lequel est préférable de l'emploi d'un Prédicateur, ou de celui d'un homme savant?

Dans une conversation que j'eus un jour avec quelques Jesuites, on tomba sur la comparaison du mérite des Savans & de celui des Prédicateurs, savoir lequel de ces deux emplois est préférable & le plus estimable. Le Pere Brossamin, célébre par son érudition, & par

ſon talent dans la Prédication, qui étoit préſent, prit le parti des Prédicateurs, & moi celui des gens de Lettres. Le Pere Bourdaloüe ſurvint au fort de la diſpute. Son autorité & le ſuccès extraordinaire de ſes Prédications, firent pancher la balance vers le parti contraire au mien. On n'oublia rien de tout ce qui ſe pouvoit alleguer de part & d'autre. On repréſenta la ſainteté du Miniſtere apoſtolique des Prédicateurs, la converſion des ames, l'inſtruction des peuples; à quoi l'on ajoûta le fruit préſent & certain de ce laborieux emploi, dont on eſt payé, pour ainſi dire, en argent comptant, par les applaudiſſemens du public, & par l'empire que l'éloquence donne ſur les ames; récompenſe bien plus flâteuſe, &, ſi on la regarde avec des yeux mondains, bien plus noble & bien plus éclatante que la vaine & ſombre occupation d'un Savant, enſeveli dans la pouſſiére & dans l'obſcurité d'un cabinet, uniquement occupé de lui-même, & inutile au monde. J'oppoſai à ces conſidérations les raiſons ſuivantes; que ces gens obſcurs ſont les maîtres des Prédicateurs, & leur apprennent ce qu'ils doivent di-
re;

re ; & leur fourniſſent la matiére de leurs diſcours ; qu'ils ne bornent point leurs travaux au peuple d'une Ville, ni au ſuccès d'une Dominicale ou d'un Carême, ni aux loüanges paſſageres de peu de jours ; qu'ils portent leurs vûës juſques dans les ſiécles à venir, qu'ils parlent à toutes les Nations, & que dédaignant la multitude, ils n'adreſſent leurs écrits qu'aux gens habiles & intelligens. J'appuyai mes raiſons par des exemples : Vous avez eu parmi vous, leur dis-je, dans ces derniers tems deux hommes illuſtres, l'un par la Prédication, l'autre par ſon grand ſavoir : je veux dire le Pere Caſtillon, & le Pere Petau : je vous fais juge lequel des deux a le plus ſervi l'Egliſe, & le plus fait d'honneur à votre Compagnie. A peine ſe ſouvient-on aujourd'hui du Pere Caſtillon ; ſa réputation ne lui a guére ſurvêcu, & tout le bien qu'il faiſoit a fini avec lui. Toutes les écoles de Théologie de la Chrétienté retentiſſent du nom du Pere Petau, écoutent & profitent de ſes leçons, & il continuera d'éclairer l'Egliſe juſqu'à la conſommation des ſiécles.

LXXVI.

Les Prédicateurs deviennent souvent déclamateurs, même dans le langage ordinaire, & dans l'usage de la vie.

Ce stile façonné & figuré de la Chaire que les Prédicateurs sont obligez d'employer dans leurs discours, pour persuader & toucher leurs auditeurs, leur devient presque naturel, par le fréquent usage, & la longue habitude, s'ils ne sont sur leur garde pour l'éviter. Ils oublient le langage ordinaire, les expressions simples sont pour eux basses & rampantes, & ils donnent à tous leurs discours des tours étudiez & un air de déclamation. Un des plus fameux Prédicateurs de ces derniers tems, & qui s'est élevé par la Prédication, & avec qui j'ai été lié d'une étroite familiarité pendant plusieurs années, étoit Prédicateur par tout sans s'en appercevoir. Il répandoit sa Rhétorique jusques dans ses plus simples billets; & les ordres qu'il donnoit à ses gens, & les discours qu'il tenoit dans son domestique, étoient des enthymêmes, des chries, & des apostrophes. Le Pere de l'éloquence Romai-

maine n'eſt pas tombé dans ce défaut: car encore qu'il reconnoiſſe lui-même qu'il avoit paſſé ſa vie dans l'étude & la pratique de l'Eloquence, il eſt pourtant demeuré ſi bien maître de ſon ſtile, qu'il a ſû l'accommoder aux diverſes matiéres qu'il a traitées; & quand il écrit familiérement à ſon ami Atticus, ou à Tito ſon affranchi, on reconnoît toûjours ſa même élegance, & ſes mêmes graces, mais rien de cette hauteur, & de cette véhémence qu'il déploie contre Verrès, & contre Antoine.

LXXVII.

Point d'ouvrage plus difficile pour un homme de Lettres, que l'interpretation de la ſainte Ecriture.

De tous les ouvrages de Litérature qu'un homme ſavant peut entreprendre, il n'y en a point qui demande tant de talens, & une ſi grande étenduë de ſavoir, que l'interprétation de la ſainte Ecriture. La connoiſſance parfaite de la Langue Ebraïque & de la Chaldaïque y eſt abſolument néceſſaire. Il faut un grand uſage de l'Hiſtoire ancienne, ſacrée & profane, & principalement

de l'hiſtoire des peuples de l'Orient. Il en faut ſavoir exactement la Geographie, & la néceſſité en paroît par tant de Diſſertations que l'on a faites ſur la ſituation du Paradis terreſtre, & ſur la diſperſion des nations après la confuſion des Langues. Il faut être conſommé dans la lecture des Peres, des Auteurs Eccléſiaſtiques, des Chronologues, & même des Rabbins. Il ne faut manquer d'aucun des Interprétes qui ont couru la même carriere dans laquelle on veut entrer. Il ne faut pas être novice dans les matiéres de la Phyſique, & l'on ſent ce beſoin quand on lit tant de diverſes recherches des choſes de la Nature traitées dans la ſainte Ecriture, les unes ſur les plantes, les autres ſur les pierreries, & quelques-unes ſur les animaux. Comment ſe démêlera-t-on de tant de diverſes leçons dans l'ancien & dans le nouveau Teſtament, ſans être long-tems exercé dans la Critique ? & comment peut-on poſſeder la Critique, ſans être ſouverainement intelligent dans la Grammaire? Le fondement de toute l'entrepriſe doit être une étude longue, exacte, & profonde de la Religion, & de la ſaine Théologie, & non-ſeulement de la

la dogmatique, tant ſcholaſtique que poſitive, mais encore de la myſtique, & de la ſpiritualité. Il faut ſuppoſer avant toutes choſes les talens naturels de l'eſprit, néceſſaires à la conduite d'un tel Ouvrage; beaucoup de pénétration pour creuſer la profondeur des ſens myſtérieux & cachez; beaucoup de diſcernement pour ſavoir faire un bon choix, dans la diverſité des ſens & des opinions, & bien prendre ſon parti; beaucoup de modération & de ſageſſe, pour être en garde contre les apparences & les vraiſemblances, & éviter la précipitation; & une fermeté modeſte, mais ſûre, contre le poids de l'autorité. Si l'on examine ſur ces régles le caractére des Interprétes des livres ſacrez, qui ſont aujourd'hui le plus en vogue, on en trouvera peu, & peut-être aucun, qui n'ait manqué de quelqu'une des parties eſſentielles à ce haut & ſaint emploi.

LXXVIII.

De l'origine de la rime.

Il n'eſt pas aiſé de ſavoir d'où nous eſt venu l'uſage des vers rimez, dont nous ne voyons point de traces certaines

dans

dans les Poëtes Grecs, & les anciens Poëtes Latins. Il eſt bien certain que nous prenons plaiſir naturellement à cette convénance des ſons, ſoit dans le chant, ſoit dans les paroles, & qu'elle nous flatte l'oreille; & quand elle ſe préſente d'elle-même dans nos diſcours, nous la recevons volontiers, & elle nous plaît, s'il n'y paroît point d'affectation. Les Ebreux n'ont pas été inſenſibles à ce plaiſir, & l'uſage en eſt eſtimé fort ancien parmi eux. Lorſque les femmes d'Iſraël voulurent célébrer la victoire que David venoit de remporter ſur Goliath, elles récitoient des chanſons compoſées ſur la meſure des vers trochaïques rimez. Un ſavant homme de ce tems (1) a entrepris de prouver que les Pſeaumes de David ſont compoſez de vers rimez. On remarque dans les Proverbes de Salomon, ch. 9. v. 2. 3. & ch. 16. & 17. quelques cadences rimées, qui n'ont pas été l'effet du hazard. Et nous trouvons (2) dans Iſaïe, dans Jeremie, & dans Ezechiel, en quelques endroits, de certaines conſonances, & des jeux de mots

(1) Biblioth. Univerſ. Tom. IX. p. 219.
(2) Iſa. 5. 7. & 24. 17. & 25. 6. Jerem. 48. 43. Ezech. 9. 4.

mots que ces Prophetes paroiſſent avoir employez comme des ornemens de leurs diſcours: comme dans l'imitation que Jeremie 48. 43 a faite de ce paſſage d'Iſaie, 24. 17. où il s'eſt joué ſur la rencontre de ces trois mots, פחד פחת & פח. Les Grecs ont ſenti l'agrément de cette conſonance, mais les Orateurs l'ont bien plus recherché que les Poëtes. Gorgias Sicilien y excita les Athéniens par ſon exemple, & l'affecta ouvertement dans ſes harangues. Iſocrate ſon imitateur, qui ne compoſoit les ſiennes, que pour y pratiquer en ſon particulier les régles de l'Eloquence, & non pas pour l'uſage public, s'étudia ſoigneuſement à les embellir de ces gentilleſſes, comme il l'avouë lui-même. Mais ceux qui avoient le goût de la véritable Eloquence, Denys d'Halicarnaſſe, entre autres, & Plutarque, ont condamné cette affectation, comme une puérilité. Ciceron l'a condamnée avant eux, l'attribuant particulierement aux Sophiſtes. L'exemple d'Iſocrate fut un écueil à ſes ſectateurs, qui croyoient avoir atteint à ſa perfection, quand ils avoient orné leurs harangues de rimes & de cadences meſurées. Le Poëte Lucile ne leur pardon-

donne pas ces niaiſeries; & Aulugelle qui a rapporté ſes paroles, s'en eſt moqué encore plus âprement que lui, & avec raiſon; car ils recherchoient avec une étude badine, ce qui étoit parti d'Iſocrate ſans affectation. Quoique ces jeux ſemblaſſent pardonnables à un Poëte de théatre, qui doit chercher à plaire au peuple, Plutarque néanmoins ne les pardonne pas à Ariſtophane. D'où il paroît que cette inclination ſe trouvoit déja dans Athénes, avant qu'Iſocrate ſe fût porté à l'imitation de Gorgias: & il ne faut pas s'en étonner, puiſque la ſource en eſt dans la nature même de l'homme, qui ſe plaît à l'harmonie, à la cadence, au nombre, & à la meſure. Je ne m'arrête point à ces vers rimez que l'on a remarquez dans Homére, & dans Heſiode, qui s'y ſont trouvez ſans deſſein, & ſans préméditation. Pour les Romains on a été ſi bien perſuadé qu'ils n'aimoient pas les vers rimez, que l'on a cru (3) que Virgile dans ce vers de la huitiéme Eglogue,

Cum canibus timidi venient ad pocula damæ,

a donné le genre maſculin au mot *damæ*,

(3) Vide Caſaub. in Perſ. ſat. 1.

mæ, pour éviter la consonance qu'il auroit euë avec *timidæ:* quoique cette preuve soit mal fondée, puisque Virgile dans un autre endroit, *Georg. l. 3. v. 539.* a donné le même genre, & la même épithete à *damæ*, où il auroit pû le joindre impunément au feminin. Quintilien, l. 8. c. 3. p. 592. traite de puerilité cette consonance recherchée; & l'Auteur du Traité des causes de la corruption de l'Eloquence, ch. 26. méprise fort ces fredons. Et cependant Seneque, parmi les autres défauts de son stile frelaté, s'est encore abandonné à celui des consonances & des jeux de mots, & des annominations. Ainsi il ne faut pas s'étonner si Neron son disciple prit ce même goût, & composa ces vers rimez, dont Perse s'est moqué dans ses satyres; & il faut encore moins s'étonner si Rome, à l'exemple du Prince, se porta alors si volontiers à la Poësie rimée. Elle n'y étoit pourtant pas inconnuë auparavant, mais elle n'étoit pratiquée que dans les campagnes, & par des gens grossiers, lorsqu'ils chantoient ces anciens vers que l'on nommoit Saturniens, dont le principal agrément,

si

ſi l'on en croit (4) Servius, conſiſtoit dans la rime. Le peuple même de la Ville, dans les occaſions de joye, & lorſqu'il agiſſoit avec liberté, ſe portoit volontiers à la rime; comme dans les acclamations, par leſquelles le peuple expliquoit ſon approbation, & le plaiſir que lui donnoient les ſpectacles; & celles que les ſoldats faiſoient dans leurs victoires, & à l'honneur de leurs Generaux, étoient rimées & meſurées. Mais cette humeur rimeuſe ſe déploya bien plus licentieuſement dans le déclin de l'Empire, & les Auteurs (5) Chrétiens, qui écrivirent dans le quatriéme & le cinquiéme ſiécle de l'Egliſe, s'y abandonnerent ſans retenuë.

Ce ne fut pas pourtant à l'imitation des Romains, que les Africains devinrent ſi grands rimeurs. Ils ſuivirent en cela leur génie, comme tant d'autres peuples, naturellement amateurs de l'harmonie, de la conſonance, & de la cadence. Mais les Africains s'y livrerent plus que les autres, & c'eſt en cela prin-

(4) Servius, in Georg. II. 386.
(5) Paſquier, liv. 7. ch. 1. cite Sidonius Apollin. Symmaque, & Caſſiodore.

principalement que se reconnoît le stile Africain. Aucun d'entre eux ne s'y est plus signalé que S. Augustin. On voit à la tête des ouvrages qu'il a écrits contre les Donatistes une espéce de cantique, qui porte le titre de Pseaume. Il roule sur la mesure des vers Trochaïques, mais sans aucun égard à la quantité des syllabes: il a seulement recherché, quoique peu exactement, la consonance & la rime. Il a mis à la tête un vers intercalaire, qui se trouve presque toûjours répété au bout de douze vers; & il lui a donné à peu près la forme de nos chants royaux & de nos ballades: ensorte que ce genre de Poësie ne différe de la Poësie Françoise que dans le seul langage.

Les Carthaginois auroient pû apprendre des Africains l'usage de la rime. Dans ces vers Puniques que Plaute a inserez dans son Penule, Selden (6) a cru avoir trouvé une rime entre le premier & le second vers, sans avoir poussé plus loin sa recherche, supposant le reste semblable. Mais ceux qui ont anatomisé ces vers plus curieusement, n'y ont rien apperçû de tel.

Les

(6) Selden, de Diis Syr. Proleg. cap. 2.

Les Arabes ne furent pas moins touchez des agrémens de la rime que les Africains ; & on reconnoît que Mahomet en composant son Alcoran, a été plus attentif à terminer ses périodes par des consonances, qu'à la liaison des matiéres qu'il a traitées. Nous voyons des Poëmes de cette nation, ou composez de vers rimez entre eux, ou sur une seule rime. Leur langue, qui est fort sententieuse, & réduit volontiers sa morale en proverbes, a coûtume, pour leur donner plus de cours, de les renfermer sous les loix de la rime. Quand les Arabes, animez de cet esprit, passerent en Afrique, & la trouverent possedée de la même passion, ce ne fut pas merveille, si, passant en Europe, ils la lui communiquerent : car, comme je l'ai dit dans un (7) autre livre, il ne paroît pas que les ouvrages rimez eussent cours dans l'Europe avant le passage de Taric en Espagne l'an de J. C. 712 ; & depuis ce tems-là l'Europe commença à fourmiller de rimeurs, & principalement la Provence, dont les Poëtes qu'on nommoit Troubadours, instruisirent les Toscans dans cet agréable exercice. On voit

(7) Dans l'origine des Romans, p. 19.

voit par les Proses de Saint Thomas, quel progrès il fit dans l'Italie. L'Eglise ne dédaigna pas de recevoir ces ornemens dans ses chants, & dans ses prieres. Les Italiens reconnoissent que la rime leur vint des Provençaux. Mais elle leur vint encore de France par la Sicile, lorsqu'elle fut conquise par les François Normans. Pour l'Espagne, elle avoit déja eu d'autres maîtres en cet art, les Africains & les Arabes. Telle fut la source des vers Leonins, ainsi nommez de Leon, Poëte, Chanoine de Saint Victor de Paris, qui vêcut sous Louïs le Jeune, & Philippe Auguste, vers l'an 1154. Jules Scaliger (8) ignorant l'origine de ce nom, en proposé une très-impertinente, pour avoir le plaisir de la refuter. Il suppose premierement que l'on ne donne le nom de Leonins qu'aux vers dont la cesure rime avec la terminaison, & non aux vers dont les terminaisons sont semblables; en quoi il est convaincu d'erreur par les vers même du Poëte Leon, qui sont rapportez par Pasquier, liv. 7. ch. 2. & bien plus par l'E-

(8) Poet. lib. 2. cap. 29. Voyez Pasquier, liv. 7. ch. 2. Du Cange, *Gloss. Lat.* Ménage, Etymol. au mot *Leonins*.

l'Ecole de Salerne, où l'on trouve dès l'abord des vers de l'une & de l'autre espece: & par les diverses combinaisons de rimes, que l'on remarque, & dans les Proses de Saint Thomas, & dans les Poëmes rimez, Latins, & François, qu'il a plû aux Poëtes d'inventer. Scaliger suppose de plus qu'on les a nommez Leonins, comme si par ce nom l'on avoit voulu faire entendre que la même proportion se trouve entre la premiere partie du vers & la derniere, qu'entre le ventre du lion & sa queuë: ce qui est absurde de toute absurdité.

Je ne voudrois pas assûrer que les Allemans ont appris de nos François l'art de rimer. Il faut nous souvenir de notre origine, qui est Germanique; & nous pouvons aussi-bien avoir apporté cet art d'Allemagne, que l'y avoir communiqué. Il faut aussi nous souvenir que la nature porte les peuples les plus sauvages à l'amour de la consonance, de la cadence, & de la mesure, & nous apprenons d'ailleurs par des témoins contemporains des enfans de Charlemagne, que les Allemans affectoient (9) la sonorité

(9) Fauchet, de la Poëf. Franc. l. 1. ch. 3. & 7.

nórité de la rime dans tous leurs discours, & dans tous leurs ouvrages, soit en prose, soit en vers, prenant plaisir à s'expliquer harmonieusement. Ce même amour de la rime peut bien avoir été inspiré par la nature dans le fond du Nord ; mais néanmoins ce genre de Poësie réglé, dont le principal artifice consiste dans la rime, y est assez récent. C'est en vain que pour prouver l'antiquité des vers rimez dans le Nord, on allegue ces anciennes inscriptions Runiques, que l'on voit encore aujourd'hui sur les rochers de Dannemarc. Wormius qui les a étudiées & expliquées si savamment, n'y reconnoît point de rimes, puisqu'il assure (10) lui-même que la rime n'est pas ancienne chez les Danois. Ainsi je ne puis assez m'étonner, qu'un homme aussi éclairé que le Chevalier Temple, ait pu (11) se figurer que le mot de *Rime* ait été corrompu du mot de *Rune*. La nouveauté de la rime paroit encore chez les Islandois, peuple sorti des Norwegiens, voisins des Danois. Car encore que cette peuplade soit assez récente, la rime

(10) Wormius, Literar. Runic. p. 165. & 176.
(11) Temple, Oeuvres mêlées, 2. part.

me y eſt pourtant encore plus récente.

Tandis que la rime Leonine s'emparoit de la Poëſie Latine, elle ſe répandoit, comme j'ai dit, dans toutes les Langues vulgaires de l'Europe, comme elle s'étoit déja répanduë dans toute l'Aſie, & dans toute l'Afrique, où tous les peuples, comme à l'envi, s'étoient montrez ſenſibles à cette gentilleſſe, & avoient fait voir par leur conſentement unanime, qu'ils avoient apporté cette inclination de leur naiſſance, & que ce goût leur venoit bien moins de l'imitation, ou de l'inſtitution, que de la nature.

LXXIX.

Des obſtacles de l'érudition.

On s'étonne qu'il y ait ſi peu de Savans, & moi je m'étonne qu'il y en ait tant. Quand je conſidére tout ce qui doit concourir pour faire un homme ſavant, il me paroît que c'eſt bien plus l'ouvrage du hazard, que de la préméditation & du deſſein. Je ne prétens pas autoriſer l'ignorance, ni favoriſer la décadence où les Lettres ſont tombées : mais au contraire les avantages de la véritable érudition ſont ſi grands, qu'en remontrant la difficulté de parvenir au ſommet de cette âpre

âpre montagne, où Cebès l'a placée, je prétens plûtôt exciter & encourager ceux que le travail pourroit effrayer, que de les rebuter, & que de relâcher leur activité, & leur industrie, en grossissant les obstacles qu'il faut surmonter. Pour faire un homme savant, les talens de la nature sont premierement nécessaires; la solidité du bon sens, la vivacité de l'esprit, & la fidelité de la mémoire; une santé ferme dans un corps vigoureux; une humeur constante, égale, & uniforme; une persévérance à l'épreuve des années; un désir insatiable d'apprendre, & un attachement invincible à l'étude. Tous ces avantages de la nature seront inutiles, s'ils sont destituez des biens de la fortune. Un homme né dans la servitude, dans la pauvreté, *cujus conatibus obstat Res angusta domi*, qui manque du nécessaire, est forcé de penser à l'acquerir préférablement à toute autre pensée. Il faut songer à vivre, avant que de songer à vivre agréablement & honorablement: il faut songer à la vie commode, avant que de songer à l'étude. D'ailleurs nous naissons sujets à la volonté de nos parens; ils disposent sans nous consulter, de nous, de nos em-
 plois,

plois, de nos professions, & de nos divers genres de vie, selon leurs interêts, & selon leurs vûës, sans connoître & sans examiner nos talens. Dans la disposition que les peres font de leurs enfans, on n'en voit aucun qui choisisse pour eux la profession des Lettres. Ils les font étudier par coûtume, & pour les rendre propres aux emplois de la vie civile, mais non pour en faire des gens savans. Ce choix ne peut venir que des enfans mêmes, & ils ne sont portez à le faire, que par une violente inclination de la nature, qui les rend insensibles aux avantages de la fortune, aux biens, aux honneurs, & aux plaisirs, sans se laisser entraîner par la force de la coûtume, & par l'autorité des exemples qui les portent ailleurs. Il faut qu'ils se frayent eux-mêmes une route presque nouvelle, & qu'ils renoncent à tous les appas du monde. C'est ce qu'Horace a exprimé si véritablement & si noblement dans cette belle Ode, dont Jules Scaliger préferoit la gloire de la composition à la Couronne d'Arragon. Quiconque, dit Horace, sera regardé en naissant par les Muses, d'un œil favorable, il méprisera les Couronnes des Jeux Olympi-

piques des Grecs, & des triomphes des Romains, & leur préférera les délices d'une retraite ſtudieuſe, & d'une ſavante ſolitude. Il faut de plus un grand courage pour réſiſter aux accidens de la vie, capables d'interrompre les douceurs de ſon étude, aux néceſſitez publiques, aux guerres, aux maux de l'Etat, aux maladies, aux procès, aux pertes, aux perſécutions des envieux, aux incommoditez des mauvais voiſins, à quoi leur humeur pacifique, & leur vie retirée les expoſe plus que les autres. Quand un homme de cette trempe ſe ſera conſacré aux Lettres, qu'il ne cherche ſa récompenſe que dans les Lettres mêmes, & dans ſa propre vertu; qu'il chante pour lui & pour les Muſes, & que du haut de cette ſainte montagne, où la vraie érudition a placé ſa demeure, il regarde le reſte du monde avec compaſſion, & avec un grand mépris des erreurs & des vaines occupations du vulgaire.

LXXX.

Hirondelles de Suéde paſſent l'hiver ſous la glace.

Les hirondelles de Suéde, aux ap-

proches de l'hiver, se plongent dans les lacs, & y demeurent endormies & ensevelies sous la glace, jusqu'au retour du printems. Alors étant réveillées par la chaleur nouvelle, elles sortent de l'eau, & reprennent leur vol ordinaire. Pendant que les lacs sont gelez, si l'on casse la glace en certaines places qui paroissent plus noires que les autres, on trouve des amas d'hirondelles, froides, endormies, & demi-mortes. Que si on les retire, & qu'on les échauffe entre les mains, ou devant le feu, elles commencent à donner de nouveaux signes de vie; elles s'étendent, elles se remuent, & ne tardent pas à s'envoler. Le peuple grossier se persuade que l'eau des lacs de Suéde, a la vertu de convertir en hirondelles les feuilles qui tombent des arbres en automne. En d'autres lieux elles se retirent dans des cavernes, & sous des rochers. Entre la ville de Caen & la mer, le long de la riviere d'Orne, nous avons beaucoup de ces cavernes, où l'on a quelquefois trouvé pendant l'hyver, des pelotons d'hirondelles suspenduës à la voute, en forme de grappes. Il y a long-tems que l'on a remarqué la même chose en

Ita-

Italie: car Pedo Albinovanus, dans l'élegante Elegie, qu'il a écrite sur la mort de Mécénas, propose comme une marque de l'hiver, la retraite des hirondelles dans les rochers:

Conglaciantur aquæ, scopulis se condit hirundo;
Verberat egelidos garrula vere lacus.

LXXXI.

Origine du nom des Alpes.

Le nom des Alpes ne vient point de leur blancheur, comme plusieurs des anciens & des modernes l'ont assûré: il vient de leur hauteur. Isidore, Servius, & Philargyrius, disent (1) que le mot *Alpes* en Langue Gauloise, signifie *de hautes montagnes :* mais dans les restes de la Langue Gauloise, qui sont venus jusqu'à nous, on ne trouve aucunes traces de ce nom & on en trouve cependant de répanduës dans la plûpart des Langues anciennes. Car on en trouve chez les Indiens dans le nom d'*Elephas*, mon-

(1) Isidor. Libr. XIV. cap. VIII. Serv. & Philarg. in Virgil. Georg. L. III. v. 474. & Æneid. Libr. X. v. 13.

montagne située près du fleuve Hydaspe : nom qui a bien pû aussi être donné à l'Elephant, le plus gros & le plus grand de tous les animaux terrestres. On en trouve chez les Gaulois dans le nom du Géant *Albion*, qui fut tué par Hercule ; & chez les Ethiopiens dans leurs montagnes, qui portent le même nom d'*Alpes* ; & chez les Grecs, dans le nom d'*Alphius*, montagne d'Etolie ; & vers la Sicile, dans le nom du Géant *Alpus* tué par Bacchus. Le nom d'*Olympe* vient de la même origine, & a été donné à plusieurs hautes montagnes, tant de la Gréce, que de l'Asie, de Chypre, & de la Panchaie, proche de l'Arabie ; & le nom d'*Albe*, commun à plusieurs Villes de l'Europe, toutes situées sur des montagnes ; car comme Strabon (2) l'a remarqué, on nommoit indifféremment les Alpes *Alpia*, & *Albia*. On ne peut pas douter que le nom d'*Albion*, qui a été donné à la partie la plus septentrionale de la Grande Bretagne, ne vienne de la même source.

(2) Strab. Liv. IV. p. 202.

LXXXII.

LXXXII.

Comparaiſon de Virgile avec Théocrite, Héſiode, & Homére.

Virgile s'eſt déclaré imitateur de Théocrite dans ſes Eglogues :

> *Prima Syracoſio dignata eſt ludere verſu,*
> *Noſtra nec erubuit ſylvas habitare Thalia.*

Il a imité ouvertement Héſiode dans ſes Georgiques :

> *Aſcræumque cano Romana per oppida carmen.*

Et il a imité Homére dans ſon Enéide : l'Odyſſée dans les ſix premiers Livres, & l'Iliade dans les ſix derniers. Dans l'uſage que j'ai fait de ces quatre Poëtes, les comparant les uns aux autres, Théocrite m'a paru ſupérieur à Virgile dans le genre Bucolique. J'ai été vivement touché de ſes graces, & il m'a ſemblé avoir fidellement repréſenté cette aimable ſimplicité des bergers, ſoutenuë d'un naturel heureux, & occupée des plus agréables objets que préſente la nature, & ſachant en faire un délicieux & judicieux uſage. Virgile a bien ſu profiter de l'excellence de ce modéle, parti-

culierement dans sa huitiéme Eglogue, que je préfére de bien loin à toutes les autres. Les agrémens de Théocrite avoient si fort flatté mon humeur champêtre, que pendant plusieurs années de ma jeunesse je ne laissois pas passer un mois de Mai, qui étoit mon mois favori, & pour lequel j'aurois donné les onze autres mois de l'année, sans l'égayer d'une nouvelle lecture de Théocrite. Mais ce que Virgile a perdu avec Théocrite, il l'a regagné avec Hesiode, dont l'antiquité, & la curiosité des matiéres qu'il a traitées, ont fait selon mon sens le principal mérite: au lieu que Virgile a répandu à pleines mains dans ses Georgiques tous les agrémens, dont le genre didactique de la Poësie est susceptible, & qui ont mérité à cet Ouvrage le titre que Scaliger lui a donné, en l'apellant *absolutissimum opus.* La comparaison d'Homére & de Virgile n'est pas si aisée. Homére a l'avantage de l'invention, non-seulement dans l'argument & la matiére de l'Iliade & de l'Odyssée, dont il ne paroît pas avoir trouvé beaucoup de traces dans l'Histoire, mais encore dans l'ordonnance & la constitution du Poëme Epique. C'est, à mon

mon avis, une loüange bien ſinguliére pour Homére, & qui le relève bien au-deſſus de tous les autres Poëtes, que lorſqu'Ariſtote s'eſt appliqué à chercher la nature de l'Epopée, & à en former & fixer des régles ſûres & juſtes, toute ſa méditation & tout ſon bon eſprit ne lui en ont point fourni de meilleures que celles qu'Homére avoit inventées & ſuivies, & qu'il a propoſé ſes ouvrages comme de parfaits modéles. Joignez à cela cette fécondité intariſſable, & cette varieté infinie d'évenemens, de caractéres, d'images vives, nettes, placées dans un beau jour, & arrangées ſans confuſion. Mais Dieu n'a pas donné à tous le diſcernement de ces beautez. Il faut avoir joint à l'elevation du génie, beaucoup de réflexions ſages, dépouillées de préſomption & de prévention, & ſur-tout une grande connoiſſance de l'antiquité & de la difference des mœurs des ſiécles paſſez au nôtre, pour ne rappeller pas inconſidérement Homére au Tribunal des Modernes. Virgile ſelon ſa ſageſſe & ſon bon ſens a bien ſû faire cette diſtinction. Il a ajuſté au génie de ſon ſiecle, ce qu'il a emprunté d'Homére, & il s'eſt abſtenu

du reste, non pas comme défectueux, mais comme suranné, hors de saison, & éloigné des maniéres de son tems. Et c'est la régle que doivent suivre ceux qui dans nos jours se proposeront Virgile pour modéle. Ils ne l'imiteront pas, quand ils le verront faire tuer impitoyablement par Enée, Turnus prosterné & demandant la vie. Ils se souviendront que cette rigidité convenoit au siécle de Virgile, & à l'humeur fiere des Romains, qui faisoient quelquefois mourir de sang froid dans leurs prisons des ennemis vaincus, après les avoir traînez en triomphe. Cette conduite paroîtroit barbare dans nos mœurs, & seroit blâmée dans un Poëte moderne. Mais pour finir cette comparaison d'Homére & de Virgile, je donne à Homére la préférence de l'invention & de la fécondité; & à Virgile celle du choix & de la disposition judicieuse des matiéres, & du stile plus correct & plus châtié.

LXXXIII.

Preuve de la vérité de l'explication que j'ai donnée dans ma Démonſtration évangélique, du commencement du huitiéme Chapitre d'Iſaïe.

Lorſque j'ai vû l'explication que j'ai donnée dans ma Démonſtration évangélique, du célébre paſſage d'Iſaïe, qui ſe trouve à la tête du huitiéme Chapitre, attaquée par quelques Théologiens Proteſtans, gens zélez à la vérité, mais d'un zéle qui n'eſt pas ſelon la ſcience, & qui n'a pour guide que la prévention & l'opiniâtreté; je n'ai pas laiſſé de me défier de moi-même, & je me ſuis repréſenté de ſang froid ce que j'en avois écrit dans l'ardeur de l'invention, y apportant un eſprit nouveau, & refroidi par un intervalle de pluſieurs années. Non-ſeulement je me ſuis confirmé dans mon ancienne opinion, mais je me ſuis étonné qu'il ſe trouvât encore des gens aſſez entêtez, pour vouloir fermer les yeux à la lumiére d'une vérité ſi claire. Je ne rapporterai pas ici ce que j'en ai dit aſſez au long; mais étant réduit en peu de paroles, peut-être ſe fera-t-il

mieux sentir, & aura-t-il un effet plus prompt & plus vif. Voici les paroles du Prophéte : *Et Dieu me dit, Prens un grand livre, & écris dedans du stile d'homme, Maher-schalal-chas-baz. Et je pris pour témoins fidelles Urie & Zacharie. Et j'approchai de la Prophétesse, & elle conçût, & elle enfanta un fils. Et Dieu me dît, Apelle son nom Maher-schalal-chas-baz.* Si l'on explique ces paroles à la maniére ordinaire de tous les Interprétes, c'est-à-dire au pied de la lettre, & que par ces termes de *grand livre*, de *stile*, & d'*écrire*, on entende l'action ordinaire d'écrire, il est clair que l'on ne peut tirer aucun sens raisonnable de ce passage, car voici à quoi il se réduit : Dieu me commanda d'écrire dans un livre ces paroles, Maher-schalal-chas-baz, & je fis un enfant à ma femme que je nommai de ce nom. Où est l'exécution du commandement que Dieu a fait au Prophéte? l'a-t-il oublié? l'a-t-il méprisé? & quel rapport a l'action du Prophéte à ce commandement? Voilà un commandement formel & précis sans exécution de l'action commandée ; & voilà au contraire l'exécution d'une autre action qui n'a point été commandée. D'ail-

D'ailleurs, n'eſt-il pas viſible que l'épithéte de *grand*, qui eſt donnée à ce *livre*, n'y a été ajoûtée que pour faire entendre autre choſe qu'un livre ordinaire ? Falloit-il un grand livre pour écrire un nom ſeul? Que veut dire de plus ce *ſtile d'homme*? N'eſt-ce pas exprimer preſque en propres termes τὸ ἀῤῥενικὸν μόριον? S'il ne s'agiſſoit que d'écrire un mot, à quoi bon y appeller des témoins ? toutes ces difficultez s'évanouïſſent, ſi l'on prend ces paroles dans un ſens figuré & métaphorique, & que l'on entende l'action de la génération: Dieu me commanda, dit le Prophéte, d'engendrer un enfant, & de le nommer Maher-ſchalal-chas-baz; je pris des témoins pour la validité du mariage, ſelon l'uſage; & je le conſommai avec la Propheteſſe; & je nommai l'enfant qui en ſortit Maher-ſchalal-chas-baz. Ceux qui m'ont repris fort niaiſement d'avoir fait dire des obſcenitez à Iſaïe, reprendront donc auſſi le Prophéte Oſée, qui commence ſa prophétie par le récit d'une action bien moins honnête que celle d'Iſaïe, qui marque la conjonction légitime du mari & de la femme; au lieu que celle d'Oſée fut avec une femme dé-

débauchée & publique, par le commandement de Dieu, d'où il fortit des enfans. Le même Prophéte dans fon troifiéme chapitre, rapporte un autre commerce que Dieu lui ordonna d'avoir avec une femme adultére. Il expofe ces chofes fans détour, & fans figure: mais Ifaïe qui étoit un homme poli, & nourri dans la Cour, les enveloppe du voile d'une métaphore, au-delà même de ce que la pudeur exigeoit. C'eft ainfi que Salomon déguife ces mêmes actions fous diverfes figures, tantôt les appellant des eaux dérobées, tantôt du pain, ou de la viande, ou un manger clandeftin. Enfin pour montrer que j'ai pû croire fans trop de hardieffe, que ce *grand livre* d'Ifaïe fignifie métaphoriquement une femme, je me fervirai de l'autorité de Saint Epiphane, qui difputant contre les Ebionites, prétend que ce *grand livre* d'Ifaïe défigne le ventre de la Sainte Vierge; que ce *ftile d'homme*, & cette *écriture* fe rapportant en d'autres endroits à l'action conjugale, il le faut entendre ici de l'opération du S. Efprit, dans la conception de Jefus-Chrift.

LXXXIV.

LXXXIV.

L'érudition n'est pas le chemin de la fortune.

Ceux-là se trompent fort, qui étudient dans la vûë de parvenir aux richesses & aux honneurs. Tout le monde connoît le livre qui a pour titre, *De l'infélicité des gens de Lettres*; mais il n'en a point encore paru qui traitât de leur bonheur. En effet cette vie retirée que demande l'étude, cette inaction, cet éloignement des emplois, cette occupation assiduë, obscure, & secrette, ce recueillement intérieur de l'esprit, toûjours distrait, toûjours abstrait, l'inutilité aux usages communs de la vie, sont des routes directement opposées à celle de la fortune. Démocrite, bien loin d'y aspirer, se creva les yeux, s'il en faut croire l'Histoire, pour n'être plus exposé à la vûë des objets, qui pouvoient lui en faire naître l'envie. Epiménide, pour se donner tout entier à l'étude de la Nature, renonça à la société des hommes, & se condamna à une retraite de cinquante-sept ans. Zamolxis, disciple de Pythagore, s'enferma pendant trois ans dans une

une caverne souterraine, qu'il s'étoit préparée. Ces grands hommes se tinrent bien dédommagez de la perte volontaire qu'ils faisoient des faveurs du monde, par les plaisirs de l'esprit, plus piquans, plus vifs, & plus nobles que tous les autres plaisirs. Quiconque aura donc été régardé en naissant d'un œil favorable des Muses, il méprisera les applaudissemens du vulgaire, la fascination des richesses, la séduction des honneurs, & il ne cherchera la récompense de son travail, que dans son travail même, & il ne sera, ni rebuté par la longueur qui est infinie, ni dégoûté par la stérilité de ses peines: sa passion au contraire ira en croissant; & plus ses études lui acquerront de nouvelles connoissances, plus il appercevra l'immensité de celles qui lui manquent, & il redoublera ses soins pour l'acquerir. Ce ne sont point ici de vaines exagerations, j'écris ce que j'éprouve, & ce que j'ai éprouvé pendant tout le cours de ma vie, & si quelque chose me faisoit souhaiter une plus longue vie, ce seroit pour avoir plus de loisir d'apprendre ce que je ne sais pas. Que si quelques-uns après avoir couru une longue carriére, ont reculé au lieu d'avancer, il faut

faut l'attribuer à la caducité de leur âge; les ressorts de l'entendement s'étant relâchez, par une trop longue contention. A l'égard de Joseph Scaliger qui a dit *Scaligerana*, p. 313. que s'il avoit eu dix enfans, il n'en auroit fait étudier aucun, & les auroit envoyez aux Cours des Princes, il a tenu un discours bien indigne de son éminent savoir; il l'a même démenti par sa constante application à l'étude, dans laquelle il a persévéré assidûment jusqu'à la fin de sa vie. Mais il croyoit déroger à sa Principauté chimérique, par le genre de vie, où son inclination l'avoit porté; car cette inclination, quoique violente, étoit moindre en lui que son extrême ambition. Il se trouvoit deshonoré, comme il le dit lui-même, *Scaligerana* p. 317. Il accusoit la fortune d'aveuglement de ne l'avoir pas fait Souverain; & il reprochoit incessamment à son siécle dans ses Ecrits, jusqu'à en faire mal au cœur à ses Lecteurs, de ne reconnoître pas la grandeur de son mérite, & de ne lui dresser pas des autels. Il tenoit de son pere cette profonde vanité, qui de Frater Chirurgien, aspirant au degré de Médecin, se fit Cordelier, dans la vûë de parvenir

au Cardinalat par cette voye; & ensuite à la Papauté. Mais enfin la fortune n'ayant pas secondé sa noble ambition, & ses justes prétentions, il les modéra, & se contenta de se faire Prince de Verone.

LXXXV.

Jugement de Tacite.

Je ne prétens pas diminuer l'estime que l'on a communément pour le mérite de Tacite, pour sa pénétration dans les motifs des événemens qu'il rapporte, & pour sa prudence politique: je veux seulement en découvrir la source. Il connoissoit la profonde & radicale corruption du cœur humain, & les grands ressorts des actions des hommes, qui sont les passions. Il savoit qu'il ne se trouve guéres parmi eux de vertu pure & sans mélange d'amour propre & d'interêt. C'est à ces principes qu'il a rapporté ses raisonnemens & ses conjectures. Et quand il a cherché les causes d'une action, la plus blâmable lui a souvent paru la plus croyable, & il s'est persuadé que pour se tromper moins dans la recherche du vrai, il falloit penser le mal. Cette maxime

xime feroit utile, fi l'on n'en abufoit pas, mais il l'a portée trop loin, & il dérobe fouvent par trop de défiance la loüange qui eft dûë à la véritable vertu. Nous ne lui ferons pas d'injuftice, fi nous le traitons comme il a traité les autres, & fi nous attribuons fes jugemens à la même caufe, à laquelle il a attribué les actions qu'il rapporte, je veux dire à la malignité de l'efprit humain; & nous ne nous tromperons pas, fi nous rejettons fur la même caufe la grande approbation qu'on lui a donnée. Il eft certain qu'on feroit bien-tôt rebuté d'un perpetuel & fade loüangeur. Le fel de la médifance eft un agréable & piquant affaifonnement de la lecture. On a beaucoup loüé Tacite, parce qu'il a rarement loüé.

LXXXVI.

Jugement de Petrone.

De tous les anciens Auteurs Latins, il n'y en a guére de plus célébre que Petrone. J'ai dit ailleurs, & je le repéte encore, qu'il doit la meilleure partie de fa réputation à fes obfcenitez; & qu'il auroit été moins lû, & moins eftimé, s'il

s'il avoit été plus modeste. Cette estime lui a attiré tant d'Interprétes, qu'il n'y a point d'Auteur d'une si médiocre utilité, qui soit chargé de tant de Commentaires. On a ramassé soigneusement tous les passages des Anciens, qui font mention de lui. Mais ni ce qu'ils en ont dit, ni ce qui nous reste de son Ouvrage, ne nous fait point connoître assez nettement, ni avec assez de certitude, sa patrie, ni le tems auquel il a vêcu, ni l'histoire de sa vie. Je ne repasserai point sur toutes ces matiéres, & je ne le pourrois faire sans m'engager dans des répetitions inutiles & ennuyeuses. Je ferai seulement quelques réflexions, qui ont échappé à l'attention de ces savans hommes qui l'ont si diligemment étudié. Il est visible, avant toutes choses, que ces fragmens qui nous restent sont des Collections de quelque studieux, qui a ramassé ce qui lui a paru plus digne de remarque, ce qui a été plus conforme à son génie, ou ce qui avoit quelque rapport à ses études. Et en effet si l'on examine ces lambeaux en détail, il n'y en a aucun où l'on ne trouve quelque trait singulier. Peut-être aussi ces morceaux détachez ont-ils été extraits ou de l'ouvra-

vrage entier de Petrone, lorſqu'il ſubſiſtoit encore, ou de divers Auteurs qui les ont rapportez & inſerez dans leurs écrits, par quelqu'un qui regrettant la perte de l'original, a voulu conſerver ce qui en reſtoit, & a ramaſſé & mis enſemble ce qu'il en a pû découvrir. Il peut bien même être arrivé, ce qui eſt arrivé à tant d'autres excellens Livres, que ce Recueil a fait premierement négliger, & enſuite perdre entiérement l'original. Néanmoins puiſque Jean de Salisbery, Evêque de Chartres, qui vivoit dans le douziéme ſiécle, rapporte quelques fragmens, qui ne ſe trouvent pas dans cette Collection, il falloit que tout l'Ouvrage ſubſiſtât encore alors en ſon entier, ou qu'il y en eût quelque autre Collection plus ample que celle que nous avons: ce que le fragment trouvé de nos jours en Dalmatie ſemble confirmer. Je n'ai point changé de ſentiment ſur le jugement que j'ai fait autrefois de ſon ſtile, qui ne me paroît ni naturel, ni pur, ni châtié, mais étudié, fardé, frelaté, & pour ainſi dire *opéreux*, au delà même de l'altération, qu'avoit déja reçûë l'Eloquence Romaine au tems de Neron. Car tout ce que dit Tacite du

du Petrone, qui vécut ſous cet Empereur, & eut part à ſa familiarité & à ſes débauches, me ſemble convenir d'une maniere ſi univoque à celui dont nous avons les écrits, que l'on ne peut, ſelon mon ſens, ſans quelque eſpèce de temerité, en faire deux perſonnages differens, dont l'un ait vécu ſous Neron, & l'autre ſous les Antonins, ou même ſelon quelques-uns, ſous Gallien. L'opinion que je ſuis a pourtant ſes difficultez: ſi la Satire de Petrone exiſtoit dès le tems de Neron, pourquoi Pline, Quintilien, & Suetone n'en ont-ils rien dit? & pourquoi pluſieurs Auteurs, Diomede, Priſcien, Victorin, & Saint Jerôme l'ont-ils celebrée? Pour moi je ne vois nul inconvenient à dire, & à penſer, que la memoire odieuſe de Neron rendît odieux un Ouvrage, qui rappelloit le ſouvenir de ce monſtre, & de ſes débauches; qu'il demeura long-tems caché, juſqu'à ce que le hazard, ou la curioſité de quelque homme de lettres, paſſionné pour l'antiquité, le tira des tenebres, & le rendit public. Cela ne paroîtra pas hors de vrai-ſemblance à ceux qui ſe ſouviendront, que beaucoup d'autres Ouvrages anciens ont eu le même

me ſort. Quoique l'ouvrage de Petrone ait été une veritable Satire Menippée, & que par conſequent il dût porter le titre de Satire, & non pas celui de *Satyricon* qu'il porte, néanmoins le Grammairien Victorin, & les exemplaires qui ſont reſtez de la compilation de ces fragmens, & toutes les éditions lui ont donné ce dernier nom. Ce qui fait voir qu'il y a long-tems que l'on a commencé à confondre les ouvrages Satyriques des Grecs, avec la Satire des Romains.

LXXXVII.

Jugement de Platon.

Dans le cours de mes études, je n'avois garde de laiſſer à l'écart un Philoſophe d'un auſſi grand nom que Platon. Quoique je fuſſe prévenu des loüanges infinies, que lui ont données les anciens & pluſieurs modernes, je me ſuis pourtant tenu ſur mes gardes contre cette prévention, & j'ai voulu le connoître par moi-même. Je l'ai donc lû d'un bout à l'autre avec toute l'application que demande la ſubtilité, la profondeur, & l'étenduë de ſa doctrine : & le jugement que j'en ai formé, eſt qu'il eſt très mal-

aiſé de former un jugement fixe & certain de ſes dogmes: il n'a point de méthode reglée pour traiter les matieres: il ne donne preſque aucunes définitions ni diviſions; ou s'il le fait, c'eſt avec une obſcurité affectée, pour ne ſe point départir de ce grand principe de l'Academie, ſur l'incertitude de nos connoiſſances, & ſur la foibleſſe de l'eſprit humain. S'il n'a donc point eu de méthode, ce n'eſt pas qu'un genie ſi élevé ne connût le prix de la méthode, lui qui a ſi bien entendu l'uſage de l'analyſe: mais il a cru inutile de raiſonner méthodiquement, pour parvenir à des connoiſſances qui ſont hors de la portée de notre eſprit. Le défaut de méthode que l'on remarque dans Platon, n'eſt pas un défaut de Platon, mais un défaut qu'il a trouvé dans notre nature aveugle, plongée dans de ſi épaiſſes tenebres, qu'il n'a pas cru que toute l'adreſſe de la méthode l'en pût retirer. Sa méthode donc eſt de n'en point avoir, & de traiter les queſtions problématiquement, de faire voir le fort & le foible des diverſes opinions, d'expoſer toutes les raiſons de douter, & de renvoyer ſon Lecteur plus inſtruit & plus incertain qu'il n'étoit.
Il

Il m'eſt arrivé ſouvent, & preſque toûjours, qu'après avoir lû quelque grand Traité ſur une matiere curieuſe, ſoit de morale, ou de politique, lorſque je voulois recueillir le fruit de ma lecture, pour ſavoir à quoi m'en tenir, en arrêtant mon ſentiment ſur le ſien, je me trouvois rempli d'idées vagues, & de notions confuſes, mais qui ne m'étoient d'aucun uſage pour mon inſtruction. Non pas, que ce Philoſophe ſoit indéterminé entre le bien & le mal, entre la vertu & le vice, car il faut au contraire lui donner la loüange d'enſeigner une ſaine Morale, & plus conforme à la doctrine Chrétienne, qu'aucun autre Philoſophe de l'antiquité : mais il l'enſeigne ſans affirmation, allant toûjours d'un pas chancelant ; car ſes grandes maximes, & ſes beaux préceptes ſont propoſez d'une maniere ſi douteuſe, & avec ſi peu de fermeté & d'autorité, qu'il ſemble être prêt de les abandonner à la premiere objection. Et ç'a été, à mon avis, pour pouvoir toûjours demeurer dans ſon irréſolution, & donner toûjours lieu à la contradiction, qu'il a traité les matieres par dialogues. Il eſt vrai que le Lecteur en ſouffre, & que ſon eſprit

demeure flottant, ſans trouver à quoi s'accrocher. Mais ce n'eſt pas Platon qui le fait ſouffrir, il s'en faut prendre à l'Academie. Il faut pourtant avoüer que dans ce balancement particulier à ſa Secte, qu'il a voulu obſerver, il eût pû garder un peu plus d'ordre, & avoir un peu plus d'égard au progrès de l'eſprit humain dans l'acquiſition de ſes connoiſſances: mais les obſervations qui y étoient néceſſaires, ne ſe ſont faites que dans les années ſuivantes, lorſque la Philoſophie s'eſt débrouillée, & raffinée, & mieux digerée. Cette maniere de traiter la Philoſophie par petites queſtions & par réponſes, *minutis interrogatiunculis*, *quaſi punctis*, pour m'exprimer comme Ciceron, eſt encore ſujette à un autre inconvenient, qui eſt la multitude de paroles ſuperfluës, peu convénable à la précifion & à l'exactitude que demande la recherche de la Vérité. Mais cela eſt en quelque ſorte récompenſé par la pureté non-pareille de ſon ſtile, & par la politeſſe & l'agrément de ſes converſations, qui ſont aſſaiſonnées de ce ſel Attique, & de cette urbanité fine & élégante, par laquelle Athénes s'eſt fait diſtinguer de toutes les au-

autres villes de la Grece. Pour achever enfin cette censure des ouvrages de Platon, il me paroît quelque sterilité d'invention dans la forme presque constante & invariable qu'il a donnée à ses Traitez, & dans le choix qu'il a fait de la personne de Socrate, pour le faire Auteur de toute sa doctrine, comme Xenophon son condisciple l'a aussi pratiqué. Je veux bien croire que la fréquentation de Socrate lui a élevé l'esprit, & qu'il a profité de ses leçons; mais il n'est pas croyable qu'il n'ait vû que par ses yeux, & qu'il se soit, pour ainsi dire, transformé en Socrate. Il pouvoit produire sur la scene tant de grands Philosophes qui l'ont précédé, Grecs, Scythes, Egyptiens, & dont quelques-uns ont été ses maîtres. On s'ennuie de voir toûjours paroître le même homme, ne changeant jamais de langage & de ton, disputant toûjours par petites questions subtiles, & souvent captieuses, mêlées de dissimulation, & quelquefois de petites railleries, fines à la vérité, & polies, & toûjours accompagnées de quelque dignité, mais non pas toûjours convenables à la majesté de la Philosophie. Je me suis souvent étonné que son bon

ſens ne l'ait pas empêché de traiter des matieres, dont il n'étoit pas aſſez inſtruit; ou ne lui ait pas fait connoître combien il étoit ignorant, & l'obligation où il étoit de les étudier avant que de les traiter. Lorſqu'il eſt (1) entré dans l'examen de cette queſtion fameuſe de l'origine des noms, ſavoir s'ils ſont naturels, ou poſitifs, il eſt ſurprenant qu'après avoir parcouru tant de pays, & entendu tant de divers langages, dont quelques-uns étoient plus anciens que le Grec dans lequel il étoit né, il ait pu ſe perſuader, & même écrire, que les noms Grecs de chaque choſe aient été impoſez par la nature même; quoiqu'on ſache certainement que la plûpart ont des origines étrangeres, & ont été formez par le commerce des hommes. Pour ſoûtenir une ſi abſurde opinion, il a pris une voie plus abſurde encore, en s'engageant à donner des étymologies des principaux termes de la Langue Grecque, d'une maniere entiérement puérile; en quoi il a fait paroître une grande précipitation de jugement, & une ſi profonde ignorance de la Langue Grecque,

(1) Plat. in Cratylo, p. 397. & ſeq.

que, qu'elle ne ſeroit pas pardonnable aujourd'hui a un maître d'école du dernier ordre. Son exemple cependant a porté coup dans l'avenir, & a induit Varron dans la même erreur, lorſqu'il s'eſt voulu mêler de rappeler la Langue Latine à ſon origine.

LXXXVIII.

Fidelité d'un Chien.

Dans un village, ſitué entre Caen & Vire, ſur la liſiére du canton, qu'on appelle le Bôcage, un payſan de mauvaiſe humeur maltraittoit ſouvent ſa femme, en ſorte que les voiſins étoient quelquefois obligez par ſes cris à venir mettre entre eux le hola. Le mari las d'une compagnie qui lui déplaiſoit, réſolut de s'en défaire une bonne fois. Il feignit de ſe reconcilier avec elle; il changea de conduite, & dans les jours de loiſir, il lui propoſoit des promenades & des parties de plaiſir. Un jour d'été, après une grande chaleur, il la mena ſe repoſer ſur le bord d'une fontaine, dans un lieu aſſez ſombre & aſſez écarté. Il fit ſemblant d'être fort alteré. La clarté de la belle eau, qui étoit devant eux, les in-

invitoit à boire. Il se coucha de son long sur le ventre, & se desaltera à longs traits, vantant la fraîcheur de l'eau, & exhortant sa femme à se rafraîchir comme lui. Elle le crut, & fit ce qu'il venoit de faire. Lorsqu'il la vit en cette posture, il se jetta sur elle, & lui plongea la tête dans l'eau pour la noyer. Elle se debattit violemment pour sauver sa vie: mais elle n'auroit pas été la plus forte, sans le secours de son chien, qui l'avoit suivie, qui l'aimoit, & ne la quittoit point. Il se jette sur le mari, le prend à la gorge, lui fait lâcher prise, & sauve la vie de sa maîtresse.

LXXXIX.

R. Manassé ben Israël.

Rabbi Manassé ben Israël, étoit un Juif du premier ordre, chef de la Synagogue d'Amsterdam. Je l'ai connu particulierement, & j'ai eu de longues & fréquentes conférences avec lui sur les matieres de religion; & c'est de lui dont j'ai parlé dans le commencement de ma Démonstration Evangelique. Il avoit une femme de la famille des Abrabaniels, qui se disoit être de la Tribu de Juda, & des-

descenduë de la branche royale de David, & il en avoit des enfans; de sorte qu'il se glorifioit d'avoir engendré des neveux au Roi David. C'étoit d'ailleurs un fort bon homme, d'un esprit doux, commode, entendant raison, desabusé de plusieurs superstitions Judaïques, & des réveries creuses de la Cabale. Il avoit acquis par une longue étude, & par une méditation suivie, une grande intelligence de la lettre de la Sainte Ecriture. Son Conciliateur & ses autres Ouvrages sont des preuves assûrées de son bon sens, & de son savoir. J'aurois beaucoup profité dans nos entretiens, si j'avois pû les continuer plus long-tems, & si la nécessité où je me trouvai de revenir en France, ne les eût pas interrompus.

Il me conduisit un jour à sa Synagogue avec Messieurs Blondel, Bochart, & Vossius le fils. Il nous plaça dans le banc des Docteurs, qui étoit proche du Tabernacle, où ils resserroient les volumes de la Loi. Ce Tabernacle, qui étoit fait en forme d'une grande armoire, étoit posé sur une estrade, haute de deux pieds, fermée au dessus d'une petite balustrade de pareille hauteur. Com-

me j'étois fort attentif à toutes leurs cérémonies, il m'arriva de poser & d'arrêter mon pied sans y penser, sur une petite corniche de cette estrade. Toute la Synagogue en frémit d'indignation, comme d'une action qui tendoit au mépris de leur Religion. Le bon Manassé m'en avertit aussi-tôt; & la promtitude modeste & soûmise, avec laquelle je retirai mon pied me contenant dans une posture respectueuse, les appaisa, & même les édifia.

X C.

Si le mot Ebreu נזם *étoit un ornement du nez.*

Monsieur Morin, Professeur des Langues Orientales à Amsterdam, & auparavant Ministre à Caen, m'y vint trouver un jour, fort estomaqué d'avoir été repris, comme d'une ignorance, ou d'une nouveauté hardie, pour avoir osé dire que le présent qui fut fait à Rebecca par le serviteur d'Abraham, & qui est appellé נזם en Ebreu, étoit un ornement de nez, & non pas un pendant-d'oreille. Il me pria d'étudier cette question, de lui en dire mon avis, & de lui ser-

ſervir de ſecond dans ſa querelle. Je lui répondis que la queſtion ne m'étoit point nouvelle, & que dans les lectures que j'avois faites des Saints Livres, il me ſembloit l'avoir aſſez examinée, ſans que j'euſſe beſoin d'une plus grande recherche : qu'il m'avoit donc paru que le mot נזם ſignifioit quelquefois un pendant-d'oreille, mais que quelquefois il ſignifioit auſſi un ornement des narines : que ceux qui le nioient n'avoient pas lû avec aſſez d'attention tout le Chapitre XXIV. où cette legation du ſerviteur d'Abraham eſt rapportée : que s'ils l'avoient fait, ils auroient remarqué, qu'il dit lui-même en propres termes, *Gen.* XXIV. 47. qu'en offrant ce נזם à Rebecca, il le mit ſur ſon nez, c'eſt-à-dire en la place où il devoit être. Il déſigne cette place par le mot אף, qui ſignifie proprement & premierement *le nez*. C'eſt ce qu'entend Iſaie III. 20. lorſqu'il appelle cet ornement un נזם *de nez*. Ce même mot en conſéquence de cette premiere ſignification, en a une autre qui marque *la colere*, parce que le nez eſt le ſiége de la colere, témoin ce que dit Théocrite du Dieu Pan, *καὶ οἱ ἀεὶ δριμεῖα χολὰ ποτὶ ῥινὶ κάθηται*, *la colere réſide toûjours dans*

son nez. Et il signifie en troisiéme lieu tout le visage, prenant une partie pour le tout. Mais ce qui décide entierement la question, c'est le passage du Livre des Proverbes, XI. 22. où Salomon compare une belle femme sans conduite à un pourceau qui a un Nezem d'or באף *au nez*; car on ne peut pas dire que ce pourceau porte cet ornement sur son visage ou à ses oreilles. Ezechiel parle encore plus précisément, XVI. 12. & distingue le Nezem des pendants-d'oreille, lorsque parlant de la part de Dieu à la Ville de Jerusalem, il lui dit: *J'ai mis pour vous parer* נזם על־אפך *Nezem sur vôtre nez*, & des *pendants à vos oreilles.* L'Interprete Symmaque traduit le mot נזם par celui d'*ἐπιῤῥίνιον*. Saint Augustin, *Quæst. in Genes.* dit que cette coûtume étoit en usage parmi les femmes de Mauritanie. Elle l'est encore aujourd'hui (1) en Perse, en Arabie, en Ethiopie, & en plusieurs lieux de l'Asie & des Indes, non seulement entre les femmes, mais encore entre les hommes.

(1) Suivant le témoignage, que m'en a rendu le Pere Martin Jesuite, Missionnaire des Indes, le 2. Août 1715.

mes. Elle a même passé en Europe, & a été pratiquée en Bulgarie.

XCI.

Méthode défectueuse des nouveaux Grammairiens, par leur briéveté affectée.

Le Pere Mambrun Jésuite, qui m'a enseigné la Philosophie pendant trois ans, & dont la mémoire m'est précieuse, fut le premier qui me donna le goût de la Langue Arabe : & pour m'y initier, il me fit présent de la petite Grammaire de Thomas Erpenius, qui porte le titre de Rudimens. Ce fut cet Erpenius, qui excita l'amour de cette Langue, & qui la fit fleurir. Il en fit profession dans l'Academie de Leyde, & y établit à grands frais une Imprimerie très-élegante de la Langue Arabe, d'où sont sortis plusieurs Livres fort utiles. Jacques Golius vint après lui, & fut chargé de la même fonction, & ne porta pas moins loin la literature Arabique. J'ai connu particuliérement ce dernier. C'étoit un homme rempli d'une candeur, & d'une douceur aimable; & je lui rends ici avec plaisir un témoignage de reconnoissance, pour l'assistance of-

ficieuſe qu'il me rendit à Leyde, dans une dangereuſe maladie, dont je fus attaqué. M. Bochart avoit été diſciple d'Erpenius, & vantoit fort ſon érudition. Elle paroît dans ces Rudimens dont j'ai parlé, & dans ſa Grammaire, & ſes autres ouvrages. Je ne ſais pas quelle étoit ſa méthode dans l'exercice de ſa profeſſion, ni quel art il apportoit à l'inſtitution de ſes diſciples : mais ſi l'on en peut juger par ces Rudimens, ſon grand ſavoir lui étoit nuiſible : car comme il poſſédoit cette Langue à fond, & qu'elle n'avoit aucune difficulté pour lui, il jugeoit de ſes diſciples par lui-même, & croyoit qu'ils devoient l'entendre à demi-mot. Il s'eſt donc expliqué ſi laconiquement, & s'eſt rendu ſi avare de ſes paroles, qu'il eſt tombé dans des ambiguitez, & des obſcuritez preſque inſurmontables à cet abord. *Brevis eſſe laboro, Obſcurus fio.* Ce défaut lui eſt commun avec la plûpart des Grammairiens de ces derniers tems, qui ont écrit ſur les Langues ſavantes ; mais nul ne l'a pouſſé ſi loin que lui. En quoi, & lui, & ceux qu'il a imitez, prennent une route toute contraire à celle que demande la raiſon : car comme il

il s'agit d'applanir les difficultez, que porte avec soi chaque nouvelle Langue que l'on enseigne, il me semble qu'il ne faut point épargner les paroles, pour rendre les préceptes clairs & faciles; & qu'il vaut mieux pécher en répétitions superfluës, qu'en retranchant rien de celles qui sont nécessaires pour la parfaite intelligence. Autrement on redouble les difficultez, & l'on ajoûte à celles qui sont inséparables de la Grammaire, la méthode mal entenduë du Grammairien.

XCII.

Cause de l'effet que produit le Soleil dans l'été sur les feuilles & sur les fruits, après une pluie médiocre.

Dans le tems de l'été, lorsqu'après quelques jours de beau tems, pendant la chaleur du jour, il survient quelque orage, accompagné d'une pluye legere & médiocre, & que le Soleil paroît immédiatement après, reprenant sa force ordinaire, il brûle les feuilles & les fleurs, sur lesquelles la pluye est tombée, & ôte l'esperance des fruits. Le peuple de Normandie, & de quelques au-

autres Provinces de France, appelle cet accident *Broüiture*, &, dans le langage ordinaire, dit que les arbres & les plantes qui en sont frappées, ont été *Broüies*. Le terme d'*Uredo*, qui se trouve dans Ciceron, exprime fort proprement la brûlure, que l'ardeur du Soleil produit alors sur les fleurs & sur les feuilles, qui est toute pareille à celle qu'un fer brûlant y auroit pu faire, si on l'y avoit appliqué. Les Naturalistes ont cherché la cause d'un si étrange effet, & n'ont rien dit dont un esprit raisonnable se puisse contenter. Celle que je vais proposer, quoi que nouvelle, me paroît non seulement certaine, mais même indubitable. Dans les jours sereins de l'été, il est visible qu'il s'assemble sur les feuilles & sur les fleurs, comme par tout ailleurs, un peu de poussiere, quelquefois plus, quelquefois moins, élevée par le vent. Quand la pluye tombe sur cette poussiere, les goutes se ramassent ensemble, & prennent une figure ronde, ou approchante de la ronde, comme nous voyons qu'il arrive souvent dans nos maisons, sur des planchers poudreux, lorsqu'on y répand de l'eau pour les balayer. Or ces boules d'eau, ramassées sur

ſur ces feuilles & ſur ces fleurs, tiennent lieu de ces verres convexes, que nous appellons miroirs ardens, & produiſent le même effet qu'y produiroient des miroirs ardens, ſi on les en approchoit. Que ſi la pluye eſt groſſe, & dure longtems, le Soleil ſurvenant ne produit plus cette brûlure; parce que la force & la durée de cette pluye a abbatu toute la pouſſiere qui arrondiſſoit les goutes d'eau; & les goutes perdant leur figure, en quoi conſiſtoit leur vertu brûlante & cauſtique, s'étendent, & ſe répandent ſans aucun effet extraordinaire.

XCIII.

Vie paſtorale & militaire des Tartares & des Turcs.

Les Turcs & les Tartares ſont deſcendus de ces anciens Scythes, ſi renommez dans les Hiſtoires, & ont retenu leur eſprit feroce, & une partie de leur genre de vie inculte & ſauvage. Ces Scythes étoient *Nomades* pour la plûpart. Leur vie paſtorale étoit une diſpoſition prochaine à la vie militaire: car ils étoient toûjours en campagne, toûjours errans, toûjours à cheval, ou ſur des

des chariots couverts pendant la nuit de quelque legere tente; ne se chargeant point d'autre équipage que du nécessaire; menant une vie frugale, & se contentant pour leur nourriture des alimens qui se trouvoient devant eux, ou des fruits des arbres, du lait, du sang, ou de la chair de leurs chevaux. Si cette conduite ne leur fournissoit pas les delices de la vie, elle les exemptoit aussi des soins qui les accompagnent. Ils n'avoient point besoin des meubles qui font la commodité, & l'ornement de nos maisons; couchant dans leurs chariots, ou sur des tapis étendus par terre. Ces mêmes tapis leur servoient de siéges & de tables. Quelques cruches, & quelques pots de terre, étoient toute leur batterie de cuisine. Il est aisé de croire que des gens de cette humeur ne s'appliquoient guere à la lecture, ni à l'écriture. Que si néanmoins la nécessité les forçoit d'avoir entre eux quelques Ecrivains, qui pussent dresser des mémoires & des regîtres de leurs noms, de leurs familles, & de leurs nations, de leurs troupeaux, & des noms de leurs demeures, & de leurs pâturages; des feuilles ou des écorces d'arbres leur servoient

voient de papier; la pointe d'un couteau, ou d'une fléche, ou une épine dure & pointuë leur servoit de plume; & leur main gauche leur servoit de table, pour soûtenir l'écriture de la droite. Pour cuire la chair de cheval qu'ils mangeoient dans leurs regales, ils la coupoient par tranches assez minces, qu'ils couchoient entre le dos & la selle de leurs chevaux; la chaleur du corps de l'animal les cuisoit; & ils les assaisonnoient de la sueur qui en dégoutoit. Les Turcs & les Tartares, qui sont sortis d'eux, retiennent encore beaucoup de leurs manieres. Le retranchement de toutes ces commoditez que nous recherchons, les endurcit au travail, & les défend du luxe, qui est la peste des bonnes mœurs, & des Etats. Les anciens Perses l'éprouverent, lorsqu'étant amollis par une grande opulence, & une longue prosperité, ils ne purent soûtenir l'effort d'une poignée de Macedoniens, nation pauvre, qui retenoit des mœurs rigides, & qui étoit, par sa pauvreté, vaillante & belliqueuse. Ce fut ce même luxe, qui ayant relâché le courage & la discipline des Chinois, les fit succomber à l'invasion des Tartares qui y regnent aujourd'hui.

XCIV.

XCIV.

Les Poles sont les lieux du monde les plus éclairez.

C'est un paradoxe, & pourtant une verité constante, que le Septentrion, qui dans l'Ebreu, le Grec, le Latin, & le François, tire son nom de la noirceur, de l'obscurité, & des ténebres, est pourtant le lieu du monde le plus éclairé. J'ai dit dans quelqu'un (1) de mes ouvrages, que les anciens croyoient que le Septentrion étoit couvert d'épaisses tenebres; que Strabon dit qu'Homere par le mot de ζόφος a entendu le Septentrion; & que l'on sait que ce terme ζόφος signifie proprement *obscurité*, *tenebres*. Suivant cette opinion Tibulle, *Paneg.* ad *Messal.* parlant du Septentrion, dit: *Illic & densa tellus absconditur umbrâ*. Les Arabes appel lent l'Ocean Septentrional, *la mer tenebreuse*. Les Latins ont donné le nom d'*Aquilo*, au vent de Septentrion, parce qu'*Aquilus* signifie *noir*; & les François l'ont nommé *la bise*, du mot François

(1) Demonstr. Ev. Prop. IV. cap. VIII. §. 14.

çois *bis*, qui ſignifie *noir*. Les Cimmeriens, ſelon l'opinion des anciens, vivoient dans les tenebres, parce qu'ils étoient placez près du Nord. Et cependant, contre ces préjugez, il n'y a point de lieux au monde qui joüiſſent plus long-tems de la lumiere, que le Pole Arctique & le Pole Antarctique. Dans la Zone Torride, & principalement ſous la Ligne, la nuit ſuit immediatement le coucher du Soleil, ſans aucun crépuſcule ſenſible; & les peuples qui y habitent, ont précifément leurs ſix mois de jour, & rien davantage. Le crépuſcule commence, & va en augmentant, à meſure que les lieux s'éloignent de l'Equateur, & s'approchent du Pole. La raiſon s'en trouve dans l'Optique, qui enſeigne que les rayons de lumiere tombant obliquement ſur un milieu diaphane, ſouffrent une réfraction plus ou moins grande, ſelon le plus ou le moins de l'obliquité de leur incidence. Or les rayons du Soleil tombant perpendiculairement ſous la Ligne, il ne s'y fait point de réfraction; & il s'en fait une très-grande ſous les Poles & par conſéquent un long crépuſcule, c'eſt-à-dire une longue lumiere. J'en

fis l'épreuve étant en Suéde, qui eſt un pays approchant du Pole; car j'écrivois à minuit ſans chandelle, deux heures après le coucher du Soleil. Ces Hollandois, qui en l'année 1596. ayant tenté de paſſer au Cathay par le Détroit de Waigats, furent arrêtez (1) par le froid & par les glaces à la Nouvelle Zemble, au 77. degré de latitude, furent fort étonnez, lorſqu'ils virent, que la nuit de trois mois qui leur ſurvint, commença beaucoup plus tard, & finit beaucoup plûtôt, qu'ils ne l'attendoient, & qu'elle ne devoit commencer & finir ſelon les regles de l'Aſtronomie. A cette longue lumiere il faut encore ajouter l'Aurore boreale, c'eſt-à-dire, cette lumiere, égale à celle de la pleine Lune, qui paroît pendant les nuit ſereines, au commencement de la nouvelle Lune, dans les regions Septentrionales, la Groenlande, l'Iſlande, & la Norwege, & qui porte même quelquefois ſes rayons bien avant vers le midi. Gaſſendi, dans la Vie de Peyreſc, *liv.* 3. & la Peirere, dans ſa Relation du Groenlande, ont décrit aſſez exactement ce Phénome-

(1) Bergeron, des Navigat. §. 11. p. 64.

mene: & j'ai remarqué dans l'Histoire de Gregoire de Tours, *liv.* 8. *chap.* 27. qu'il n'étoit pas inconnu de son tems.

XCV.

Xénophon, sa Cyropédie. Harangues des Historiens.

J'avois fort negligé la Langue Grecque dans mes premieres études, & la Poësie avoit fait ma principale application. Après ma sortie du College, je ne fus pas long-tems sans reconnoître ma faute; & pour la reparer, je commençai l'étude de cette langue par la lecture des Poëtes Grecs, & je la continuai par la lecture des autres Auteurs, à l'imitation de Scaliger, suivant ce qu'il en rapporte dans ses Epîtres: mais néanmoins sans prétendre égaler la promtitude avec laquelle il se vante d'avoir couru cette carriere, & que je croirois n'être qu'une pure ostentation. Après la lecture de tous les Poëtes Grecs, & de Scholiastes, Xénophon fut un des premiers Auteurs de prose que j'attaquai. Je commençai par la Cyropedie, que je reconnus aussi-tot pour une Histoire faite à plaisir, dont les principaux faits

sont

ſont véritables, mais le détail & les ornemens factices. Je remarquai auſſi, que ce titre de Cyropédie, eſt le titre du premier livre de cet Ouvrage entier: ainſi qu'il eſt arrivé à quelques autres livres comme à celui de l'Imitation de Jeſus-Chriſt. Xenophon étoit Athénien, Diſciple de Socrate, & compagnon d'école de Platon. Ainſi il ne faut pas s'étonner s'il a été harangueur & dialogiſte. Dans le tiſſu de la Cyropédie, il entre bien plus de harangues & de dialogues que de narrations. Dans les Etats démocratiques & ariſtocratiques, l'Eloquence avoit un grand pouvoir dans le maniment des affaires; & comme elle donnoit beaucoup d'autorité à ceux qui la poſſedoient, on exerçoit les jeunes gens à l'acquerir dès les prémieres années. Ainſi tous les Magiſtrats étoient Orateurs, & par cette voie les Periclès, & les Demoſthénes ſe ſont élevez aux dignitez à Athénes; & les Hiſtoriens Thucydide & Xenophon n'ont perdu aucune occaſion de ſe faire honneur de ce talent par les frequentes Harangues qu'ils ont inſerées dans leurs Hiſtoires; joüant en même tems deux perſonnages fort differens, d'Orateurs & d'Hiſtoriens;

riens; & ne faiſant pas réflexion qu'ils confondoient des fonctions qui n'ont nul rapport, & qui s'exercent par des regles entierement diſtinctes. C'eſt ce qui fait que leurs Lecteurs deſireux d'apprendre des événemens curieux & intereſſans, arrangez ſelon l'ordre des tems, au lieu d'en pouvoir attraper la ſuite, ſe trouvent arrêtez au milieu de leur courſe, & détournez de leur chemin, pendant que ces Ecrivains perdant le fil de l'hiſtoire, s'écartent & s'égarent dans les plaines de la Rhétorique. J'expoſe ici les ſentimens que mon experience m'a donnez, & le ſecret reproche que j'ai fait à mon Hiſtorien, lorſque m'étant engagé dans la lecture de quelques recits intereſſans, je me ſuis trouvé tout d'un coup dépayſé, & qu'au lieu de ſatisfaire ma curioſité empreſſée, on m'a fait prendre le change, & que mon Auteur, *Rogatus de cepis, reſpondet de alliis.* Je ne conteſte pas le merite de pluſieurs de ces Harangues, mais ce merite eſt d'un autre genre, & n'a rien de commun avec le merite de la narration que je cherchois. Les Harangues obliques ſont plus ſupportables que les Harangues directes, & retiennent plus de la nature

de l'hiſtoire. Elles ſont quelquefois néceſſaires, pour faire connoître les motifs d'une action. Souvent même elles ſont véritables, quand un Chef de guerre, ou un Magiſtrat, a fait prendre quelque reſolution importante par ſes remontrances : mais elles doivent être employées rarement & ſobrement. Dans le Recueil qu'a fait Henri Etienne des Harangues des Hiſtoriens Grecs & Romains, on voit d'un coup d'œil quels ont été les plus grands harangueurs. Les harangues d'Herodote ſont en grand nombre, mais courtes & pardonnables à un Aſiatique, qui, comme les peuples de ce pays-là, étoit naturellement diſcoureur. Thucydide, & Xenophon, parmi les Grecs; Sallufte & Tite-Live parmi les Latins, ſe ſont abandonnez à leur demangeaiſon de haranguer, & ont ſurpaſſé tous les autres. La groſſiereté des Thébains, & l'auſterité des Lacedemoniens, jointe à l'inclination naturelle qu'ils avoient à s'exprimer en peu de paroles, n'ont pas donné entrée chez eux à l'Eloquence.

XCVI.

XCVI.

Passage obscur d'Isaïe, expliqué. Figure des anciennes clefs.

Dans le Prophéte Isaïe, XXII. 22. Dieu promet à Eliacim de mettre la clef de David sur son épaule. Les Interpretes se tourmentent fort sur l'explication de ce passage, ne comprenant pas comment une clef peut être portée sur l'épaule; ce qui ne convient nullement aux clefs dont nous nous servons aujourd'hui. Leur embarras cessera, quand ils sauront que dans les premiers siécles on se servoit de certaines grandes clefs courbées, portant un manche d'yvoire ou de bois. Ces clefs s'inseroient dans les trous des portes, & en les tournant d'un côté, ou d'un autre, on avançoit ou on repoussoit le verrou, pour ouvrir ou fermer la porte. Cela paroît clairement par le témoignage d'Homere, lorsqu'il dit, *Odyss.* 21. que Penelope voulant ouvrir un garde-meuble, prit une clef de cuivre, bien courbée, emmanchée d'yvoire. Sur quoi Eustathius remarque que cette sorte de clefs étoit ancienne, differente des clefs percées de plusieurs trous, qui sont

venues depuis, & qu'on se servoit de ces anciennes encore de son tems. Le Poëte Ariston dans l'Anthologie, *liv.* 7. donne à une clef l'épithete de βαθυκαμπῆ, c'est-à-dire, *qui a une ample courbure*. Ces clefs courbées avoient la figure d'une faucille, & étoient δρεπανοειδεῖς, selon Eustathius. Cette connoissance m'a servi à l'intelligence d'un passage d'Aratus, où il dit que les Etoiles dont est composée la Constellation de Cassiopée, représentent une clef. Tous les anciens Interpretes d'Aratus veulent que cette Constellation représente une clef Laconique ou Carique, c'est-à-dire une clef percée de plusieurs trous, & à peu près semblable à celles dont nous nous servons aujourd'hui. En quoi ils ont été suivis par Scaliger & par Saumaise, quoiqu'il n'y ait nul rapport, ni nulle convenance entre les Etoiles de Cassiopée, & une clef Laconique. Mais j'ai fait voir à l'œil dans mes Remarques sur le Poëte Manile, *liv.* 1. *v.* 355. que ces Etoiles représentent parfaitement la figure de ces anciennes clefs courbées. Or ces clefs ne se pouvant pas aisément porter à la main, à cause de leur figure incommode, on les portoit sur l'épaule; comme nous

nous voyons que nos moissonneurs portent encore aujourd'hui sur l'épaule leurs faucilles jointes & liées ensemble. Callimaque dans son Hymne à l'honneur de Cérès, dit que cette Déesse ayant pris la figure de Nicippé sa Prêtresse, portoit une clef *κατωμαδίαν*, comme qui diroit *superhumeralem*, *propre à être portée sur l'épaule*. Ce qu'on ne peut pas dire, ni penser des clefs Laconiques. Cela étant bien entendu, le passage d'Isaïe devient clair, lorsque Dieu dit par sa bouche, qu'il mettra la clef de David sur l'épaule d'Eliacim.

XCVII.

Fonctions des Juges & des Avocats, entierement opposées.

Dans le jugement des procès, les fonctions de Juge & d'Avocat sont entierement opposées. Le Juge travaille à découvrir la vérité: l'Avocat travaille à la cacher, ou à la déguiser. Le Juge cherche le milieu, qui est le siége de l'équité: l'Avocat cherche les extrémitez. Le Juge doit être sévére, rigide, & inflexible: l'Avocat doit être souple, pliant, accommodant, entrant dans les sentimens de son client, épou-

ſant ſes interêts. Le Juge doit être conſtant, uniforme, invariable, marchant toûjours ſur une même ligne: l'Avocat doit prendre toutes ſortes de formes. Le Juge doit être ſans paſſions: l'Avocat s'étudie à les exciter, & tâche de paroître paſſionné lui-même pour la cauſe qu'il défend. Le Juge doit tenir la balance droite & dans l'équilibre: l'Avocat jette des poids dans la balance pour la faire pancher. Le Juge eſt armé du glaive; l'Avocat tâche de le déſarmer.

XCVIII.

D'où vient la richeſſe des Langues.

La richeſſe des Langues vient de leur étendue. Plus elles renferment de peuples, plus elles ſont abondantes. Chaque peuple ayant ſes coûtumes, ſes modes, & ſes inclinations particulieres, & chaque region ayant ſes biens propres & naturels, il a fallu des termes particuliers pour les exprimer, qui ont paſſé dans la Langue générale. Les Grecs ayant ſubjugué les Perſes, & une partie des Indes, & ayant envoyé de grandes Colonies vers l'Occident, vers le Midi, leur Langue prit un accroiſſement infini, & parvint à cette fecondité, & à cette beau-

beauté que nous y admirons. La Langue Latine vint ensuite, & par les conquêtes des Romains, qui leur soûmirent presque tout le Monde connu, elle devint, pour ainsi dire, la Langue universelle: n'y ayant point de peuple dans la vaste étenduë de leur domination, qui n'eût besoin de l'apprendre pour son propre interêt. L'Empire des Sarasins, qui s'étendit depuis l'extrémité de l'Espagne, jusqu'à la côte Orientale de la mer Caspie, & occupa de grands pays vers le Midi, l'Arabie, l'Egypte, & l'Afrique, produisit dans la Langue Arabe une prodigieuse abondance. Ces trois Empires, les plus vastes qui nous soient connus, ont aussi rendu leurs Langues les plus fecondes de toutes celles dont la memoire s'est conservée jusqu'à nous.

XCIX.

Maximes de la Rochefoucaud.

Lorsque M. de la Rochefoucaud composa ses Maximes, Madame de la Fayette qui y avoit bonne part, me les communiqua, & voulut savoir ce que j'en pensois. Quoiqu'elle me parût prévenuë d'une grande admiration pour le merite d'un ouvrage, qui entroit si in-

timement dans le fond, & dans les replis du cœur humain, & en découvroit les plus secrets mouvemens déguisez par notre amour propre, & exprimoit ses découvertes par des tours nouveaux & polis: je ne lui déguisai point mon sentiment, & je lui dis nettement que la plûpart des ces maximes me paroissoient entierement fausses, jusqu'au titre même de *Maximes* qu'on leur avoit donné. Que l'on n'appelloit Maximes que des véritez connues par la lumiere naturelle, & reçuës universellement de tout le monde; au lieu que les propositions contenues dans cet ouvrage étoient nouvelles, peu connues, & découvertes par la meditation & les réflexions d'un esprit pénetrant & clairvoyant. Qu'au lieu de les qualifier Maximes, il eût été bien plus convenable de les appeller *Réflexions morales*. La suite me fit voir que mon avis avoit été goûté, car les nouvelles copies ne parurent plus que sous ce titre. J'ajoûtai que la plûpart des propositions en détail ne me paroissoient pas plus véritables que le titre; que quand on attribuoit à l'homme en général tous ces sentimens secrets, cet exterieur fardé, ces inclinations dépra-

vées,

vées, & cette perversité, cela ne se pouvoit entendre, que de la nature humaine considerée en elle-même; ce qui en ce sens est très-éloigné de la vérité; que l'homme de sa nature étoit droit, juste, & vertueux; que sa Raison même & sa lumiere naturelle, le portoit au bien, & l'éloignoit du mal; que quand il se laissoit corrompre par le vice, il sortoit de son naturel, il tomboit dans l'aveuglement, quittoit son chemin, & s'égaroit: de sorte que tout ce déréglement que M. de la Rochefoucaud croit avoir découvert en l'homme, sont les vices de l'homme corrompu & perverti, &, pour ainsi dire, deshumanisé; mais non pas de l'homme dans sa pure nature, se maintenant dans son véritable état & véritablement homme.

De plus, cette recherche même des défauts de l'homme corrompu, que l'Auteur a faite avec tant de sagacité, n'est pas faite avec assez d'équité: il ne fait pas toûjours justice à cet homme qu'il condamne, & il le veut faire passer pour plus corrompu qu'il n'est, interprétant avec beaucoup de prévention, & un peu de malignité, & tournant en mauvaise part des inclinations & des

actions innocentes. Il ne songe pas qu'il y a divers degrez de corruption dans l'homme corrompu, que *Nemo repente fuit turpissimus*; & suivant ce faux paradoxe des Stoïciens, qu'un homme coupable d'un seul péché, & entaché d'un vice, est coupable de tous, il ne fait nulle distinction entre les crimes les plus atroces; entre les hommes pécheurs par fragilité & par foiblesse, & les scelerats même les plus endurcis.

Enfin, il paroît que l'Auteur impute souvent un vice à l'homme, non pas tant parce qu'il l'apperçoit véritablement en lui, que pour ne pas perdre une expression élégante, ingenieuse, & nouvelle, qu'il a trouvée pour former son accusation, & s'énoncer. Et si l'on observe cet ouvrage de près, on trouvera dans plusieurs articles que l'expression n'a pas éte inventée par l'accusation; mais que l'accusation a été inventée pour y faire entrer l'expression.

C.

Du Canon de la sainte Ecriture, & des Canons particuliers de quelques-unes des parties dont elle est composée.

Rien n'est plus ordinaire chez les Inter-

terpretes des Livres Sacrez, que de parler du Canon de la Sainte Ecriture, & de distinguer les livres qui ont été reçûs dans le Canon, de ceux qui en ont été exclus, & de faire des conjectures sur l'Auteur du Canon; mais aucun d'eux n'a traité cette matiere à fond, & n'a apporté des preuves legitimes & convaincantes de son opinion. Cependant la matiere est importante, & merite bien une serieuse application. Je l'y ai donnée (1) autrefois, & j'ai fait part au public de mes réflexions. Sans y entrer donc de nouveau, il me suffira de remarquer présentement, qu'avant que de faire la collection & le Canon général de toutes les parties dont la Bible est composée, il a été necessaire de faire un Canon particulier de chacune des parties qui entrent dans cette composition, lorsque ces parties étoient composées elles-mêmes de plusieurs autres parties.

Avant que de donner place dans le Canon général au Pentateuque, on a été obligé de fixer le nombre des livres de Moyse qui le composent.

Le

(1) Démonstr. Ev. Prop. IV.

Le Pſautier étant compoſé de pluſieurs Pſeaumes, il a fallu en déterminer le nombre, avant que de l'admettre dans le Canon général; & non ſeulément, leur nombre, mais encore leur arrangement & l'ordre qu'ils tiennent entr'eux. Cela paroît clairement par le diſcours que fit Saint Paul dans la Sỹnagogue d'Antioche de Piſidie, où citant un paſſage de l'Ecriture, il dit, *Act.* XIII. 33. qu'il étoit pris du ſecond Pſeaume.

Je trouve de plus la preuve de ce que j'avance, dans l'Eccleſiaſtique de Jeſus fils de Sirach, au quarante-neuviéme chapitre, où il fait un dénombrement de pluſieurs des Auteurs Sacrez, & les arrange ſuivant l'ordre qu'ils tiennent entre eux dans l'Ecriture, & que Saint Jerôme a marqué dans ſon Prologue général. Et le Martyr Saint Etienne, en citant des paroles du Prophéte Amos, V. 25, 26. dit, qu'elles ſe trouvent dans le livre des Prophétes, c'eſt-à-dire dans le livre des douze petits Prophétes, du nombre deſquels eſt Amos. Ce qui marque l'antiquité, & l'autorité de ces Canons particuliers, qui ſont renfermez dans le Canon general.

CI.

CI.

Isopsépha.

Jacques Paumier, Sieur de Grentemesnil, a signalé dans ses Ecrits l'érudition qu'il avoit acquise par une longue étude, dans les Lettres Grecques & Latines. Sa réputation me fit rechercher son amitié, quoiqu'il fût déja dans un âge avancé & respectable, & approchant de la vieillesse, & que je fusse à peine sorti du College. Il me reçut, non-seulement dans son amitié, mais encore dans sa confidence; & dès la premiere visite que je lui rendis dans sa maison de campagne, il s'expectora avec moi, & me communiqua tous les Ouvrages qu'il tenoit en réserve dans son cabinet. La reconnoissance m'oblige de rendre témoignage du profit que je tirai de ce commerce. Le mariage qu'il contracta ensuite avec une fille riche & âgée lui ayant fait quitter la campagne, nous nous trouvâmes voisins à Caen, & à portée d'entretenir une étroite & agréable societé literaire. Un jour il me pria par un billet de lire avec attention le douziéme chapitre du sixiéme

 li-

livre de l'Anthologie, qui est intitulé ἰσόψηφα, & de m'appliquer particuliérement à cette Epigramme, qui s'y rencontre :

Εἷς πρὸς ἕνα ψήφοισιν ἰσάζεται, οὐ δύο δοιοῖς,
Οὐ γὰρ ἔτι στέργω τὴν δολιχογραφίην.

A quoi il m'avoüoit qu'il ne comprenoit rien. Je lui obéïs, & je me rappellai premierement dans la memoire ce que j'avois lû dans Artemidore, *liv.* III. *chap.* 34. & *liv.* IV. *chap.* 26. que les Grecs appelloient ἰσόψηφα les mots dont les lettres, selon l'estimation de leur valeur numerale, faisoient le même nombre. Je me souvins aussi que Muret dans ses diverses leçons *liv.* XIV. *chap.* 13. avoit expliqué la signification de ce mot. Après avoir examiné ensuite, & cette Epigramme, & tout ce Chapitre, je remarquai que Leonide en étoit l'Auteur, & je fis réflexion que dans le quarante-quatriéme chapitre du premier livre de l'Anthologie, il est fait mention de ce même Leonide, par lequel on dit que les distiques sont faits égaux en valeur de nombre, δίστιχα γὰρ ψήφοισιν ἰσάζεται. Cela me servit à l'intelligence de

de l'Epigramme proposée, & je parvins enfin à en pénétrer le sens avec une entiere certitude. Ce Leonide abusant de son esprit, s'amusa à faire des vers *isopsephes*. Les anciens Grammairiens par une curiosité puérile avoient recherché les vers *isopsephes* d'Homére, comme on l'apprend d'Aulugelle *liv.* XIV. *chap.* 6. Ce qu'Homere avoit fait par un pur hazard, Leonide le fit à dessein. Il composoit des Epigrammes de quatre vers, avec un tel art, que les deux premiers vers étoient *isopsephes* aux deux derniers. Par exemple, dans la premiere Epigramme de ce chapitre, qui commence par ces mots, θύει σοι τόδε γράμμα, la valeur numerale des lettres du premier distique, fait le nombre de 5699; & les lettres du second distique valent autant. Si quelqu'un a assez de loisir & de patience, pour faire un pareil essai dans les quatrains suivans, il trouvera le premier distique *isopsephe* au second. Mais dans l'Epigramme qui me fut proposée, & que j'ai rapportée cidessus, & qui n'est que de deux vers, Leonide n'a pas opposé ni comparé distique à distique, puisqu'il n'y a qu'un distique, mais il a opposé vers à vers,

&

& les a faits de valeur égale ; & si l'on en fait le calcul, on trouvera que chacun d'eux forme le nombre de 4111. Il est étonnant que Brodeau, le docte Commentateur de l'Anthologie, & Henri Etienne, *Thes. Ling. Gr. in ἰσό-ψηφα*, se soient si fort éloignez du véritable sens, dans l'interpretation de cette Epigramme, dont l'intelligence est maintenant aisée. En comparant un vers à un vers, c'est-à-dire, en comparant le premier vers de cette Epigramme au second, on trouvera qu'il lui est égal ; & forme le même nombre ; & non pas en comparant deux vers à deux vers, comme dans les Epigrammes précedentes ; car cela est trop long, & j'aime maintenant la brieveté.

CII.

Egeria Nympha, paupertatis symbolum.

Ces entretiens secrets & nocturnes de Numa second Roi de Rome avec la Nymphe Egerie, ont été traitez de fable par tous les Romains, & de fable sans ombre de vérité. Ils ont cru que ce Prince l'avoit controuvée, pour acquerir de l'au-

l'autorité & de la creance parmi ses Sujets, & pour faire recevoir ses loix sans résistance, comme lui ayant été dictées par cette Divinité; par un artifice semblable à celui dont on dit que se sont servis plusieurs autres Legislateurs, Zoroastre, Minos, Lycurgue, Zaleucus, pour donner crédit à leurs Loix. Mais il y a dans cette fable plus de vérité que l'on n'a cru, & elle merite plûtôt le nom d'allegorie que de fable; car si l'on en développe la véritable signification, on y decouvrira un grand sens, & un mystere plein de grande utilité pour la regle des mœurs. Egerie est le symbole de la pauvreté, comme le nom même le montre; car *Egeria* a été dite pour *Egenia*, mot derivé du verbe *egere*, qui signifie *être dans la pauvreté*. Aruns neveu du premier Tarquin, s'étant trouvé sans aucun bien, fut surnommé *Egerius*, c'est-à-dire *le pauvre*, *l'indigent*. *Ab inopia Egerio inditum nomen*, dit Tite-Live, *lib.* 1. *cap.* 34. Les anciens ont marqué cette pauvreté de Numa par la vaisselle (1) de terre, dont ils disoient qu'il se servoit, & qui étoit fort agréable

(1) Cic. Parad. & Fragm. Juvenal. Sat VI. 34.

ble aux Dieux. Ils rapportent à ce sujet que pour exciter les Romains par son exemple à une pareille temperance, il les invita de venir voir de quels meubles sa maison étoit parée ; & que n'y ayant rien vû que de fort pauvre, il les pria de souper chez lui ce même jour, comme pour leur faire conoître que la pauvreté des mets de sa table répondoit à la simplicité de ses meubles : mais que les Dieux voulant faire honneur à sa vertu, firent que sa maison parut ornée de meubles magnifiques, & sa table couverte d'un grand nombre de mets délicats, dont il les regala splendidement. Quand Numa disoit donc, qu'il aimoit Egerie, & qu'il en étoit aimé, & qu'il apprenoit d'elle le culte des Dieux & les cérémonies de la Religion, & l'art de regner, & de faire de bonnes Loix ; il vouloit dire que sa pauvreté, & le mépris qu'il faisoit des richesses, l'avoient éloigné du luxe & de la débauche, & lui avoient inspiré l'amour de la sagesse, de la retraite, & de l'étude. Et cet amour de l'étude a fait dire (2) à quelques autres que cette Egerie étoit une des

(2) Dionys. Halic. lib. 2.

des Muses. Or les Philosophes ont posé le mépris des richesses, pour un des grands principes de leur Morale; & il y a long-tems que Petrone a dit: *Bonæ mentis soror est paupertas*; & Seneque rapporte (3) qu'un certain Démetrius, homme de merite, disoit à un homme riche, fils d'un affranchi, que pour s'enrichir il falloit renoncer au bon sens. Quoique l'ignorance & la credulité des Romains fussent grandes du tems de Numa, comme il est aisé de le reconnoître par tout ce que l'on a debité de la vie de Romulus, ils eurent néanmoins de la peine à ajouter foi à ce que Numa disoit de sa familiarité avec Egerie: mais un Prince d'un esprit rafiné & délicat, tel qu'étoit sans doute Numa, put bien par son adresse, à la faveur de la superstition, faire recevoir ses Loix. Mais si, dans cet âge de simplicité, les Romains furent assez dupes pour recevoir la fable d'Egerie, il ne faut pas s'imaginer que leurs descendans aient persévéré dans cette erreur. Ils n'ont parlé (4) de ce commerce de Numa & d'E-

(3) Quæst. natur. lib. IV. Præf.
(4) Cic. de Legib. lib. I. Dionys. Halic. lib. II.

d'Egerie, que comme d'une fable faite à plaisir. Mais aucun d'entre-eux n'a pénétré le sens mysterieux de cette allegorie, & n'a eu le moindre soupçon, que la Nymphe Egerie, ses entretiens nocturnes avec Numa, les leçons, & les conseils qu'elle lui donnoit, signifiassent la pauvreté, & l'utilité qu'il en retiroit, pour s'instruire dans la connoissance des Dieux & de la Religion, & dans la Science du gouvernement de son Etat.

CIII.

L'amour est une maladie du corps, & se peut guerir par le secours de la Medecine.

L'amour n'est pas seulement une passion de l'ame, comme la haine & l'envie; mais c'est aussi une maladie du corps, comme la fiévre: Elle est dans le sang & dans les esprits, qui s'allument & s'agitent extraordinairement, & on pourroit la traiter méthodiquement par les regles de la Medecine, pour la guerir. Je crois que l'on en pourroit venir à bout par de grandes sueurs, & de copieuses saignées, qui emportant avec

avec l'humeur ces esprits enflammez, purgeroient le sang, calmeroient son émotion, & le rétabliroient dans son état naturel. Ce n'est pas une simple conjecture; c'est une opinion fondée sur l'experience. Un grand Prince, que nous avons connu, atteint d'une amour violente pour une Demoiselle d'un grand mérite, fut contraint de partir pour l'armée. Tant que son absence dura, sa passion s'entretint par le souvenir, & par un commerce de lettres fort frequent & fort regulier, jusqu'à la fin de la campagne, qu'une maladie dangereuse le réduisit à l'extrémité. On proportionna les remedes au mal, & on mit en usage tout ce que la Medecine enseigne de plus efficace. Il reprit sa santé, mais sans reprendre son amour, que de grandes évacuations avoient emporté à son insçu. Car se persuadant d'être toujours amoureux, & ne l'étant plus que de mémoire, il se trouva froid & sans passion auprès de celle qu'il croyoit encore aimer. Chose pareille arriva à un de mes amis intimes, qui ayant été délivré d'une fiévre longue & opiniâtre par une espece de crise, qui consista en sueur, il se trouva délivré en même-tems d'un amour im-

importun & incommode, dont il étoit tourmenté depuis long-tems. De sorte que, lorsqu'après sa guérison il voulut reprendre son même train de galanterie, & continuer ses soins amoureux, il ne sentit plus ses anciens empressemens, & fut étonné de ne reconnoître plus en lui qu'indifference & que langueur, au lieu de sa vivacité & de sa tendresse passée.

CIV.

Tous les Anciens n'ont pas cru que la Zone-Torride fût inhabitable.

On est bien revenu de l'opinion des Anciens sur l'état de la Zone-Torride qu'ils croyoient inhabitable, à cause de son extrême chaleur, *Quarum* (1) *quæ media est, non est habitabilis æstu.* On sait présentement le contraire, & on éprouve dans toute l'étenduë de la Zone-Torride, que la demeure y est commode & saine, que la chaleur y est temperée, & que la terre y est fertile. Cependant tous les Anciens n'ont pas été dans cette erreur, & Strabon, *liv.* II. atteste qu'Eratosthene & Polybe, Auteurs ce-

(1) Ovid. Met. lib. I.

célébres, ont cru que la Zone-Torride étoit temperée. Il est vrai que la raison, qui, selon Strabon, a déterminé Polybe à ce sentiment, est ridicule. Il s'est imaginé que la partie de la terre, qui est sous l'Equateur, étoit plus élevée que toutes les autres, parce que dans un globe suspendu par un axe qui le traverse par ses deux poles, il semble que la partie la plus élevée soit celle du milieu; & que les nuages qui étoient chassez du Nord au Sud par les vents Etésies, rencontrant ces terres élevées, & y étant arrêtez, se résolvoient en pluies qui temperoient la chaleur. Mais il devoit savoir que dans tout globe, toutes les parties de la superficie étant également éloignées du centre, sont également hautes.

Le même Polybe est tombé dans une seconde erreur, qui a pourtant été commune à la plûpart des Anciens, lorsque cherchant la cause du débordement du Nil, ils l'ont attribué à ces nuages, poussez du Septentrion au Midi par les Etesies. On sait presentement que la force du Soleil est si grande dans toute la Zone-Torride, lorsqu'il est vertical, qu'il attire puissamment les vapeurs de la Terre, & qu'elles se résolvent en pluies. De sor-

forte que cette faiſon, qui ſembleroit devoir être la plus ardente, & produire un été brûlant, forme au contraire une eſpece d'hyver pluvieux, qui rafraîchit l'air, & cauſe les débordemens des rivieres. Il faut cependant qu'Eratoſthene ait changé de ſentiment ſur cette matiere: car Heraclide dans ſes Allegories d'Homere, rapporte la deſcription des Zones, qu'il a faite en vers, où il parle de la Torride, comme d'une region aride, ſablonneuſe, & toûjours brûlée par les rayons du Soleil.

CV.

Explication de la dixiéme Epigramme de Catulle.

On peut reconnoître avec quelle précipitation Joſeph Scaliger traitoit les queſtions de literature, par l'explication qu'il a donnée de la dixiéme Epigramme de Catulle. Ce Poëte nouvellement revenu de Bithynie, où il avoit accompagné le Préteur, qui y étoit allé commander, parla dans une compagnie où il ſe trouva, de l'état de cette Province, & du peu de profit qu'il avoit fait à ce voyage, à cauſe de l'humeur intereſſée

&

& mal-faiſante du Préteur. Une Dame qui étoit préſente, lui répondit en ces termes :

At certe tamen, inquiit, *quod illic*
Natum dicitur eſſe, comparaſti
Ad lecticam homines.

Scaliger au lieu de ces paroles, *Natum dicitur eſſe*, prétend qu'il faut lire, *Natum dicitur ære.* Et ſur cet *ære* il étale une érudition fort inutile, & tout-à-fait hors de propos. Il prétend que ceux qui accompagnoient les Proconſuls dans les Provinces, faiſoient deux ſortes de profit; l'un provenant de l'emploi qu'ils avoient dans la Province; l'autre de leur induſtrie; & que ce dernier s'appelloit *æs natum.* Il applique cette expoſition au paſſage de Catulle, & paraphraſe ainſi les paroles de cette Dame: Si vous n'avez rien gagné dans l'exercice de votre emploi, du moins avez-vous fait un aſſez grand profit par votre ſavoir-faire, & votre induſtrie, & avez-vous acquis une aſſez groſſe ſomme de cet argent, qu'on appelle *l'argent né*, pour en avoir pû acheter huit porteurs pour porter votre litiere. Cette expoſition a ſi fort

flaté la critique de Scaliger, qu'il l'a répétée dans ses notes sur Manile, *liv.* III. *v.* 127. C'est chercher du mystere là où il n'y en a point, & embrouiller un passage, au lieu de l'éclaircir : & celui-ci n'avoit aucun besoin d'éclaircissement, étant très-clair. Cette Dame dit à Catulle, quelque peu de profit que vous ayez rapporté de Bithynie, du moins en avez-vous ramené sans doute des porteurs de litiere, dont la premiere invention & le premier usage vient de ce pays-là. *Lecticarum usum primi dicuntur invenisse Bithyni.* Ce sont les paroles du Scholiaste de Juvenal, *Sat.* I. *v.* 121. qui pour preuve ajoûte celles-ci de Ciceron : *Nam una haud mos est Bithyniæ regibus vehi lectica, id est octophoro.* Ce passage de Ciceron est tiré de sa cinquiéme Oraison contre Verrès ; mais non pas corrompu comme ici, & qu'il faut ainsi rétablir ; *Nam ut mos fuit Bithyniæ regibus, lectica octaphoro ferebatur.* Juvenal (*Sat.* IX. *v.* 142.) parle encore en ces termes des litieres de son tems :

[illegible]

Et

Et duo fortes
De grege Mœsorum, qui me cervice locata
Securum jubeant clamoso insistere Circo.

Voici des porteurs de litiere venus de la Mœsie, d'où sont descendus les Mysiens d'Asie, voisins de la Bithynie. J'avois déja fait cette observation dans mes notes sur Manile, en l'année 1679. & alors de tous les Commentateurs de Catulle, que j'avois vûs, & qui sont en grand nombre, aucun n'avoit donné la véritable interprétation de ce passage, tout clair qu'il est. Cinq ans après il parut un Commentaire d'Isaac Vossius sur ce même Poëte, dans lequel il l'explique selon son véritable sens. Mais ce qu'il dit de l'origine des litieres, qu'il fait venir des Indes, ne s'accorde pas avec ce qu'en dit ici Catulle, qui en attribuë l'invention aux Bithyniens. Cette diversité se peut néanmoins concilier, en disant que les passages de Catulle, de Ciceron, & du Scholiaste de Juvenal, ne doivent pas s'entendre des litieres en général, mais seulement de celles qui étoient portées par huit hommes, & qu'on appelloit Octaphores.

CVI.

Le bois de Brésil n'a pas tiré son nom de la Province du Brésil, mais la Province a tiré son nom de celui du bois.

Je me trouvai un jour dans une compagnie de gens de Lettres, où l'on parla de l'origine du nom du bois de Brésil, & personne ne douta que ce nom ne vînt de la province du Brésil, où ce bois vient en abondance. Lorsque je m'opposai à ce sentiment, & que je soûtins au contraire, que le bois du Brésil ne tiroit point son nom de la province du Brésil, mais que la province avoit tiré son nom de celui du bois, je fus traité d'esprit contrariant & rebours, & qui cherchoit à se distinguer par la nouveauté de ses opinions. Je repliquai que mon opinion, pour être nouvelle, n'en étoit pas moins véritable; que je ne demandois point de grace sur cela, mais que j'esperois que l'on me feroit justice; que j'avois Barros Portugais pour mon garant, qui dans son Recueil, *Decad.* 1. *liv.* 5. *chap.* 2. dit expressément que le pays du Brésil a tiré son nom du bois de Brésil; qu'à cette auto-

autorité j'en avois encore une autre bien plus forte à ajoûter, & hors de toute contradiction ; ſavoir celle du Rabbin David Kimchi, qui dans ſon Commentaire ſur le livre des Paralipomenes, & dans ſon livre des Racines, dit que le bois appellé dans l'Ecriture *Algummim* eſt le même qu'on appelle *Bréſil*: d'où il s'enſuit que le bois de Bréſil étoit donc ainſi nommé dès le tems de ce Rabbin qui eſt beaucoup plus ancien que celui de la découverte du Bréſil.

CVII.

Quelle eſt la cauſe qui rend contagieuſes quelques maladies, les autres ne l'étant pas?

Ni les Naturaliſtes, ni les Medecins ne nous ont enſeigné quelle eſt la cauſe qui rend contagieuſes quelques maladies, plûtôt que tant d'autres qui ne le ſont point. La goute, la gravelle, l'épilepſie, l'apoplexie, ne ſe communiquent point entre les hommes par la fréquentation: la peſte au contraire, la dyſſenterie, le flux de ſang, l'une & l'autre verole ſe repandent aiſément, deviennent populaires, & font de grands

ravages par leur contagion. D'où vient cette difference qui produit de si terribles effets? Je crois en appercevoir une cause, qui, bien qu'assez peu apparente, ne m'en semble pas moins vrai-semblable. Je puis dire en général, que toutes les maladies contagieuses produisent des vers contenus dans des abcès, des charbons, des pustules au dehors ou au dedans du corps, les unes plus, les autres moins, & de natures differentes. Je n'examine point maintenant la cause de la production de ces vers, mais l'effet est ordinaire, & constant, & souvent visible. Or on sait que ces sortes de vers, par une révolution qui leur est naturelle, se changent en moucherons. Cela se fait en peu de tems, & en une quantité infinie. Et si-tôt que ces moucherons se peuvent servir de leurs aîles, ils ne tardent pas à prendre l'essor & à s'envoler. Alors se répandant de tous côtez, & entrant dans les corps des hommes par la respiration, ils y portent le même venin qui les a engendrez, & y communiquent la corruption d'où ils sont sortis. De-là vient qu'on se sert quelquefois utilement dans de grandes contagions, de feux allumez

en

en divers lieux, par lesquels on croit purger l'air. On le purge en effet, mais non pas de la maniere qu'on s'imagine, en le rarefiant, & changeant sa constitution; mais en brûlant & consumant ces moucherons volants, dont l'air est rempli, & qui attirez par la lueur du feu, s'y vont brûler, comme les papillons à la chandelle. Une cause toute contraire produit encore le même effet, je veux dire la gelée, qui tue & détruit ces insectes, sinon totalement, au moins en la plus grande partie: car quelquefois la quantité en est si grande, que plusieurs échapent à la rigueur du froid, & entretiennent la contagion; comme il arriva à la peste noire, qui désola le Dannemarc, & les pays voisins, il y a quelques siécles.

CVIII.

Des Tétraples, Héxaples, & Octaples d'Origene.

Ceux qui ont traité la Critique de la Sainte Ecriture, ont été fort partagez sur les Héxaples d'Origene, dont Saint Jerôme, Saint Epiphane, & d'autres Peres de l'Eglise ont si souvent parlé. Ils

Ils n'ont pas seulement parlé de ses Héxaples, mais encore de ses Octaples, & de ses Tétraples. On sait que chaque page de ce Recueil étoit divisée en plusieurs colonnes; & que dans la premiere étoit décrit le Texte Ebreu de la Sainte Ecriture, en Lettres Ebraïques; dans la seconde étoit le même Texte Ebreu, décrit en caracteres Grecs; dans la troisiéme, la version d'Aquila; dans la quatriéme, la version de Symmachus; dans la cinquiéme, la version des Septante; & dans la sixiéme, la version de Theodotion. C'est de ces six colonnes que ce Recueil a pris la dénomination d'Héxaples. Ces six colonnes étoient suivies d'une septiéme, & d'une huitiéme, qui contenoient deux autres éditions Grecques, trouvées par Origene, l'une à Hiericho, & l'autre à Nicopolis, qui ayant été ajoûtées aux précédentes, au lieu d'Héxaples en firent des Octaples. Mais ces dénominations d'Héxaples & d'Octaples sont renduës fausses par une septiéme version Grecque, qui remplissoit une septiéme colonne, & produisoit des Enneaples. De plus les Peres parlant quelquefois de ces versions de Hiericho, & de Nicopo-

copolis, que l'on appelloit la cinquiéme, & la sixiéme édition, disent en termes exprès, qu'elles se trouvoient dans les Héxaples; d'où il s'ensuit que les Héxaples avoient plus de six colonnes. Comme ils nomment aussi quelquefois Octaples le Recueil, où il semble qu'il n'y avoit que six colonnes. De sorte que l'on trouve quelquefois des Octaples à six colonnes; démentant les uns & les autres la signification de leur nom. Je crois être le premier qui ai débrouillé cette confusion, en faisant voir que ces deux dernieres versions ne contenoient pas tous les livres de la Sainte Ecriture, mais seulement ceux qui étoient écrits en vers. On avoit même ajoûté dans quelques exemplaires des Héxaples une septiéme édition, qui ne contenoit que le Pseautier. Cela étant bien entendu, il est aisé de comprendre, que l'on a donné le nom d'Héxaples & d'Octaples au même Recueil, mais à differens égards. Il a été nommé Héxaples par rapport aux livres de la Sainte Ecriture, qui ne se trouvoient que dans les six premieres colonnes; & non dans la septiéme, ni dans la huitiéme, qui contenoient les versions de Hiericho

& de Nicopolis. Il a été nommé Octaples, par rapport aux livres de la Sainte Ecriture, qui se trouvoient, non-seulement dans les six premieres colonnes, mais encore dans les deux suivantes, savoir les livres qui ont été écrits en vers. On auroit pu même les nommer Enneaples, par rapport au livre des Pseaumes, qui se trouvoit seul dans la neuviéme colonne. Il ne faut donc pas s'imaginer que les Héxaples & les Octaples aient été deux sortes de Recueils distincts & séparez. Ce n'étoit qu'un seul & même Recueil, portant des noms differens pour differentes causes, & à divers égards. Pour les Tétraples, ce fut un Recueil separé que fit Origene après les Héxaples, qui ne contenoit que les versions d'Aquila, de Symmachus, des Septante, & de Theodotion, & qui étant déchargé de deux textes Ebraïques, & des versions de Hiericho & de Nicopolis, étoit d'un usage bien plus commode que les Héxaples, & que l'on pouvoit avoir à moindres frais.

CIX.

CIX.

Quelle eſt la poſture la plus naturelle à l'homme, d'être debout, d'être aſſis, d'être couché, ou de marcher.

Ce n'eſt pas, ce me ſemble, une curioſité frivole, que de rechercher quelle eſt la poſture la plus naturelle à l'homme, & aux autres animaux, d'être debout, d'être aſſis, d'être couché, ou de marcher. On ne peut pas dire que ce ſoit d'être debout, car cet état paroît être violent, puiſqu'il cauſe bientôt la laſſitude, & que nous ne voyons point d'animal, qui après avoir été debout pendant quelque tems, ne s'aſſeie volontiers, ou ne ſe couche pour ſe repoſer. Si l'on dit que ce ſoit d'être aſſis, cela n'eſt pas ſoûtenable, puiſque très-peu d'animaux, & preſque aucun, ſoit terreſtre, ſoit volatile, ou aquatique, ne ſe mettent en cette poſture, hors l'homme, le ſinge, le chien, & le chat. Le coucher ſemble être deſtiné pour le ſommeil de l'animal, ou pour le ſoulager, & lui rendre ſes forces, quand le travail, ou la maladie, ou ſa foibleſſe naturelle les lui ont ôtées. De

plus, aucune de ces trois situations, d'être debout, d'être assis, ou d'être couché, ne peut être appellée naturelle, puisqu'elle détruiroit la nature, si elle duroit long-tems, car l'animal ne peut satisfaire à ses besoins sans mouvement. Le marcher est donc nécessaire pour l'entretien de la vie: mais c'est une action violente, qui épuise bientôt les forces, & ne peut être d'une longue durée. On ne peut pas dire cependant qu'aucune de ces postures ne soit pas naturelle, car on n'en peut imaginer aucune autre, & il seroit absurde, de toute absurdité, de dire que l'animal n'ait aucune posture qui lui soit naturelle. Je prens donc le parti opposé, & je dis que ces quatre postures lui sont naturelles successivement, & selon ses besoins, & dans des tems differens. Il se tient naturellement debout, quand il est plein de santé, d'esprits, & de force. Il s'assied volontiers, quand quelque occupation doit l'arrêter long-tems, pour prévenir la fatigue par la commodité qui se trouve dans cet état. Le sommeil nécessaire à la vie, & quelquefois la grande lassitude & l'épuisement des forces, l'invitent à se coucher, comme au moyen

le plus promt & le plus aisé pour se rétablir. Enfin les nécessitez indispensables de la vie le forcent à se remuer de tems en tems, & à se donner du mouvement. D'ailleurs, la conformation du corps de l'animal, nous sert à comparer ces postures, & à en reconnoître l'usage. L'homme étant debout, tout son corps qui paroît tranquille, est pourtant dans l'action. Les muscles, les tendons, & les nerfs, depuis les pieds jusqu'à la tête, à la réserve des bras & des mains, sont tendus pour le soûtenir avec fermeté. Quand il est sur son séant, les pieds, les jambes, & les cuisses se reposent ; mais la partie superieure du corps agit encore, quoiqu'avec moins de contention. Toutes les parties du corps sont en repos dans le coucher : quoique nous éprouvions qu'un long coucher dans une même situation, nous lasse, & nous oblige de nous tourner, & de changer de posture, pour donner un cours libre & égal aux esprits dans les parties sur lesquelles le corps avoit posé, & d'où ils avoient été exclus par la compression. Et c'est pour cette raison qu'en quelque posture que se mette l'animal, quelque commode qu'elle soit,

il en eſt bien-tôt las, parce que dans cette poſture le cours des eſprits ne ſe fait pas également dans toutes les parties, & que celles qui en reçoivent moins qu'il ne leur en faut, ſouffrent de ce retranchement une eſpece de douleur que l'on appelle laſſitude. Mais dans le marcher, toutes les parties du corps étant dans un travail continuel & violent, il ſe fait une ſi grande diſſipation d'eſprits, particulierement dans les parties qui ſervent au marcher, que la nature ſeroit bientôt épuiſée, s'ils n'étoient réparez par le repos.

CX.

Comparaiſon d'Alexandre, d'Annibal, de Scipion, & de Ceſar.

Quand Minos rendit entre Alexandre, Annibal, & Scipion, le jugement qui eſt rapporté dans Lucien, ſur la préference de ces trois grands Capitaines, & qu'il donna l'avantage à Alexandre, le ſecond rang à Scipion, & le dernier à Annibal, je n'aurois pas été de ſon avis, non plus que de celui d'Appien, qui en a fait le même jugement dans le livre qu'il a écrit des guerres des Ro-

Romains en Syrie. Il paroît qu'ils ont jugé du mérite de ces Généraux par le succès de leurs entreprises, & les suites qu'elles ont euës; & non pas, comme ils le devoient, par leurs actions considerées en elles-mêmes, par les conjonctures & les dispositions des choses & des tems. S'ils avoient fait réflexion là-dessus, ils auroient dû, selon mon sentiment, préferer Annibal, donner le second rang à Scipion, & le troisiéme à Alexandre. Je ne parle que des qualitez militaires: car si on les regarde par leurs qualitez personnelles, Scipion me semble avoir été le plus honête-homme des trois, par sa sagesse, par sa moderation, & par toute la conduite de sa vie. On voit dans Alexandre plusieurs traits d'un excellent naturel, d'une noble generosité, & d'une vertu heroïque, mais défigurée par une excessive brutalité, par une impetuosité, & des emportemens énormes, par une folle & ridicule vanité, & par l'extravagance de ses desseins. On reconnoît dans la conduite d'Annibal le genie feroce, & défiant de sa nation, éloigné de toute humanité, peu fidelle à ses traitez, &

à

à ses promesses. Mais je n'examine point ici quelles ont été leurs qualitez morales. Je fais seulement attention sur leurs vertus militaires: & en cela je donne de bien loin la préference à Annibal. Il fit la guerre aux plus vaillans hommes, aux troupes les mieux disciplinées, & au plus puissant Etat, qui fût alors dans le monde connu: étant déja maître & victorieux du sien. N'ayant pas encore atteint l'âge de vint-cinq ans, il fut déclaré Généralissime des armées de Carthage. En trois ans, il se rendit maître de l'Espagne, il franchit les Pyrenées, il se fit jour au travers des Gaules, il battit tout ce qui s'opposa à son passage, & passa le Rhône à la vuë, & malgré l'opposition des Gaulois; il perça les Alpes à la tête de son armée avec une audace & une adresse, dont on n'avoit cru qu'Hercule capable avant lui. Il passa sur le ventre dans une infinité de combats aux armées Romaines, commandées par des Chefs experimentez, & d'une valeur consommée, sans recevoir presque aucun revers. Il porta la guerre & la terreur jusqu'aux portes de Rome; & quoique fort foiblement assis-

té par ſes compatriotes, envieux (1) de ſa gloire, il trouva moyen de ſe maintenir pendant ſeize ans dans le pays ennemi. S'il en ſortit, il le fit volontairement, & ſans y être contraint par la force, mais ſeulement pour obéïr aux ordres des Carthaginois qui le rappelloient. S'il a perdu une bataille contre Scipion, il l'a perduë contre les Romains, le peuple le plus aguerri qui fût alors. Et qui eſt le Capitaine qui n'ait jamais eſſuyé de revers dans une longue ſuite de guerres? Une ſeule bataille perduë efface-t-elle la gloire d'une infinité d'autres gagnées? Il eſt vrai que cette victoire fut très-éclatante, parce qu'elle mit fin à la ſeconde guerre Punique; non pas tant par la perte qu'y firent les Carthaginois, que par leur barbarie, & la ferocité de leur gouvernement, qui ne permit pas à Annibal de prendre les meſures néceſſaires pour reparer cet échec. Ces Rois d'Aſie, Antiochus & Pruſias, chez qui il ſe réfugia, ſouffrirent-ils la moindre perte, tant qu'il ſe mêla de leurs affaires, & que leur eſprit défiant & peu ſûr ne le força pas de

(1) Vide Cornel. Nep. in Hannibale.

de songer à sa propre sûreté? Quand Scipion se mocque donc d'Annibal dans Lucien & dans Appien, d'avoir osé se préferer à lui, par qui il avoit été vaincu, il ne me semble pas raisonner consequemment, puisqu'un seul événement ne suffit pas pour faire la décision de leur different. Quant à Alexandre, je ne le mets qu'au troisiéme rang. A la fleur de son âge il se trouva chef d'une armée de braves Macedoniens, aguerris par Philippe son pere; mais pauvres, qui ne connoissoient point les douceurs de la vie, & qui habitoient un terroir ingrat & sterile. Il étoit maître absolu de son Etat, & de ses troupes, ne dépendant que de sa propre volonté, pour entreprendre, pour conduire, & pour soûtenir la guerre. Il attaqua un ennemi amolli par les délices, & par une longue prosperité; & des peuples méridionaux, naturellement lâches par la chaleur de leur climat, & toûjours inferieurs en valeur & en vigueur aux gens du Nord. Alexandre étoit veritablement brave de sa personne, intrepide, & determiné, mais téméraire & inconsidéré; brave en Soldat, mais non en Capitaine; par son naturel, mais non

pas

pas par sa Raison, & ne faisant pas un legitime usage de sa valeur pour le bien de son armée & de ses Sujets. Que si dans la comparaison de ces grands Capitaines nous faisions entrer Cesar, de quelque côté qu'on le considerât, on le trouveroit sans doute fort superieur, & on reconnoîtroit que les siécles passez ne nous fournissent point d'exemple d'un si grand concours de vertus, & que Cesar a été le plus grand effort de la nature.

CXI.

Antiquité des Orgues.

Les Orgues dont on se sert dans nos Eglises pour entretenir le chant & répondre au chœur, sont un si bel instrument, & d'une si excellente invention, que je m'étonnois autrefois qu'ils n'eussent pas été autant célébrez par les anciens qu'ils me sembloient le meriter; & je croyois aisément ce que j'avois ouï dire, qu'il n'étoit point connu en France avant Louïs le Debonaire, & qu'un Prêtre Italien y en avoit enseigné l'usage & la fabrique, qu'il avoit apprise à Constantinople. Je savois que quel-

ques-uns le faisoient remonter jusqu'au tems de Charlemagne, & même de Pepin. Je savois aussi que vers l'an de notre Seigneur 657. le Pape Vitalien, en réformant le chant de l'Eglise Romaine, y avoit joint (1) les orgues, pour le soûtenir & l'embellir. C'est tout ce que je savois, mais je fus bien surpris lorsque je lus dans le Commentaire de Saint Augustin sur le quatriéme verset du Pseaume cent-cinquantiéme, que le nom d'Orgue étoit un nom général, qu'on donnoit à tous les instrumens de musique; mais que l'usage avoit restraint la signification de ce mot au grand instrument, que l'on appelle des Orgues, dans lequel on fait entrer le vent par des soufflets; qu'il ne croit pas néanmoins, qu'il faille prendre en ce sens le mot d'*Organum* dans ces paroles du verset, *Laudate eum in chordis & organo*; parce qu'encore que le mot d'Orgues s'attribuë en général à tous les instrumens de musique, les Grecs donnent un autre nom à l'instrument, où l'on se sert de soufflets; & que le nom d'orgues ne lui est attribué que par l'u-

(1) Platin. in Vitalian. Fauchet, liv. 5. ch. 13.

l'usage de la Langue Latine. Isidore dans ses Origines *liv.* III. *chap.* 20. a copié ce passage presque en mêmes termes. Saint Augustin avoit dit à peu près la même chose sur le Pseaume 56. savoir que le nom d'Orgue convient à tous les instrumens dont on se sert pour le chant; & non pas seulement à celui où l'on fait entrer le vent par des soufflets. Si ce Pere avoit eu recours au texte Ebreu dans ce passage du cent-cinquantiéme Pseaume, il auroit trouvé le mot de עגב, auquel ces observations ne conviennent point. Cassiodore a aussi décrit nos orgues en peu de mots *lib.* I. *Epist.* 45. en loüant cet art, qui fait *organa extraneis vocibus insonare*, *& peregrinis flatibus complet, ut musica possint arte cantare.* Et l'Empereur Julien en a fait une description exacte dans une épigramme que l'on trouve dans l'Anthologie, *lib.* I. *cap.* 86. La passion étoit si grande de son tems pour entendre ces instrumens, qu'Ammien Marcellin, *lib.* XIV. *cap.* 6. se plaint qu'ils faisoient abandonner l'étude des Sciences. Il y avoit pourtant déja long-tems que l'on connoissoit à Rome les instrumens de musique, dont le chant s'excitoit par le vent. Témoin cet agréa-

agréable Poëme de *Copa*, que son élégance a fait attribuer à Virgile, où l'on voit que la Musicienne faisoit entrer le vent dans ses chalumeaux, par le moyen d'un souflet qu'elle avoit sous le bras, & qu'elle faisoit agir. Dans les instrumens hydrauliques l'eau remuoit l'air, au lieu de souflet. Cornelius Severus dans son *Ætna* en a fait une exacte description. Et quoique l'on ait fait deux especes d'instrumens des pneumatiques, & des hydrauliques; dont les premiers joüoient par l'inspiration & l'action des souflets, & les autres par l'action de l'eau; il est certain néanmoins que les uns & les autres étoient pneumatiques, étant inspirez par le vent. Et Heron d'Alexandrie dans ses Pneumatiques, y a traité des hydrauliques, comme appartenants aux pneumatiques. Ce Heron vivoit du tems de Ptolomée Evergete, Roi d'Egypte. Quand Suetone a dit que Neron *Organa hydraulica novi & ignoti generis circumduxit*, il n'a pas voulu dire qu'ils fussent inconnus à Rome avant Neron; mais il a voulu dire que ceux de Neron étoient d'une nouvelle invention. C'étoient ces hydrauliques de nouvelle fabrique, qu'il vouloit produire au peuple

aux

aux jeux publics, comme Suetone le dit un peu après. Heliogabale, un des dignes ſucceſſeurs de Neron, aima comme lui ces hydrauliques; & Alexandre Severe, ſon couſin, & ſon ſucceſſeur, eut la même inclination. Claudien, qui vint quelque tems après, nous en a laiſſé (1) cette élégante deſcription:

Et qui magna levi detrudens murmura tactu
Innumeras voces ſegetis moderatur aënæ;
Intonet erranti digito, penituſque trabali
Vecte laborantes in Carmina concitat undas.

Cet arrangement même, que l'on obſerve dans les tuyaux d'orgue de grandeur ſucceſſivement inegale, a été repreſenté & figuré dans une epigramme d'Optatianus Porphyrius, qui vivoit du tems de Conſtantin. Cette épigramme qui eſt rapportée dans le Recueil d'Epigrammes anciennes de Pithou, eſt compoſée de vers de longueur inegale, croiſſans ſucceſſivement. Ce qui quadre avec ces paroles de l'ancien Scholiaſte de Juvenal, *Sat.* 8. *v.* 270. *Tunica Galli utuntur in ſacris in modum organi utrinque decreſcentibus virgulis purpureis.*

CXII.

(1) De Mallii Theodori Conſulatu, v. 315.

CXII.

Si les concerts des Anciens se chantoient en parties?

Ce Commentaire de Saint Augustin sur le cent-cinquàntiéme Pseaume, que j'ai allegué dans l'article précédent, est conçu en des termes qui m'ont fait penser à une question bien plus importante sur les concerts des Anciens: savoir s'ils étoient composez de parties differentes, comme ils le sont aujourd'hui, faisant entendre en même tems des sons & des tons differens, mais consonans; ou si les concerts étoient composez d'un seul & même ton, mais chantez par des voix differentes, les unes aiguës, les autres grosses & graves, mais toutes chantant le même ton: & pour m'exprimer par les termes reçus aujourd'hui, savoir si lors qu'une des voix chantoit, par exemple, la note *Sol*, une autre chantoit en même tems la note *Mi*, poür faire une tierce; ou la note *Ut*, pour faire une quinte. Cette question a été proposée par de savans hommes comme douteuse: & quelques-uns ont cru pouvoir expliquer tous les passages des Anciens, qui sem-

ſemblent établir les concerts en parties, en les appliquant aux concerts faits à l'uniſſon, ou tout au plus à l'octave. Voici comme Saint Auguſtin s'exprime: *Chordis fortaſſe ideo addidit organum, non ut ſingulæ ſonent, ſed ut diverſitate concordiſſima conſonent, ſicut ordinantur in organo. Habebant enim etiam tunc ſancti Dei differentias ſuas conſonantes, non diſſonantes; id eſt conſentientes, non diſſentientes: ſicut fit ſuaviſſimus cantus ex diverſis quidem, ſed non inter ſe adverſis ſonis.* Seneque *Epiſt.* 84. a parlé fort nettement de ces concerts en ces termes: *Non vides quam multorum vocibus chorus conſtet? Unus tamen ex omnibus ſonus redditur. Aliqua illic acuta eſt, aliqua gravis, aliqua media. Accedunt viris fœminæ; interponuntur tibiæ; ſingulorum illic latent voces, omnium apparent. De choro dico, quem veteres Philoſophi noverant. In commiſſionibus noſtris plus cantorum eſt, quam in theatris olim ſpectatorum fuit: cum omnes vias ordo canentium implevit, & cavea æneatoribus cincta eſt; & ex pulpito omne tibiarum genus, organorumque conſonuit, fit concentus ex diſſonis.* Et dans un autre endroit: *Doces me quomodo inter ſe acutæ*

& graves voces consonent; quomodo nervorum disparem reddentium sonum fiat concordia. Ce son agréable, qui naît de ces differens accords, est proprement appellé *dissona suavitas* par Martianus Capella, *liv. 9.* Et comme s'exprime Nonius: *Multis diversa canentibus, unus efficitur sonus.* L'Auteur du livre *De mundo*, attribué à Aristote, en a parlé, (*cap.5.*) très-clairement en ces termes: *La Musique mêlant ensemble les sons aigus & les graves, les longs & les brefs en des voix differentes, produit une seule harmonie.* Et dans le chapitre suivant: *Comme dans un chœur*, dit-il, *lorsque le premier chantre a entonné le chant, tout le chœur des hommes, & quelquefois aussi des femmes, y répond en des voix differentes, les unes plus aigues, & les autres plus graves, en composent un concert harmonieux.* Puisque la Musique d'alors composoit son harmonie de sons graves, & aigus, longs & brefs, chantez par des voix differentes, lorsque le son grave étoit long, & que l'aigu étoit bref, il falloit de nécessité que les accords changeassent; & que ce qui étoit, par exemple, un unisson, devînt une quinte, ou un autre accord. Quand Ovide parlant d'Or-

d'Orphée, *Metam.* 10. s'est ainsi expliqué :

Ut satis impulsas tentavit pollice chordas,
Et sensit varios, quamvis diversa sonarent,
Concordare modos.

Peut-on expliquer en un autre sens que de notre symphonie, ces accords concordans, quoique composez de sons differens entre eux ? Tout cela nous represente si précisement les diverses parties dont nos concerts sont composez, que si nous voulions les décrire à des gens qui ne les connoîtroient pas, nous ne pourrions pas nous en expliquer autrement. Et il se trouve cependant des gens assez opiniâtres, pour soûtenir que cette diversité de sons ne marque pas une diversité de notes, mais une diversité de voix aigues, moyennes, & graves, entonnant toutes les mêmes notes, chacune selon sa disposition naturelle; comme il arrive dans nos Eglises, lorsque le Clergé, & le Peuple, les jeunes & les vieux, chantans un même Pseaume, les voix sont differentes, mais on n'entend qu'un seul & même chant : & c'est à ce sens-là qu'ils ajustent les passages que j'ai citez. Ils pourroient ap-

puyer leur opinion ſur ce qu'encore aujourd'hui la Muſique en parties eſt inconnuë à tout l'Orient, & que juſqu'à préſent nos Muſiciens n'ont pu la leur faire goûter. Les Chinois ne chantent point à pluſieurs parties, non plus que dans toute (1) l'Aſie; & cette Muſique ne leur plaît point. Or il ne paroît pas croyable, que ſi cette Muſique étoit auſſi ancienne dans l'Occident, que ces paſſages que j'ai rapportez ſemblent le perſuader, elle n'eût auſſi été reçûë dans l'Orient. Mais puiſque nos Européens qui frequentent la Chine, & Siam, depuis ſi long-tems ne la leur peuvent faire goûter; faut-il s'étonner que leur repugnance, qui n'a pu être vaincuë juſqu'à preſent après tant de tentatives inutiles, ne l'ait pas été dans les ſiécles paſſez? D'autres ont reconnu (2) quelques accords dans les concerts des anciens, mais non pas toutes les parties que nous recevons dans les nôtres. Ils n'y admettent qu'une ſeule partie, ſoûtenuë

(1) Voyez Trigaut, de la Chine, liv. 1. chap. 4. Alvarez Samedo, Hiſt. de la Chine, P. 78. la Loubére, Relat. de Siam, part. 2. chap. 12.

(2) Voyez Perraut ſur Vitruve, liv. 5. ch. 4.

tenuë de quelques faux bourdons de la quinte & de l'octave, suivant l'usage pratiqué dans les cornemuses & dans les viëlles. Mais le discours que fait tenir Ciceron à Scipion l'Afriquain, en parlant en songe dans le Ciel à son petit-fils, me semble décider entierement la question. Quel est cet agréable son, dit Scipion le jeune, qui remplit mes oreilles? Question pareille à celle que Seneque le Tragique (3) fait faire a Hercule entendant l'harmonie du Ciel. Scipion répond à son petit-fils en ces termes: *Hic est qui intervallis conjunctus imparibus, sed tamen pro rata portione distinctis, impulsu & motu ipsorum orbium conficitur; qui acuta cum gravibus temperans, varios æquabiliter concentus efficit ...... & natura fert, ut extrema ex altera parte graviter, ex altera parte acuta sonent. Quam ob caussam summus ille quidem stelliferi Cœli cursus, cujus conversio est concitatior, acuto & excitato movetur sono; gravissimo autem hinc lunaris atque infimus ..... Illi autem octo cursus, in quibus eadem vis est duorum Mercurii & Veneris, septem efficiunt distinctos*

(3) Senec. Herc. Oet. Act. 4. v. 1434.

tos intervallis sonos. On ne peut pas croire que Ciceron dans ce passage ait entendu parler du mouvement journalier des Cieux. Car si ces sept sons, differens seulement en grosseur, avoient tous marqué la même note, en quoi auroit consisté cet agrément, qui flattoit si doucement les oreilles? Si sept violons de grandeurs differentes, à commencer par la poche, jusqu'à la basse de viole, se mettoient tous à joüer en même tems, & continuement, une même note, peut-on s'imaginer qu'il en revînt quelque plaisir à l'auditeur? On ne peut donc pas douter que Ciceron n'ait entendu les mouvemens propres & particuliers de chaque Ciel. Or ces mouvemens étant fort inégaux, & par la difference des sons graves & aigus, que Ciceron leur attribuë, & par la difference des tems, on ne peut pas concevoir qu'une si grande diversité n'ait produit qu'un même son: Ciceron disant au contraire que ces sons sont differens, à proportion des intervalles des Cieux, *septem efficiunt distinctos intervallis sonos*. Et en parlant de ce son en général, qui étoit composé de tous les autres sons, il dit qu'il est *intervallis con-*

conjunctus imparibus, sed tamen pro rata portione distinctis. Ce qu'il n'auroit pas pu dire, s'il avoit parlé d'un seul & même son.

CXIII.

De la Critique, & de l'abus que l'on en a fait.

Quand j'entrai dans la carriere des études pour faire mon cours de literature, je reconnus que dans l'opinion commune le souverain degré du merite literaire consistoit dans la Critique, c'est-à-dire dans cette partie de la Grammaire, qui s'occupe à rétablir dans sa premiere integrité le texte des anciens Auteurs, & à le purger des changemens que l'ignorance, ou la précipitation des Copistes, ou la corruption des originaux, causée par la longueur des années, ou par la dent de la vermine, y ont apportez. Pour rémedier à ces maux, on prenoit deux voies: ou de consulter les plus fidelles & plus anciens exemplaires, & y conformer les plus recens, & les plus depravez: ou, lorsque ce secours manquoit, d'user de conjectures, pour restituer l'ancienne leçon dans sa pureté.

Les jeunes gens qui songeoient donc à se faire du nom dans les Lettres, travailloient à se pourvoir de bons exemplaires, pour y collationner les éditions les plus recentes. Ils entreprenoient pour cela de grands voyages, & n'épargnoient point la dépense, pour s'enrichir de ces tresors de l'antiquité, & celui qui avoit eû le bonheur de rapporter chez lui ces riches dépouilles, il avoit un gage assuré d'un des premiers rangs du Parnasse. Par cette voie les Gruters, & les Saumaises; & avant eux les Politiens, les Scaligers, les Murets; & après eux Isaac Vossius, & Nicolas Heinsius, & plusieurs autres, sont devenus dans leurs jours les Princes des Belles Lettres. Ceux à qui cette aide manquoit, ils avoient recours à leur propre industrie, & ils employoient leur érudition, pour discerner les endroits qui avoient besoin de correction, & pour les restituer en leur entier.

C'est à cet Art que l'on a donné le nom de Critique, dont on fait Aristote le premier inventeur, & il a été pratiqué par plusieurs savans hommes, jusqu'à Aristarque, qui a vécu sous Ptolémée Philometor, Roi d'Egypte, & dont le

le nom a passé à tous ceux qui ont suivi le même emploi. Les Romains ont eu aussi leurs Critiques, aussi bien que les Grecs, & voici de quelle maniere Quintilien en a parlé, liv. I. chap. 4. *Scribendi ratio conjuncta cum loquendo est, & enarrationem præcedit emendata lectio, & mistum his omnibus judicium est: quo quidem ita severe sunt usi veteres Grammatici, ut non versus modo censoria quadam virgula notare, & libros qui falso viderentur inscripti, tanquam subditities submovere familia permiserint sibi, sed auctores alios in ordinem redegerint, alios omnino exemerint numero.* Valerius Probus, dont Suétone a fait l'éloge dans son livre des illustres Grammairiens, s'appliqua à cette unique partie de la Grammaire qui s'occupe à corriger les anciens exemplaires. Ceux qui s'adonnoient à ce travail, soit de collationner les anciens Auteurs sur les originaux, ou de les corriger suivant leurs propres lumieres, avoient coûtume de marquer leur nom à la fin de ces Ouvrages, pour servir de certificat aux Lecteurs de l'examen qui en avoit été fait. Eusebe & Pamphile mirent leurs noms au bas des ouvrages d'Origene, qu'ils avoient exa-

minez: & c'est d'un pareil travail que vient ce *Galliopius recensui*, que l'on trouve à la fin des Comedies de Terence. Julius Celsus s'étoit donné le même soin pour les livres de Cesar; & le Rhéteur Sallusté, pour ceux de Tacite. Ciceron même ne dédaigna pas (1) de donner ses soins pour rétablir l'ouvrage de Lucrece dans sa pureté. Dans ces derniers tems, depuis le rétablissement des Lettres, les Savans, comme j'ai dit, firent un point capital de cet exercice. Après une si longue ignorance, ce soin étoit nécessaire pour guerir les plaies, que la barbarie avoit fait souffrir aux bonnes Lettres: & il faut savoir gré à ceux qui ont travaillé à leur rendre une partie de leur premiere splendeur. Je l'ai fait moi-même dans mes besoins, mais avec beaucoup de timidité & de retenuë.

Mais ce travail, quoique nécessaire dans l'usage des Lettres anciennes, m'a toûjours paru bas, & peu digne de l'estime qu'il s'est attirée, & de l'application d'un esprit noble & élevé. Je n'ai jamais

(1) Eusèb. Chron. Vossius, de arte Gramm. 1. 6.

jamais fait grand cas d'une étude, qui fait consister le souverain dégré de l'érudition dans des conjectures hazardées sur quelques mots mal entendus, ou dans le changement de quelques lettres mal arrangées. J'appelle ces Critiques les sarcleurs du champ de la literature. Que si je me trouve quelquefois obligé d'être sarcleur de mon propre fonds, je veux que la culture que j'y donne m'en fasse manger les fruits.

La bassesse de cet emploi n'est pas seulement ce qui m'en a dégoûté. La hardiesse effrenée des nouveaux Critiques a été principalement ce qui m'en a rebuté. Au lieu de remedier au mal, & guerir les parties gangrenées, ils ont souvent infecté les plus saines & les plus entieres. Ils ont fait dire aux anciens ce qu'ils n'avoient jamais pensé; leurs corrections ont dégénéré en corruptions, & le remede a été pire que le mal. Et ceux qui ont cru se signaler davantage dans cet Art, ont causé le plus grand desordre. Il n'est pas croyable avec quelle témérité Joseph Scaliger, qui crut en son tems s'être acquis par cette voie le titre de Prince de la literature, a défiguré les anciens Auteurs qui ont passé par

ſes mains. Je l'ai fait voir inconteſtablement dans ſes Commentaires ſur Manile, abîme d'erreurs & de fauſſetez. Saumaiſe a été plus moderé, quoique ſouvent licentieux, & abuſant de ſon ſavoir, de ſon eſprit, & de ſa reputation. Je puis donner pour exemple d'un ſage Critique Jean Frideric Gronovius, qui à une profonde érudition, & beaucoup de penetration & de ſagacité, a joint une rare modeſtie, & une grande circonſpection. Dans un commerce étroit de literature que j'ai eu pendant pluſieurs années avec M. Bochart, nous avons eu ſouvent des differends ſur cette matiere, comme ſur beaucoup d'autres. Il s'étoit fait une habitude ſi fréquente de ces interpolations, qu'il appelloit reſtitutions, qu'en voulant faire honneur à ſon eſprit, & à ſon ſavoir, il faiſoit ſouvent tort à ſon jugement. On en pourra juger par les exemples ſuivans. Il fut conſulté un jour par ſon ami M. de Brieux ſur le ſens d'un paſſage de Servius, dans ſon Commentaire ſur la cinquiéme Eglogue de Virgile, où il met entre les caracteres de la figure d'Apollon, *Gryphenæum, quod & terrenum numen oſtendit.* Il ne balança point à refor-

reformer le mot *Gryphenæum* en celui de *Grypæëtum*, & il soûtint sa conjecture par une longue Dissertation; curieuse à la vérité, & fort applaudie par tous ses admirateurs, mais néanmoins portant à faux : car M. Sarrau ayant consulté les anciens manuscrits, manda qu'ils portoient ces paroles, *Grypen, quæ eum etiam terrenum numen ostendit.* Je fus fâché pour l'amour de M. Bochart, de voir une si grande levée d'érudition, qu'il avoit étalée dans sa Réponse, renduë inutile par ces importuns manuscrits. On allegua une autre fois dans l'Academie de Caen, ce passage des Bacchides de Plaute, où un Pedagogue parlant du fouët qu'on donne à un écolier, qui ne dit pas bien sa leçon, s'explique ainsi: *Fieret corium tam maculosum, quam est nutricis pallium.* Cela s'entend assez de soi-même; car on voit clairement qu'il compare les marques que le fouët laisse sur la peau d'une jeune écolier, à celles qu'un enfant par ses ordures laisse sur la robe d'une nourrice. C'est en ce sens que Phenix, nourricier d'Achille, lui reproche dans Homére, qu'étant enfant il lui avoit souvent gâté sa robe. Et c'est en ce même sens qu'Erasme

(2) en a fait un adage. Mais un Critique de cette Academie ayant proposé une diverſe leçon de ſon invention ſur ce paſſage, qui n'en avoit point beſoin, & ayant conjecturé que Plaute pouvoit avoir écrit, *quam eſt meretricis pallium*; parce que les robes des femmes publiques étoient peintes de fleurs, & de diverſes couleurs; M. Bochart ſe crut en droit de conjecturer comme un autre. Ainſi, à l'aſſemblée ſuivante, il nous apporta une très-ſavante & très-abſurde diatribe, pour nous convaincre qu'il falloit lire dans cet endroit de Plaute, *quam eſt natricis pallium*: rapportant les taches de la peau de l'écolier foüetté, aux mouchetures de la peau du ſerpent nommé *Natrix*. Je pourrois rapporter pluſieurs autres traits de la critique de ce grand homme, mais je finirai par ce troiſiéme, auquel je dois prendre un plus particulier interêt. Il m'envoya prier un jour de lui prêter mon exemplaire de l'Anthologie, où ſe trouve un petit Poëme de Paulus Silentiarius ſur les bains Pythiens de Bithynie, qui ne ſe rencontroit point dans le ſien,

(2) Chiliad. 3. Cent. 1. Adag. 60.

sien. Il ajoûtoit qu'on le consultoit sur l'intelligence d'un passage de ce Poëme, où ces bains sont comparez à ceux de Medie, & de Perse, en ces termes :

οἶδεν, Φέρειν τοιαυτ' ἀ-
πιτανία, Μηδία,
καὶ Περσικὴ πιττάκη.

La difficulté consistoit à savoir ce que c'est que cette πιττάκη. Il me pria par ce billet de lire ce Poëme en le lui envoyant, & de lui dire mon avis sur ce πιττάκη. Je lui envoiai le livre, il lut le Poëme, & n'entendit rien à la signification de ce mot. Un autre homme que lui, l'auroit avoué ingenument, mais un tel aveu ne convenoit pas à un Critique du premier ordre. Il coupa le nœud qu'il ne pouvoit délier, & en bannissant ce πιττάκη incommode, il lui substitua πακτυκὴ, qui est le nom d'une petite region de Perse. Cette pensée étoit specieuse, & il ne lui manquoit que d'être véritable ; car je lui fis voir que *Pittace* & *Sittace* sont la même chose que *Psittace*, ou *Psittacene*, region de Perse, qui a donné le nom de *Psittacus* au perroquet : la premiere lettre de ce nom, étant

étant la lettre double Ψ, composée d'un P, & d'une S, & se résolvant en ces deux lettres; & de *Psittacene*, & *Psittace*, faisant *Sittacene*, & *Sittace*, & *Pittace*. Cela se confirme sans contredit, par le livre d'Aristote des Merveilles, d'où Paulus Silentiarius a tiré toute la matiere de son Poëme. *ἔςι δὲ*, dit-il, *καὶ ἐν Μηδίᾳ, καὶ ἐν Ψιττακήνῃ τῆς Περσίδος πυρὰ καιόμενα.*

CXIV.

Antiquité des Jets-d'au.

Lorsque M. Perraut se constitua juge entre les anciens & les modernes, & entreprit de donner à notre siécle la préference sur les siécles anciens, dont il n'avoit qu'une très-mediocre connoissance; & qu'il me communiqua les ouvrages qu'il preparoit sur cette matiere; je fis tous mes efforts pour le retirer d'une entreprise, qui étoit au-dessus de sa capacité, & que je prévoyois ne devoir pas tourner à son avantage. Je lui alleguai diverses raisons, assez fortes pour devoir l'arrêter, mais je lui cachai la principale, qui étoit son insuffisance, & le peu d'usage qu'il avoit de l'antiquité

quité qu'il attaquoit; à quoi tout son bel esprit ne pourroit pas suppléer. En me remontrant souvent les avantages qu'il attribuoit à notre siécle, sur les siécles passez, les jets-d'eau de Versailles, que nous avions devant les yeux, lui servirent de preuve pour établir son paradoxe, comme une nouvelle invention de ces derniers tems, qui étoit d'un si grand ornement pour nos maisons, entierement inconnu à nos devanciers. J'étois tout récent alors des observations que j'avois faites sur le Poëte Manile; & j'avois encore present à l'esprit cet endroit du livre quatriéme, v. 162. où rapportant les inclinations que donne le signe du Verseau, à ceux qui naissent sous son ascendant, il dit qu'il s'adonnera à la conduite des eaux & à détourner leur cours pour les faire aller vers le Ciel, & arroser les Astres:

Ipsaque conversis aspergere fluctibus astra.

Ce qui ne se peut entendre que des jets-d'eau; non plus que cet endroit de Pline le jeune que je lui indiquai (*lib.* V. *Epist.* 6.) *Fons egerit aquam & recipit; nam expulsus in altum in se cadit; junctisque hiatibus & absorbetur & tollitur.* Il

Il me souvint aussi que Cassiodore écrivant à Boëce, & loüant sa profonde intelligence dans les Mathematiques, & principalement dans cette partie qui regarde les Mechaniques, *Facit aquas*, dit-il, *ex imo surgentes, præcipites cadere.* J'ajoûtai à cela ce qui est encore plus exprès, & entierement démonstratif, que les anciens n'ignoroient pas cette proprieté de la nature, de faire remonter les eaux, après leur descente, à la hauteur de leur source; & de l'équilibre que les eaux qui remontent, gardent avec celles qui descendent, par l'égale compression de l'air, qui se fait dans les deux extrémitez de leur course, & à la tête, & à la queuë. Ce que Vitruve & Palladius n'ont pas ignoré, & que Pline a expressément marqué, *liv.* 31. *chap.* 6. disant que les eaux *subeunt altitudinem exortus sui*: & que comme c'est de ce balancement & de ce contrepoids, que dépend tout l'artifice des jets-d'eau, il n'y a pas d'apparence que les anciens ayant connu cette cause, en aient ignoré un si surprenant effet. J'aurois pu lui en fournir beaucoup d'autres preuves; mais je crus que cet échantillon pourroit suffire, pour le faire revenir

venir de son entêtement, & de ses fausses idées.

CXV.

De loco Origenis super typico & symbolico corpore.

Les Protestans de France, sectateurs de la doctrine de Calvin, ont cru tirer un grand avantage contre le dogme Catholique de la realité du Corps de Jesus-Christ dans le Sacrement de l'Eucharistie, du passage d'Origene, où parlant de ce Corps, il l'appelle *Corps typique & symbolique.* Pouvoit-il, disent nos adversaires, exclure plus nettement la realité du Corps de Jesus-Christ de ce Sacrement, qu'en disant qu'il n'y est present que par image, & qu'il est absent en effet? qu'il n'y est que figuré & répresenté; & non pas réel & véritable? C'est ainsi qu'Aubertin, & tous ceux de sa Secte, ont entendu ce passage, & l'ont fait valoir selon toute l'étenduë de leur zele, & de leur prévention. Sixte de Sienne *Biblioth. lib. 6. Annot. 66.* a cru que ce passage avoit été altéré par les Hérétiques. Genebrard & le Cardinal du Perron en ont attribué la dépravation à Erasme qui l'a traduit. Bellarmin,

larmin, ſans avoir recours à ce ſoupçon, a montré que ce paſſage peut recevoir un ſens orthodoxe, & il lui donne une explication Catholique. Pour moi, ayant en main le texte Grec, j'ai été obligé de rendre témoignage à la bonne foi d'Eraſme, & de reconnoître la ſincerité de ſa traduction, & de la juſtifier des imputations de Genebrard & du Cardinal du Perron. J'ai donc pris la même voie que Bellarmin, & j'ai tâché de faire voir par une explication nouvelle differente de la ſienne, mais inconteſtable, que ce paſſage ne contient rien qui ne ſoit conforme à la doctrine Catholique, & entierement contraire aux fauſſes idées des Calviniſtes. Je dis donc que les termes de *typique* & de *ſymbolique* ne ſignifient pas, comme ils le prétendent, *figuré*, *repréſenté*, *qui n'exiſte que par image*, *& non pas réellement*; mais *figuratif*, *repreſentatif*, *qui n'exclud pas la realité*. De ſorte que quand Origene a appellé le Corps de Jeſus-Chriſt, dans le Sacrement de l'Euchariſtie, *corps typique & ſymbolique*, il n'a pas voulu dire *corps figuré & repreſenté*, *n'exiſtant que par image*, *& non pas réellement*: mais corps veritable, exiſtant réel-

réellement, mais portant la figure d'autre chose. Puisqu'on ne peut donner de meilleur interprete des pensées d'un Auteur que l'Auteur lui-même; cette question ne peut être mieux décidée, ni par une explication plus sure & plus authentique, que par celle d'Origene lui-même. Or je soûtiens qu'Origene n'emploie jamais les termes de *typique*, & de *symbolique*, dans un autre sens, que celui que je propose, c'est-à-dire *de figuratif*, *representatif*, *portant la figure & le symbole d'autre chose*; & jamais dans le sens de *figuré*, & *n'existant que par representation*. Les exemples suivans le vont justifier. Dans son Commentaire sur Saint Matthieu, il appelle Prêtre Symbolique le grand Prêtre des Juifs, parce qu'il étoit le symbole du veritable Prêtre Jesus-Christ: dans le même sens, & dans la même vûë, Eusebe *Demonstr. Evang. lib.* 4. appelle le grand Prêtre des Juifs σκιώδη καὶ εἰκονικόν, Prêtre en ombre & en figure. Or on n'a jamais douté que le grand Prêtre des Juifs ne fût réellement Prêtre. D'où il s'ensuit que le mot de *symbolique* n'exclud pas la réalité, mais qu'il ajoûte à la réalité, la figure d'autre chose. Origene appelle au

au même endroit facrifices *fymboliques* les facrifices de la Loi Mofaïque, parce qu'ils étoient les fymboles qui fe font pour les péchez. Voilà donc des facrifices très-réels, portant une figure étrangere, qualifiez du terme de fymboliques. Dans le 12. Tome fur Saint Jean, il dit que lorfque Judas fortit pour trahir le Seigneur, il étoit *fymboliquement* nuit; parce que la nuit qui étoit alors très-réelle, étoit le fymbole de la nuit du péché, dont l'ame de Judas étoit obfedée. Je pourrois produire plufieurs autres paffages femblables; mais ceux-ci doivent fuffire à tout lecteur qui aura de la candeur. Il eft donc évident que corps fymbolique au langage d'Origene, ne fignifie pas ce qui exifte par reprefentation, & non autrement; mais ce qui exiftant réellement, reprefente autre chofe. Que fi l'on me demande maintenant quelle figure porte dans l'Euchariftie le Corps de Jefus-Chrift, je répons qu'il en porte plufieurs, mais principalement celle de lui-même, tel qu'il exiftoit fur la Croix, & tel qu'il exifte dans le Ciel à la droite de fon Pere.

CXIV.

CXVI.

On explique ce que c'est que le Myobarbum *d'Ausone.*

Turnebe & Scaliger, deux des plus savans hommes du siécle passé, ont employé, après d'autres habiles gens, leur esprit & leur érudition pour chercher la signification du mot *Myobarbum*, qui est à la tête de la trentiéme épigramme d'Ausone. Le titre est conçu en ces termes, *Myobarbum Liberi patris, signo marmoreo in villa nostra omnium Deorum argumenta habentis.* Ce *Myobarbum* étoit une statuë de Bacchus, qu'Ausone avoit placée dans sa maison de campagne: & il avoit nommé cette statuë *Pantheum*; parce qu'on donnoit ce nom aux statuës des Dieux, qui portoient des caracteres appropriez à tous les Dieux. Et c'est la raison du nom de *Pantheon*, qu'Agrippa donna à ce Temple, qu'il bâtit, & qui subsiste encore à Rome; parce que, selon Dion, *lib.* 53. dans les figures de Mars & de Venus, qu'il y avoit placées, il contenoit celles de tous les Dieux. Telle étoit la statuë de Bacchus, qu'Ausone avoit fait ériger dans sa

ſa maiſon. L'origine de ces ſortes de ſtatuës. portant divers ſymboles, ſemble être venuë des Aſſyriens, qui, au rapport de Macrobe, avoient érigé dans la Ville d'Hierapolis, à l'honneur du Soleil, un ſimulacre exprimant tous ſes effets par ſes divers caractères, & portant une longue barbe pointuë. On donnoit à ce ſimulacre le nom d'Apollon; & Apollon eſt le même que Bacchus, comme l'aſſure le même Macrobe au chapitre ſuivant. Auſone dans le titre de ſon épigramme a donné à ſa figure le nom de *Myobarbum*; parce que Bacchus, qu'on repreſentoit ſans barbe par tout ailleurs, & comme un jeune homme, ainſi qu'Apollon, paroiſſoit ici avec une longue barbe en pointe, comme les ſtatuës d'Apollon, que l'on voyoit à Hierapolis. Et parce que la ſouris eſt pointuë, & par la queuë & par la tête, on appliquoit le nom Grec de la ſouris, qui eſt μῦς à pluſieurs choſes, dont la figure ſe terminoit en pointe; & on appelloit μειοῦρος ce qui étoit *pointu par le bout*, comme qui diroit *queuë pointuë*. De là vient le nom de *Myoparo*, qu'on donnoit à une eſpece de brigantin long & pointu. Par une ſem-

ſemblable formation Auſone a fait le mot de *Myobarbum*, pour dire *Barbe pointuë*. Cette expoſition eſt ſi nette & ſi bien établie, qu'elle ſert de pleine réfutation de celles de Turnebe, & de Scaliger. Le premier, *Adverſar. lib.* III. *cap.* 39. explique *Myobarbum* d'une maniere aſſez obſcure. Il veut que ce mot ſoit compoſé de μῦς, *ſouris*, & de βαρβὸς, qui ſelon Heſychius ſignifie une meſure de liqueurs, de la grandeur à peu près d'une cuillerée, de laquelle meſure on ſe ſervoit dans les myſteres de Cerès. De ſorte que *Myobarbum* voudroit dire, ſelon lui, *Muris cyathus*. Et comme le mot de μῦς a quelque rapport avec le verbe μύειν, qui ſignifie *clorre*; d'où vient le mot de *myſtere*; Auſone a voulu déſigner par le mot de *Myobarbum*, les noms & la puiſſance myſtique de Bacchus. Tout cela eſt ſi obſcur, ſi confus, & ſi fort tiré par les cheveux, qu'on n'en peut recueillir rien de certain. L'explication de Scaliger eſt un peu moins obſcure, mais elle n'eſt pas moins fauſſe. Il dit que *Myobarbum* ſignifie un pot à mettre du vin; que l'on repréſentoit ordinairement ce pot, pendant au bras droit des

ſtatuës de Bacchus; que ce pot étoit long, & alloit en s'étréciſſant juſqu'à la baſe, qui étoit pointuë. De ſorte que ce Vaiſſeau avoit la figure d'une corne renverſée, ou d'un toupin. Scaliger ne donne pas la raiſon de cette figure bizarre des pots de Bacchus, ſi differente de la figure ordinaire des pots à mettre du vin, dont nous nous ſervons: elle a néanmoins une cauſe qui merite d'être rapportée. Il faut ſavoir, ce que perſonne n'ignore, que le Bacchus des Grecs eſt l'Oſiris des Egyptiens; & que les Grecs ont pris des Egyptiens les myſteres de Bacchus. Or les Egyptiens donnoient cette figure aux pots à mettre du vin, dont ils ſe ſervoient dans l'uſage commun, parce que leur terroir étant ſablonneux, ou fort gras, le pied pointu du vaiſſeau entroit & ſe fichoit aiſément dans le ſable, ou dans cette terre graſſe & molle, & s'y ſoûtenoit, ſans être expoſé à ſe renverſer: ce que n'auroit pas fait un pied plus plat à l'ordinaire, qui auroit été chancelant ſur le ſable, ou ſur un terroir inégal, & aiſé à ſe renverſer. Vanſleb dans la Relation de ſon voyage d'Egypte, dit qu'il vit dans la Thébaïde d'anciennes cru-

ches,

ches, ayant deux anses aux côtez, & pointuës par bas, pour pouvoir être plantées en terre. Mais revenons à Scaliger. Il croit que c'est cette cruche attachée au bras de la statuë de Bacchus, qu'Ausone a appellée *Myobarbum*, parce qu'elle étoit pointuë comme la souris, & comme les grandes barbes, qui se terminent ordinairement en pointe. Mais si cela étoit ainsi, comment ce nom & ce titre pourroit-il convenir à l'épigramme qui suit, où Ausone ne dit pas un mot de cette cruche, & où il ne parle que de la statuë de Bacchus? De plus, quoi-qu'il soit vrai que plusieurs statuës de Bacchus portoient cette cruche penduë au bras; il n'est pas moins vrai que plusieurs autres ne la portoient point. Quelle preuve a donc Scaliger, que la statuë, dont parle Ausone, la portoit? C'a été à la statuë même qu'Ausone a donné le nom de *Myobarbum*, c'est-à-dire *Barbe pointuë*, semblable en cela, comme j'ai dit, à ces statuës du Soleil, que l'on voyoit à Hierapolis.

CXVII.

Eloges de mon pere & de ma mere.

Quoique mon pere n'eût pas étudié ce genre de literature, qui donne le titre de Savant à ceux qui le cultivent avec ſuccès, il avoit néanmoins acquis d'aſſez belles connoiſſances, pour ſe diſtinguer du vulgaire par ſon ſavoir. Comme il étoit né dans la Religion Proteſtante, & qu'il l'avoit profeſſée dans un âge aſſez avancé, ce lui fut une occaſion d'étudier l'Ecriture Sainte. Mais ce fut ſa pieté, & ſon amour pour les choſes ſaintes, & le goût qu'il eut pour les ſacrez myſteres, que l'on y découvre, qui la lui firent approfondir bien au delà de l'application qu'a coûtume d'y donner le commun des Proteſtans. J'ai trouvé parmi ſes papiers un aſſez gros livre, écrit de ſa main, contenant des obſervations & des réflexions pieuſes, curieuſes, & ingenieuſes ſur ces divins livres, qui portent un ample témoignage du progrès qu'il avoit fait dans les Saintes-Lettres. Sa converſion ſe fit en connoiſſance de cauſe. Il examina à fond tous les points controverſez,

ſez, les prétextes, les raiſons de douter, les déciſions, & les motifs de ſa détermination. Cela compoſe un aſſez gros Traité de Controverſes, écrit de ſa main, qui auroit eu peut-être ſon prix, s'il avoit été rendu public. Le Pere Gontery, Jeſuite, qui s'eſt rendu célébre dans les Controverſes, fut celui qui lui donna la main, pour ſortir du bourbier de l'héreſie. Il le prit pour ſon guide dans les voies de Dieu: il regla ſa conſcience & ſa conduite ſur ſes conſeils, & entretint avec lui un commerce fréquent de Lettres, qui me ſont demeurées en très-grand nombre. Quoiqu'il n'eût pas fait dans ſes premieres années ce cours ordinaire d'études reglées, que l'on a coûtume de faire faire aux jeunes gens, il ne paroît pas néanmoins avoir été tout-à-fait ignorant de la Langue Latine, autant que j'en ai pu juger par ces écrits qui me ſont reſtez. Il avoit pris même quelque teinture, ſinon de la Langue, au moins de l'écriture Grecque. De ſorte que lors qu'après ſa converſion, il fut obligé d'apprendre les prieres que l'Egliſe Catholique a coûtume de reciter en Latin, il écrivoit ce Latin en caractéres Grecs. Il ſavoit la Muſique, &

je juge par le grand nombre de Livres que j'ai, notez de sa main, qu'il l'avoit étudiée principalement par rapport aux instrumens. Il en laissa plusieurs, luts, guitarres, violes. Mais ces livres font voir, que sa principale application fut pour le lut. Il signala sa passion & son intelligence dans la Musique, lorsqu'ayant été élû premier Marguillier de l'Eglise de Saint Jean de Caen, sa paroisse, il y établit un Maître de Musique, & un Chœur composé de voix & d'instrumens, qui a subsisté pendant plus de cinquante ans. La danse, qui doit son origine & son principal agrément à la Musique, & qui pour sa perfection demande la légéreté du corps, & la bonne grace dans ses mouvemens, fut une de ses passions dominantes. J'ai oüi conter à des vieillards ses contemporains & ses amis, que pendant sa derniere maladie, qui le tint six mois au lit, ils composérent un ballet, qu'ils ne crurent pas pouvoir réussir sans son approbation ; qu'ils l'allerent repeter devant son lit, & le reglérent suivant ses avis. J'ai appris de ces mêmes vieillards, qu'il fit à Roüen dans sa premiere jeunesse une fameuse mascarade à cheval, en forme de carrousel ; dont

dont j'ai vû les habits long-tems après sa mort; magnifiques à la vérité, & en si grande quantité, que les voyant, je ne pouvois m'empêcher de penser, avec tout le respect que je dois à sa mémoire, que cette dépense eût été bien plus utilement employée, s'il s'en fût servi pour contribuer à l'établissement de sa famille. Son genie, & la délicatesse de son oreille, se faisoient encore remarquer dans les vers qu'il composoit. Il m'en est resté quelques-uns, où j'ai trouvé de l'élévation, du tour, & du nombre; & rien ne m'a semblé y manquer, qu'un plus grand usage des bons Auteurs de notre Langue, & des meilleurs Poëtes de son tems; & sur tout un plus grand commerce avec la Cour, pour en essuyer la Patavinité, je veux dire la teinture & la rouille de la Province. J'ai reconnu particulierement le caractere de son esprit, dans les Lettres qu'il écrivoit à ma mere pendant les dernieres années de sa vie, & qu'elle avoit gardées, avec ses réponses, par la tendresse qu'elle avoit pour lui. L'esprit que l'on y remarque, quoi qu'abondant & fecond, n'étoit pas naturel; il étoit forcé & guindé, ennuyeux par ses trop

fréquentes plaiſanteries, & déplaiſant par trop d'envie de plaire; retenant toûjours un certain air de ſuperiorité, aſſez éloigné de ces manieres reſpectueuſes, dont la politeſſe Françoiſe ne ſe diſpenſe jamais avec les Dames. Les réponſes de ma mere ſont d'un genre tout oppoſé; d'un ſtile aiſé, mais ſans baſſeſſe, naturel, agréable, donnant dans ſa ſimplicité des marques ſenſibles de la vivacité de ſon eſprit, & de ſon amour conjugal. Cela convient aſſez à ce que j'ai oüi dire à ſes amies qui lui ont ſurvêcu, qu'elle étoit d'une humeur charmante, d'un entretien enjoüé, d'un eſprit délicat & penetrant, remarquant finement le ridicule des choſes & des perſonnes, qu'on ne pouvoit la ſurpaſſer dans l'agrément de ſes recits, faiſant un conte de la meilleure grace du monde. Elle porta le regret de ſon mari à un tel point, que dans les trois années qu'elle lui ſurvêcut, il ne ſe paſſa pas un jour qu'elle ne lui donnât des larmes; tout ce qui ſe preſentoit à ſes yeux, la faiſant ſouvenir de lui, & renouvellant ſa triſteſſe. Je la perdis à l'âge de ſix ans: & quoique cet âge ne ſoit guere ſenſible à la tendreſſe & à la reconnoiſſance, & aux

paſſions

passions douces du cœur, je puis assurer néanmoins, que je n'ai jamais senti une si longue & si vive douleur. La perte infinie que je faisois, & que je ne connoissois pas alors, n'y avoit pourtant aucune part, quoique je fusse privé par sa mort d'une éducation heureuse qu'elle m'auroit donnée; d'une augmentation considerable de mon bien & de ma fortune, que je pouvois attendre de sa prudence & de ses soins; & que je demeurasse abandonné à la fortune, entre les mains de parens éloignez, de demeure, de sang, & d'inclination.

CXVIII.

Eloges de mes trois sœurs.

Après avoir fait l'éloge de mon pere & de ma mere, l'ordre de la nature me conduit à ceux de mes sœurs. Mais mon inclination, & même la justice m'y engage encore davantage: car leur pieté & leur vertu, quoi qu'en des genres fort differens, méritent d'être publiées. L'institution & les exemples domestiques de ma mere, firent dans leur ame la premiere impression de la crainte de Dieu. Mais elles furent privées de ce

fecours dans un âge fi tendre, qu'il fallut leur en chercher un plus efficace. Elles le trouverent auprès de leurs tantes, Religieufes aux Emmurées de Roüen, à qui leur éducation fut confiée. L'aînée en fortit, quand fon âge la rendit propre au monde, & elle fut mariée peu de tems après. Sa feconde fœur ne tarda pas long-tems à prendre le même parti. Ce fut par mon confentement, & fous l'autorité de Tuteur que je tenois fur elle, qu'elle fut mariée: car encore qu'elle fût mon aînée, la majorité des filles étant plus tardive en Normandie, que celle des garçons, elle tomba fous ma tutelle. La troifiéme, qui étoit ma cadette, demeura avec fes tantes, jufqu'au tems qu'elles pafferent au Pont-l'évêque, pour y fonder le célébre Monaftere des Dominicaines de Sainte Croix, qui y fleurit depuis longues années, dans une grande eftime de fainteté. Ce fut là, que cette jeune fille renonçant au monde, fe confacra à Dieu; & fut fi pénétrée de fon amour, que pour fe rendre plus agréable à fes yeux, s'abandonnant bien plus à fon zele, qu'aux confeils de fes Directeurs, elle chercha des mortifications nouvelles;
les

les pratiques ordinaires ne lui semblant pas remplir toute l'étenduë du désir qu'elle avoit de souffrir pour Dieu: sachant d'ailleurs que des Saints inspirez de Dieu, avoient pris quelquefois des routes écartées, pour s'avancer dans les voies du Ciel. Ayant ouï dire qu'une extrême soif étoit une des plus grandes peines que la nature pût supporter, elle résolut de s'abstenir entierement de boire. Pour garder le secret de cet étrange dessein, elle renversoit adroitement sous la table du refectoir, la portion de bruvage qu'on lui avoit servie. Cette conduite ne pouvoit pas aller loin, & la nature succomba bien-tôt à une si terrible épreuve, son temperament fut entierement ruiné; toutes les parties de son corps furent troublées dans leurs fonctions; & sa peau fut si brûlée qu'elle devint noire & séche comme un parchemin. Les Medecins, à qui il fallut avoir recours, ne pouvoient deviner la cause des étranges symptômes qu'ils remarquoient; & ils ne la connurent que quand la malade fut obligée par l'autorité de ses Superieures, & par les devoirs de sa conscience, de leur découvrir le mystere. Mais elle le découvrit, lorsque

que le mal étoit ſans remede, & peu de jours avant ſa mort. Ce fut alors, qu'en rendant compte de ſa conduite, & de ſes mortifications, elle dît qu'un jour dans la cruelle alteration qu'elle ſentoit, voyant un pourceau ſe veautrer dans la bouë, & avaler à pleine gorge l'eau mêlée avec la fange, elle lui portoit envie, & ſouhaitoit de pouvoir prendre part à cette boiſſon. Dieu avoit doüé cette ſainte fille de rares talens. Elle avoit un eſprit tranſcendant, un deſir infini d'apprendre, & une mémoire ſi prodigieuſe, qu'on lui a oüi réciter mot à mot un Sermon entier, qu'elle venoit d'entendre. Sa ſœur aînée ne poſſedoit pas ces qualitez éminentes, mais une ſainteté pareille, qui ſe ſoûtint avec une grande uniformité, depuis ſes premieres années juſqu'à ſa mort. Sa vie étoit une continuelle oraiſon; car outre les heures reglées qu'elle y donnoit chaque jour, on remarquoit en elle, dans tous ſes exercices, un recueillement, une application, & une élévation à Dieu, que rien ne pouvoit interrompre. Quelque tems après qu'elle fut ſortie du Couvent, un peu avant ſon mariage, elle me pria d'obtenir du Pere Mambrun Jeſuite,

te, qui étoit alors mon Regent de Philoſophie, & dont elle m'entendoit ſouvent vanter le merite, qu'il voulût bien recevoir ſa confeſſion générale. Cela s'executa, & ce Pere fut ſi touché de l'innocence de ſa vie, que depuis ce tems-là, lorſqu'il me demandoit de ſes nouvelles, il ne me parloit d'elle, que pour louër ſa vertu. Sa vie ne ſe démentit point pendant ſon mariage. Appliquée fidellement aux devoirs de ſon état, elle ne ſe livra jamais à l'eſprit du monde, & ſupporta avec une patience exemplaire la mauvaiſe humeur d'un mari chagrin & infirme; & depuis ſon veuvage, ſans negliger le ſoin de ſes affaires domeſtiques, qu'elle trouva fort délabrées, & qu'elle rétablit par ſa prudence, & ſans donner rien à ſes plaiſirs, elle donna ſes ſoins à l'éducation de quatre enfans, dont elle ſe trouva chargée. Les interêts de Dieu faiſoient cependant ſon capital. Elle vivoit dans une grande retraitte, & dans une pratique continuelle de mortifications, qui n'étoient connuës que de ceux qui l'obſervoient de près. On ne la voyoit jamais dans les repas manger d'autres viandes que des plus groſſieres; & ſous divers pré-

textes, elle trouvoit moyen d'en refuser de plus délicates, lorsqu'elles lui étoient offertes. Je rapporterai ici un trait du pouvoir qu'elle avoit sur elle-même, & de l'assujettissement où elle tenoit ses sens & son esprit. Ayant fait partie avec quelques-unes de ses amies, de faire douze ou treize lieuës de chemin, pour se donner le divertissement d'un spectacle, qui attiroit un grand concours de monde; lorsqu'elles furent sur le lieu, & qu'on en fit l'ouverture, elle fut prise d'un desir secret de sacrifier à Dieu ce plaisir, quoique très-innocent, qu'elle avoit recherché. Elle abbattit sa coeffe, & baissa les yeux sans les lever pendant les exclamations, & les applaudissemens de toute l'assistance. Sa seconde sœur prit une route bien differente. Elle aima le monde avec passion, & tout ce que le monde fait aimer. Elle voulut plaire, & elle plut; étant naturellement pourvûë de tous les avantages du corps & de l'esprit, qui ont coûtume de plaire. Les ajustemens, les ameublemens, les équipages, les beaux logemens, les bonnes compagnies, les parties de plaisir, les conversations enjoüées, tout cela partageoit sa vie, & faisoit toute son

étude. Mais enfin Dieu parla à son cœur. Elle le retira premierement des vanitez dont il étoit occupé. Elle inspira ces mêmes sentimens à son mari. Elle lui fit prendre ses pratiques de dévotion, & leur maison changea de face. Dieu lui ayant ôté ce mari, elle se résolut à une entiere separation du monde, & à se donner à Dieu sans reserve : & pour n'être pas inutile à son service, elle forma le dessein de prendre un logement à la Délivrande, avec une de ses amies, pour y recevoir toutes les personnes de son séxe, qui voudroient y venir chercher Dieu dans la solitude, & y faire des retraittes de dévotion. Ce fut dans cette vûë, qu'elle vint à Paris, pour se rendre capable de ce saint ministere, & consulter les personnes experimentées. La Comtesse de Croisy Beuvron, son ancienne amie, veuve comme elle, voulut prendre part à cet établissement, & se retira avec elle dans cet hermitage de la Délivrande. Mais ce dessein ayant reçu des contradictions, & ses affaires domestiques prenant un tour, qui l'auroit engagée dans de fâcheuses discussions, & peut-être dans des procès, elle se détermina enfin, par le conseil du Pere Jac-

Jacques Palu, Provincial des Jesuites, auquel elle avoit remis la conduite de sa conscience, à se donner entierement à Dieu, pour le reste de ses jours, dans le Couvent de la Visitation de Caen, à l'âge de cinquante ans. Peu de tems après sa profession, elle sentit les premieres attaques d'une paralysie, qui ayant causé dans la suite un relâchement universel de tous ses nerfs, & de tous ses muscles, enfin toutes les parties de son corps, & jusqu'à sa langue même, furent entierement privées de mouvement. Cette même humeur, qui causoit ce désordre, descendant en abondance de son cerveau, & inondant tous ses membres, lui causoit souvent de très-vives douleurs; que l'on remarquoit seulement par les mouvemens frequens, & involontaires de son corps, & jamais par ses plaintes. Après avoir pratiqué, pendant plus de vingt ans, dans ce douloureux état une admirable patience, elle finit sa triste vie par une sainte & heureuse mort.

CXIX.

Vanité de l'espérance qui est ordinaire aux hommes, de l'établissement de leurs familles, & de la perpétuité de leur nom après leur mort.

Quand on considere les peines infinies que les hommes ont coûtume de se donner, pour l'établissement de leurs familles, & pour la perpetuité de leur nom après leur mort, & le consentement universel de tous les peuples & de tous les siécles dans ce même desir, il semble qu'il y a de la témérité à le contredire. Mais quand on veut se dépouiller de sa prévention, & examiner ce préjugé par raison, on trouve qu'il n'y a rien de plus vain & de plus mal fondé. Quand les Philosophes, qui ont connu combien ce sentiment est frivole, ont voulu le combattre, ils l'ont fait par des principes de morale, fort solides à la vérité, & conformes à la droite Raison: mais jusqu'ici personne n'a cru que cette question pût se résoudre par des principes physiques, & n'a tenté par cette voie de tirer le monde de cette erreur. Si cela ne s'est pas fait, j'espere

mon-

montrer qu'il se peut faire. Entre un pere & son fils, il y a une relation de paternité à l'égard du pere envers son fils, & de filiation à l'égard du fils envers le pere. Entre un homme, & sa reputation, il y a une relation, dont cet homme est un des termes; & l'opinion qu'ont de lui ces hommes chez qui il est en reputation, est l'autre terme. Les Philosophes appellent relatives ces choses qui ont du rapport entre elles; & les Grecs les nomment τὰ πρός τι que l'on peut rendre par ces mots Latins, *Quæ referuntur ad aliquid*. Il y a donc toûjours nécessairement deux termes entre les choses rélatives; & entre ces termes consiste la relation. Et si l'un des termes est détruit, il faut de toute nécessité que la relation soit aneantie. Je m'explique par un exemple. Philippe est pere d'Alexandre: il y a une relation entre ces deux termes; & cette relation considerée en Philippe pere, par rapport à Alexandre fils, s'appelle *paternité*: & considerée en Alexandre fils par rapport à Philippe pere, s'appelle *filiation*. Or cette relation n'a rien de réel, & ne subsiste que par l'operation de notre entendement. Car la personne de

de Philippe étant conſiderée ſolitairement & en elle-même, on n'y trouve rien d'effectif, à quoi l'on puiſſe appliquer ce terme de paternité; non plus que le terme de filiation dans la perſonne d'Alexandre. Les Philoſophes Grecs (1) expriment cette maxime en ces termes: *τὰ πρός τι ἐπινοεῖται μόνον, οὐκέτι δὲ ὑπάρχει*, *Quæ referuntur ad aliquid, cogitantur ſolum, non vero exiſtunt.* Et lorſque la relation ſe détruit, il ne ſe fait aucun changement réel dans les termes, mais ſeulement dans l'opinion. Quand Julie, fille de Ceſar, mourut à Rome, & que par ſa mort la relation de paternité qui exiſtoit en la perſonne de Ceſar, faiſant alors la guerre dans les Gaules, fut détruite, il ne ſe fit aucun changement dans ſa perſonne; & il ignoroit lui-même la deſtruction de cette paternité qui s'étoit faite en lui, & que perſonne n'ignoroit à Rome. *Ce qui eſt relatif* (2) *ſe change ſans en rien ſouffrir, & ſans qu'il ſe faſſe en lui aucun changement, & aucune alteration.* Poſons une relation d'un autre genre. *Jean reſſemble à Pierre.* Cet-

(1) Sext. Empir. adv. Mathem. pag. 303.
(2) Sext. Empir. ubi ſuprà.

Cette reſſemblance eſt une relation entre ces deux hommes, qui ſont les deux termes de cette relation. Cette reſſemblance n'a rien de réel, & ſi Jean eſt conſidéré ſeul, ſans avoir égard à Pierre, on ne trouvera rien en lui qui merite ce nom: & ſi un des deux termes de la relation eſt détruit, il n'y aura plus de reſſemblance ni de relation. Romulus & Remus étoient freres: il y avoit entre eux une relation de fraternité. Quand Remus fut tué, cette relation ceſſa, & il n'y eut plus entre eux de fraternité. Lorſqu'un chêne eſt planté près d'un orme, il y a entre ces deux arbres une relation de voiſinage. Si l'on vient à couper l'un des deux arbres, cette relation de voiſinage ſera abolie: & l'arbre qui ſubſiſtera, ne ſera plus voiſin de l'arbre qui aura été coupé. Quand mon œil regarde le Soleil, il ſe forme une relation de regard entre mon œil regardant, & le Soleil regardé. Lorſque le Soleil ſe couche, la relation ceſſe, & n'y ayant plus d'objet, il n'y a plus de regard, ni de relation. *Des choſes relatives, ſi l'on en détruit l'une, on détruit l'autre.* C'eſt le langage (3) des Phi-

(3) Idem ibid. pag. 364. & 366.

Philosophes, à quoi ils ajoutent encore: *Il faut que les choses relatives existent ensemble, & elles ne se peuvent separer l'une de l'autre.* Passons à une autre sorte de relation. Alexandre par sa valeur avoit acquis dans l'esprit des hommes beaucoup de réputation & d'admiration. Cette reputation n'avoit en soi rien de réel, & ne consistoit que dans la pensée & l'opinion que les hommes avoient de lui: & cette pensée formoit une relation entre elle & Alexandre qui en étoit l'objet, entre les hommes admirateurs & Alexandre admiré. Quand Alexandre vint à mourir, il ne pouvoit plus être l'objet de l'admiration des hommes, puisqu'il n'étoit plus. Si les hommes perséveroient dans leur admiration, ils admiroient à vuide, & leur admiration portoit à faux, & sans objet, & Alexandre n'y avoit non plus de part, qu'à celle que nous avons maintenant pour lui; & puisqu'il n'y avoit aucune part, il est vrai de dire qu'elle ne lui appartenoit pas plus qu'à Aristote son precepteur, ou à Porus, Roi des Indes, son contemporain. Et pareillement l'opinion que nous avons aujourd'hui de l'esprit & du savoir d'Aristote, n'ap-

n'appartient pas plus à Ariſtote, qui n'exiſte plus, qu'à Calliſthéne, autre Philoſophe de ſon tems, ou à Alexandre: cette eſtime qui nous eſt demeurée de lui, étant une relation entre nous & lui, qui ne ſubſiſte plus, & qui a pour terme un objet vague, indeterminé, incertain, & inconnu, qui eſt un pur neant, & qui peut être appliqué à pareil droit à tout autre objet.

Faiſant maintenant l'application de ces veritez ſur les cas que j'ai propoſez, il en réſulte qu'entre Charles V Empereur, & Philippe II. Roi d'Eſpagne, ſon fils, que je prens pour exemple, il y avoit une relation de paternité & de filiation; que cette relation finit à la mort de Charles V; que Charles V. étant mort, n'étoit plus pere de Philippe II, puiſqu'il n'étoit plus; que Philippe II. n'étoit plus fils de Charles V, qui n'exiſtoit plus; & que quand on le qualifioit fils de Charles V, comme on a coûtume de le qualifier dans l'Hiſtoire, on parloit improprement; cela voulant dire qu'il avoit été ſon fils pendant qu'il vivoit, & qu'il ne l'étoit plus, parce qu'on ne peut être fils ſans pere, & que n'y ayant plus de pere, il n'y a plus de fils. Philippe

lippe II. n'étoit donc pas plus fils de Charles V. mort, que de François premier; & Charles V. mort n'étoit pas plus Pere alors de Philippe II, que de Henri II. Roi de France, puisqu'il ne l'étoit ni de l'un, ni de l'autre. Il s'ensuit de là consequemment, que quand Charles V. pensoit pendant sa vie, que ses Royaumes passeroient après sa mort à ses enfans, il se trompoit grossierement, puisqu'après sa mort ses enfans ne seroient plus ses enfans, & ne lui appartiendroient pas plus qu'à tout autre homme. Ce Brasilien (4) pensoit bien plus sagement, qui voyant un François se donner beaucoup de travail, pour couper & debiter du bois de Brésil, & en charger un Vaisseau, lui demanda pourquoi & pour qui il prenoit tant de peine; & le François lui ayant répondu qu'il vouloit amasser quelque chose, qu'il pût laisser en mourant à ses enfans après lui; il s'en moqua comme d'une extravagance; sachant bien que les enfans de celui à qui il parloit, ne seroient pas plus ses enfans après lui, qu'à lui-même qui parloit. Il en est de la reputation comme

(4) Voyez Jean de Lery, Hist. du Brésil, ch. 13. Rochefort, Hist. des Antilles, 2. part. ch. II.

me des enfans. Il se forme une relation entre un homme & sa reputation. S'il vient à mourir, un des termes de la relation n'existant plus, la relation est aneantie, & cette réputation ne peut plus lui appartenir, puisqu'il n'existe plus; & par conséquent elle appartient autant à tout autre homme qu'à lui.

CXX.

Explication de Gad *&* Meni, *dont parle Isaïe.*

Les Interpretes des Livrez Sacrez se sont exercez sur ce passage d'Isaïe, LXV. 11. où il reproche aux Israëlites, qu'ils dressoient des tables à Gad, & qu'ils emplissoient de liqueur des coupes en l'honneur de Meni. *Qui ponitis mensam Gad, & impletis Meni libamen.* Les Septante traduisent ainsi ce passage: *ἑτοιμάζοντες τῷ δαιμονίῳ τράπεζαν, καὶ πληροῦντες τῇ τύχῃ κέρασμα.* On connoît clairement par le Commentaire de saint Jerôme, que cet endroit des Septante est corrompu, & qu'il faut lire: *ἑτοιμάζοντες τῇ τύχῃ τράπεζαν, καὶ πληροῦντες τῷ δαιμονίῳ κέρασμα: Parantes Fortunæ mensam; & implentes Dæmoni mix-*

mixtam potionem. Car la plûpart des Interpretes, & saint Jerôme lui-même, conviennent que *Gad* signifie *la Fortune*, ou plûtôt *la bonne Fortune*, & c'est en ce sens, qu'il est manifestement employé dans le trentiéme chapitre de la Genese, *v.* 11. Selden prouve cette vérité dans le premier chapitre de son livre des Dieux de Syrie. Et comme suivant les dogmes de l'ancienne Astrologie Chaldéenne & Egyptienne, les causes de toutes les causes de ce bas monde, dependoient des astres, & s'y devoient rapporter, ils faisoient dependre la Fortune de la Lune: & le Demon, c'est-à-dire le Genie, du Soleil. Ce Genie est celui qui préside à la naissance des hommes, & qui est décrit par ces paroles d'Horace, II. Epist. II. 187.

Scit Genius, natale comes qui temperat astrum,
Naturæ Deus humanæ, mortalis in unumquodque caput, vultu mutabilis, albus & ater.

& par celles-ci de Censorin, *cap.* 3. *Cujus in tutela ut quisque natus est, vivit.* C'est ce Genie, qu'Isaïe a désigné par le mot de *Meni*, dont la signification est moins connuë que celle de *Gad*. Origene dans ses Commentaires sur Saint

 Jean,

Jean, *Tom.* 14. reproche aux Juifs le culte qu'ils rendoient *μενὶ καὶ σελήνῃ*, à Men, & à la Lune. Ce *Men* eſt manifeſtement le Soleil, & s'applique au Soleil, & au Genie qui depend du Soleil: de même que *Gad* ſignifie *la Fortune*, & la Fortune qui depend de la Lune. Ces mêmes principes de l'ancienne Aſtrologie attribuoient à la Fortune & à la Lune la direction du corps; & la direction de l'ame au Genie & au Soleil. Le mot de *Meni*, qui a produit le Grec *μὴν*, vient de la racine Ebraïque מנה, qui ſignifie *nombrer*; parce que le mouvement du Soleil ſert à nombrer les tems. Et parce que la Lune ſert au même uſage, elle a tiré de la même racine, ſon nom Grec de Μήνη. Ce qui prouve encore bien clairement que *Men* eſt le Soleil, c'eſt que le premier Roi des Egyptiens, deſquels la Religion des Grecs eſt venuë, s'appelloit *Men*, ſelon Herodote, *l.* 2. *cap.* 9. & 99. & que ce premier Roi étoit le Soleil, ſelon Diodore, *lib.* 1. d'où les Egyptiens donnerent ce nom de *Men*, ou de *Menis* au Dieu Orus, qui étoit le Soleil, & au Bœuf ſacré, qui lui étoit dedié. Ces Aſtrologues Egyptiens au rapport de

de Macrobe, *Saturn. l.* 1. *cap.* 19. croyoient que quatre Dieux présidoient à la naissance de chaque homme, le Démon ou Genie, la Fortune, l'Amour, & la Nécessité; mais principalement les deux premiers, par lesquels ils veulent que l'on entende le Soleil, Dieu, Démon, & Genie, auteur & conservateur de la vie; & la Lune, symbole de la Fortune, qui préside à la conservation des corps, & dirige les avantures fortuites de la vie. Ces remarques nous conduisent à l'intelligence du passage d'Isaïe que nous examinons; car il paroît que par le mot de *Gad*, qui signifie *la Fortune*, il a entendu la Lune, maîtresse & directrice de la Fortune: de même que par le mot de *Meni*, qui signifie *le Genie*, ou le Demon présidant à la naissance, il a entendu le Soleil, auteur, principe, & gardien de la vie des hommes. Du mot Ebreu *Meni* s'est formé le mot Grec Μὴν, qui signifie le Soleil, & le Genie, d'où vient le plurier *μῆνες*, c'est-à-dire *les Mois*, qui sont produits & reglez par la revolution du Soleil. Et le mot *μῆνες*, selon le dialecte Eolique, a fait celui de *μᾶννες*; d'où s'est fait le Latin *Manes*,

 qui

qui sont les Genies, suivant ce mot de Servius, *in Æneid. v.* 743. *Manes genios dicit, quos cum vita sortimur.* Ces passages de Jeremie, VII. 18. & XLIV. 17, 18, 19. où il se plaint si amerement de la superstition des Israëlites, qui faisoient des gâteaux à la Reine du Ciel, & des libations aux Dieux étrangers, semblent avoir un grand rapport avec celui d'Isaïe. Rien ne prouve mieux l'explication que j'en propose, que les paroles de Strabon, *lib.* 11. 12. où il dit que dans la Ville de Cabires, capitale d'Arménie, il y avoit un Temple, qu'on appelloit le Temple du *Men de Pharnace*, c'est-à-dire, de son Genie; & que le serment qu'on appelloit royal, étoit en jurant par le *Men*, c'est-à-dire *le Genie* de Pharnace, & la Fortune du Roi. Il ajoûte que ce même Temple étoit aussi consacré à la Fortune; & il nomme ensuite plusieurs autres Temples d'Asie, dédiez à ces mêmes Dieux, le Genie, & la Fortune, dont le culte étoit relatif à celui du Soleil & de la Lune. Ce culte rendu au Genie du Prince étoit si religieusement observé (1) parmi les Per-

(1) Brisson. De regno Pers. lib. 1.

Perses, qu'ils lui servoient tous les jours une table de mets exquis: car le culte ordinaire rendu aux Genies consistoit dans le service des tables couvertes de mets exquis. L'ancienne Grece exprimoit ce culte par des tables d'or & d'argent, posées dans leurs Temples, avec des inscriptions qui marquoient qu'elles étoient dédiées (2) aux *Bons Dieux*; & par ce gobelet du Bon Demon, que l'on presentoit (3) après le dessert aux conviez. C'étoient ces tables precieuses d'or & d'argent, que Denys le Tyran enlevoit des Temples; disant que puisqu'elles appartenoient aux Bons Dieux, ces Dieux voudroient bien sans doute qu'on se servît de leur bonté. Ces Bons Dieux étoient les Genies, que quelques-uns ont cru s'appeller *Manes* à cause de leur bonté, dérivant ce mot du mot ancien *Manum*, qui, comme l'assure (4) Servius, signifie *bon*. Parmi ces tables sacrées que Denys le Tyran s'approprioit, il en prit une qui a-

 voit

(2) Cic. de nat. Deor. lib. 3.

(3) Athen. lib. 15. cap. 14. Aristophan. Equit. Act. 1. sc. 1. Aristotel. De cura rei famil. lib. 2.

(4) Servius in Æn. I. 143. & III. 63.

voit été mise devant la statuë d'Apollon, & sur laquelle un Bon Demon (5) buvoit à lui, l'invitant à boire. Apollon, & ce bon Demon, exprimoient le Dieu Men. Le culte qu'on lui rendoit par ces tables dressées en son honneur, est le même que lui rendoient les Ethiopiens par cette table du Soleil, qui est décrite par Herodote *liv.* III. *ch.* 17. Au reste, comme Isaïe a joint ici la Fortune & le Genie, les Grecs avoient aussi coûtume de les joindre. Ainsi dans l'antre de Trophonius, une même chambre, selon Pausanias, étoit dediée au bon Demon & à la Fortune, & Orphée dans ses Hymnes ne les a point separez. A quoi il faut joindre tous ces autres passages que j'ai rapportez ci-dessus. Ce serment qui se faisoit chez les Perses, par le Genie & par la Fortune du Prince, devint ordinaire parmi les Romains. Or ce Dieu Meni, si religieusement adoré dans l'Arménie, semble lui avoir donné son nom. Lorsque Jeremie LI. 27. parle des Rois d'Ararat & de Minni, c'est-à-dire d'Arménie, le Paraphraste Chaldéen rend le mot

(5) Ælian. var. Hist. lib. 1. cap. 20.

mot de *Minni* par ceux de הרמני *Harmeni*, c'est-à-dire *la Montagne de Meni*, qui est le propre nom de l'Armenie. Et c'est ainsi que ce passage de Jeremie est exposé par les Rabbins. La montagne de Sicile nommée *Taurominium*, signifie la même chose הרומני *Montagne de Meni*, c'est-à-dire *du Soleil*, car il y avoit un Temple d'Apollon dans le voisinage de cette montagne; & ces bœufs consacrez au Soleil, dont parle Homére dans l'Odyssée, étoient dans ce même lieu. La Minyade, & la Manaïtide, provinces d'Arménie, dont la derniere étoit consacrée à un Dieu dont elle portoit le nom, marquent encore leur origine tirée du mot *Meni*. Pour plus grande illustration de ce Meni d'Isaïe, j'ajouterai encore que Pythagore enseignoit que le cocq étoit consacré à *Men*, c'est-à-dire au Soleil. Je laisse au Lecteur à examiner, si cette table & ce culte des Demons, dont parle Saint Paul, 1. *Cor.* X. 20, 21. n'ont point ici de rapport.

CXXI.

Quelle est la difference d'un homme savant & d'un homme ignorant.

La constitution de l'esprit de l'homme est telle, qu'avec tout son travail & toute son étude, il ne peut acquerir que des connoissances fort imparfaites & fort bornées; & qu'il ne peut même posseder ces connoissances avec une entiere certitude, mais confusément, & d'une maniere mêlée d'obscurité & de doute. De sorte que l'on abuse du mot de science, quand on le donne à une telle connoissance, qui merite bien plus veritablement le nom d'ignorance. Cela étant bien entendu, on voit clairement que celui que nous appellons savant est veritablement ignorant; & que la différence qui est entre ce savant, & celui que nous appellons ignorant, est si legere, qu'elle ne met entre eux presque aucune differen-ce. Je compare l'ignorant & le savant, à deux hommes placez au milieu d'une grande campagne unie, dont l'un est assis contre terre, & l'autre est debout. Celui qui est assis, ne voit que ce qui est au-

autour de lui, jusqu'à une très-petite diſtance. Celui qui eſt debout voit un peu au-delà. Mais ce peu qu'il voit au-delà, a ſi peu de proportion avec le reſte de la vaſte étenduë de cette campagne, qu'il ne voit point, & qu'il ne peut voir, & bien moins encore avec le reſte de la terre, qu'il ne peut entrer en aucune comparaiſon, & ne peut être compté que comme pour rien. Cette même proportion qui eſt entre l'étenduë de la vûë de l'homme aſſis, avec celle de l'homme debout, ſe rencontre entre le ſavoir de l'homme ignorant, comparé à celui de l'homme ſavant, qui approche de l'égalité, & qui en merite le nom. Comme au contraire la même diſproportion ſe rencontre entre le ſavoir de l'homme ſavant, comparé avec l'immenſe étenduë de ce qu'il ne ſait point & ne peut ſavoir, comme entre le fini & l'infini.

CXXII.

L'homme eſt une partie d'un tout, & non pas un tout.

La plûpart des déreglemens des hommes viennent de ce que chacun d'eux ſe conſidere comme un tout, quoiqu'il

ne soit qu'une partie d'un tout. D'où il arrive qu'il ne considere les choses que par rapport à lui-même, & ne les recherche ou ne les évite qu'autant qu'il se les croit utiles ou nuisibles. Tout le reste lui est indifferent, comme étant separé de lui & de son tout, & n'y ayant aucun interêt. En cela il s'abuse grossierement : il n'est point un tout ; il est une petite partie d'un grand tout ; & il dépend d'une infinité de parties de ce grand tout. Ce tout est une grande chaîne, composée d'une infinité de chaînons liez ensemble, & dependants les uns des autres ; & cette chaîne n'a son mouvement & son operation, que par le concours universel de tous ces chaînons, dont aucun ne peut avoir d'action particuliere, sans le recevoir des chaînons voisins, ou sans le leur communiquer. L'homme, du côté de la nature, depend du Ciel, des élémens, & des parens qui l'engendrent. Du côté de l'entretien de la vie, il depend des autres hommes, des autres animaux, & de ces mêmes élémens. Du côté de la morale, & de la conduite de la vie, il depend de la societé civile à laquelle il est lié, & à laquelle il doit s'accommoder ; agissant

ſant de concert avec les autres hommes, & vivant avec eux, comme il veut qu'ils vivent avec lui. Si-tôt que l'homme ſort de ces engagemens, & qu'il ſe renferme dans ſoi-même, il tombe dans le deſordre, en s'abandonnant à ſon amour propre, qui eſt la ſource de tous les vices. Mais quand il ſe déſabuſe de ſon erreur, & qu'il ſe conſidere comme une partie d'un grand tout, il voit qu'il en doit ſuivre l'ordre, & s'accommoder à ſon économie; qu'il n'a pas plus de droit à ce tout, que ce tout, & toutes les parties qui le compoſent en ont à lui; & que ſi chacune de ces parties devenoit un tout, il s'enſuivroit un dérangement & un renverſement entier de ce tout; aucune de ces parties ne contribuant plus à la liaiſon, & à la conſervation des autres parties. De même que dans le corps de l'animal, ſi les pieds ceſſoient de le ſoûtenir, prétendant être faits pour eux-mêmes, & non pour le reſte du corps: & ſi l'œil ceſſoit de le diriger, & les mains de lui aider, & le ventre de le nourrir, la machine tomberoit auſſi-tôt en ruine.

CXXIII.

S'il est vrai, comme Scaliger l'a avancé, qu'un grand esprit ne sauroit être grand Mathematicien.

Je fus fort surpris, lorsque lisant le Scaligerana, j'y trouvai ces paroles: *Putabam Clavium esse aliquid. Il est confit en Mathematiques, sed nihil aliud scit. Est Germanus, un esprit lourd & patient; & tales esse debent Mathematici. Præclarum ingenium non potest esse magnus Mathematicus.* Cela me fit souvenir de ce que j'avois lû dans Diogene Laërce touchant le Géometre Hipponicus, qui avoit été Precepteur du Philosophe Arcesilas. Cet homme, quoique bon Mathematicien, étoit materiel & grossier, & Arcesilas son disciple se moquoit souvent de la pesanteur de son esprit, disant que la Geometrie lui étoit entrée dans le corps par la bouche, pendant qu'il bâilloit, ce qui lui arrivoit souvent. Cependant je ne puis souscrire à cette maxime de Scaliger, proposée en termes si generaux, Qu'un bel & grand esprit ne peut être grand Mathematicien, c'est-à-dire grand Geometre. Car on ne peut pas dire

dire que Pythagore, Platon, & tant d'autres, qui ont été excellens Geometres, n'aient pas été des esprits excellens & du premier ordre. Mais pour parler plus correctement, il faut dire que ç'ont été de grands & beaux esprits de leur espece: car il y a de grands esprits d'especes fort differentes. L'esprit Geometrique demande beaucoup de phlegme, de moderation, d'attention, & de circonspection. Mais ce phlegme ne doit pas être pesant & froid, il doit être échauffé & animé par un feu vif, reglé, & composé. Un esprit ardent, impetueux, presomptueux, amoureux de lui-même, fertile en conceptions, allant par saillies, par bonds, & par courbettes, & prenant quelquefois l'essor, n'est pas propre à la Geometrie, qui ne va qu'à pas comptez, marchant toûjours sur une même route, sans s'écarter jamais ni à droit, ni à gauche, & sans perdre son objet de vûë, & sans donner rien à son genie: elle reprime la licence de l'imagination, & la resserre sous la loi étroite des principes, & ne reçoit rien venant d'elle, qui n'ait subi le rigoureux examen de la droite Raison. Non pas que l'imagination doive être sterile, & de-

meurer en friche dans l'uſage de la Geometrie, mais il en faut moderer la fecondité, & en retrancher le ſuperflu. Tout ce qui forme donc ces eſprits brillants, à qui on a donné par privilege le titre de Beaux-eſprits, je veux dire l'abondance, la varieté, la liberté, la promtitude, la vivacité, tout cela eſt directement oppoſé aux operations Geometriques, qui ſont ſimples, lentes, ſeches, forcées, & néceſſaires. Le Geometre peut être bel eſprit, & en poſſeder les qualitez; mais il ne doit pas les employer, lorſqu'il agit en Geometre. Il a au contraire cet avantage ſur les beaux-eſprits vulgaires, qu'il demeure maître de ſon eſprit, & le fait ployer & aſſujettir aux loix imperieuſes de la Geometrie: ce que ces beaux-eſprits du commun ne ſauroient faire. Du reſte quand Scaliger a avancé cette propoſition, & qu'il a traité Clavius avec tant d'indignité, ſon propre interêt, bien plus que la Raiſon, le faiſoit parler ainſi. Il ſe ſouvenoit de ſes Cyclometriques, où il avoit cru démontrer la quadrature du cercle, ſur quoi il fut très-déſagréablement relevé, & ſurpris en flagrant paralogiſme par un homme de la lie des Geometres.

Et à l'égard de Clavius, outre la partialité de religion qui le lui faisoit haïr, il avoit encore le cœur ulceré de ce qu'on le lui avoit préferé pour la réformation du Calendrier. Il a tort de dire qu'il ne savoit que son Euclide, & qu'il n'a rien fait de bon que sur Euclide. Clavius a traité avec beaucoup de justesse, d'ordre, & de netteté toutes les parties de la Mathématique. Ce n'étoit pas un esprit brillant ni inventif, mais clair & solide.

CXXIV.

Difference des grands & des mediocres esprits.

Je n'appelle pas grand esprit, un esprit qui s'étant renfermé dans les limites d'une seule Science, l'aura creusée, & s'en sera pleinement instruit. Ce succès est plûtôt un effet du travail & de l'habitude, que de la grandeur du genie. Un esprit mediocre, meditant sans cesse sur un même sujet, le penetrera enfin, *Non vi, sed sæpe cadendo*, comme la goute d'eau perce la pierre, non pas par la force, mais par la continuité de sa chute; & il en parcourra toute l'étenduë. Clavius,

vius, dont j'ai parlé dans l'article précedent, avoit peut-être un esprit de ce genre. Sa longue perseverance dans l'étude des Mathematiques, sa meditation assiduë & continuë lui en avoit acquis une profonde intelligence. Mais j'appelle un grand esprit, celui, qui, quelque matiere qu'il entreprenne, se sent avoir l'aptitude & la capacité necessaire pour la comprendre, & ne la trouve point au-dessus de sa portée. Cela ne peut venir que d'une vaste étenduë, d'une grande élevation, d'une force insurmontable aux difficultez, & d'une vivacité infatigable. Quand un esprit de cette trempe se renferme dans les bornes d'une seule Science, il va bien plus loin que l'autre, & il la pénétre jusqu'à une bien plus grande profondeur. Je juge par la maniere dont Archimede a traité les Mathematiques, & par les choses qu'il a inventées & executées, qu'il y avoit apporté un esprit superieur, & capable des autres Sciences. Mais il est rare qu'un esprit de cette volée se puisse contenir dans les bornes étroites d'une même Science. Il en entamera plusieurs, & pourra réüssir dans quelques-unes. Mais étant partagé en tant d'objets, son appli-

plication à chacune sera moindre, & ne sera pas suivie d'un grand succès.

CXXV.

D'où vient que chacun est content de son esprit.

Martial, *lib.* 8. *Epigr.* 18. a dit: *Qui velit ingenio cedere, rarus erit.* Pour moi je dirois plûtôt, *nullus erit.* Si quelqu'un a tenu un autre langage, & a cedé en apparence à un autre la gloire de l'esprit, sa conscience désavoüoit ses paroles, & il souhaittoit interieurement de n'être pas cru, & on lui eût fait plaisir de le contredire. Ce sentiment nous est essentiel, & il a sa cause dans la nature de l'esprit. Nous ne connoissons l'esprit que par l'esprit; & nous ne connoissons son étenduë que par son étenduë. La grandeur de notre bras est proportionnée à la grandeur de notre corps. Un grand homme embrassera un gros arbre, qu'un petit homme ne sauroit embrasser. On sait avec quelle subtilité Pythagore découvrit de quelle taille avoit été Hercule: car ayant mesuré le Stade de Pise, que l'on parcouroit aux Jeux Olympiques, & qu'Hercule avoit déterminé à la

la mesure de six cens de ses pieds: & l'ayant comparé avec le Stade commun de la Grece, que les autres Grecs avoient déterminé à la longueur de six cens de leurs pieds; il trouva celui-ci plus court que celui de Pise de quelque quantité. De là Pythagore conclut, que la même difference de grandeur qui se trouvoit entre le Stade Olympique, & le Stade commun, avoit dû se trouver entre le pied d'Hercule & le pied des autres hommes. Et cette difference de la grandeur des pieds lui étant connuë, il decouvrit aussi-tôt par une conséquence nécessaire celle des corps entiers, qui est d'ordinaire proportionnée à celle des pieds. Si la mesure des esprits, & de leurs mouvemens tomboit sous les sens comme celles des corps, on pourroit en déterminer les proportions & les comparer; mais on connoît par leurs operations, qui leur sont proportionnées, quelle est leur grandeur, leur étenduë, & leur force. Cela s'observe dans les animaux, qui agissent selon leur instinct, & font paroître par la diversité de leurs actions, les divers degrez de leur intelligence, dans l'étenduë desquels chaque espece se contient, sans aller guere au-delà. On connoît

noît par les actions du chien, par sa docilité, par sa fidelité, par son discernement, une grande superiorité d'intelligence au-dessus du bœuf & du cheval; & de ceux-ci au-dessus des insectes, & des huîtres. On reconnoît dans l'instruction des enfans, le progrès de leur esprit, suivant le progrès de leur âge, par leur avancement successif, & la capacité qu'ils acquierent par les preceptes & l'institution. On reconnoît par la vivacité & l'impetuosité de la jeunesse, & par la constance & la fermeté de l'âge viril, l'abondance excessive des esprits de l'une, & la fecondité juste & reglée de l'autre. Et on reconnoît enfin le relâchement & l'affoiblissement de l'esprit des vieillards par la pesanteur & la lenteur de leurs conceptions, & la langueur de leurs raisonnemens. Il resulte de-là, que la connoissance & l'operation de l'esprit étant proportionnée à l'esprit, s'il est grand, il peut avoir de grandes connoissances, & connoître ce qui est grand; & s'il est petit, il ne peut rien connoître au-delà de ce qui est proportionné à sa petitesse. Et par conséquent lorsque l'esprit devient l'objet de lui-même, & qu'il se veut connoître; s'il

est

eſt grand, ſa compréhenſion ſera grande; & il pourra connoître ſon objet, quelque grand qu'il ſoit, par une connoiſſance qui lui ſera proportionnée: & s'il eſt petit, il pourra ſe connoître, & rien au-delà; & ſa capacité étant petite, elle ſera totalement remplie de ſon petit objet. D'où il s'enſuit que la connoiſſance que l'eſprit a de lui-même, ſoit qu'il ſoit grand, ſoit qu'il ſoit petit, eſt grand ou petit à proportion; & que ſa capacité & ſa continence; quelle qu'elle ſoit, en ſera toute remplie; & ne connoiſſant, & ne cherchant rien au delà, elle en ſera ſatisfaite. Chacun eſt donc content de ſon eſprit, parce qu'il ne ſe connoît en eſprit, qu'à proportion de ce qu'il a d'eſprit.

CXXVI.

Crainte du tonnerre.

La peur que les hommes ont du tonnerre, ſemble être aſſez juſtifiée par celle des animaux:

> *Fugere feræ, & mortalia corda*
> *Per gentes humilis ſtravit pavor.*
> Georg. I. 330.

Héſiode, de qui Virgile a pris cette remarque,

marque, dit encore plus expreſſément, *lib.* II. *verſ.* 527, que tous les animaux, & même les plus ſauvages, fuient en entendant le tonnerre. Il ſemble pourtant que pour ſe guerir de cette peur, on pourroit ſe ſervir de ce raiſonnement, que la peur doit être proportionnée au péril que l'on craint; & que le mal que fait le tonnerre eſt ſi mediocre, qu'il n'y a point de petite fiévre, qui ne tue plus de perſonnes en un été à Paris, que le tonnerre n'en tue en cinquante ans dans tout le Royaume. Mais ce raiſonnement qui paroît ſolide & convaincant, eſt pourtant faux & captieux. Le péril que cauſe la fiévre dans l'eſpace d'un été, eſt partagé & étendu également ſur toutes les parties de cet eſpace; au lieu que tout le péril du tonnerre, eſt ramaſſé dans un ſeul inſtant, & le péril qui ſe rencontre dans ce ſeul inſtant eſt ſans comparaiſon plus grand que celui de la fiévre dans chaque inſtant de cet eſpace. Une muraille qui menace ruine, n'a jamais tué perſonne depuis qu'elle a été bâtie, & il eſt bien certain que quelque jour elle ſera renverſée, de quelque façon que çela arrive. Mais lorſqu'elle eſt près de ſa chute, tout le pé-

ril du mal qu'elle peut faire en tombant, étant ramassé dans cet instant, c'est ce seul instant qu'il faut considerer, & non pas tout le tems qui s'est écoulé, depuis qu'elle a été bâtie, & pendant qu'elle a subsisté.

CXXVII.

Comparaison de la Langue Latine & de la Françoise.

Un savant homme de ce siécle, Membre de l'Academie Françoise, & avec qui j'ai été lié par un long commerce de literature, entreprit il y a quelques années de prouver les avantages & la préférence de la Langue Françoise sur la Langue Latine. Il me communiqua son ouvrage: je le trouvai plein d'esprit & d'érudition; mais je n'approuvai pas son sentiment. Je le combattis par plusieurs raisons, mais par une entre-autres, qui seule me semble démonstrative & décisive, c'est la diversité des cas, qui se trouve dans les noms de la Langue Latine, comme dans ceux de la Langue Grecque, d'où elle est derivée, & qui ne se trouve point dans la Langue Françoise, non plus que dans les autres Langues deri-

derivées de la Latine, ni dans la Langue Ebraïque. Cette diversité de cas produit un sensible effet dans l'usage, & une si grande abondance, & est d'une telle étenduë, qu'elle met cette Langue, & la Grecque, hors de toute comparaison. Un seul exemple en fera la preuve. Si je veux dire en François que Pierre aime Dieu, je ne le puis dire que par cette seule phrase, *Pierre aime Dieu*. Mais si je le veux dire en Latin, je le puis dire en ces six manieres differentes, *Petrus amat Deum*, *Petrus Deum amat*, *Deum Petrus amat*, *Deum amat Petrus*, *amat Petrus Deum*, *amat Deum Petrus*. La seule difference de l'accusatif *Deum*, avec le nominatif *Deus*, produit cette abondance; car en quelque place qu'il se trouve dans cette phrase, il conserve sa signification; & son regime, & ne trouble point le sens. Il n'en va pas ainsi dans la phrase Françoise, *Pierre aime Dieu*, où le seul arrangement marque le sens. Car si je transpose ce nom *Dieu*, qui est à l'accusatif; & que je dise, *Dieu aime Pierre*, je dirai autre chose que ce que je veux dire. Et si je dis, *Dieu Pierre aime*, ou *Pierre Dieu aime*, ou *aime Pierre Dieu*, ou *aime Dieu*

Pier-

Pierre, ce feront des expressions barbares, & tout-à-fait sauvages dans notre Langue. De là vient qu'elle ne souffre point les transpositions; & que si quelquefois la licence de la Poësie en fait recevoir quelques-unes, elles sont en fort petit nombre, & il faut même qu'elles soient sagement ménagées, & fort sobrement employées.

CXXVIII.

La Philosophie a eu son progrès suivant l'ordre de la nature.

Quand on lit les Vies des Philosophes écrites par Diogene Laërce, que l'on étudie l'histoire de la Philosophie, & que l'on considere le progrès qu'elle a fait parmi les Grecs, on remarque qu'elle a suivi l'ordre de la nature; qu'elle a pourvû successivement à ses plus pressants besoins, & a travaillé à la perfectionner par degrez. Il étoit nécessaire qu'elle donnât ordre avant toutes choses à la conservation du corps & de la vie de chaque particulier: & elle l'a fait par l'invention de la Physique. Il étoit nécessaire de travailler ensuite à regler les mœurs, pour l'entretien de Societé entre

tre les hommes : & cela a fait l'objet de la Morale. Il a fallu enfin former l'esprit, le tirer de sa grossiereté naturelle, le rendre capable des Arts, & des Sciences, le subtiliser, & cultiver la Raison, & c'est à quoi l'on est parvenu par le secours de la Logique.

CXXIX.

De l'origine & du progrès de la Chymie.

Sur la partie de la Chimie, qui s'applique à chercher le moyen de faire de l'or, il se presente deux questions principales, qui ont été traitées avec application. La premiere consiste à savoir si par le secours de la Chymie on peut parvenir à faire de l'or : la seconde à connoître l'antiquité de cette Science. La premiere question est purement philosophique, & je la laisse discuter dans les écoles. Je m'arrêterai seulement à la seconde, qui a été examinée (1) par de grands hommes. Scäliger dans sa note sur

(1) Salmuth in Pancirolum, lib. 2. tit. 7. p. 144. 145. recenset utriusque sententiæ auctores.

ſur cet endroit de Manile, où il eſt dit que ceux qui ſeront nez ſous le ſigne du Capricorne, s'appliqueront à la recherche des métaux.

Scrutari cæca metalla,
Depoſitas & opes, terraque exurere venas,
Materiamque manu certa duplicarier arte:
Quidquid & argento fabricatur, quidquid & auro.

Scaliger, dis-je, s'attache principalement à ce vers, *Materiamque manu certa duplicarier arte:* ſur quoi il avance deux choſes: la premiere, que l'art de faire de l'or eſt exprimé par ces paroles: la ſeconde, que ce vers n'eſt point de Manile, mais qu'il a été ſuppoſé & inſeré dans cet endroit de Manile, par quelque Alchymiſte. En quoi, comme en tant d'autres rencontres, ce grand homme a fait voir la précipitation de ſon eſprit: car ce paſſage n'a nul rapport à la compoſition de l'or par la Chymie, mais ſeulement aux ouvrages d'orfèvrerie, qui ſe font par le feu; & en particulier à l'extenſion qui ſe fait de l'or, ſoit par le marteau, ſoit par la filiere; pour en faire de l'or en feuille, ou de l'or trait. D'où réſulte la fauſſeté de la ſe-

seconde proposition de Scaliger, que ce vers a été fabriqué par quelque Alchymiste, & faussement attribué à Manile: puisque les Alchymistes ne peuvent prendre aucun interêt à ce vers; & qu'il se trouve dans tous les plus anciens exemplaires de Manile. Scaliger ajoûte que l'Alchymie a été inconnuë aux Romains du tems de Manile; & que le plus ancien témoignage qui se trouve de cette Science, est celui de Julius Firmicus, qui vivoit du tems de Constantin, & qui dit que ceux qui naîtront, lorsque la Lune est dans la neuviéme maison, seront Alchymistes. Il joint à cela deux passages de Suidas, l'un desquels enseigne que la fable de la Toison d'or ne signifie autre chose, que les peaux sur lesquelles étoit écrit l'art de faire de l'or. Eustathius dans ses Scholies sur Denys le Périégéte, *v.* 689. rapporte la même chose sur l'autorité de Charax. George Syncelle en dit encore davantage, savoir que Démocrite, & Marie de la nation des Ebreux, furent loüez, pour avoir enveloppé dans leurs écrits les mysteres de cet Art sous des énigmes; & que Pamménès fut blâmé, pour les avoir expliquez sans déguise-

ment. L'autre paſſage de Suidas, cité par Scaliger, dit que Diocletien voulant réprimer l'eſprit ſéditieux des Egyptiens, entretenu & enflé par les richeſſes qui leur provenoient de la Chymie, brûla tous les anciens livres, qui traitoient de cette Science. De là Scaliger conclud, que ſi l'invention de la Chymie eſt ancienne, la connoiſſance n'en eſt venuë que fort tard aux Romains. Il cenſure aigrement Guillandin dans un autre (2) ouvrage, pour avoir ſoûtenu l'antiquité de la Chymie. Lorſque Scaliger écrivit ces choſes, apparemment il n'avoit pas encore vû cet endroit de la Chronique d'Euſebe, *lib.* 1. qui dit que ce Pamménès, & cette Marie, dont je viens de parler, ont écrit touchant l'or & l'argent, cachant leur doctrine ſous des énigmes ingenieuſes. Scaliger n'a pas été plus circonſpect dans la ſuite ſur ce paſſage d'Euſebe, qu'il l'a été ſur celui de Manile; car il le retranche (3) du texte d'Euſebe, comme ſuppoſé. En quoi il a été ſuivi par (4) Bochart. L'un

(2) Opuſc. Scalig, edit Francof. p. 23.
(3) Not. in Euſeb, Chronic. p. 258.
(4) Phaleg. lib. 4. cap. 1. p. 235.

L'un & l'autre ſemblent rapporter aux Arabes la premiere publication de cet Art. Mais nous avons pluſieurs témoignages des anciens, qui nous font entendre, qu'il étoit connu long-tems avant que Mahomet eût mis les Arabes en réputation; car Firmicus qu'ils citent, fait mention de cette Science, diſant que celui qui naîtra ſous une certaine poſition de la Lune, poſſedera la Science de l'Alchymie, *ſcientiam Alchymiæ*; parlant de cette Science comme connuë alors, & par conſéquent long-tems auparavant. Mais de plus Suidas, après pluſieurs autres Auteurs, diſant que Dioclétien fit brûler tous les livres de Chymie qui ſe trouvoient en Egypte, perſuadé qu'ils enrichiſſoient les Egyptiens, en leur enſeignant l'Art de faire de l'or, & les rendoient fiers & ſéditieux, il laiſſe entendre que cet art étoit fort ancien chez les Egyptiens. Cela ſe confirme par le témoignage d'Euſebe que j'ai cité, qui nous apprend que Democrite apprit cette Science en Egypte. Murtadi Egyptien, du Caire, qui a écrit en Arabe les merveilles d'Egypte, ſelon la doctrine des Arabes, dit que la Chymie étoit connuë en Egypte du tems

de Moyſe; & que Moyſe lui-même la ſut & l'enſeigna. On prouve encore ſon antiquité chez les Egyptiens par les hiſtoires des Chinois. Vanſleb rapporte dans la Relation de ſon voyage d'Egypte, *p.* 380. que l'Evêque de Siut lui dit que dans un ancien monaſtere d'Egypte, dont on voyoit les ruines, il y avoit eu trois cens ſoixante Religieux, dont l'unique occupation étoit de chercher la Pierre Philoſophale par la Chymie. Et dans une autre Relation de l'état d'Egypte, *p.* 278. il dit que le ſecret de faire de l'or eſt exprimé en lettres Hiéroglyphiques, ſur les anciens obéliſques d'Egypte. Zoſime remonte encore plus haut: car dans un paſſage, que George Syncelle a extrait de ſes livres, il enſeigne que l'invention de la Chymie eſt plus ancienne que le Déluge, & qu'elle fut enſeignée aux hommes par ces Anges vicieux, qui, ſelon le témoignage de Moyſe, *Gen.* VI. 4. devinrent amoureux des filles des hommes, & leur enſeignérent pluſieurs ſecrets de la Nature, & principalement la Chymie. Les hiſtoires des Chinois, qui, comme je l'ai montré dans d'autres Ouvrages, ont été diſciples des E-

gyp-

gyptiens, ainsi que le reste des Indiens, & ont reçû d'eux l'art chymique, assûrent constamment que la Chymie est très-ancienne dans la Chine, & en attribuent l'invention (5) à un certain Hoangtius, qui vivoit plus de deux mille cinq cens ans avant Jesus-Christ. Je m'étonne au reste que Bochart rapportant à la Langue Arabe le nom de Chymie, n'ait pas observé que Firmicus, dont il allegue le passage, appelle la Chymie *Scientiam Alchymiæ*, & que ce mot a la forme Arabique, portant en tête l'article Arabe. D'où il eût pu conclure que cette Science a été cultivée par les anciens Arabes, long-tems avant les Arabes Mahometans. Mais il faut savoir que selon l'opinion de Saumaise, *in Solin. p.* 1097. *C.* ces paroles de Firmicus sont alterées, & qu'il faut lire *Scientiam Chymiæ*: à quoi il ajoûte que les Grecs modernes appellent cette Science ἀρχημία, & qu'elle étoit ainsi nommée du tems de nos peres.

De toutes ces observations, ce qu'on peut recueillir de plus vrai-semblable touchant l'origine & le progrès de la

(5) Ambassade de la Chine, part. 2. ch. 3. & part. 1. ch. 52.

Chymie, c'eſt que cette Science a été ſi ancienne parmi les Egyptiens, qu'ils ſemblent en avoir été les inventeurs : que de là elle a paſſé aux Indes & à la Chine ; qu'il ne paroît point que les anciens Grecs & Romains l'aient tranſportée chez eux : ſoit que les Egyptiens la tinſſent cachée, comme un Art *divin & ſacré*, ainſi qu'ils le qualifioient communément, donnant même le nom (6) de *Prophetes* aux Chymiſtes, & χημεία ſignifie une Science occulte, ſelon l'origine tirée de l'Arabe qu'en propoſe Bochart avec aſſez de probabilité : ſoit que les étrangers n'euſſent pas aſſez pénétré leurs myſteres & leurs Sciences : mais que depuis que l'Egypte fut entierement ſoumiſe, & réduite en province par Auguſte, les Romains ne purent pas ignorer l'application de ce peuple à cette Science : & qu'étant perſuadé qu'une partie de ſes richeſſes venoit de cet Art occulte & myſterieux, qu'ils ignoroient eux-mêmes, Diocletien enfin eſpera de leur ôter cette reſſource, en brûlant tous leurs

(6) Du Cange, Gloſſar. Græc. in χημεία & in προφῆται.

leurs livres de Chymie, par une très-vaine entreprise, vû la facilité d'en cacher plusieurs exemplaires, & vû l'érudition de plusieurs Egyptiens, qui avoient acquis cette Science, bien plus par l'experience que par les livres: qu'enfin des Egyptiens (7) elle passa aux Arabes, qui tout fabuleux qu'ils sont, ne s'en attribuent pas l'invention, mais ils la rapportent aux Egyptiens, & ne la font pas moins ancienne que Moyse & qu'ensuite les Arabes la répandirent dans l'Occident, d'où elle est venuë jusqu'à nous.

CXXXI.

Filets de Saint Martin.

On voit d'ordinaire à la campagne, pendant l'Autonne, de certains filets, pendants aux arbres, & étendus sur les buissons & même sur les herbes. Le vent les agite, les détache des branches, les transporte sur d'autres, les joint & les sépare à son gré. Et souvent en marchant,

(7) Vide Albufarag. hist. Orient. Dynast. I. p. 21. Gentium in Musladini Sadi Rosarium, p. 556.

chant, on se trouve le visage, les cheveux, & les habits, couverts de ces filets. On les nomme communément Filets de Saint Martin, parce que c'est vers la fête de Saint Martin qu'il en paroît davantage. Quand l'humidité de l'air & la rosée s'attache à ces filets, & vient à se geler, & les fait paroître plus épais & plus blancs, les paysans les appellent cheveux de la Vierge Marie. Lorsque je leur ai demandé la cause de cette production, ils m'ont répondu tout d'une voix & sans variation, que les vapeurs de la terre, qui sont plus épaisses en cette saison, sont l'unique cause de cet effet. Je ne me rendis pas fort docile à cette opinion, mais la suite du tems m'instruisit de la verité. Car m'étant trouvé pendant l'Autonne dans un champ couvert de bruyeres, je remarquai que presque toutes les plantes de bruyere étoient remplies de floccons de toile d'araignée: & ces floccons étant ouverts, je trouvai dans chacun une araignée enfermée. Ces araignées étoient petites, de couleur rousse, mouchetées, ayant les pieds courts, & la tête fort grosse, à proportion de leur ventre. On trouve de pareilles toiles d'araignées dans

les

es plantes basses & voisines de la terre, dans les pieds du chaume qui est demeuré après que les épis ont été siez, & dans les buissons. Quand le vent est fort, il rompt ces toiles, & en enleve une partie, & les répand sur la terre & sur les arbres, & de là viennent ces filets de Saint Martin.

CXXXII.

Chaque arbre naît d'un rameau.

Chaque arbre naît d'un rameau. Ce rameau est sensible & visible dans les glands, & dans la plûpart des pepins. Si l'on ouvre la peau d'un pepin de pomme, on trouvera un petit rameau planté à la tête de ces deux lobes, qui composent le pepin. Quand ce petit rameau est dûement échauffé & humecté, ce rameau commence à végeter. Il s'allonge, il se grossit, il se nourrit, il se produit, & devient un arbre. Un oignon suspendu dans une cuisine, étant échauffé par la chaleur du lieu, pousse souvent au dehors son petit rameau. Il se trouve de l'humidité dans la masse de l'oignon; & cette masse tient lieu de terre au petit rameau. On fait la même observation au sujet de

plusieurs autres plantes, qui se conservent dans des lieux souterrains, où il y a un mêlange de chaleur & d'humidité. Et comme les graines portent des rameaux, d'où naissent les arbres, ne peut-on point raisonner de la même sorte sur la naissance des animaux, & croire qu'il se trouve un animal dans la semence d'un animal?

CXXXIII.

Tout mouvement est composé d'intervalles de mouvement & de repos.

Lors qu'une rouë tourne autour de son centre, ce centre demeure immobile, & chaque point de cette rouë, autre que le centre, est en mouvement. Le mouvement de chacun de ces points est plus ou moins vîte, selon qu'il s'éloigne plus ou moins du centre, & approche davantage de la circonference. De sorte que chacun des points de la circonference a un mouvement plus vîte que chacun des points, qui sont dans le reste du plan de la rouë; & tous les points de la circonference ont un mouvement égal entre eux. Cela étant supposé, il s'ensuit que le rayon de cette rouë, qui va du centre à la circonference, & qui est le

le demi-diametre du cercle, en quoi consiste le plan de la rouë, ayant un de ses points dans le centre, & l'autre dans la circonference, est immobile par une de ses extrémitez; & participe par l'autre de ses extrémitez au mouvement le plus vîte qui soit dans toute la rouë. Il s'ensuit de plus que tout ce rayon étant en mouvement par le mouvement de la rouë, toutes les parties qui le composent, hormis le point qui est au centre, sont en mouvement; & que leur mouvement est plus ou moins lent ou rapide, selon qu'elles s'approchent ou qu'elles s'éloignent du centre ou de la circonference. Ainsi ce rayon étant situé entre le parfait repos du centre, & le plus rapide mouvement de la circonference, chacune de ses parties participe de ce repos & de ce mouvement, à proportion de sa situation, selon qu'elle est plus proche ou plus éloignée de la circonference. Il s'ensuit encore que lorsque la rouë fait son tour entier, l'extrémité du rayon qui tombe dans la circonference, décrit un grand cercle, le plus grand de ceux qui peuvent être décrits dans le plan de la rouë, & que chaque autre point de ce même rayon ou demi-dia-

metre en décrit un autre plus ou moins grand, ſelon que ce même point s'éloigne ou s'approche plus de la circonference: & la grandeur de chacun de ces cercles eſt proportionnée à la place que tient dans le rayon le point qui le décrit. De là il paroît clairement, que la quantité de mouvement & de repos qui eſt dans ce rayon, lorſqu'il fait ſon cercle avec la rouë, eſt répanduë inégalement, mais proportionnellement dans la longueur de ce rayon; ſelon qu'il approche plus du centre, où eſt un parfait repos, ou de la circonference où eſt le plus grand mouvement. Chacun des points de ce rayon participe donc de ce repos & de ce mouvement, ſelon qu'il approche plus du centre ou de la circonference; & le cercle que décrit chacun de ces points, eſt plus grand ou plus petit ſelon cette même proportion. Le cercle que décrit le point qui eſt à l'extremité extérieure du rayon, & chacun des autres cercles que décrit chacun des autres points qui ſont au milieu du rayon, ſont décrits dans un même eſpace de tems, quoiqu'ils ſoient de grandeurs fort inégales; d'où il s'enſuit qu'il eſt entré plus de

mou-

mouvement dans la description du grand cercle, & plus de repos dans chacun des autres cercles du milieu; & par conséquent la description de chacun des cercles du milieu, a été mêlée d'intervalles de mouvement & de repos. Il s'ensuit de plus que le point de l'extrémité du rayon, qui décrit le grand cercle, s'est rencontré dans des intervalles de mouvement, tandis que chacun des points du milieu, en décrivant son cercle, se trouvoit dans des intervalles de repos.

Sur cela on peut objecter que si une partie du rayon, ou demi-diametre, est dans le repos, tandis que l'autre est dans le mouvement, il s'ensuit que cette ligne du demi-diametre n'est plus une ligne droite, & devient une ligne courbe, ou rompuë. A cela je répons que s'il s'agissoit d'une ligne mathématique & géométrique, la conséquence seroit vraie; mais que n'y ayant point de lignes géométriques dans la nature, mais seulement des lignes physiques, non seulement il n'y a nul inconvenient à dire & à croire qu'une partie du rayon d'une rouë, qui fait son tour autour de son centre, va plus lentement que l'autre partie de ce rayon; mais même que le fait est très-

con-

constant, & ne se peut pas nier; & que de dire qu'une partie va plus lentement que l'autre, c'est dire qu'elle a moins de mouvement, & par conséquent plus de repos.

Par là on donne aisément la solution de cet argument, qu'on appelloit l'Argument d'Achilles, λόγος Ἀχίλλειος, & qui a paru insoluble. On suppose dans cet argument, qu'Achilles, & une tortuë marchent d'un mouvement continu sur une même ligne, & que la tortuë est plus avancée que lui de dix pieds, par exemple, sur cette ligne. S'ils marchent d'un mouvement continu, pendant le tems qu'Achilles mettra à parcourir ces dix pieds, la tortuë doit avoir fait quelque progrès en avant; comme, par exemple, d'un pied. Pendant le tems qu'Achilles mettra à parcourir ce pied, la tortuë aura avancé d'un pouce: & tandis qu'Achilles parcourra ce pouce, la tortuë aura avancé de deux lignes; & ainsi avançant toûjours un peu, tandis qu'Achilles s'avancera, elle devancera toûjours Achilles. La réponse est aisée, en supposant que tout mouvement est mêlé de parties ou intervalles de repos; & le mouvement de la tortuë étant mê-

lé

lé de beaucoup plus d'intervalles de repos que de mouvement d'Achilles, il ne faut pas sétonner si Achilles s'avançant par des intervalles de mouvement, il atteint & devance la tortuë, tandis qu'elle est dans des intervalles de repos.

CXXXIV.

Si dans les orages il s'engendre quelquefois des grenouilles?

On est communément persuadé, que ces petites grenouilles, qui paroissent dans l'été après les orages, sont produites par la chaleur de la saison, par l'eau qui tombe d'enhaut, & par la poussiere qui se trouve sur la terre, & sur les feuilles des arbres. Quelques-uns même croient qu'elles se forment en l'air, & sur ces feuilles: & le peuple dit alors sans scrupule qu'il pleut des grenouilles: ne songeant pas que la force du vent peut les avoir enlevées & transportées, comme il transporte tant d'autres corps beaucoup plus pesants. Ces animaux ne naissent point autrement que les autres animaux. Les meres les pondent, & s'en déchargent, & les nourrissent dans des

trous de la terre, comme les crapaux. *Inventusque cavis bufo.* Quand il survient des pluies abondantes : l'eau se répandant sur la terre, l'humecte, la réfroidit ; & inondant les petites cavernes, qui leur servent de nids, les force d'en sortir pour se mettre à sauveté. La même chose arrive à une espece de souris, qui se trouve dans les montagnes de la Lapponie. Elles paroissent en grand nombre après les orages : & les Lappons ont la même opinion de l'origine de ces souris, que le vulgaire a ici de celle des grenouilles. Et non seulement les Lappons, mais même Olaüs Magnus, le grand Naturaliste de la Suéde, croit qu'elles tombent avec la pluie, soit qu'elles soient apportées d'ailleurs par le vent, soit qu'elles soient produites dans les nuës. Je pardonne plus aisément cette erreur grossiere à ce bon Suédois, estimable d'ailleurs, qu'à Wormius, ce savant Danois, qui a vécû de nos jours, & qui a tant apporté de lumiere dans les affaires du Nord, qu'il a traitées dans ses ouvrages ; & qui néanmoins sans biaiser & sans scrupule a assuré que ces grenouilles peuvent s'être formées dans l'air, & être tombées avec la pluie.

CXXXV.

Du nom de *Philès*.

Il m'a ſemblé qu'un homme auſſi clairvoyant, & auſſi exact qu'étoit M. Bochart, en alleguant dans ſon livre *des animaux de l'Ecriture*, le témoignage de Philé, dont nous avons le livre *de la proprieté des animaux*, l'ait cité comme l'ouvrage d'une femme, trompé par la terminaiſon de ce nom, quoique dans les livres imprimez, l'ouvrage ſoit ainſi intitulé, τοῦ σοφωτάτου καὶ λογιωτάτου Φιλῆ ςίχοι, & dans un Manuſcrit de la Bibliotheque du Roi, τοῦ σοφωτάτου καὶ λογιωτάτου κυρίου μανουήλου τοῦ Φιλῆ ςίχοι ἰαμβικοί. Ce genitif vient du nominatif Φιλῆς, dont le datif eſt Φιλῇ, & l'accuſatif Φιλῆν. Ce nom ſe trouve fréquemment dans tous ces cas, dans les Hiſtoriens de l'Hiſtoire Byzantine. Il falloit donc en le citant au nominatif, le nommer Philès.

CXXXVI.

Si l'on peut reduire tous les sens au sens du toucher.

Quelques Philosophes ont voulu réduire les cinq sens sous un seul, qui est le toucher; prétendant que la vûë se fait par une sorte d'attouchement sur l'œil, de l'espece émanée de l'objet visible; de l'ouïe par un attouchement de l'air ébranlé par le son, sur le tympan de l'oreille; de l'odorat, par un attouchement de la vapeur émanée du corps odorant sur les narines; & du goût, par l'attouchement des parties savoureuses, qui partent du corps que nous mangeons, ou savourons, sur la langue & le palais. Je conviens que chacune de ces sensations se fait par une espece d'attouchement, c'est-à-dire par une application de l'objet, ou de l'espece de l'objet sensible, à l'organe ou instrument de la sensation: mais je ne conviens pas pour cela que ces cinq sens soient le même sens. Un même archet touche les cordes, mais il n'en tire pas le même son. Une même plume forme l'écriture, mais les lettres dont l'écriture est composée, ne sont

ſont pas les mêmes. Les ſens n'ont rien de commun entre eux, que l'application de l'eſpece de l'objet exterieur à l'organe de la ſenſation; tout le reſte eſt different; l'objet exterieur, l'organe de la ſenſation, & la maniere même de l'application; quelques-unes des eſpeces ne faiſant que frapper & faire une impreſſion paſſagere ſur l'organe de la ſenſation, comme dans le ſens de l'ouïe; & d'autres penetrant l'organe, s'y inſinuant, & y demeurant, comme dans le ſens du goût, & de l'odorat. Si l'on veut comprendre toutes ces applications ſous le terme général d'attouchement, il faut dire qu'il y a deux acceptions du mot d'attouchement; l'une générale, commune à tous les ſens, que je viens d'expliquer; l'autre particuliere au ſens du toucher, qui produit une ſenſation differente des quatre autres.

CXXXVII.

S'il eſt vrai que deux nombres inégaux multipliez par eux-mêmes, puiſſent produire le même nombre?

Clavius Jeſuite a avancé dans ſon Algebre, Tom. 2. p. 17. une étrange propoſi-

poſition, ſavoir que deux nombres inégaux, étant multipliez quarrément, c'eſt-à-dire chacun par ſoi-même, produiſent quelquefois deux nombres égaux, c'eſt-à-dire le même nombre. Cela lui paroît fort ſurprenant & incomprehenſible, & il en rejette la cauſe ſur la foibleſſe de l'eſprit humain. Cependant l'exemple qu'il apporte de cet effet merveilleux, découvre viſiblement ſon erreur. Les deux nombres qu'il propoſe ſont 4—1, & 1—4: c'eſt-à-dire quatre moins un, & un moins quatre. Ce premier nombre multiplié quarrément par lui-même produit neuf; & le ſecond multiplié quarrément par lui-même produit auſſi neuf, ſelon Clavius. Tout cela eſt vrai, mais non pas au ſens de Clavius. Car ce premier neuf marque neuf au deſſus de rien; & le ſecond neuf marque neuf au-deſſous de rien, c'eſt-à-dire neuf moins que rien. Si je donne à quelqu'un quatre écus, moins un écu, c'eſt-à-dire trois écus, il recevra trois écus de profit, dont le quarré ſera neuf écus de profit. Mais ſi je lui donne un écu, moins quatre écus; c'eſt-à-dire, ſi, lorſqu'il recevra de moi un écu, il m'en rend quatre, il perdra avec moi trois écus, dont le

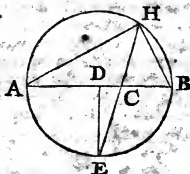
le quarré feront neuf écus de perte. Or il y a une grande difference entre neuf écus au dessus de rien, & neuf écus au dessous de rien; c'est-à-dire entre neuf écus de profit, & neuf écus de perte. Il est étonnant que le bon esprit de Clavius lui ait manqué là-dessus au besoin, & qu'il ait attribué à la foiblesse de l'esprit humain, ce qu'il devoit attribuer à la foiblesse du sien.

CXXXVIII.

Problême Géometrique,

Dans ces Dissertations que feu M. l'Abbé de Tilladet prit soin de ramasser, & de faire imprimer, il y a quelques années, il a rapporté une demonstration de ce problême qui fut proposé à M. Bouillaud: Une ligne droite terminée, étant coupée en quelque point trouver un autre point hors de cette ligne, d'où ayant tiré trois lignes sur les deux extrémitez de la ligne donnée, & le point de la section, elles fassent deux angles égaux. Quoique la démonstration de ce problême, que l'on a proposée dans ces Dissertations, soit réguliere, on oublia

blia d'en donner une autre, qui est beaucoup plus ſimple & plus nette.



Soit la ligne AB. coupée au point C. il faut trouver un point hors de cette ligne, d'où ayant tiré trois lignes, l'une tombant ſur le point de la ſection C. les deux autres tombant aux extrémitez de la ligne AB. ces trois lignes faſſent deux angles égaux. Qu'on coupe la ligne AB. en deux parties égales au point D. Du point D. à l'intervalle DB. ſoit décrit le cercle AHBE. Du point D. ſoit tirée la perpendiculaire DE. qui ſe termine au point de la circonference E. Du point E. ſoit tirée une ligne par le point de la ſection C. juſqu'à la circonference du cercle au point H. Du point H. ſoient tirées

tirées deux lignes aux extrémitez de la ligne AB. ſavoir HA. & HB. je dis que le point H. eſt le point que l'on cherche, & que les angles AHC. & CHB. ſont égaux, puiſqu'ils ſont ſoûtenus de deux portions de cercle égales AE. & EB. par la 27. propoſition du 3. livre d'Euclide.

CXXXIX.

Difference de l'Aſtronomie ancienne & de la moderne.

L'Aſtronomie ancienne étoit ſi défectueuſe, qu'il eſt bien pardonnable aux modernes de l'avoir peu étudiée. Il eſt certain que pour l'intelligence des anciens Auteurs, la connoiſſance en eſt néceſſaire. Scaliger eſt celui des modernes qui l'a davantage cultivée, & il ſe ſavoit ſi bon gré des progrès qu'il croioit y avoir faits, qu'il a regardé comme ſon chef-d'œuvre en ce genre ſes Obſervations ſur le Poëte Manile où il a étalé avec complaiſance les lumieres qu'il avoit acquiſes dans cette Science par une longue étude. Mais le caractere de ſon eſprit immoderé, plein de confiance & de préſomption, l'a précipité dans une

infinité d'erreurs, comme je l'ai fait voir dans mes Remarques sur le même Manile, & sur son Commentaire. Sans entrer dans le détail de plusieurs questions sur lesquelles l'Astronomie nouvelle s'est éloignée de l'ancienne, j'exposerai seulement ici superficiellement plusieurs differences capitales, de leur méthode dans l'étude de l'Astronomie, & de leurs principes.

Touchant les observations des Astres, j'apprens d'un passage (1) de Simplicius qu'Aristote recommandoit à ses Disciples de suivre les plus récentes observations, comme étant beaucoup plus sûres que celles des anciens, qui ne répondoient pas assez exactement aux phénoménes; parce que, dit-il, Callisthene, Disciple d'Aristote, n'avoit pas encore envoyé de Babylone en Grece les observations des Chaldéens, faites pendant plus de dix-neuf cens ans avant Alexandre, selon le calcul de Porphyre. En effet, les Chaldéens, selon l'opinion commune, sont les plus anciens observateurs, dont on se souvienne, ayant été invitez

(1) Simplic. in Aristot. de Cœlo, lib. 2. p. 123.

invitez à ce noble exercice par la disposition des campagnes vastes & unies qu'ils habitoient. Les Egyptiens par une pareille occasion se trouverent engagez à les imiter. Macrobe (2) néanmoins les fait les premiers observateurs du Ciel, & rapporte en détail l'artifice dont ils se servoient pour parvenir à une exacte division du Zodiaque. Mais les Phéniciens y furent portez par la nécessité de la navigation & du trafic. Dès le tems des Juges d'Israël, ils avoient dressé dans la Palestine des Heliotropes, des Colonnes Astronomiques, & des Horloges qui marquoient les mouvemens du Soleil. Celle du Roi Achaz est une preuve que les Ebreux ne negligeoient pas la connoissance des mouvemens celestes, & j'ai fait voir dans un autre (3) ouvrage, que ces Colonnes, dont parle Josephe, & dont il attribuë la construction aux descendans de Seth, étoient plûtôt des Tables Astronomiques, gravées par les anciens Chananéens sur ces Colonnes. Il y a apparence que ces conversions du Soleil, qu'Homere nous apprend (*Odyss.* O. 403.)

(2) Macrob. in Somn. Scip. lib. 1. cap. 21.
(3) Situat. du Paradis terrestre, ch. 17.

o. 403.) avoir été marquées dans l'Isle de Syrie, c'étoit un Heliotrope, fabriqué par les Phéniciens, & que les Interpretes prétendent avoir été dressé pour marquer les Solstices, qui fut depuis renouvellé, ou réparé, ou perfectionné par Pherecyde. Ou peut-être en fit-il un autre plus exact, où les Solstices étoient marquez par l'ombre d'un stile. Les Grecs instruits dans l'Astronomie par les Egyptiens & les Phéniciens, la cultivérent dans la suite du tems; & depuis Thalès & ses successeurs d'un côté, & Pythagore de l'autre, elle fit des progrès considerables successivement, jusqu'à Ptolémée, qui a surpassé en cette Science la diligence de ceux qui l'avoient précédé: les Arabes corrigerent ses observations; le Roi Alphonse corrigea celles des Arabes; & enfin les Tables Rudolphines de Kepler, fondées sur les observations de Tycho, ont poussé l'exactitude de ces connoissances plus loin qu'elles n'avoient encore été. Ces observations de Tycho, & ces merveilleux instrumens dont il se servoit pour les faire, avoient, pour ainsi dire, renouvellé l'Astronomie. Non pas que les Arabes épargnassent les soins & la dépense pour con-

connoître les mouvemens du Ciel. On en peut juger par cet inſtrument dont ſe ſervoit Albategnius, qui vivoit il y a 800 ans, duquel inſtrument l'alhidade étoit longue de dix aunes.

Les Spheres dont ſe ſervoient les anciens pour repreſenter le Ciel, étoient fort differentes des nôtres. Ils avoient l'uſage des Spheres armillaires, mais faites à leur maniere. Quelques-unes étoient compoſées (4) de roſeaux pour repreſenter les cercles. Celle d'Archimede, qui a été tant célébrée, faiſoit bien plus admirer ſon ſavoir dans la Méchanique, que dans l'Aſtronomie. Elle étoit fabriquée (5) de cercles de cuivre, & de globes creux de verre, qui étoient mûs par les reſſorts de la Pneumatique, & repreſentoient les mouvemens celeſtes. Claudien (6) marque que ces Spheres de verre, faites apparemment à l'imitation de celle d'Archimede, étoient en uſage de ſon tems. Les mêmes effets que l'on admiroit dans ces Spheres, ont été imitez de nos jours plus d'une fois par

(4) Lucian. in Nigrino.

(5) Vide Claudian. Epigr. 18. Lactant. lib. 2. cap. 5. Salmaſ. in Solin. tom 1. p. 824.

(6) Claudian. Epigr. 25. ad Curetium.

par d'autres artifices non moins ingenieux, & produits par une intelligence non moins profonde de l'Aſtronomie & de la Méchanique.

La diviſion des cercles du Ciel a reçû ſucceſſivement divers progrès. La plus ancienne a été celle du Zodiaque. Les douze Signes en firent la premiere diviſion. Les 365. jours dont l'année étoit compoſée, & que le Soleil employoit à parcourir le Ciel, conduiſoit naturellement les obſervateurs à la diviſion de ce cercle en 360. degrez. Voici comme Pline en parle, l. 2. c. 8. *Certum eſt Solis meatum eſſe partium quidem trecentarum ſexaginta. Sed ut obſervatio umbrarum ejus redeat ad notas, quinos annis dies adjici, ſuperque quartam partem diei.* Et il ſe ſert dans la ſuite *ch.* 15. de cette même diviſion du Zodiaque en 360. parties. Manile, *liv.* 1. *verſ.* 667. applique cette même diviſion au Zodiaque: & il donne douze de ces degrez à la largeur du Zodiaque, que les modernes ont étenduë juſqu'à ſeize. Cette diviſion en 360. degrez, fut d'abord reſervée au Zodiaque, dont le Soleil ſembloit être le premier auteur: mais les autres grands cercles, & principa-

cipalement l'Equateur, étoient communément divisez en soixante degrez; & on ne se servoit point d'autre division avant Eudoxe, qui fut disciple de Platon. Ils comptoient (7) quatre de ces degrez, depuis l'Equateur jusqu'au Tropique, & quinze jusqu'au Pole. Les anciens avoient encore d'autres divisions, mais plus grossieres. Ils appelloient les Signes du Zodiaque *Dodecatemories*; c'est-à-dire *douziemes parties:* & ils divisoient chacune de ces douziémes parties, ou Dodecatemories, en douze autres Dodecatemories, dont chacune contenoit deux degrez & demi du nombre des trente que chaque Signe possedoit; ou cinq demi-degrez, à chacun desquels ils donnoient aussi (8) le nom de Dodecatemories. Manile a marqué ces trois sortes de Dodecatemories: mais les modernes les ont ou ignorées ou negligées. Je remarque cependant dans un passage de Sextus Empiricus (*adv. Math. p.* 111. *AB.*) qui vivoit sous Marc-Aurele, que dès-lors on divisoit en soixante minutes chacun des

360.

(7) Strabon, liv. 2. p. 113. D.
(8) Vide nos in Manil XXI. 646.

360. degrez du Zodiaque. Eusebe rapporte dans sa Préparation Evangelique *liv. 6. chap. 7.* un grand fragment des Commentaires d'Origene sur la Genese, par lequel on connoît que de son tems les Astrologues voulant dresser les nativitez des enfans, ne recherchoient pas seulement quel Signe étoit en ascendant, mais encore quelle partie du nombre des soixante parties, en quoi le Signe étoit divisé; & que poussant encore plus loin leur recherche & leur précision, & divisant chacune de ces parties en soixante autres, ils examinoient laquelle de ces cent-soixante dernieres parties étoit en ascendant; & qu'ils usoient de la même diligence dans les observations qu'ils faisoient du cours des Planetes. Les divisions & subdivisions de ces mouvemens se pratiquoient du tems d'Ammien Marcellin, & il appelle (*lib. 20. cap. 30.*) parties de parties ce que nous appellons minute. Cela fait connoître que l'exactitude & la curiosité des modernes n'a pas surpassé en cela celle des anciens.

Les postures que l'on a données aux Constellations sur les Globes artificiels ont été une autre occasion de differend entre

entre les anciens & les nouveaux Aſtronomes. Car, lorſqu'ils voulurent repreſenter ſur le Globe, ce qu'ils avoient vû dans le Ciel, ils marquerent ſur la face convexe du Globe, ce qu'ils avoient vû dans la face concave du Ciel. De ſorte que ſi une Conſtellation leur avoit paru dans le Ciel ayant le viſage tourné vers eux, c'eſt-à-dire vers la Terre & vers le centre du Ciel, comme par exemple celle d'Andromede, ou du Verſeau, lorſqu'ils vouloient la repreſenter ſur le Globe artificiel, telle qu'ils l'avoient vûë, c'eſt-à-dire tournée vers eux, cette ſituation étoit néceſſairement contraire & oppoſée à celle qu'elle a dans le Ciel: car elle devoit être renverſée & comme couchée ſur le dos, & regardant en haut, & au deſſus d'elle; au lieu que dans le Ciel elle regarde en bas & au deſſous d'elle. Ainſi la face du Globe artificiel étoit proprement l'envers & le rebours de la face du Ciel. Delà il s'enſuivoit un étrange renverſement dans la fabrique des Globes artificiels; car ce qui étoit à la droite dans le Ciel ſe trouvoit à la gauche ſur le Globe. Cela a produit deux Sectes differentes entre les Aſtronomes. L'une eſt de Theon, qui

vouloit que l'on peignît les Constellations ayant le derriere de leurs corps tourné vers nous, pour faire entendre que le devant de leurs corps étoit ce qui nous paroissoit dans la face concave du Ciel. L'autre Secte étoit d'Hipparchus, qui vouloit au contraire qu'on les peignît ayant le dedans du corps tourné vers ceux qui les regardoient sur le Globe, à moins qu'il ne se trouvât au côté opposé quelque chose qui meritât d'être marqué. C'est-à-dire qu'Hipparchus vouloit qu'on représentât sur la surface exterieure les Constellations, telles qu'elles paroissent à nos yeux étant vûës de la terre: & Theon vouloit qu'on les représentât telles qu'elles auroient paru aux yeux de ceux qui les auroient regardées par le dehors du Globe, si ce Globe avoit été transparent.

Outre ce dérangement, le tems a encore défiguré en particulier ces Constellations, & les modernes n'ont pas exprimé les figures anciennes. J'en rapporterai ici quelques-unes qui pourront servir d'échantillon. Le Belier est représenté aujourd'hui sur les Globes couché & regardant derriere lui. Les anciens l'ont représenté courant, & regardant

vers

vers l'Occident, c'est-à-dire devant lui. La Balance est représentée avec ses deux bassins, posée simplement sur la Terre. Manile y joint un homme qui la soûtient, & la tient en action: *Humana est facies Libræ*, dit-il. Les anciens Calendriers la faisoient soûtenir par la Vierge: mais cet emploi fut délégué à Auguste par les flateurs de son tems. Les Egyptiens attribuoient cette fonction à un homme, qui soûtenant la Balance de la main droite, tenoit de la gauche une perche ou mesure d'arpenteur. Les Gemaux étoient autrefois représentez comme deux jeunes garçons qui s'entr'embrassoient. Les Lacedemoniens les exprimoient en raccourci par deux traits paralleles, joints ensemble par deux autres traits de travers, comme on les représente encore aujourd'hui. Ils appelloient ce signe δόκανα, mot derivé, comme je crois, de δοκός, qui signifie une *poutre* ou *solive*; car ce sont en effet deux solives jointes par deux solives traversieres. En Latin une solive s'appelle *trabs*. Et comme de δοκός, on a fait δόκανον, de *trabs* on a fait *trabale*; d'où est venu, selon ma conjecture, le mot de *travail*, qui dans sa propre si-

gnification marque cette machine dans laquelle les Maréchaux enferment les chevaux fougueux & rétifs pour les panser. Et en effet cette machine représente la figure qui sert à marquer les Gemeaux. On prétend (9) que ces Gemeaux sont Castor & Pollux, d'autres veulent que ce soient Apollon & Hercule: & ils retiennent encore ces noms-là dans la Sphere des Arabes, qui les ont pris des Egyptiens. Pline *liv.* 18. *ch.* 29. ne dissimule pas que les anciens ont confondu la situation des Constellations du grand Chien, & du petit Chien. Ils ont donné le nom de Chien & de *Sirius* à la Constellation du grand Chien, & à cette étoile lumineuse qu'il a dans la bouche. Ils ont aussi donné le nom de Canicule au grand & au petit Chien. La Constellation d'Orion étoit nommée *Jugula* par les anciens, à cause de trois étoiles qu'ils plaçoient sur sa gorge. Manile & tous les modernes les placent sur son visage. Enfin, pour faire voir en abregé la difference de la Sphere ancien-

(9) Vide Manil. IV. 754. & nos ibid. Plutarch. de fraterno amore. Eustath. in Iliad. P. 1125.

cienne & de la moderne, il suffit de dire que cette derniere met quarante-huit Constellations dans le Ciel, & l'ancienne n'en met que trente-cinq, comme l'a marqué expressément Martianus Capella, liv. 8.

Mais ces changemens que le tems a coûtume d'apporter dans les Sciences humaines, ne sont pas comparables à ceux que les Arabes ont apportez dans l'Astronomie, lorsqu'ils ont voulu l'ajuster à leur Religion. Ils auroient cru commettre une idolatrie, s'ils avoient placé, &, pour ainsi dire, consacré des figures humaines dans le Ciel. Ils ont donc mis deux paons à la place des Gemeaux; une gerbe d'épics à la Vierge; un carquois à la place du Sagitaire; un mulet chargé de deux barils, à la place du Verseau; un veau marin à la place d'Andromede; & ainsi des autres.

Les Astronomes n'ont pas moins varié, quand ils ont voulu désigner les points des Solstices & des Equinoxes. Quelques-uns les ont mis dans le premier degré du Cancre, & dans celui du Capricorne; dans le premier degré du Belier, & dans celui de la Balance; les

autres, dans les huitiémes degrez de ces Signes, les autres dans les dixiémes, les autres dans les douziémes; & quelques-uns dans les quinziémes, ce que l'on attribuë à Eudoxus. D'autres étendoient l'espace où ils plaçoient les points tropiques dans toute l'étenduë de ces Signes. Manile rend témoignage de ces diversitez à la fin de son troisiéme livre. Néanmoins l'opinion de ceux qui les plaçoient dans les huitiémes degrez de ces Signes a prévalu: & il semble qu'elle ait merité cette préference par son antiquité, & par l'autorité d'Anaximandre, qui paroît en avoir été l'inventeur. Et de là vient que dans le Calendrier réformé par Jules Cesar, les premiers jours des mois tombent dans les huitiémes parties des Signes du Zodiaque; suivant l'ancienne Astronomie, à laquelle Geminus rapporte aussi l'opinion de ceux qui étendoient les Solstices & les Equinoxes dans toute la longueur des Signes tropiques.

La variation a été plus grande encore, quand il a fallu fixer l'ouverture du printems. Les uns avoient égard au degré qu'occupoit le Soleil dans le Bélier, quand le Zephyre commençoit à souffler,

fler, ou au premier vol des hirondelles. Les autres plaçoient le commencement du printems quelques jours après ces indices. On trouve même le souffle du Zephyre, le vol des hirondelles, le retour du printems, l'entrée du Soleil dans le Bélier, & l'Equinoxe, marquez dans les anciens Auteurs, comme des Epoques distinctes.

Les Astronomes ne se sont pas mieux accordez sur la situation & l'ordre des Planetes. Plutarque dans son second livre des Dogmes des Philosophes, a fait un chapitre sur cette diversité. Il dit que Platon a fait le Soleil & la Lune les plus basses des Planetes; qu'Anaximandre au contraire, & d'autres après lui, les ont mises au plus haut rang. L'Auteur du livre du Monde, qui porte le nom d'Aristote, place Mercure immediatement sous Mars, Venus ensuite, & enfin le Soleil & la Lune; & quelques autres ont placé Mercure au dessous de Venus.

CXL.

En quel ſens les Poëtes Bucoliques font-ils chanter à leurs Bergers des vers ſur leurs chalumeaux.

Il ſe préſente une difficulté dans les Auteurs des Bucoliques, à quoi je m'étonne que les Commentateurs n'aient pas pris garde, ou n'aient pas cherché quelque ſolution. Ils font chanter les Bergers ſur la flute, ſur le flageolet, ou ſur les chalumeaux. Ces chanſons ne conſiſtent pas ſeulement dans le chant, mais encore dans les paroles chantées. Quand Virgile a dit:

Incipe Mænalios mecum, mea tibia, verſus,

il ordonne à ſa flute de chanter ſes vers: ſa flute peut bien chanter ſes airs, mais non pas ſes vers; & ſa bouche occupée à entonner ſa flute, ne peut pas prononcer ſes vers. Quand dans ſa premiere Eglogue il repréſente Tityre joüant de ſes chalumeaux, & faiſant retentir les forêts du nom d'Amarillis, comment en entonnant ſon chalumeau avec ſa bouche, peut-il prononcer avec ſa même bouche le nom d'Amarillis? Cela ne ſe peut concilier qu'en diſant que ces

ces chants se faisoient alternativement & successivement, & qu'on chantoit premierement l'air avec la voix, & ensuite avec la flute. Virgile semble avoir eu quelque égard à cette difficulté, quand il attribuë ces deux fonctions à deux personnages differens,

Boni quoniam convenimus ambo,
Tu calamos inflare leves, ego dicere versus.



PET.

PET. DAN. HUETII
CARMINA,

Quæ seorsum edita prodierant ab anno MDCCIX.

LAMPYRIS.
ECLOGA VI.

Quæ nova per cæcas splendescit flammula noctes
Sepibus in nostris? an ab æthere lapsa sereno
Astra cadunt? tacitis an captant frigora sylvis,
Si quando ardentis ceperunt tædia cœli?
Non ita, sed duris heu frustra exercita matris
Imperiis, sentes lustrat Lampyris opacos,
Si forte amissum possit reperire monile.
Namque per Eurotæ ripas, saltusque Lycæi,
Dum Diana leves agitat de more choreas,
Aut erumpentes fruticetis excipit apros,
Nympha puellares inter lectissima cœtus,
Lampyris, Divam propius sectatur euntem,
Arcum humeris habilem gestans, pictamque pharetram.

Sub-

Subtilis flavos cohibebat mitra capillos;
Aurea virgineum velabat fascia pectus;
Adstrinxere leves argentea tegmina suras.
Festa aderat tum forte dies, qua vertice Cynthi
Latonæ quondam ex utero, natalibus horis,
In lucem exierant Diana, & pulcher Apollo.
Lætior hinc solito celebres Dea protinus omnem
Arcadiam vocat ad ludos, sylvestria circum
Numina, ruricolas Faunos, Dryadasque sorores.
Nec mora Parthenios saltus, frondosaque celsæ
Cyllenes nemora, & nigri pineta Lycæi
Deseruere Dei: reliquos Pan ocyor anteit,
Ora coloratus minio fucata rubenti.
Hic ubi Mænali veniunt de montibus umbræ,
Pastorum assiduis solitus resonare cicutis.
Capripedum visa est Satyrorum hæc lusibus apta
Area: pars teretes digitos, & molle labellum
Admovet, ut biforem det eburnea tibia cantum.
Pars dulces ciet ore modos, & voce canora
Dianam celebrat: siluere ad carmina venti.
Quo cantu excitæ fluvii de sedibus imis
Naiades emergunt, gressumque per uda ferentes
Gramina, florenti properant se adjungere turbæ.
At parte ex alia graciles venere Napææ,
Fronde caput vinctæ, & viridi vestigia socco.
Venit Hamadryadum collectis turba capillis,
Nuda

Nuda genu, levesque humeros, & lactea colla.
Quas inter roseo prodit spectabilis ore
Candida Lampyris, qualis post lumina solis
Nocturnos inter cœlo micat Hesperus ignes.
Namque decus formæ, frontisque nitentis honorem
Aureus incendit pendens in pectora torquis,
Baccatus gemmis, & multa nobilis arte;
Rarum opus, igniferis procusum incudibus Ætnæ,
Vulcani manibus, Veneris mirabile donum,
Cum natam Hermionen Cadmo felicibus olim
Traderet auspiciis: quo munere dein Eriphyle
Capta, viri exitium Polynici est ausa pacisci.
Postera fatalis demum per secula torquis,
Perque vices varias, Superûm sic jussa ferebant,
Arcadicam longo post tempore venit ad Æglen;
Æglen, quæ quondam Sileno juncta marito,
Egregiam fausto genuit Lampyrida partu.
Hanc reliquis optat mater præcellere forma
Virginibus, cultusque novos studiosa puellæ
Comparat. It splendens per collum ductilis auri
Circulus, & summis illudit gemma papillis.
Prodi, ait, in medium, & divinis utere donis.
Tu modo, nata, cave, ne quis tibi præmia Divûm
Auferat, & sacro redeas fraudata monili.
Mox inter socias sic exornata puellas.

Ten-

Tendit in herbosum virgo pulcherrima campum,
Et Satyrorum oculos in se convertit & ora.
Post ubi submovit populum, spatioque patente
Cynthia commissos indixit ab aggere ludos,
Tum præit arguto sylvestris fistula cantu.
Personat omne nemus circum, vallesque profundæ.
Emicat extemplo Satyrorum læta juventus
In saltum, Dryadasque petit, facilesque Napæas.
Implicuere manus manibus, motusque dedere
Non incompositos, agiles in cespite plantæ
Exiliunt, crispumque latus vibratur ab arte,
Et simul ad crotalum digiti crepuere loquaces.
Hinc Pan sutilibus protectus tempora sertis
Ingreditur, prensamque manu Lampyrida pernix
Ductitat in numerum; pedibus nec segnior illa
Fertur in adversum, sinuososque implicat orbes;
Et modo cedentem conversa fronte lacessit;
Nunc trepidæ similis vertit vestigia retro;
Atque fugam simulat; fugienti hic fervidus instat,
Instantem fallunt festivæ virginis artes.
Gratia saltanti nec abest. Dat Delia plausus,
Dant circumstantes Satyri, vulgique coronæ.
At non hæc animis Dryadum chorus aspicit æquis.
Arcanus gliscit sensim sub pectora livor,
Sollicitasque angit prælatæ gloria formæ.

In-

Interea levibus Lampyris fessa choreis
Secessum petit, æstivum quo frangere Solem,
Lassosque in mollem queat artus solvere somnum.
Sed licet obscuro sylvarum tecta recessu,
Haud Dryadum fugit insidias: videre sub umbra
Laxantem placida languentia membra quiete.
Clam subeunt, furtumque parant, ausuque nefando
Pectora gemmato spoliant candentia torque.
Utque hæc admoto detersit pollice somnum,
Et se materno viduatam munere sensit,
Prosilit impatiens, & amaro concita luctu
Dat gemitum, mœstisque implet plangoribus auras
Quid faceret? quos vana Deos in vota vocaret?
Tristis adit matrem, dejecto pallida vultu,
Indecores referens habitus, inhonoraque colla'
Divite quam cinctu mater, cultuque decoro
Nudatam aspiciens, cæco succensa furore,
Túne oculis audes, inquit, te sistere nostris
Muneribus vacuam Cythereæ, & torque carentem;
Torque, manet quo certa domus fiducia nostræ?
Illa dabat contra lacrymas, & multa parabat
Dicere, sed nullo mater sævissima fletu
Tangitur, aut voces tractabilis accipit ullas.
Ocyus ito, inquit vultu imperiosa minaci;
Torquem, divini pignus fatale favoris,

Aut

Aut refer, aut noftris nufquam te obtutibus offer.
Paruit illa tremens; utque atræ tempora noctis
Inftabant, timida fulgentem lampada dextra
Prætulit in fylvis: tenebras fax fplendida vicit.
Per longas noctes, fpatia & per longa dierum;
Hirfutos inter dumos, virgultaque denfa
Paffibus it lentis, & devia tefqua peragrans,
Veftigat raptum necquicquam attenta monile.
Livida Hamadryadum fpeculatur ab ilice turba
Errantem procul, & curas deridet inanes,
Nequitiæque fuæ fructum, furtique reportat.
Sed vanum tandem Nymphæ miferata laborem,
Infontem trifti ftatuit fubducere pœnæ
Cynthia: fœmineos vultus, prifcamque figuram
Detrahit, atque nova donat Lampyrida forma.
Cogit in anguftum contractos virginis artus,
Atque affigit humo, tardatur greffus eunti;
Muta filet, loca fola petit, fylvafque pererrat.
Haud tamen exili memores de pectore fenfus,
Sæva nec iratæ cefferunt juffa parentis;
Per nemorum latebras tota dum quærere pergit
Nocte, laboratum digitis cœleftibus aurum,
Nigrantes clara colluftrans lampade faltus.

GA-



GALERITA.

ECLOGA VII.

DEcute surgentes ventoso vertice cristas,
Et vanos cohibe, Virgo temeraria, fastus:
Pauperis in tuguri latebras, & rustica tecta
Regredere, & patrios ne dedignare penates.
Ni facias, vindex aderit sævissima Pallas,
Illa tuæ Pallas columen, tutelaque gentis.
Quæ postquam prægnante Jovis galeata cerebro
Prodiit, atque lacu Tritonidis adstitit undæ,
Et prima in Libycis posuit vestigia terris,
Inde leves arvis circumfert undique gressus,
Et nova inassuetis spectacula præbet ocellis.
Nunc sylvas, nunc prata juvat decurrere, & altis
Verticibus tractus longe lustrare jacentes.
Verum ubi jam serus campis decedere Vesper
Admonet, & dulces suadet nox languida somnos,
Dumque sibi hospitium latis Dea prospicit agris,
Stramineo vidit salientem culmine fumum,
Frondentes inter, procera cacumina, laurus,
Atque satas florente lacus in margine myrtos.
Illuc nata Jovis fertur, foribusque reclusis
Submisso ingreditur depressum vertice limen.

Di-

Divam agnovit anus, quam circum rustica pubes
Natarum paleis porrecta sedebat in hornis,
Arguto teretem versantes pollice fusum.
Agnovit, manibusque colus & pensa remittens
Exilit, & Divam veneratur supplice cultu.
En ego, ait Pallas, de summo en advena cœlo
Per noctem vestris succedo sedibus hospes,
Hic tectum requiemque petens. Paupercula contra
Sic anus: O nostris quantum hæc nox prospera rebus!
Quæ dedit augustos reginæ cernere vultus.
Eia agite, ô teneræ, carissima turba, puellæ;
Certate officiis; solium ponatur acernum
Ædibus in mediis; sternatur mollibus ulvis
Lectus, & in pedibus statuatur mensa colurnis.
Huc oleæ pingues, plenis huc mala canistris;
Huc & caseoli, quos vimine fiscina pressit:
Plenaque jucunda relinatur seria vappa;
Et scyphus ante dapes in mensa faginus extet.
Passim parva novos inspergat filia flores.
At tu præcipue, natarum maxima, Divæ
Assiduis adsta studiis, ac nitere porro,
Quas annis superas, curis superare sorores.
Sic ait: extemplo matris præcepta facessit
Turba puellarum. Sedes annosa locatur
In medio: juxta recubans studiosa juventus
Fessa Deæ mulcet tepida vestigia lympha.

Ipsa gradu tremulo mensam succincta salignam
Ponit anus: densis profert mantilia villis;
Addit & agrestes ilignis lancibus escas,
Nuper & inculta decerptos arbore fructus.
Mox & fronde super viridi, florumque maniplis,
Sternitur archaïcum crassa lodice cubile.
Verum inter socias natu quæ prima, Minervæ
Colligit exutas noctis per tempora vestes;
Ægida nondum atros gestantem umbone colubros,
Splendentemque auro galeam, cristisque decoram.
Et præpilatam fulgenti cuspide myrtum.
Dumque jacet placido Pallas devincta sopore,
Hæc pravis inhians animis, per singula versat
Liventes oculos, nec non se vestibus optat
Talibus incingi: placuere in casside cristæ:
Se modo, si liceat, cœlestibus induat armis,
Peronem roseo cupiat murare cothurno,
Sutaque plantarum contorta cannabe vincla.
Hirsuto gestare rudes subtemine telas
Est pudor, & tritis humeros amicire lacernis.
Me miseram, dixit, cur his in sordibus ævum
Fœda situ carpo, & squalentibus obsita pannis?
Cur his me Superi voluere parentibus ortam?
Obscuramne diu producam ingloria vitam?
Haud simus tamen indecores radiantibus armis.

Non

Non caput hoc caſſis, dextram hanc non dedecet haſta,
Noſtra nec auratus male pectora proteget umbo;
Hæc animo ſecum virgo maleſana volutat,
Divæ ſortem æquans animis, & turgida faſtu.
Interea redit orta dies, ſomnoque ſolutam
Pallada frondoſos lux alma reviſere colles
Invitat, riguaſque lacus decurrere ripas.
Illa recompoſitas formoſo in corpore veſtes
Aptas, & anguſtis digreſſa mapalibus exit
Protinus in campos, & prata virentia muſco:
Dumque vagis paſſim per apertum curſibus errat.
Hinc atque inde choros niveæ duxere puellæ,
Vibrantes nunc molle latus, nunc candida ſurſum
Brachia jactantes, & cantus ore dedere.
At reliquas inter primæva puella ſorores
Talibus auguſtam demens coluiſſe Minervam
Negligit officiis, animum ſed inanibus uſque
Fallere amat votis, & pectus paſcere vento.
Ergo haſtam præferre manu, clypeumque nitentem
Palladis, & ſacro mavult ſplendeſcere cultu.
Ventum erat ad vitream ſinuoſi fluminis undam:
Diva rudes inter tenerum latus explicat herbas,
Et variarum oculos oblectat imagine rerum.
Hinc tremula capti ducuntur arundine piſces;
Et textæ lento tenduntur vimine naſſæ.

Illinc pellito niveus pede remigat anser;
Raucaque clamoso pluviam dum provocat ore,
Lavit anas caput, & rores cervice recepit.
Cernere & ipsa suos vultus Jove nata quietis
Gaudet aquis, & visa suo est lætata decore.
Jamque dies medio cœli fervebat in axe,
Et face Phœbea candebat fervidus aër.
Impatiens æstus corpus Dea flumine gestit
Mersare, & grato solari frigore membra.
Candentes confestim artus nudare puellis
Cura fuit. Pictis spoliarunt crura cothurnis.
Arma ex umbrifera suspendunt aurea quercu,
Atque super lentas tunicam expandere genistas.
Pallada frigidula venientem amplectitur unda,
Sudore & madidam recreat Tritonius amnis.
Invergunt latices auratis Naiades urnis.
Dumque ibi rorantes fluvio Dea perluit artus;
Ecce puella procax, cæcaque cupidine ducta;
Depositos Divæ sibi circumcingit amictus,
Et patula quercu pendentia detrahit arma,
Cassidaque undantem pennis accommodat alto
Mentis inops capiti, & sacra tegit Ægide pectus.
Talibus ornata exuviis, hoc culta paratu
Progreditur, seseque illam vult impia credi
Quam simulat. Pernix deserto rure colonus
Advolat, attonitæ concurrunt undique matres.
Illa venit, seseque ultro mirantibus infert.
At Dea de mediis fulgorem conspicit undis
Nu-

Nutantis galeæ, clypeique insigne corusci.
Ilicet ingenti correpta efferbuit ira,
Ut sacras vili sedisse in corpore vestes
Novit, & æthereis fabricata incudibus arma
Contactu indignans vidit polluta profano.
Cumque puella levi sublimia mente petisset,
Divinosque sibi Superûm tribuisset honores,
Fecit avem Pallas, summum superare volatu
Aëra, & astriferas posset quæ scandere sedes.
Utque palam extaret sceleris certissimus index,
Vertice pennatum jussit gestare galerum,
Atque Galeritam gens postera nomine dixit.



SALAMANDRA.

ECLOGA VIII.

AD EMINENTISSIMUM CARDINALEM CÆSAREM ESTRÆUM.

SI priscos animis Erato tibi suscitat æstus?
Quales, cum patriis meditanti carmina ripis
Suspensos tenuit quondam levis Axona fluctus;
Huc ades, ô animæ, CÆSAR, pars maxima nostræ;

Cui tua me longo vitæ uſu cognita virtus
Irrupto primis nexu devinxit ab annis.
Te vocat in riguas mecum Trinacria valles,
Atque ſuis te poſcit opem Salamandra querelis.
Romano quamvis incedas ſplendidus oſtro,
Splendidior meritis, noſtros tamen aure benigna,
Pegaſidum ſi quis ſupereſt honor, excipe cantus.
Non erit hæc cette tibi laus poſtrema, tuiſque
Laudibus accreſcet, Pindi de vertice lecta
Si tua Phæbeâ cingatur purpura lauro.

Nata Jovis quondam Siculis Proſerpina campis
Cum meteret vernos arguto pollice flores,
Lilia, fragranteſque roſas, ſuaveſque hyacinthos,
Nectebat faciles ſolers Salamandra corollas,
Sertaque flaventes Divæ vinctura capillos.
Adſtabant ſociæ, lectiſſima turba, Napææ,
Fingere docta comam, & cultu decus addere formæ:
Cum ſubito inſolitis quaſſatur motibus Henna;
Sub pedibus mugit tellus, labefacta dehiſcunt
Clauſtra Erycis, procul horrendis incanduit Ætna
Ignibus, atque imo patuit Cocytus Averno.
Continuo Stygiis in lucum emiſſus ab antris
Proſilit obſcura ſquallens ferrugine currus,
Quem regit infernæ Saturnius arbiter aulæ.
Territa ferali trepidat Proſerpina viſu,
Ditem horret, celerique Hennæ petiiſſe laborat
Mænia tuta fuga: currentem hic ocyor anteit,
Nigra-

Nigraque veloci prævertitur orbita lapsu.
Nec mora Lethæus pavitanti brachia raptor
Injicit, & validis in currum sustulit ulnis
Multa reluctantem, & superos in vota vocantem,
Optatamque infert prædam pallentibus umbris.
At parte ex alia deserta per avia passim
Diffugiunt Nymphæ comites, & qua sua quamque
Fors tulit, his Ditem properat vitare latebris.
Has Salamandra inter, casu externata nefando,
Prata levi cursu rorantia deserit Hennæ,
Ætnæisque metu pallens se condidit antris.
Hic niger alterno jactabat brachia nisu,
Fervida suppositis tundens incudibus æra
Mulciber, & lentis properabat fulmina massis.
Quem simul aspexit virgo fugitiva per umbram,
Agnovitque Deum, Per ego, inquit, sidera supplex
Te rogo, si qua movet pietas cœlestia corda,
Tartareas fraudes, dirosque ulciscere raptus.
En Jove nata perit, feralibus acta quadrigis,
Ni properas, missique tua Cyclopes ab Ætna
Vim vi contineant, prædamque ex hoste receptent.
Hæc jactat lacrymans: Vulcanus talia contra
Ore refert, Non hæc temere, ô suavissima virgo,
Eveniunt; his astra favent, his Jupiter auctor,

Et fratri natam facilis concedit amanti.
Indomito posuisse modum quis possit amori?
Ipse quoque has inter cautes, & inhospita saxa
Inter stricturas chalibum, ferrique metalla,
Ipse ego quid sit amor non ficto pectore sensi:
Ignibus incensum Siculis domat acrior ignis.
Namque fatebor enim, simul his te prospera terris
Fata tulere, atque hos licuit cognoscere vultus,
Hos oculos, queis nostra Venus concesserit ultro,
In me sæva ferus depromit tela Cupido.
O utinam hic paribus tangat tua corda sagittis,
Atque tuum pateat penetrabile pectus amori!
Sic ait, & Nymphæ manibus Deus apprimit ora,
Addit delicias, animumque moventia verba,
Incautam possit si prolectare puellam.
Nunc roseos laudat digitos, nunc lactea colla,
Undantesque humeris flavo de vertice crines.
Nec suus in mentem venit fuligine vultus
Decolor, assiduoque rubentia lumina fumo,
Actaque inæquali vestigia turpia gressu,
Atque obsessa situ deformi livida membra.
Ilicet ingenuo suffusa rubore puella
Æstuat, & limis dicentem aversa tuetur
Luminibus: tacito sed tandem victa timore
Respectare fugam, tutosque parare receptus
Aggreditur, si qua forsan detur exitus illi.
Sed clausam cœco retin Vulcanus in antro,

Nec

Nec potis est vastis se proripuisse cavernis.
Cui simul ac Deus invisum se sensit, amoris
Accensus furiis, has profert pectore voces;
Méne igitur, vano formæ confisa decori,
Méne tuo dignum contemtu rere, puella;
Ille ego, vera Jovis soboles, quem regia Juno
Legitimo partu cœlestibus edidit oris.
Per me terrifici, si nescis, nubibus ignes
Exiliunt, per me altus habet sua Juppiter arma:
Atque hic ipse meæ te Juppiter appulit Ætnæ,
Ut mea præda fores. Cessit Proserpina Diti,
Tu mihi: nunc Ætnæ dotalia regna capesse:
Conjugio nati haud aberit Dea pronuba Juno.
Talia dicta dabat, jam tum pertæsus inanes
Perdere blanditias, neglectaque fundere verba.
Vim parat impatiens, ast hæc animosa repugnat,
Non vano gemitu aut lacrymis, sed vindice dextra
Suggillans oculos, & fœdans unguibus ora,
Ulta pudicitiam: qua rapta, tum quoque vitam
Esse sibi raptam velit, extinguique sepulcro.
Ergo dolens ignominiam, læsique pudoris
Dedecus, & turpi temeratum crimine corpus;
Multa gemit, totique facit convitia cœlo.
Concava flebilibus resonant plangoribus antra,
Ille quidem crudum dictis sedare furorem,
Et mœstis adhibere velit solatia curis.
Irrita verba cadunt, Nymphæ dolor obstruit aures.
Præcipitant ægram raptus pudor, iraque mentem,

Et parat invisam confestim abrumpere vitam.
Ætnæo patulæ panduntur vertice fauces,
Sulfureæ sursum sinuosa volumina flammæ,
Torridaque ignitas jactantes saxa sub auras.
Crateras prisco dixerunt nomine Graii.
Nympha furens animis, lucemque exosa citato
Summa petit cursu montis juga, pronaque saltu
Præcipiti rapidos sese dejecit in ignes.
Mulciber obscuro casum speculatus ab antro,
Tristiaque insontis miseratus fata puellæ,
Non tulit ante diem crudeli occumbere leto.
Maluit in teretem producere membra lacertum;
Atque coloratis aspergere tergora guttis.
Quin ignes superare dedit, prunasque rubentes
Proterere, atque acres calcare impune favillas;
Et solita ex ipsis alimenta capessere flammis.
Sic sua Vulcanus Salamandram in jura recepit.

MIMUS,
SIVE
SPECULUM.
ECLOGA IX.*

AD

MARIAM ELISABETHAM

ROCCACHOARTIAM CASTRISIAM.

FLECTE oculos, flecte huc facilem, Castrisia, mentem,
Et mirare leves rerum per inane figuras;
In quibus ipsa tuos possis agnoscere vultus;
Fulgentesque oculos, & amœnæ frontis honores,
Mox tamen antiqui repetes dictata Platonis,
Rursus & umbrosis Academi condita sylvis
Actæas inter spectaberis heroïnas.
Te sibi Athenais, regali sede relicta,
Adjungat comitem, & morum velit esse magistram.
At nunc læta animis graviores exue curas,
Floreat inque tuis Phœbea hæc laurea sertis.

Pallenes inter scopulos, prope littoris oram,
Gramineosque toros, primis adoleverat annis,
Spes generis Mimus, quem partu enixa beato
Edidit Emathiis Psamathe formosa sub antris.
Hunc pater eductum Proteus in vallibus Ossæ
Erudiit; vitæque dedit præcepta, suisque
Moribus instructum, faciem & mutabile corpus
In varias rerum docuit convertere formas.
Nam modò frondentes sursum jubet arboris altæ
Ramos induere, & radices figere terræ,
Et modò in æquoreum ripis durescere saxum.
Nunc in spumantem resolutus defluit undam,
Aut abit in rapidæ sinuosa volumina flammæ.
Præterea quæcunque oculis sese obvia ferrent,
Horum consimiles in se transferre figuras
Instituit, variosque situs, motusque coloresque,
Et quæ signa dedit rebus natura notandis.
Si quis erat terram proscindere visus arator,
Ibat aratori similis: si rure capellas
Pastor agens medio fuerat conspectus in arvo,
Visus & ille suas campis agitare capellas.
Advena prodierat peragens iter ecce viator,
Ille viatorem contra simulabat euntem.
Roscida mala legens, juvenili corpore virgo
Seque, suosque oculos mirata aspexit in illo.
Denique semper is est alter, vixque est suus unquam,
Quosque gerit vultus alieno ducit ab ore.

In-

Interea Thetin Ægæi super æquoris undas
Vexit ad Æaciden frænatus Pelea Delphin.
Quam Phorci chorus, & Nymphæ comitantur ovantes:
Tritonis resonat ridenti buccina ponto.
Peliacis hilares Dî convenere sub umbris,
Qui cœlum terrasque tenent, quique humida regna.
Fornice sub medio, parte acclinatus equina,
Hospitibus tantis præbet rorantia Chiron
Pocula. Bacchus adest, cyathisque capacibus urget
Divos, multa rogans, nec Dî sprevere rogantem.
Ast hinc Castaliis redimitæ tempora ramis
Decurrere sacro Pindi de vertice Musæ.
Plectra movet Clio, digitisque micantibus errat
Argutæ per fila lyræ; nec tibia cessat
Euterpes: præit ad numeros intonsus Apollo;
Indicitque modos: imo de flumine Peneus
Attollit glaucis canentia frondibus ora.
Laurigero felix Hymenæus perstrepit Ossa,
Et Thetin Oetæi celebrant Nereida saltus.
Quo cantu excitæ muscosis sedibus ultro
Exiluere Deæ; Divûmque hæsere lacertis,
Et latus in faciles egerunt molle choreas.
Parte alia bipedum curru subvectus equorum
Advenit vitreo Pelagi de gurgite Proteus,

Dum vacat, atque suæ phocarum examina curæ
Credita Carpathiis somnus tenet altus arenis.
Adfuit & Protei soboles carissima Mimus,
Cui primum tunc est concessum visere sanctos
Cœlicolûm cœtus: facies notat ille Deorum,
Augustosque habitus; flagrantia suspicit ora
Cæsariemque Jovis, Junonisque aurea sceptra:
Intonsos Phœbi crines, humerisque sonantem
Miratur pharetram, miratur tela Dianæ,
Palladis & torva splendescens Ægide pectus,
Nexaque Mercurii levibus talaria plantis.
Protinus hic solitas animo conversus ad artes,
Exprimere incessus Divûm, nutusque Deorum
Audet, & objectas imitando effingere formas;
Grataque cœlesti præbet spectacula turbæ.
Nunc juvat aut Martis vultus simulare minaces,
Incertosve pedes madefacti nectare Bacchi,
Quassatamve manu furiatæ Palladis hastam.
Ecce autem Sicula sese referebat ab Ætna
Mulciber, obscura faciem fuligine tinctus.
Horrebat caput impexum squallente favilla;
Imparibusque pedes per littora motibus ibant.
Hunc ubi Peliaco vidit de vertice Mimus,
Nec mora fallaci mentitur corpore Divum,
Atra cutis circum nodosos vestiit artus,
Contractam illuvies fœdavit sordida frontem,
Traxerunt alternantes vestigia gressus.
Haud circumfusæ risum tenuere coronæ:

Ri-

Riserunt Superi, risit Nereïa turba,
Thessalicis risit campis effusa juventus.
Ilicet ultrici Vulcanus concitus ira,
Respiciens torvo tremefactum lumine Mimum;
Túne ait, ô turpes inter, puer, edite phocas,
Vile retrimentum pelagi, alga vilior ipsa,
Túne jocis audes Superos violare protervis?
Ergo ego legitimo proles Junonia partu
Natus, & ignifera doctus flammantia dextra
Cudere tela Jovi, per te ludibria Divis
Præbeam, & in toto fam nova fabula cœlo?
Haud impune quidem: versuto corpore suetus
Sumere tot rerum species, nunc exue formam
Protinus ipse tuam; nunc humani decus oris
Abjiciens speculi faciem mendacis habeto.
I modò, & effigies visas simulator adumbra.
Dixerat, & mox verba Dei res ipsa secuta est:
Fit Speculum Mimus, vivacis spiritus auræ
Evolat, extincto cesserunt pectore sensus.
Nec minus interea priscas reminiscitur artes;
Opportuna manet cunctis natura figuris:
Mirantes spectantûm oculos deludere falsis
Gaudet imaginibus, simulacraque vana referre.



MELISSA,

ECLOGA X.

A D

FRANCISCUM SERAPHINUM

REGNERUM MARESIUM.

NAscitur ecce mihi decimus labor, & gravis ille
Altisono campani æris de culmine clangor
Dat signum, dulcesque vetat producere somnos.
Tu jucunda meæ vitæ comes, hanc quoque partem
Aspice, Musa, tuique aspirans aura favoris
Det mihi florilegæ casus memorare Melissæ:
Cui nivei mores, & labis nescia virtus,
Curaque cœlestis cogendi in mella liquoris,
Nobile per gentes peperere in secula nomen.
Ergo Mænalios mihi nunc, Dea, suffice cantus,
Queis meus attentas Seraphinus commodet aures:
Excitus nostro si carmine reddere carmen
Fortè velit, tenuesque modos superare canendo:
Unde

Unde negata meis accedens fama libellis
Inter honoratos tribuat difcumbere vates,
Et mea manfuris fignetur gloria faftis.
Nafcentes Cybele fetus, & ab ubere raptos;
Non femel immiti depaftos viderat ore
Saturni, & fævis contritos dentibus artus:
Viderat, & vanis impleral queftibus auras.
Jamque novi inftabant felicia tempora partus;
Et prope erat fatis promiffus Juppiter orbi,
Cum fic alloquitur fidam Dea magna Meliffam:
O mihi præ cunctis Virgo acceptiffima Nymphis,
Si te rerum unquam tetigit cura ulla mearum,
Si tibi dulce mei quicquam fuit, en age, quantum
Confiliis atque arte vales, nunc confer in ufus.
Scis tolerata mihi longos faftidia menfes,
Dum pondus clam gefto uteri; prævertere certum eft
Triftes Saturni infidias, lapidemque vorandum
Objicere, atque tuæ fidei committere verum
Conjugii noftro cretum de fanguine pignus.
Dictæo fub monte memor raptim occule tanti
Spem generis, cultuque fovens hoc nectare pafce,
Quod tua follicita parat arte induftria folers,
Exceptum fuccis florum & rorantibus aftris.
At mala ne forfan vis ingruat, abdita tecum
Tela gere, & fubitas ulcifcere cufpide fraudes.
Quod

Quod si vel numero venientûm, aut robore
pulsa
Cesseris, arguto litui clangore propinquam
Curetum gentem, nostrum queis numen amicum,
Accerse, assiduisque premens clamoribus insta.
Non manibus desit lituus, non Martia cuspis.
Sic fatur Cybele: nec longum tempus, & atris
Umbriferi montis furtim protecta latebris,
Vitales cœli regem est enixa sub auras.
Nec mora jussa Deæ studiosa Melissa capessit,
Nascentemque Jovem candentibus excipit ulnis.
Atque cavo cornu, teloque accincta latente,
Mollia secreto cunabula sternit in antro.
Tum quoties nitido splendescit Lucifer ortu,
Illa vigil croceis halantes floribus hortos,
Gemmantesque thymo saltus, & amœna peragrat
Pascua, nocturno stillantes æthere guttas
Decutiens foliis: tum lectas vase recondens
Divina demum medicatas temperat arte.
Hinc suaves primùm mellis fluxere liquores,
Deliciæ rerum, quod ab inventrice Melissa
Nomen habet: tacitis sylvarum Nympha sub
umbris
Unde Jovi primas nascenti præbuit escas,
Sæpe etiam sacræ lauta inter fercula mensa
Hyblæi Cybelen oblectavere sapores.

Ve-

Verùm dum studio florum prolecta vagatur
Prata per, & riguas valles Gortynia virgo,
Conspicit errantem Crabro, Titania proles,
Titanem referens animo, vitiisque parentem.
Ferrea frons hominis, durum os, mens nescia recti,
Atque giganteæ procero in corpore vires.
Ille volutabris recubantem pervigil altis
Excepturus aprum, jaculoque instructus acuto
Exesa aërii montis sub rupe latebat,
Ilicibus tectus circum, & nigrantibus ulmis;
Cui coram obscura venit obvia valle Melissa.
Huic simul impuro conspecta est lumine virgo,
Ilicet insani stimulis corruptus amoris,
Incautam aggreditur, spoliis cùm veris onusta
Virgato flores exportaret calathisco,
Clarisono celebrans Cybeles præconia cantu.
Hæc hominis tetram faciem aversata repugnat:
Et fugeret, si non vesano percitus œstro
Apprensam valido retineret robore Titan.
Quid lacrymæ, quid vota juvant? cùm barbarus hostis
Urgeat insurgens, & vis infesta pudori,
Clamanti quis præstet opem? loca sola, nec ullis
Exculta hospitiis. Ergo quod restat in arctis
Auxilium rebus, videt à virtute petendum.
Continuò tectum quod veste hastile gerebat,
Arripit impatiens, animosaque impia dextra

Pec-

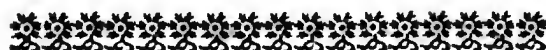
Pectora Crabronis repetito transfodit ictu.
Concidit examinis mediâ resupinus arenâ.
Quae simul in Cretae longinquos nuntia fines
Fama tulit, celsâ Titan pater advolat Idâ;
Et nati gemino mactatum vulnere corpus
Aspiciens, nigroque fluentia pectora tabo,
Dat gemitus, totique facit convitia cœlo.
Parte alia nigris fraterno in funere sylvis
Praecipites veniunt terrae omnipotentis alumni.
Infrendent acti furiis, caedisque Melissam
Auctorem raptis cupiant discerpere membris,
Corpus & in medios divulsum spargere campos.
At pater infesto diversa in pectore Titan
Versat consilia, atque audacis facta puellae
Pandere germano, rerum tum sceptra tenenti,
Saturno statuit, scelerisque reposcere pœnas.
Ergo adit ad regem, sequitur Titania pubes.
Frigora populeâ captans Saturnus in umbrâ,
Conjugis irriguis tum fortè sedebat in hortis.
Juxta aderat regina comes, quam pone Melissa
Ad voces dominae stabat nutusque parata.
Terrigenae ardentes animis, temerariaque ausi,
Atria sacra Deae Cybeles, atque intima septa
Irrumpunt: praeit ipse ferox ad crimina Titan.
Túne, ait, erepto sceptri regalis honore,
Nostram etiam tentas, Saturne, exscindere prolem?
Dumque tuae saevis haec unguentaria jussis
Con-

Conjugis obſequitur, noſtros impunè penates,
Et claram effuſo viduabit ſanguine gentem?
Non ita: vel meritas virgo luet improba pœnas;
Titanum aut juſtos mox experiere furores.
Talibus afferunt reginæ pectora dictis,
Reſponſumque homini non molle referre parabat.

Quam placido rex Saturnus prævertitur ore;
Atque rebellantes, ſceleratąque bella moventes
Ad pacem revocat dictis, & temperat iras.
Me quoque, ait, frater cariſſime, me quoque tangit
Cura hæc, ne dubites, generiſque injuria noſtri.
Non alius vobis quæratur ſanguinis ultor.
En adſum ſceleris vindex, pœnæque miniſter.
O virgo infelix! quid nomen inane pudoris
Profuit, & turpi defenſa à crimine virtus?
Quid pietas? magnæ quid profuit infula Matris?
Quid latices puro legiſſe ex æthere lapſos?
At tibi quæ Superi, quæ fata inimica negarunt;
Æquior hæc noſtro tibi carmine Muſa rependet,
Nec longinqua dies tantum decus eximet ævo.
Arbiter ille orbis Saturnus, probra, minaſque
Titanum metuens, in caſtam dura Meliſſam
Judicia exercet: priſcâ ſpoliata figurâ
Inſontis juſſit decreſcere membra puellæ;
Atque leves humeris flaventibus addidit alas.

Fit

Fit volucris, virides saltus, & roscida circum
Pascua pervolitans. Sed enim Saturnia conjux
Esse suam voluit, sibi quæ cœlestia roris
Dona legens, dulces nectar conflaret in usus.
Huic & perpetuum Dea virginitatis honorem
Ferre dat; ac lituum plagas stridore minantem
Gestare, & promptum tutando hastile pudori.



CARMEN NUPTIALE
LUDOVICO DELPHINO,
ET
VICTORIÆ BAVARICÆ.

NOctis ô bone signifer,
Splendidum radiis caput
Effer omine prospero.
Quid diù trahitis moras
Lenta sidera cœlo?

Ecce nunc Heliconio
Colle, conjugii dator,
Sanctus Uraniæ puer
Prodit, & volucri levem
Induit pede soccum.

Flammeo caput ambiens,

Lu-

Luteiſque coloribus
Pictus, Aonios ſpecus
Linquit, & celeri gradu
 Francicas petat oras.

Arduis Bavarûm jugis
Sidus exoritur novum;
Fonte protinùs Abnobæ
Surgit, & trepidus ſacrum
 Exerit caput Iſter.

His ter anxius & quater
Implet aëra queſtibus;
Nam quid hæc loca deſeris,
Virgo? Mox validis ferit
 Ægra pectora palmis.

Uda Naïadum cohors
Eripi patrium decus
Luget, atque oculis diù
Versùs occiduas plagas
 Mœſta ſpectat euntem.

Sedibus ſuperis Deos
Feſtus exhilarat dies,
Siderum ſaliunt tholo,
Ut queant genialibus
 Intereſſe choreis.

Lapſa culmine Theſpiæ

Cuſ-

Cuſpides vibrat aureas,
Flammeaſque quatit faces
Ignibus rutilans novis
Turba præpes Amorum.

Se per æthera lampadum
Ordo fulgidus explicat:
Clara nox ſuperat diem,
Et cupidineo micans
Arva lumine luſtrat.

Jamque vecta curulibus
Nympha, delicium poli,
Tranat aëra nubibus:
Pallidus Thetidis ſinu
Phœbus abditur imo.

Serta crinibus implicans
Ponè progreditur cohors
Virginum modulantium
Blanda carmina vocibus,
Fiſtuliſque ſonoris.

Dum ſibi tacitâ prece
Unaquæque Deos rogat
Par citò veniat dies,
Et viri cadat in manum
Lege juncta maritâ.

Ocyùs juvenum procax

Ag-

Agmen exiliens venit,
Virginumque pedes premens
Ore verba licentiùs
Nuptialia fundit.

Virginem bona Gallia
Liliis decorans caput
Limites vocat in ſuos;
Pronus & vada Sequana
Subjicit venienti.

Virgo adeſt; niveo pede
Francicos ſuper aggeres
Fertur, & timidis tamen
Greſſibus cupidum petit
Lenta nupta maritum.

Martio ſimul inſonat
Ære Verſalium nemus.
Inde vertice Marlio
Pulſa tympana perſtrepant,
Increpantque morantem.

Rure Meudonio vagi
Emicant ovium greges,
Paſtor aëra cantibus
Mulcet; huic bifori ſono
Tibiæ admodulantur.

Hanc vir in Tyrio toro

Accubans procul ut videt,
Vota Dîs pia nuncupat,
Molle fenfibus intimis
Cor amore revinctus.

Hùc ades; properos move,
Inquit, ô mea lux, gradus.
Longa quid trahis otia?
Enecas cupidum tui.
Cur diù remorare?

Dum loquor, thalami fores
Virgo candida jam fubit,
Ore purpureo nitens,
Qualis ante Parin Venus
Vallibus ftetit Idæ.

Os pudicitiæ comes
Tingit ingenuus rubor,
Nupta lumina dejicit,
Limini & refugos pedes
Sera conjugis inter.

Pandite oftia, Virgines,
Jam rofis, & amaraco
Mifta jungite lilia,
Myrrheofque puellulæ
Nidor afflet odores.

Brachium manibus tenens

Pro-

Pronubus pavidæ puer
Dicta dulcia proferat;
Sistat & dominam viro
Conjugator amanti.

Cura sit pia matribus
Collocare puellulam,
Picta zonula dùm cadat;
Me velit fugiens toro
Secubare jugali.

Antequàm decimam rotis
Luna triverit orbitam,
Matris ex utero simul
Delphis exierit, bonâ
Spe replebitur orbis.

Mox ut hic adoleverit,
Et comam galea premet,
Arva Thracia protinùs
Tinget Othomanus cruor,
Bosporique fluenta.

Conde Cyaneis vadis,
Turca, coniferum caput.
Tauricos tua gens sinus,
Littora & patriâ procul
Quærat ultima Ponti.

Donec inclyta præferens

Signa Christiferæ Crucis
Gentium domitrix Sion,
Francici auspiciis ducis,
Sacra jura det orbi.



ἘΠΙΓΡΑΜΜΑ

ΠΈΤΡΟΥ ΔΑΝΙΗ͂ΛΟΣ ὙΕΤΊΟΥ

εἰς ἑαυτόν.

Κάδμος ὄπασσε πάτρην, μοῦσαι δέ με παῖδ' ἀτίταλλον,
Υἕτιος κρονίων δῶκεν ἐπωνυμίην.
Ἐν μυχίοις πραπίδεσσι καθέζετο Φοῖβος ἀνάσσων.
Οὐδὲν ὅλως καθ' ἡμῶ ἴσχυεν ἐχθρὰ τύχης.
Ἐν δὲ κυλινδουμένῳ πηλώδει συρφετῷ ἄιης
Νοῦν δεινὸς θεόθεν οὐρανοῦ εἷλκεν ἔρως.

AD
JOHANNEM CAPELANUM.

Dulcia nobilibus dum dividis otia curis,
Claraque magnanimæ committis facta Puellæ
Postera mansuris quondam per sæcula chartis,
Et numeris divinum æquas, CAPELANE, *Maronem:*
Hic ego deductum meditor tibi dicere carmen,
Et longam sermone viam narrare pedestri;
Hinc porro majora parans, & versibus olim
Inde aliis, aliisque, tuos dicturus honores.
Contractam facilis nunc ergo exporrige frontem,
Si magnis animum fas est avertere rebus;
Hibernisque procul subjecta Trionibus arva.
Decurre, & mecum casus evolve marinos,
Queis me olim primo pubescens flore juventus
Jactatum implicuit, propius spectare volentem
Didita CHRISTINÆ *variis miracula terris:*
CHRISTINÆ, *quæ tum sceptro spectabilis aureo*
Ibat, & attentis dicebat jura Suecis;
At nunc Sceptra super, fragilesque evecta coronas
Ardua magnorum superat fastigia Regum.

ITER SUECICUM.

EGressum Cadomo (a) primum me Diva recepit.
Honflorium (b) tendo hinc : ægrum Lectica ferebat,
Lecticam manni: quorum hic pravo pede fultus
Dum titubat, mediis effusum exponit arenis.
Tum pransi lembo ferimur, ferique subimus
Urbem (c) Francisci Regis de nomine dictam.
Hic expectantes dum pontus & aura faverent,
Otia consumunt miseros, nec tædia possunt,
Aut arx, aut validi spectando fallere muri.
Undecima tandem panduntur carbasa luce:
Ridentur comites, quos nausea crebra fatigat;
Non ego; jejuni nam vix depellere ventris
Salsâ carne famem possum, vel pane recocto.
Vicina interea nobis dum ripa propinquat
Caletum, (d) geminas Anglorum è Littore puppes
Prospicimus plenis ad nos contendere velis.
Obstupuit navis rector de gente Batava;
Arma huc, arma, Viri, inclamat, tormenta parentur,
Vela legant nautæ, belli det buccina signum.

O quam

(a) Caen, patrie de l'Auteur. (b) Honfleur.
(c) Le Havre de Grace nommé en Latin *Francisco-polis*. (d) Calais.

O quam me tantis ſtolidum objeciſſe periclis
Pœnituit! ſcabrum accingor rubigine ferrum;
Spem ſimulans, tacitum condens ſub corde dolorem.
Ut propiùs venêre Angli, de puppe magiſter
Compellat noſtros: Unde, & quo? Cuncta petenti
Ordine rettulimus; converſa is vela retorſit.
Navim quarta dies Zelandis appulit oris;
Præbuit optatos venienti Veria (a) portus.
Hinc Middelburgum rapimur, ſed poſtera rurſus
Nos pelago lux commiſit; tua mœnia læti,
Dordrectum, intramus, quibus infeſtos procul hoſtes
Et Moſa & Vahalis revolutis fluctibus arcent.
Æneus ad Roteram (b) mihi poſt ſpectatur Eraſmus:
Tum Delphi, & Delphis (c) monumenta inſignia gentis
Naſſaviæ. Tectum Leidæ dein præbuit hoſpes.
Grata ſequens multum nobis aurora virorum
Primos noſſe dedit, Phœbi qui ſacra frequentant,

Hein-

(a) Veere port de Zelande.
(b) La ſtatue d'Eraſme à Roterdam.
(c) Delft, où eſt le magnifique Tombeau de Guillaume I. de Naſſau, Prince d'Orange.

Heinſiaden (a), & Salmaſium, duo maxima Pindi
Lumina: tum medicum mihi cernitur Amphitheatrum,
Bibliotheca, Hortus peregrinis conſitus herbis,
Et quæ multa ſolet lentus ſpectare viator.
Viſitur hinc nobis prælorum Harlema repertrix;
Et Peluſiaco ferratæ in Littore claſſis.
Amſtelodamenſi demum ſuccedimus urbi.
Occurrunt læto teſtantes gaudia vultu
Unanimes ſocii, Bochartus, Voſſius, atque
Complures alii, (tacitos quos Muſa relinquit)
Extremos una cupidi luſtrare Suëcos.
Suave extra patriam veteris complexus amici.
Altera lux ſpectare dedit myſteria gentis
Judææ; ductor Judæus & ipſe Manaſſes.
Aſt adducta ſecans dirus præputia culter
Dum tenet attentum, & ſublati inſania ritus,
Ecce abaci, quo inferre pii cœleſtia Moſis
Scripta ſolent, ſummo extremum limbum pede tango
Inſcius; inſueto cuncti fremuere tumultu:
Diffugio veritus damnoſi vulnera cultri.

Inde

(a) Nicolas Heinſius fils de Daniel Heinſius.

Inde Ultrajectum petimus; Schurmannia (a) nobis
Anna salutatur, muliebris gloria sexus.
Artis opus miror varium, quod mente sagaci,
Aut manibus doctis virgo ingeniosa paravit.
Hinc discedentes excepit paupere tecto,
Et paleam fessis Elspettum præbuit hornam,
Rusticaque ilignas onerarunt fercula Lances.
Carpimus inde viam Suvollæ (b) ad mœnia, longos
Hic ubi Kempensis (c) sancte traduxerat annos;
Nunc etiam extincti vivit quoque fama superstes,
Mox Hardenbergam sera sub nocte venimus:
Ridetur nobis veteri mos ductus ab ævo (d).
Quippe ubi deligitur revoluto tempore Consul,
Barbati circa mensam statuuntur acernam,
Hispidaque imponunt attenti menta Quirites;
Porrigitur series barbarum desuper ingens.
Bestia, pes, mordax, sueta inter crescere sordes;
Ponitur in medio; tum cujus, numine Divûm,
Barbam adiit, festo huic gratantur murmure Patres,

At-

(a) Mademoiselle Anne de Schurman, la plus savante fille du siecle passé morte vers l'an 1656. ou 60.
(b) Zwol. (c) Thomas à Kempis à qui on attribue le Livre de l'Imitation de Jesus Christ. (d) Cette fable sied mieux dans des vers que dans les livres historiques où on l'a debitée gravement.

Atque celebratur ſubjecta per oppida Conſul.
Proxima Veſphaliæ pergentibus arva tenentur:
Gens procera, aliis toto capite altior extat;
Ætnæis olim dicas è fratribus ortam.
Ingens huc peregrè venientes excipit aula;
Ignis ubi in medio; circum capræque, boveſque,
Immundique ſues, & non ſine matribus agni;
Et pater, & fuſi paſſim cum conjuge nati.
Si vitam hanc mortale genus regnante trahebat
Saturno, ut perhibent, placeant mihi ferrea Secla.
Hic ſteriles campi, atque humiles ingrata myricas,
Innumeris tellus fert dulcia pabula porcis;
Quos neque vel torrere veru, aut ferventibus ollis
Incoquere, at ſummi ſuspenſos fornice tecti,
Aëre ſiccatos, fumo durare ſuëti
Simplicibus totos gaudent imponere menſis.
Hinc procul attollit turritum Brema cacumen:
Erigimur ſtudio, claramque adipiſcimur urbem.
Continuò laſſus conſterni mando cubile:
Plumea ſubjecta eſt mihi culcitra, culcitra rurſus
Eſt injecta ſuper; nec longum tempus, & ingens
Prorumpit toto fuſus de corpore ſudor,
Nec potui dulces tali ſub tegmine ſomnos

Du-

Ducere; nox infesta mihi prorsus fuit illa
Orta dies demum est dilectæ nigra catellæ:
Præcipiti nam decursu dum currus arenis
Volvitur in planis, oblisit curva morantem
Hanc rota; sed calido per noctem infossa fimeto,
Et saturata oleo, priscum est indepta vigorem.
Hospitium nobis dein Septem-claustra (a) dederunt;
Virginibus quondam sanctis florens domus; at nunc
Porticibus vacuis de multis quinque supersunt,
Collapsæque ruunt ædes, ac limina Divûm,
Postquam Lutherus nova sacra his intulit oris.
Proh, quæ Boxthudæ (b) nos dein fortuna manebat!
Hic matrona potens, pulcra comitata puella;
Occurrit: miles formosa in virgine fixus
Usque premit latus, & passim sectatur euntem.
Hanc dum Bochartus prisca cum matre salutat,
Festivisque avidas implet sermonibus aures,
Incensus miles, venasque inflatus Iaccho,
Ut solitum, insontem Bochartum ad prœlia poscit,
Et vix composita junxerunt fœdera dextras.
Orta luce vagum cymba prætervehor Albim, (c)
Ham-

(a) Closter-seven dans la basse Saxe. (b) Buxtehude (c) L'Elbe fleuve.

Hamburgique alacris tandem vestigia figo.
Hic picturatos in vestimenta tapetas, (a)
Induitur populus; camposque, urbesque videres
Instratis gestari humeris: Junonius ales
Talia non varia pandit spectacula cauda,
Nec tot in imbrifera pinguntur nube colores.
Hinc languens rectà Slesvici ad mœnia tendo;
Archaicos ægro sternit Gottorpia lectos.
Bis senas luces me detinuere volentem,
Illic antiqua signata volumina dextra,
Et longis splendens cellis pretiosa supellex,
Barbaraque emensus Persarum Olearius arva,
Atque frequens mihi Cimbrorum (b) cum Principe sermo.
Hinc penè egressis cari præcordia bilis
Invasit socii; verum (c) Haderslevia crebro
Sanatum vomitu vidit sub lumina prima.
Balthica jamque suos ostendunt æquora fluctus:
Provehimur pelago, & Cimbrorum linquimus oras.
Haud procul in tumido apparet Fionia ponto;
Pingue solum exupero, frigentique imbre madentem
Excepit mediis fundata Otthonia (d) terris.

At

(a) Des toiles peintes dont les femmes s'habillent volontiers. (b) Le Duc de Holstein, (c) Hatersleben. (d) Oddensée,

At dum clausa tenet per noctem lumina somnus,
Subripuit nostras gens insidiosa lacernas:
Digredior tristis, pluvioque obnoxius Austro.
Niburgo * potimur nocturni, ubi regia pellex
Clausa latet tenebris, & cæco carcere, postquam
Lurida regali contrivit toxica mensæ;
Dignior infami tetro pro crimine morte.
Est in conspectu dives Zelandia contra
Insula; nos illuc ventis & remige puppis
Acta vehens, vix subduxit venientibus Euris;
Alteraque ad scopulos penè est illisa latentes
Pone sequens: canas illic Meleagrides † alas
Pandunt, insuetumque canes dant gutture murmur.
Illic corporibus videas permista Luporum
Robore ferali pendentia corpora furum,
Quam multa autumno pendent ex arbore mala.
Infixos trabibus subter mirabere cultros
Ægrorum manibus, quos olim stipite si qui
Incauti rapient, languentum corpore morbus
Cedet, si qua fides, rapientum in viscera serpet.
Obvia currentes sistit Roschildia, condens
Marmoreis tumulis Danorum corpora Regum.
Protinus excelsis spectabilis Hafnia ‡ muris
Surgentem ostentat turrim super æthera, cujus
Aërium possit currus superare cacumen,
Acclivi ascensu, non structis ordine scalis.

* Niebourg. † Poules d'inde. ‡ Copenhague.

Admissis ferimur bigis, curruque citato,
Atque in regifica lassi consedimus urbe.
Postquam membra quies recreavit, proxima Regem
Visere cura fuit; spatiosa sistor in aula;
Utque parum visu valeo, specularia promo,
Et Regem vitreis prospectans orbibus utor.
Haud tulit hanc speciem Princeps, mihi jamque parabat
Vincula bile tumens; fugio, portusque relinquo.
Fluctibus in mediis angusta occurrit Huena *,
Astris sacra olim, & cœlestibus inclyta curis;
Nunc pisces tantum solers captare marinos.
Huc feror, & viridi superato colle, Tychonis
Dilapsas ædes veneror, pretiosaque fletu
Rudera conspergo, & rursum do carbasa ventis.
In medio exoritur tempestas turbida cursu.
Horremus pavidi; vixque uvida membra quieto
Excipiens tandem foret Helsenuria † portu.
Æquoreo me subductam fortuna periclo
Pene alio mersit; nam dum munimina spectans
Cronemburgi obeo, fossam prope labor in imam.
Quam varii impendent peregrinis undique casus:
Tranquillam in patria potuit qui ducere vitam,
Liquerit hic dulces numquam, me autore penates.
Inde sinum vento frustra luctante Codanum ‡
Tra-

* L'Isle de Huen. † Elseneur Ville de Danemarc.
‡ La mer Baltique.

Trajicimus: nobis apponit ſedulus hoſpes
Salgama ſparſa croco; Gothico hæc ſapit eſca palato:
Tum zytho, atque ovis incoctas oggerit offas,
Et vino, atque uvis ſiccat quas clara Corinthus,
Et cruſtis pilo tunſis, & olentibus herbis:
Incretum his piper acre, & odorum caryophyllum,
Et coriandra ſimul, tum zinziber, atque ſinapi,
Sacchar, mella, oleum, marathrum, flavumque butyrum.
Non alias Hecaten atris ſub ſedibus Orci
Crediderim libaſſe dapes: triſtisque noverca
Non alios miſcet privigni in funera ſuccos.
Ergo venenatas impranſi liquimus eſcas,
Nocturni ire viam perreximus, atque diurni.
Pulvereos ſolvit valida Helmæſtadia currus.
Inde referre pedem, patriasque reviſere terras
Cogitur, & flentes ultro amplexatus amicos
Voſſius abſcedit; ſic litera miſſa jubebat.
Ingredimur crebra nigrantes abiete ſilvas,
Viſigothis notas ſedes; ſitientibus illi
Hydromeli apponunt, & piſtam rite farinam
Exiguo ſale contingunt, parcoque cumino,
Appenſam fumi durant, ac lumina ſolis.
Hanc fruſtra impacto tentaris cædere cultro,
Viribus at durum tuditem ſuper incute totis.
Scanduntur celſæ rupes, Smalandica terra,
Vet-

Vetterique lacus sinuosum littus obimus.
Dat nobis illic servus risusque, jocosque,
Dum summo curru stans, nocturnoque galero
Tectus, Davidicos attentus concinit hymnos,
Arguti numeris constrictos arte Maroti,
Claudini & rauco corrumpit gutture cantus.
Mox datur Ostrogothûm scabros attingere fines.
Aspera gens victu, pelles induta ferinas;
Membra situ livent, & adusti frigore vultus:
Præcingunt matrum villosæ tempora mitræ,
Vectores illic succussant stridula plaustra.
Dant requiem longis constructa mapalia truncis:
Constratum viridi florescit cespite culmen,
Quo pastum teneræ scandunt de more bidentes.
Desuper admittunt angusta foramina lucem,
Haud secus ac, Romæ tenuit quas Terminus, ædes.
Quinquaginta intus lecti, queis sternitur hospes,
Et pater, & conjux, positique in stramine vernæ.
Hinc lotî egressus causa sub nocte silenti,
Regredior, primumque ratus subiisse cubile,
Quo socius molli laxabat membra quiete,
Altum proflanti vetulæ de pectore somnum
Inscius accubui, laterique jacentis adhæsi.
O quales movit veniens aurora cachinnos!
Dant gratam ingentes pinus abeuntibus umbram.
Tum nos Lincopiæ * nox opprimit; Olaus illinc,
Et

* Linkoping.

Et Magnus Magno eſt ortus cum fratre Johannes.
Norcopiam * tendunt currus; hîc ærea lamna
Cuditur hic grandem ſignant ex ære monetam;
Longaque deductum tenuant in fila orichalcum.
Illa merce premens externus navita puppes,
In patrias quæſita refert compendia terras.
Proxima Nicopiæ † ſtatio, gratiſſima ſedes
Matris Reginæ, poſtquam eſt orbata marito,
Carpitur atque illic triſti Leonora ſenecta.
Hinc fit per ſcopulos gradientibus obvia Telga,
Urbs præclara olim, piceis nunc ignibus hauſta
Rangifer hîc ſtabulis borealis clauſa tenetur
Beſtia; multiplici ſublimia tempora cornu
Vallantur; ſimilis vivaci cætera cervo.
Concretis glacie lacubus, campiſque nivoſis
Illa trahas rapit, & volucres prævertitur Euros.
Pruteno huc quidam veniens de littore, vino
Invitos torſit, crebris urſitque culullis;
Me pene incautum vicit vis ſubdola Bacchi.
Impoſuit longis erroribus Holmia ‡ finem.

* Nordkoping. † Nikoping. ‡ Stockholm.

APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier le manuſcrit intitulé *Huetiana*, & j'y ai reconnu non ſeulement la main de l'illuſtre Auteur qui l'a compoſé, feu M. Huet ancien Evêque d'Avranches, mais encore toute l'érudition, tout le goût & toute la politeſſe qui l'avoient porté aux premiers honneurs de la Literature, & qui rendent ſa memoire ſi precieuſe aux gens de Lettres. Fait à Paris ce 9. de Novembre 1721.

FRAGUIER.

CATALOGUE
DES
LIVRES
IMPRIMEZ.
Chez HERMAN UYTWERF.

AVantures de Gilblas de Santillane par Mr. le Sage, 12. 2 vol. avec fig Nouvelle Edit.

—— de la Comteſſe de Strasbourg & de ſa fille, 12.

L'Art de ne point s'ennuyer, par Mr. Deslandes. 12.

Deſeſpoir Amoureux avec les Nouvelles Viſions de Donquichotte, 12. avec fig.

Diſſertatio in novam, tutam ac utilem Methodum inoculationis ſeu Transplantationis Variolarum, cum Criticis Notis in varios Auctores de hoc morbo ſcribentibus, per J. Caſtro, 8.

Education des Enfans par Mr. Locke Traduit de l'Anglois, par Mr. Coſte 8. Nouv. Edit. conſiderablement augmentée. 1721.

Entretiens des Ombres aux Champs Eliſées, ſur divers ſujets d'Hiſtoire, de Politique & de Morale, 8. *Cet Ouvrage a commencé au mois de Janvier 1722. & on en publie un Entretien chaque Mois.*

Formulaire de Conſentement des Egliſes Reformées de Suiſſe en François & en Latin avec des Remarques du Traducteur. 8.

Hiſtoire (Abregée) d'Angleterre depuis le commencement de la Monarchie juſques au Couronne-

-ronnement du Roi George. Traduite de l'Anglois, 12. 2 vol. sous presse.

Huetiana, ou pensées diverses de Mr. Huet Evêque d'Avranches, 12. Nouv. Edit. augmentée.

Lettres (Nouvelles) de Guy Patin écrites à Charles Spon. 12. 2 vol.

—— du Cardinal Alberoni au Cardinal Paolucci, où il revele tout le secret de son Ministere, 8.

Monarchie des Solipses (c'est-à-dire les Jesuites) traduite de l'orginal Latin de Melchior Inchoffer avec des Remarques du Traducteur, & diverses autres Pieces curieuses sur le même sujet. 12.

Pensées Diverses sur la Comete, par Mr. Bayle, 12. 4 vol. Nouv. Edit.

Pseaumes de David nouvellement retouchez par Mr. de Joncourt 12.

Sermons (cinq) sur la Verité de la Religion Chretienne avec un sixième prononcé à l'occasion de la peste, par Mr. de Crousaz. 8.

—— (Six) sur divers textes, par le même Mr. Crousaz 8. sous presse.

Voyage de l'Arabie Heureuse par l'Ocean Oriental & le detroit de la Mer Rouge, par Mr. la Roque, 12. avec fig.

—— dans la Palestine, vers le grand Emir chef des Princes Arabes du desert, par le même Mr. de la Roque, 12. avec fig.

—— de Syrie & du Mont Liban, par le même Auteur, 12. 2 vol. avec fig. sous presse.

—— de Paul Lucas en Turquie, Asie, Sourie, Palestine, Haute & basse Egypte, &c. 12. 2 vol. avec fig.

—— & Avantures des trois Princes de Sarendip, 12. avec fig.

FIN.





